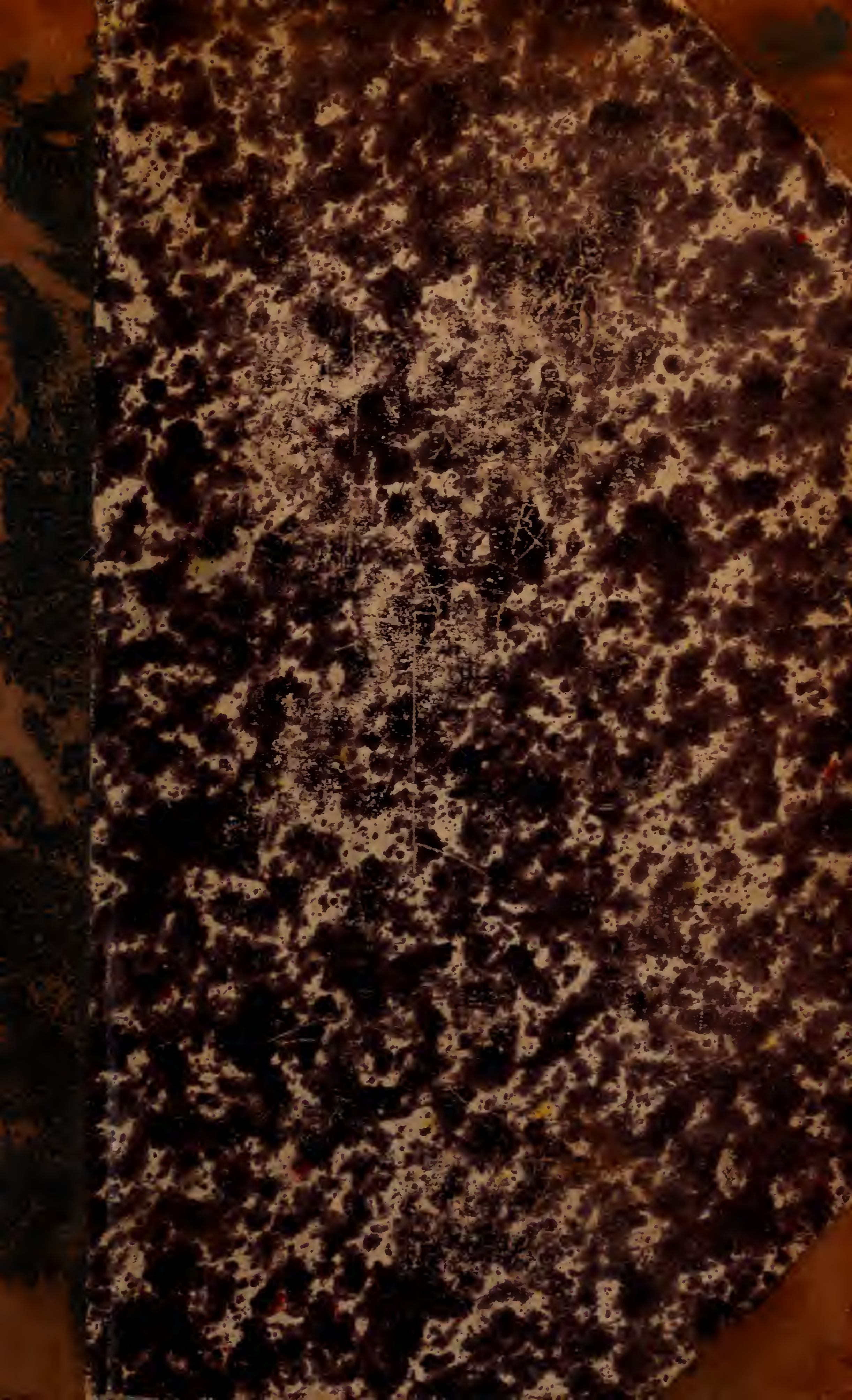
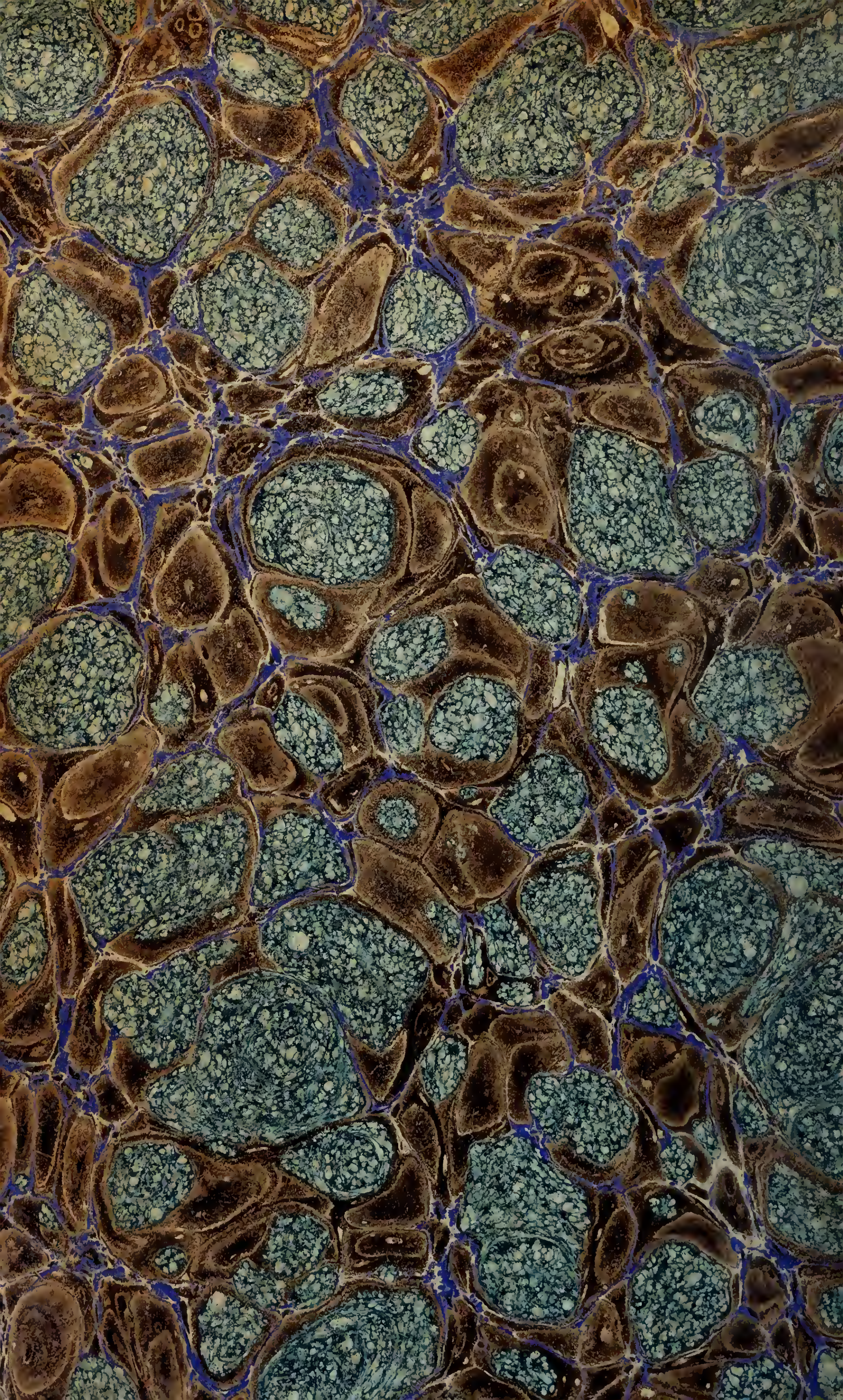
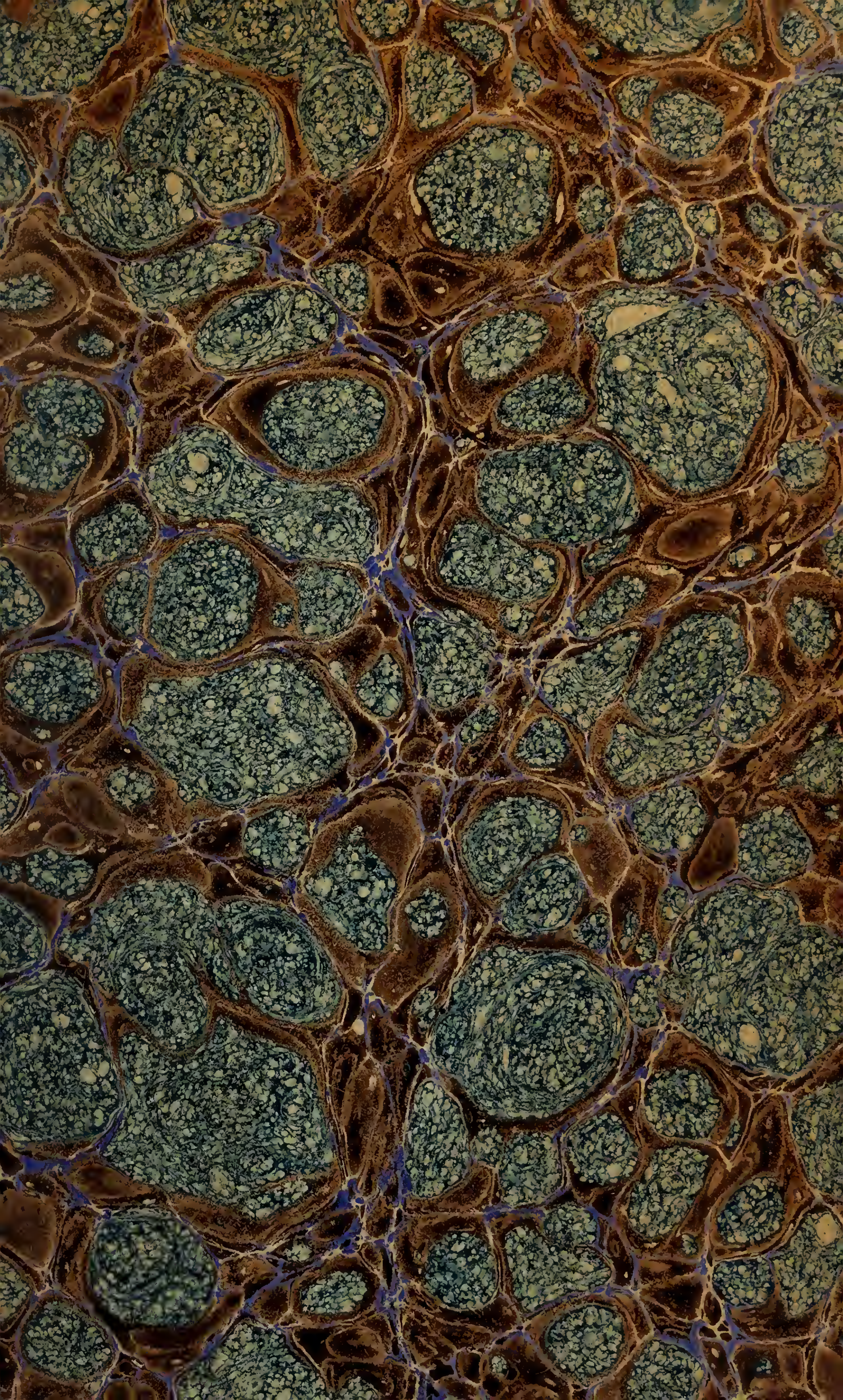


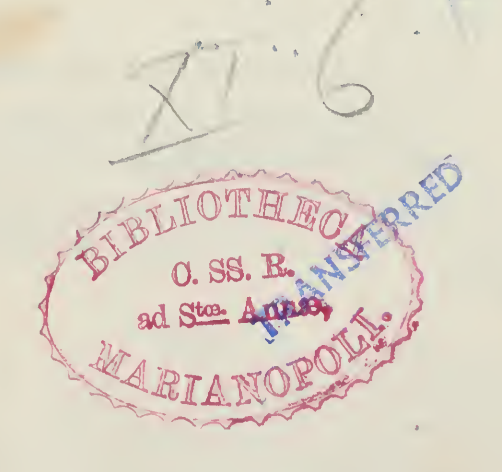




LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE



LA VIE ET LES OEUVRES

DE

MARIE LATASTE

RELIGIEUSE COADJUTRICE DU SACRÉ-COEUR

Publiées par M. l'abbé PASCAL DARBINS

Avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire.

Seconde édition revue avec le plus grand soin, précédée d'une nouvelle *Vie*, par une Religieuse du Sacré-Cœur, et augmentée d'une Introduction sur les Révélations privées et de notes théologiques, par deux Pères de la Compagnie de Jésus,

3 volumes in-12 : 10 fr. 50 c.

Même format sur magnifique papier vélin : **14 fr.**

Le même ouvrage, 3 vol. in-8° : 18 fr.

VIE DE MARIE LATASTE

PAR UNE RELIGIEUSE DU SACRÉ-COEUR

1 vol. in-12 : 1 fr. 50

Le même ouvrage sur papier vélin : **2 fr.**

Cette *Vie* est détachée du premier volume de *la Vie et des OEuvres*, qui contient en sus les Lettres concernant la vie de Marie Lataste.

Abbeville. — Imp. P. Briez.

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE

RELIGIEUSE COADJUTRICE DU SACRÉ-CŒUR

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ PASCAL DARBINS

Avec l'approbation de Mgr l'Évêque d'Aire

SECONDE ÉDITION

Revue avec le plus grand soin et collationnée sur les manuscrits;
précédée d'une nouvelle VIE, par une Religieuse du Sacré-Cœur;
augmentée d'une INTRODUCTION SUR LES RÉVÉLATIONS PRIVÉES
et de NOTES THÉOLOGIQUES
composées par deux Pères de la Compagnie de Jésus.

TOME PREMIER

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 20
CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES
1866



APPROBATION

De Monseigneur l'Évêque d'Aire et de Dax.

Nous, Louis-Marie Epivent, Évêque d'Aire et de Dax,

Ayant été sollicité d'autoriser une nouvelle publication des OEuvres de Marie Lataste, déjà imprimées avec notre approbation, avons ordonné que cette nouvelle édition fût exactement collationnée avec les manuscrits, et que, sauf les corrections de style indispensables, elle en fût la reproduction fidèle; de plus, que des notes explicatives jointes au texte éclaircissent les points qui paraîtraient en avoir besoin.

Ces conditions ayant été fidèlement remplies, d'après le rapport qui nous en a été fait, nous autorisons cette nouvelle publication, sans entendre nous prononcer par là sur la vérité ou la nature des révélations auxquelles ces écrits se rapportent comme à leur origine, mais ne les considérant que comme des écrits édifiants, d'une doctrine conforme à la sainte Écriture et à l'enseignement de l'Église, propres à nourrir la piété dans l'âme de ceux qui les liront avec simplicité et modestie.

Donné à Aire, le dimanche du Bon Pasteur, 15 avril 1866,

Louis-Marie, Év. d'Aire et de Dax.

ATTESTATION

De M. le Curé de Saint-Paul-lès Dax.

Je soussigné, Pierre DARBINS, curé de Saint-Paul-lès-Dax (Landes) et ancien directeur de Marie Lataste, déclare avoir livré à mon neveu Pascal Darbins, prêtre, les manuscrits que m'avait livrés et donnés cette sainte fille pendant que j'étais curé de Mimbaste et qu'elle avait écrits elle-même.

Ces manuscrits sont conformes à la deuxième édition qui a été publiée par M. Bray, sauf les modifications indiquées dans la préface du premier volume de cette édition.

En foi de quoi...

DARBINS Ptre Dt

Saint-Paul-lès-Dax, le 1er février 1866.

PRÉFACE.

—

Trois ans se sont écoulés depuis que nous avons publié pour la première fois les Œuvres de Marie Lataste, l'humble paysanne de nos Landes, si privilégiée du Sauveur. L'accueil favorable qu'ont reçu ces écrits, la bonne impression que leur lecture a généralement produite, les félicitations nombreuses qui nous ont été adressées à ce sujet, tout, en un mot, nous imposait le devoir de préparer avec le plus grand soin la nouvelle édition que nous offrons aujourd'hui au public.

Nous n'avons rien négligé pour cela, y consacrant tous les loisirs que nous laissaient les occupations du saint ministère. La tâche nous a été d'ailleurs facilitée par les conseils précieux que différentes personnes autorisées ont bien voulu nous donner. Leur modestie nous interdit de les nommer ici ; mais il nous sera permis, du moins, de rappeler un travail considérable que la revue des révérends Pères Jésuites [1] a consacré à l'exa-

[1] Etudes relig. hist. et litt. — Février 1863, p. 66 et suiv.

men de notre première édition. L'auteur, après une longue étude critique sur les écrits de Marie Lataste, terminait en nous suggérant certaines améliorations qu'il croyait utiles.

Ces indications et d'autres encore, nous nous sommes fait un devoir de les suivre.

Avant tout donc, nous avons fait en sorte que l'*authenticité* des écrits fût parfaitement garantie aux yeux du public. C'est pourquoi, selon le désir exprimé par Mgr l'Évêque d'Aire, et avec le consentement de M. le curé de Saint-Paul-lès-Dax, directeur de Marie Lataste, nous avons livré les manuscrits à plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus qui les ont scrupuleusement examinés et collationnés avec ce qui avait été imprimé. Ils ont pu, après ce laborieux travail, attester que, sauf les quelques changements sans importance doctrinale que nous indiquerons plus bas, la présente édition est, tant pour le fond que pour le style, la reproduction fidèle du texte original.

Cet examen sérieux des manuscrits, relaté dans la nouvelle approbation que nous a donnée Mgr l'Évêque d'Aire, ne permettra plus d'élever aucun doute sur l'authenticité des Œuvres de Marie Lataste, authenticité qu'affirme également l'attestation de son directeur, insérée dans la présente édition.

Nous avons maintenu, pour le classement des sujets à peu près le même *ordre* que dans la première édition. Comme nous le disions dans la préface de celle-ci, Marie Lataste n'en a suivi aucun dans ses cahiers : elle écrivait, à mesure que sa mémoire les lui rappelait, les instructions qu'elle avait reçues, quelles qu'en fussent les

matières, et, sans une étude approfondie, dont peu de personnes sont capables, ce mélange eût pu nuire grandement au bien que sont appelées à produire ces admirables instructions. Nous avons donc réuni, selon les sujets qu'ils traitent, les résumés divers épars dans le manuscrit, et les modifications que nous y avons apportées ne sont qu'une simple transposition. Ainsi, nous avons mis séparément, et en deux livres distincts, ce qui a rapport aux vertus et aux dons du Saint-Esprit, joignant ceux-ci à ce qui est dit de la grâce. Nous devons néanmoins faire observer que l'explication sur les vertus a précédé celle sur les dons, d'après ce que dit Marie Lataste, et comme l'indique le texte lui-même. Les enseignements sur la prière forment aussi maintenant un livre à part. Enfin, un petit nombre d'autres transpositions nous ont semblé utiles pour faire saisir avec plus de facilité l'enchaînement de la doctrine renfermée dans ce précieux recueil.

L'imagination et la sensibilité ont de nos jours tant d'influence sur la piété même que nous avons cru devoir retrancher certaines expressions en fort petit nombre, et quelques passages rares et courts d'ailleurs. Trois ou quatre lettres nous ont paru inutiles, soit parce qu'elles offraient peu d'intérêt, soit encore parce qu'elles ne pouvaient être classées ni parmi celles qui sont purement historiques, ni parmi les autres qui traitent de points de doctrine.

Ces légères *suppressions* permettent de mettre l'ouvrage entre les mains d'un plus grand nombre de personnes.

Dans le but de faire disparaître quelques locutions

qui ne nous semblaient pas assez françaises, nous avions modifié plusieurs passages ; mais après une plus mûre réflexion, le texte nous a paru pouvoir être rétabli en supprimant quelques répétitions qui en gênaient la marche. Le lecteur bienveillant se souviendra que ces œuvres ont été écrites par une paysanne, sans étude aucune, et dans les rares moments qu'elle dérobait à son travail habituel.

Ce que l'on pourra trouver de défectueux sera du moins une preuve nouvelle de la scrupuleuse exactitude avec laquelle nous avons voulu donner le texte original dans le fond comme dans la forme.

Pour que notre fidélité à reproduire textuellement ces écrits ne pût pas nuire à la pureté de la doctrine qu'ils exposent, quelques *notes* explicatives devenaient indispensables. Déjà, par ordre de Mgr l'Évêque d'Aire, le révérend Père Supérieur du grand séminaire diocésain en avait rédigé plusieurs qui furent mises à la fin du premier volume. Celles qui ont été faites pour la présente édition sont placées au bas des pages, immédiatement après les passages qui semblent manquer d'exactitude et qui pourraient prêter à la critique si on les lisait isolément. Mais on sait combien dans la lecture de tout ouvrage il importe de se rappeler le contexte, et cela n'est-il pas plus nécessaire encore lorsqu'il s'agit des œuvres d'une simple villageoise, ignorant l'art de bien écrire et de bien parler, et n'écrivant la plupart de ces enseignements que deux ou trois ans après les avoir reçus.

Que dira-t-on si nous affirmons ici que dans plus de douze cents pages dont le manuscrit est composé, on trouve à peine trente ratures ?

Dans un siècle où les merveilles de la vie surnaturelle sont si peu connues et rencontrent tant de préventions et d'incrédulité de la part de certains esprits, ou donnent lieu pour d'autres à de déplorables illusions, il était doublement utile de mettre sous les yeux du lecteur un exposé des motifs sur lesquels s'appuie la doctrine catholique pour établir l'existence des révélations privées, des règles qu'elle pose pour distinguer celles qui sont vraies de celles qui ne méritent aucune croyance, de déterminer enfin l'autorité qu'on doit leur reconnaître et le degré de confiance qu'il convient de leur accorder. Tel est le but de la *dissertation* qui suit la préface. Le révérend Père Toulemont a cherché à mettre ce grave et difficile sujet à la portée de toutes les intelligences, et nous ne saurions assez le remercier d'avoir bien voulu nous accorder le concours de son talent.

Pour ce qui concerne la *vie* de Marie Lataste, nous avions cru utile de montrer comment, par ses instructions, le Sauveur avait d'abord cherché à corriger ce qu'il y avait de plus défectueux dans sa fidèle disciple, lui révélant ensuite les secrets de sa science et de sa sagesse. Nous voulions par là satisfaire le désir qui nous avait été manifesté de connaître la marche progressive de la grâce dans cette âme et nous nous étions à cette fin aidé des conseils de son directeur. Mais, pour atteindre ce but, nous tombions inévitablement dans des répétitions et des longueurs que nous tenons à éviter. Nous avons donc résolu de remplacer cette première vie par une notice biographique qui montrât l'humble villageoise dans ses relations extérieures, laissant le lecteur apprécier par ses lettres sa vie inté-

rieure ou ses rapports merveilleux avec Notre-Seigneur. Dès lors, la période de temps que Marie Lataste a passée en religion devenant en quelque sorte la partie la plus importante, nous avons pensé qu'il serait plus facile à celles qui en ont été témoins et qui vivent sous la même règle de reproduire leurs propres impressions. Sur notre demande, une religieuse du Sacré-Cœur a bien voulu se charger de rédiger la notice et nous avons mis à sa disposition les nouveaux documents que nous avions recueillis de témoins oculaires.

Les lettres, que nous appellerons historiques, où la servante de Dieu rend compte à son directeur des faveurs surnaturelles qui lui ont été accordées, sont placées immédiatement à la suite de cette notice, dont elles forment le complément ; elles servent en même temps comme de pièces de conviction à ce qui a été dit. Quant à celles qui traitent de quelques points particuliers de doctrine, nous les avons reportées à la fin de l'ouvrage. Marie Lataste semble suggérer elle-même cette pensée quand elle dit : (t. II, p. 274, 2e édit.) « Il est bien des instructions probablement qu'il (le Sauveur Jésus) m'a adressées et que je n'ai point consignées dans ces cahiers. J'ai tâché d'y suppléer par les lettres que j'ai écrites à mon directeur, qui ne sont autre chose que la suite des instructions renfermées dans mes cahiers etc .. »

Il nous reste maintenant à exprimer notre sincère gratitude aux personnes qui nous ont accordé leur bienveillant concours. Les notes explicatives, dues à un savant théologien de la Compagnie de Jésus, en éclaircissant certains passages obscurs, aideront à dis-

siper les difficultés qui ont été faites contre les présents écrits. Comme la dissertation, dont nous avons parlé ci-dessus, elles contribueront puissamment au succès des œuvres de Marie Lataste qui va croissant de jour en jour, réalisant cette parole de Notre-Seigneur à sa fidèle servante : « Ma fille, une voix se fera entendre dans le désert et l'écho répètera dans le lointain ce que cette voix aura prononcé. »

L'abbé PASCAL DARBINS.

Mont-de-Marsan, 21 Février 1866.
Anniversaire de la naissance de Marie Lataste.

INTRODUCTION.

LES RÉVÉLATIONS PRIVÉES.

PRINCIPES ET NOTIONS SOMMAIRES.

I

Dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, il est vrai de dire que Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure. En un sens très-réel et très-exact, l'on peut affirmer que le monde surnaturel est régi, lui aussi, par des lois générales et constantes. Au sein de cette économie divine, pas de mobilité capricieuse, pas d'arbitraire, pas d'irrégularités ni de dissonances choquantes ; mais toujours la sagesse, l'unité, l'harmonie ; une harmonie qui, pour être plus variée, plus souple, en quelque sorte, que celle du monde physique, n'en est que plus belle, plus excellente et plus parfaite.

Voyez, par exemple, comment se conserve et se distribue dans l'Église la vérité révélée. Jésus-Christ par lui-même et par son Esprit dépose sa révélation entre les mains du corps apostolique pour la transmettre intégralement au corps des pasteurs qui doivent lui succéder. Dès lors, voilà cette divine révélation fixée,

arrêtée une fois pour toutes. Elle subira bien une certaine évolution par suite de l'œuvre d'élaboration successive des intelligences ; l'humanité se l'assimilera d'une manière plus complète, elle en acquerra à travers les âges une conscience plus distincte, une conception plus explicite et plus scientifique ; mais le céleste dépôt ne souffrira aucune altération ni aucun développement essentiel ; le dogme reste et restera substantiellement identique dans sa divine immobilité : *Veritas Domini manet in æternum.* Pareillement, les voies normales établies par Jésus-Christ pour la transmission de sa doctrine demeureront à jamais immuables : toujours il faudra que les âmes s'adressent pour la recevoir à l'autorité que l'Homme-Dieu a fondée, autorité dont la plénitude réside dans le chef de l'Église et par lui se communique sans se diviser à tous les rangs de la hiérarchie, à tous les degrés du sacerdoce. Ainsi se trouve réalisée au sein de l'Église l'unité de l'enseignement et de la foi ; ainsi la divine vérité se transmet « des supérieurs aux inférieurs, » comme parle saint Thomas [1], et toujours par des moyens extérieurs, humains, sociaux ; en sorte que tous les anneaux, pour ainsi dire, de l'humanité catholique se trouvent ralliés et rattachés les uns aux autres par une loi de dépendance mutuelle, semblable à celle qui fait mouvoir ensemble toutes les sphères célestes.

Toutefois, Celui qui a établi cet ordre admirable se réserve, quand il lui plaît, d'y déroger partiellement.

[1] « *Revelatio divina ordine quodam ad inferiores pervenit per superiores, sicut ad homines per angelos et ad inferiores angelos per superiores.* » (2. 2. q. II. a. 6.)

Il ne faut pas l'oublier, en effet, si Dieu a placé l'Église extérieure et visible comme intermédiaire entre les hommes et lui, il a gardé aussi ses communications directes, immédiates et personnelles avec les âmes. Et même, à bien considérer les choses, la société visible des hommes entre eux n'est qu'une condition, un mode d'initiation pour établir précisément cette société intime et ineffable des âmes avec Dieu. Là est, en effet, la vie propre de l'Église, son élément surnaturel et divin ; le reste est comme l'écorce, le revêtement et l'enveloppe corporelle.

Or, bien qu'en ces relations intimes et mystérieuses, Dieu suive encore habituellement une manière d'agir régulière — c'est ce que l'on appelle le *cours ordinaire de la Providence* ; — néanmoins, toujours maître de ses dons, il les répartit selon sa sagesse, et parfois dans une mesure qui devient tout exceptionnelle et proprement miraculeuse. C'est ainsi, par exemple, qu'il éclaire certaines âmes d'une façon merveilleuse, en les initiant à ses secrets réservés, en leur dévoilant le trésor caché de ses mystères — tout cela par lui-même ou par ses anges, sans se servir du ministère des hommes, ni de son Église, si ce n'est toutefois pour surveiller, contrôler et vérifier au besoin ces divines communications, de peur qu'il ne vienne à s'y mêler quelque alliage d'erreur ou d'illusion. Notons en passant que par là ces dérogations miraculeuses, tout comme les missions extraordinaires quelles qu'elles soient, se rattachent et se subordonnent d'une certaine façon à l'ensemble des lois générales ; car le mot que nous répétons si souvent : *l'exception confirme la règle*,

ne trouve nulle part une application plus haute et plus éclatante que dans l'harmonie du gouvernement providentiel.

Les illuminations privilégiées dont nous venons de parler constituent ce que nous nommons *révélations particulières* ou *privées* pour les distinguer de la grande révélation universelle qui se transmet par l'organe de l'Église enseignante. Celle-ci est souverainement officielle et strictement authentique ; elle s'impose avec une autorité absolue à la croyance de tous les hommes. Celles-là, au contraire, sont purement exceptionnelles et surérogatoires, elles n'ont qu'un caractère relatif et officieux, et, en aucun cas, elles ne peuvent devenir la règle de la foi catholique.

Qu'il y ait eu fréquemment dans l'Église des révélations de cette sorte, rien n'est plus certain. Il semblerait même, à première vue, qu'aux temps apostoliques, l'exception se soit presque confondue avec la règle et le privilége avec le droit commun. Nous voyons, en effet, les premiers fidèles recevoir le don de prophétie, le don des langues et d'autres semblables, comme un effet ordinaire des sacrements de baptême et de confirmation. C'est que l'on était alors à la période de formation. Il fallait, selon la comparaison de saint Augustin, il fallait qu'à la divine plante tendre et délicate encore, le céleste jardinier prodiguât les arrosements, en attendant que, grandie et fortifiée, elle pût se contenter de la pluie du ciel.

L'effusion des dons extraordinaires devint donc peu à peu moins fréquente, mais sans jamais cesser entièrement. Au second siècle, saint Irénée atteste qu'il

existait de son temps des personnes favorisées de visions célestes. Saint Justin rend le même témoignage, et il considérait la vérité de ces grâces miraculeuses comme étant tellement constante et certaine qu'il ne craignait pas de les opposer aux païens comme une preuve de la divinité du christianisme. Origène à son tour assure de la manière la plus expresse, dans son livre contre Celse, que plusieurs infidèles s'étaient faits chrétiens, éclairés par des visions divines, sur la foi desquelles ils couraient d'eux-mêmes au martyre.

Un grand nombre de saints Pères, tels que saint Cyprien, saint Ambroise, saint Augustin, constatent aussi en termes non moins exprès, et parfois d'après leur expérience personnelle, l'existence des révélations privées [1].

Du reste, toutes les histoires ecclésiastiques nous offrent à cet égard les témoignages les plus irréfragables. Il n'est presque point de saint dont on ne raconte qu'il a reçu, à quelque degré et dans une certaine mesure, des visions ou des révélations du ciel. Qu'on veuille bien se rappeler les *Actes des martyrs*, notamment ceux de sainte Perpétue, ou encore la vie si extraordinaire des Pères du désert, ainsi que la vie des grands fondateurs d'ordres et de tant d'autres.

Mais une chose très-digne de remarque, c'est que les révélations privées les plus nombreuses et celles

[1] Voir les textes de ces saints Pères et de plusieurs autres dans Gravina, *Lapis Lydius ad discernendas revelationes.*

qui justifient le mieux ce nom, ont été plus fréquemment accordées à des femmes qu'à des hommes. En quoi il ne faudrait point voir une dérogation à la parole de saint Paul qui défend aux femmes d'enseigner dans l'Église ; car cette défense confirmée et expliquée par la tradition tout entière ne doit s'entendre que d'un enseignement public et revêtu d'un caractère d'autorité officielle. Quant à l'enseignement privé ou purement officieux, la divine Providence, bien loin d'en exclure les femmes, semble au contraire le leur avoir confié d'une manière spéciale. N'est-ce pas des lèvres vénérées de nos mères que nous avons tous reçu les premiers germes de la foi ? N'est-ce pas le zèle de quelques pieuses princesses, parfois de simples esclaves chrétiennes, qui a servi d'instrument à la conversion de plusieurs peuples tout entiers? Les révélations privées, nous l'avons déjà fait remarquer, n'appartiennent nullement au ministère doctrinal de l'Église. Rien donc ne s'oppose à ce que des femmes soient admises à la participation de ces grâces extraordinaires. Plusieurs théologiens même ont expliqué par des raisons de convenance comment un tel privilége pouvait leur être communiqué d'une manière plus abondante et comme de préférence.

Quelles que soient d'ailleurs les explications ou les raisons du fait que nous constatons, sa réalité ne saurait être révoquée en doute. Il suffit de nommer sainte Hildegarde, sainte Gertrude, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, sainte Françoise Romaine, sainte Catherine de Bologne, sainte Thérèse, sainte Rose de Lima, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Catherine de

Ricci et la bienheureuse Marguerite Marie; sans parler de beaucoup d'autres plus récentes dont les révélations, bien que moins assurées et moins autorisées, présentent pourtant, quant à leur ensemble, des signes, non équivoques d'une origine divine.

Nous pouvons donc affirmer qu'il a existé depuis les premiers siècles une série non interrompue de révélations privées. Tous les théologiens catholiques sont unanimes sur ce point. Il y a plus, les mêmes auteurs voyant ces communications divines se renouveler à toutes les époques, ont conclu sans hésiter qu'elles devaient aussi se reproduire plus ou moins fréquemment au temps où ils vivaient. A notre tour, il nous est permis d'appliquer la même conclusion à l'époque actuelle. Car le bras de Dieu n'est jamais raccourci. Mille faits authentiques constatés dans tous les procès de béatification, après avoir passé au crible de la critique la plus sévère qui soit au monde, celle de la Congrégation des Rites, prouvent surabondamment que les miracles se renouvellent de nos jours. Or, la source des révélations particulières ne saurait être plus épuisée que celle des autres grâces extraordinaires que Dieu a promises à son Église. Ce serait donc incontestablement un acte téméraire, un excès très-blâmable que de nier absolument, de rejeter en bloc et de parti pris toutes les communications surnaturelles de ce genre qui auraient eu lieu dans ces derniers temps. Une telle disposition dénoterait des tendances rationalistes, à coup sûr fort éloignées du véritable esprit du christianisme.

II

Mais, hâtons-nous de le dire, s'il est indubitable qu'il existe des révélations privées qui viennent vraiment de Dieu, il n'est pas moins certain qu'il y en a beaucoup d'autres qui sont purement humaines ou diaboliques. Tout le monde connaît cette longue histoire des mensonges ou des illusions donnés comme inspirations surnaturelles depuis les apocalypses ou les évangiles apocryphes jusqu'aux jongleries des Mormons ou des spirites contemporains, en passant à travers les innombrables sectes d'illuminés, de visionnaires, de faux mystiques, de prétendus extatiques, qu'on a vues pulluler dans tous les siècles : les Montan et les Priscille, les Palamites ou les moines du mont Athos, les Béguards et les Béguines, pour ne citer que quelques exemples entre mille. En ceci comme en presque toutes les choses où se mêle l'humanité, les erreurs, les contrefaçons, les abus de tout genre, le mal sous toutes ses formes, sont venus se dresser à côté de la vérité et du bien. Faut-il le dire? Chez les âmes mêmes qui font profession de pratiquer la plus haute vertu, il n'est point rare de rencontrer les plus déplorables illusions en matière de communications surnaturelles, et saint Alphonse de Liguori n'a pas craint de dire que les révélations fausses sont beaucoup plus communes que les véritables [1].

Voilà pourquoi l'apôtre saint Jean, témoin des abus

[1] *Praxis confess.*

ou des désordres que les fausses révélations suscitaient de son temps dans l'Église, écrivait aux fidèles : « Gardez-vous de croire à tout esprit ; mais examinez si les esprits sont de Dieu, car beaucoup de prophètes menteurs ont fait entrée dans le monde [1]. » Saint Paul adressait la même recommandation aux Thessaloniciens, car après avoir dit : « Ne méprisez point les prophéties, » il ajoute immédiatement : « Examinez soigneusement toutes choses et n'admettez que ce qui est bon [2] ; » par où il donne très-clairement à entendre que tout ce qui tient aux dons extraordinaires doit être l'objet d'un discernement sévère.

Mais comment discerner le vrai du faux, ce qui est l'œuvre de Dieu de ce qui ne l'est point ? C'est là une question singulièrement épineuse, sinon dans les généralités de la théorie, du moins dans les applications particulières de la pratique. Essayons pourtant de l'éclaircir autant qu'il est possible, en réduisant à leurs termes les plus simples les règles données par les théologiens et les maîtres de la vie spirituelle [3].

En premier lieu, *l'on doit tenir pour absolument fausses toutes les prétendues révélations qui sont en contradiction avec la foi, celles qui blessent la morale ou qui présentent tout autre caractère excluant mani-*

[1] Joan., IV, 1. — [2] Thess., V, 20. 21.

[3] Nous avons principalement consulté : 1° les Bollandistes, *Acta Sanctorum, passim*; 2° Benoît XIV, *de Servorum Dei beatificatione et canonizatione*, lib. III, c. 45-54 ; 3° le cardinal Bona, *de Discretione spirituum* ; 4° Amort, *de revelationibus, visionibus et apparitionibus privatis, Regulæ tutæ ex scriptura, conciliis, SS. Patribus, aliisque optimis authoribus collectæ, explicatæ et exemplis illustratæ*, 1744.

festement l'intervention divine. — En conséquence, il est superflu de procéder à un examen ultérieur, une fois qu'on a clairement reconnu des choses contraires aux saintes Écritures, aux vérités définies par l'Église, à l'enseignement unanime des saints Peres et des docteurs. Il faut également répudier comme de pures fictions tout ce qui tendrait à prêter à Dieu des actes ou des desseins ridicules et indignes de sa souveraine sagesse. Aucun doute non plus n'est possible sur la fausseté des révélations, quand elles suggèrent ou commandent la violation des lois naturelles et divines, quand elles renferment quelque chose d'indécent et surtout de charnel, quand enfin elles produisent la présomption, l'orgueil ou bien un certain trouble qui énerve l'âme, la dégoûte et la jette dans le relâchement. Tous ces signes sont infaillibles, et chaque fois que l'on a découvert un seul d'entre eux, on peut dire à coup sûr : la main de Dieu n'est pas là ! A peine est-il besoin d'ajouter qu'il n'y a aucun compte à tenir des révélations particulières qui auraient eu pour organes des personnes impatientes, bavardes, menteuses ou entêtées dans leurs jugements : ce sont là précisément les traits caractéristiques auxquels se reconnaît l'imposture.

En second lieu, l'*on doit regarder comme plus ou moins douteuses et suspectes les révélations qui renferment des assertions nouvelles, singulières, et celles qui ont pour objet des choses curieuses et inutiles, et enfin celles qui sont faites à des personnes dont la vie, le caractère et les dispositions n'offrent que de médiocres garanties.* — Nous appelons ici *nouveau* et

singulier tout ce qui n'a aucun fondement, soit dans l'Écriture, soit dans la tradition, et ce qui s'éloigne du sentiment communément reçu parmi les Pères et les théologiens. L'on en peut dire autant de toute assertion qui donnerait comme révélées certaines opinions controversées, telles que la question de savoir si le Verbe se serait incarné dans l'hypothèse où Adam n'eût point péché. Or, quoi qu'en aient dit certains auteurs [1], les révélations privées ne sauraient être absolument rejetées par le seul fait qu'elles contiennent des propositions de cette nature. Ne serait-ce pas resserrer arbitrairement le cercle de l'intervention divine que de vouloir lui interdire de faire connaître, par une disposition spéciale, la solution de telle ou telle question jusqu'ici librement débattue ? Et qu'est-ce qui s'oppose aussi à ce que le Sauveur des hommes manifeste à quelques âmes, sur ce qui concerne sa vie ou celle de la sainte Vierge, certains détails, certaines circonstances propres à exciter la piété ; ou bien, d'autres choses encore restées entièrement inconnues aux saints Pères et aux docteurs, ou même contraires à leur sentiment commun ? Car enfin, l'opinion commune — je ne dis pas unanime — n'est pas pour cela certaine ; et parfois même, l'on peut trouver à l'encontre de graves et imposantes raisons. Nous le répétons donc, il ne faudrait pas rejeter uniquement et exclusivement de ce chef telles ou telles révélations particulières. Disons toutefois, avec Benoît XIV, qu'il y a lieu de craindre qu'elles ne soient pas pures de tout mélange. L'âme qui croit les avoir reçues du ciel

[1] Voir leurs opinions dans Benoît XIV, ouvrage cité, c. 54, n. 7.

peut bien n'avoir fait autre chose que combiner et transformer des souvenirs ou des opinions préconçues, forger des conjectures et des raisonnements plus ou moins vraisemblables. Le mieux donc, en pareil cas, c'est de réserver son jugement, de douter, à moins que les motifs de suspicion ne soient abondamment compensés par des motifs contraires d'un poids tout exceptionnel.

Quant aux révélations qui sembleraient avoir pour but de satisfaire la curiosité, il est évident qu'elles sont plus suspectes encore. On ne devrait même pas hésiter à les tenir pour de pures inventions, s'il était démontré qu'elles n'ont aucune utilité réelle, car ce serait faire injure à Dieu que de lui attribuer un acte quelconque qui n'aurait point sa *raison suffisante*, comme parle la philosophie. Cependant, il y a en ceci un péril à éviter. Les conseils et les voies de Dieu ne sauraient se mesurer à nos conceptions si bornées. Telles révélations pourraient fort bien nous paraître parfaitement inutiles, sans but sérieux, et pourtant avoir leur raison d'être dans les secrets impénétrables de *la politique du ciel*, pour employer un mot de Bossuet. Voilà pourquoi Benoît XIV n'a garde de condamner du premier coup les révélations qui semblent inutiles et simplement curieuses. Il pense seulement que ce caractère les rend douteuses, suspectes, et qu'on doit procéder avec beaucoup plus de discrétion avant de se prononcer sur elles. Ce sentiment si judicieux et si sensé nous semble être la seule règle qu'on puisse fixer ici d'une manière générale.

Du côté des personnes mêmes qui se donnent comme

favorisées de révélations, il existe aussi des motifs de suspicion plus ou moins graves, quand ces personnes sont encore novices dans la vie spirituelle; quand elles n'éprouvent aucune impulsion intérieure vers la mortification ; quand elles ont de l'éloignement pour les voies communes, avec une certaine curiosité qui les porte à désirer des communications extraordinaires, si surtout elles aiment ensuite à les divulguer. Notons que ces dernières dispositions deviennent même quelquefois des indices certains d'hallucination ou de mensonge.

Pareillement, tous les hommes prudents se défieront beaucoup des personnes d'un tempérament morbide et anormal, comme aussi de celles qui ont l'imagination très-vive et la sensibilité très-développée. Il est certain que l'imagination a joué le principal rôle dans les illusions des visionnaires et des illuminés les plus célèbres. L'expérience, d'ailleurs, fait bien voir tous les jours les effets, parfois très-étranges, que produit cette capricieuse faculté. C'est en grande partie pour cette raison que tous les auteurs s'accordent à regarder les visions ou les révélations des femmes comme étant généralement fausses ou très-suspectes [1]. En cela, ils ne contredisent en rien le fait que nous signalions plus haut, à savoir que les révélations vraiment surnaturelles ont été accordées plus souvent aux femmes qu'aux hommes ; mais ils constatent un autre fait non moins indubitable, c'est que les femmes sont aussi beaucoup plus sujettes aux illusions et aux erreurs en pareille matière. L'his-

[1] Voir Amort, ouvrage cité, p. 43 et suiv. et *alibi passim*.

toire mystique l'atteste par d'innombrables exemples, qui sont plus que suffisants pour commander la plus grande défiance à l'égard de ces personnes, toutes les fois qu'elles n'offrent pas d'ailleurs les garanties les plus certaines.

En troisième lieu, *pour reconnaître la vérité des révélations privées, on ne peut généralement se fier à aucun signe pris isolément; mais l'on doit considérer attentivement toutes les circonstances qui regardent la personne, la manière dont les révélations se sont faites et les effets qui les ont suivies.*

Voici comment le cardinal Bona procède à cet égard[1]. On peut, selon lui, prendre pour types et modèles les révélations de sainte Thérèse, lesquelles, en effet, sont revêtues d'une autorité toute spéciale, au jugement des hommes les plus accrédités[2]. Or, continue le docte cardinal, quels sont les signes principaux qui nous rendent certains de l'origine surnaturelle des visions et des révélations reçues par cette sainte? « Elle craignait toujours les illusions du démon, et pour cela elle ne demanda ni ne désira jamais d'avoir des visions, mais plutôt elle priait Dieu de la conduire par la voie ordinaire, ne désirant qu'une seule chose, c'est-à-dire que la volonté divine s'accomplît en elle. — Comme le démon a coutume de suggérer le silence et le secret aux

[1] *De Discr. Spir.*, cap. 20.

[2] On peut voir dans la *Vie de sainte Thérèse*, par les Bollandistes, les témoignages exceptionnels rendus à sa doctrine. Cependant les savants critiques réfutent l'opinion de certains auteurs qui ont prétendu mettre cette sainte au rang des docteurs de l'Église.

âmes qu'il veut tromper, sainte Thérèse était souvent invitée par l'esprit qui lui parlait à s'ouvrir aux hommes doctes, et elle se soumit, en effet, à l'examen des personnages illustres qui se distinguaient alors en Espagne par leur renom de science et de sainteté, tels que saint Pierre d'Alcantara, saint François de Borgia, Jean d'Avila, Balthasar Alvarez, Dominique Bannès et autres. — Elle obéissait très-exactement à ses directeurs et, à la suite de ses visions, elle avançait dans la charité et l'humilité —Elle recherchait de préférence les personnes qui lui témoignaient le moins de confiance, et elle aimait davantage ceux dont elle avait à souffrir des persécutions. — Son âme éprouvait une profonde tranquillité et un contentement extrême; son zèle pour le salut des âmes était très-vif, ses pensées très-pures, sa candeur très-grande et son désir de la perfection très-ardent. — Si elle avait des imperfections, des défauts, elle en était toujours réprimandée par celui qui lui parlait intérieurement. — Il lui fut dit que toutes les choses justes qu'elle demanderait à Dieu lui seraient indubitablement accordées, et, de fait, ayant souvent demandé elle fut toujours exaucée. — Toutes les personnes qui se trouvaient en relation avec elle, étaient excitées par son commerce à la modestie, à la piété, à l'amour de Dieu ; à moins que leurs mauvaises dispositions n'y fussent un obstacle. — Ses visions avaient ordinairement lieu après une oraison longue et fervente, ou après la sainte communion, et elles produisaient dans son âme un très-ardent désir de souffrir pour Dieu. — Elle châtiait son corps par des jeûnes, des flagellations, des cilices, et se réjouissait au milieu

des tribulations, des murmures et des maladies. — Elle affectionnait la solitude, fuyant le commerce des hommes et se détachant absolument de toute affection aux choses terrestres. — Elle conservait la même attitude et la même tranquillité d'âme dans la prospérité comme dans l'adversité. — Enfin les hommes doctes n'ont jamais rien observé dans ses révélations ou dans leurs circonstances qui s'éloignât des règles de la foi ou de la perfection chrétienne, ou qui fût répréhensible en quelque manière. »

Après avoir énuméré tous ces signes, le cardinal Bona conclut en ces termes : « toutes les fois que de semblables conditions sont réunies dans une personne, l'on ne peut douter que ses révélations ne soient de Dieu. » C'est qu'en effet cet ensemble de règles est tellement combiné qu'il exclut jusqu'à la possibilité d'une illusion et d'une erreur, je veux dire d'une illusion grave et d'une erreur de quelque importance. S'il en était autrement, il semblerait que la divine Providence aurait failli à ses promesses. Quand surtout il est bien constant que les révélations sont précédées, accompagnées et suivies des sentiments d'une humilité vraie, d'une humilité à l'épreuve, le doute n'a plus de fondement raisonnable. L'humilité, disent les meilleurs auteurs [1], c'est la marque la plus sûre, la pierre de touche par excellence, pour discerner toutes les opérations divines : mouvements intérieurs, miracles, révélations, visions, extases ou ravissements.

[1] Voir les nombreux témoignages cités par Benoît XIV, *loc. cit.*, cap. 51, § 3.

Saint Jean Chrysostome nous fournit encore un autre principe très-important pour vérifier les révélations privées, quand il dit : « toutes les fois qu'il s'accomplit une chose au-dessus de la nature et bien au-dessus de la nature, de telle façon qu'elle soit distinguée par sa convenance et son utilité, il est clair qu'elle se fait par une force et une vertu divines [1]. » Ainsi, par exemple, lorsqu'une personne découvre des mysteres et des secrets qui n'ont évidemment aucune proportion avec sa science acquise et sa portée d'esprit, il est certain d'abord que ces connaissances n'ont pu lui venir que du démon ou de Dieu. De plus, il est également certain qu'elles ne viennent point du démon, si, dans leur objet, leurs circonstances et leurs effets, elles ne renferment rien qui ne soit vrai, irrépréhensible, plein d'édification, propre à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Cette preuve a une valeur incontestable, parfois même décisive. Remarquons cependant que l'esprit du mal voulant perdre plus sûrement une âme, commence souvent par lui suggérer les choses les plus belles et les plus saintes. On se tromperait donc grossièrement si l'on attribuait toujours à Dieu toutes les pieuses révélations prises isolément et sans égard aux autres signes. C'est pour cela que nous avons dit qu'on ne doit se fier absolument à aucun signe en particulier.

L'on aurait tort également d'accorder une valeur absolue à telles ou telles circonstances merveilleuses

[1] Hom. 3, in I Cor.

qui ont pu accompagner les révélations que l'on veut juger, comme extases avec élévation du corps au-dessus du sol, manifestation de certains secrets, prédictions accomplies, visions sublimes [1], mouvements de ferveur extraordinaire, desseins et résolutions héroïques. Rigoureusement parlant, ces choses peuvent être l'œuvre du démon, et quelques-unes même pourraient n'être que des phénomènes naturels.

Enfin, il importe souverainement de remarquer ceci, si sainte, si humble et si expérimentée que soit une personne, l'on ne saurait presque jamais conclure à coup sûr que parmi ses révélations les plus certaines, les plus indiscutables quant à leur substance et à leur ensemble, il ne s'est point glissé, dans les détails, une part plus ou moins considérable d'illusion ou d'invention personnelle. Ce principe capital exige quelques développements. Toute la question de l'autorité des révélations privées est là.

III

Bien qu'il soit très-difficile de comprendre, et plus encore d'expliquer ce qui se passe dans les extases, les visions et les révélations divines, une chose est cependant certaine, c'est qu'en accordant à une âme ces

[1] La plupart des auteurs font cependant remarquer, et avec raison, ce semble, que les visions ou révélations purement *intellectuelles* sont toujours l'œuvre de Dieu. En tout cas il est certain qu'elles sont infiniment moins sujettes à l'illusion que les visions qui sont présentées à l'imagination ou aux sens extérieurs.

faveurs extraordinaires, Dieu ne lui communique pas pour cela le don d'infaillibilité, ni cette assistance spéciale, qui sont le privilége des auteurs inspirés ou de l'Église enseignante. D'ordinaire, et à part peut-être certains intervalles plus ou moins courts, l'âme élevée à l'état surnaturel le plus sublime, conserve jusqu'à un certain point l'usage de sa liberté, de son imagination et de sa faculté de raisonner. Dès lors, il n'est point douteux qu'elle ne puisse, même à son insu, mêler à l'opération divine quelques effets émanant exclusivement de son activité propre, et par conséquent modifier et transformer à un certain degré la nature même de cette opération.

D'ailleurs, il n'y a pas seulement à considérer le moment précis où Dieu se communique à l'âme, il faut aussi avoir en vue le temps qui vient immédiatement après. L'âme alors se sent encore tout échauffée, et comme frémissante et vibrante par suite du contact reçu. C'est surtout en cette période de transition que les illusions sont à craindre, car, selon la pensée de saint Ignace dans ses admirables règles du discernement des esprits, il arrive assez fréquemment que, soit habitude ou raisonnement, ou jugement propre, soit impulsion du bon ou du mauvais esprit, l'âme éprouve des sentiments, forme des délibérations qui n'émanent point de Dieu directement et qui exigent une discussion très-exacte avant qu'on y puisse donner son assentiment[1].

De plus, il faut noter que les personnes qui ont reçu

[1] *Exercit. spir.*; Reg. VIII, *de Discr. Spir.*, pro 2ᵉ hebd.

des communications divines sont exposées à de nouvelles erreurs lorsqu'elles les racontent de vive voix ou par écrit. Tantôt ce sont les termes qui leur font défaut pour exprimer exactement leur pensée [1]; tantôt ce sont leurs souvenirs qui ont perdu de leur fidélité. Supposons, en effet, qu'un temps plus ou moins considérable se soit écoulé depuis que les révélations ont eu lieu : on conçoit sans peine que dans cet intervalle les différentes facultés aient pu modifier en quelque manière les notions ou les impressions reçues, en les amoindrissant, et surtout en y ajoutant des circonstances étrangères.

On le voit, les erreurs, les inexactitudes, les illusions peuvent se glisser de différentes façons dans les révélations privées. Dieu le permet ainsi pour l'instruction des âmes qu'il a favorisées de ces grâces privilégiées. Il veut leur apprendre à se tenir toujours sur leurs gardes afin d'éviter l'orgueil et la présomption. Il veut aussi enseigner à tous les chrétiens qui seraient peut-être tentés de se fier outre mesure à ces manifestations extraordinaires, que son Église seule demeure l'organe authentique de sa parole, l'interprète infaillible de sa loi et le guide toujours assuré de nos consciences.

En fait, quand on examine de près les révélations de plusieurs saints personnages, de ceux mêmes que l'Église a placés sur les autels, on y trouve bien des

[1] On doit conclure de là que certaines expressions inexactes dans un livre de révélations, ne suffiraient pas pour déclarer ces révélations fausses. Il y a quelquefois lieu d'appliquer à ces expressions une *interprétation bénigne*.

choses pour le moins douteuses et quelquefois très-fausses. Il n'est pas rare, en effet, que ces révélations soient en contradiction les unes avec les autres, et qu'elles renferment des prophéties non accomplies [1] ou divers signes d'hallucination. Le vaillant bollandiste Papebroch, après avoir discuté certaines révélations du bienheureux Herman Joseph, n'a pas hésité à dire catégoriquement : « Je souffrirai tout ce qu'on voudra plutôt que d'admettre de telles choses comme des communications célestes. » Les Bollandistes rejettent pareillement beaucoup d'autres révélations, entre autres celles de sainte Élisabeth de Schonaü sur le martyre de sainte Ursule et de ses compagnes [2]. Plusieurs savants critiques ont également soulevé de graves objections contre telles ou telles révélations que l'Église a jusqu'à un certain point approuvées, comme celles de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte et de sainte Catherine de Sienne [3].

Et qu'on ne dise pas qu'émettre un doute ou un dissentiment en pareil cas, c'est manquer de respect à la mémoire de ces âmes saintes. Le respect demeure parfaitement intact tant qu'on ne témoigne aucun sentiment de mépris et qu'on n'exprime point son opinion témérairement et sans quelque motif raisonnable. Dans ces limites, l'Église nous laisse toujours

[1] On sait toutefois que certaines prophéties vraies peuvent bien ne pas se réaliser, parce qu'elles sont souvent conditionnelles.

[2] Voir les *Actes de sainte Ursule*, par le savant P. de Buck (*Acta SS.*, t. IX octobris.)

[3] Amort, *op. cit.*

une grande liberté d'appréciation au sujet des révélations privées. « Peu lui importe, dit Melchior Cano, que l'on croie ou que l'on ne croie pas aux visions de sainte Brigitte ou des autres : ces choses ne se rapportent nullement à la foi [1]. »

Il est vrai que la personne même à laquelle ces révélations sont communiquées par le ciel, peut et doit y croire d'une foi surnaturelle, pourvu qu'elle ait, non pas une simple probabilité, mais une vraie certitude de leur origine divine [2]. Mais quant aux autres fidèles, il est certain qu'ils ne sont nullement obligés d'y donner leur adhésion. En approuvant spécialement les révélations de quelques saints, l'Église n'entend en aucune sorte les imposer à notre croyance. Elle déclare seulement qu'elle n'y trouve rien qui soit directement contraire à la foi ou aux bonnes mœurs, et qu'on peut les lire avec profit ou sans danger, du moins en certains pays [3]. Du reste, elle ne se porte pas garant de la vérité de chaque proposition en particulier et elle permet pleinement d'y contredire à la seule condition de ne pas outre-passer les limites que nous indiquions tout à l'heure.

Quelle est donc en dernière analyse l'autorité des révélations privées ? Elles ont la valeur du témoignage de la personne qui les rapporte, ni plus ni moins. Or, cette personne n'est jamais infaillible ; il est donc manifeste que les choses qu'elle atteste ne sont jamais

[1] *De locis theol.*, lib. XII, cap. III. — Cf. Ben. XIV, *op. cit.*, lib. III, cap. ult. n. 15. — [2] Ben. XIV, *loc. cit.*, n. 12 et 13.

[3] On sait que certains livres de révélations ne sont approuvés que pour tel ou tel pays.

absolument certaines — sauf le seul cas d'un miracle directement opéré en faveur de cette attestation. Pour tout dire en un mot, les révélations privées n'ont qu'une autorité purement humaine et probable.

De là il résulte qu'on ne peut, généralement parlant, les alléguer pour trancher une question théologique controversée, encore moins pour résoudre un point de philosophie, d'histoire ou de science quelconque.

Ce serait aussi un abus, à part peut-être certains cas très-exceptionnels, de mentionner les révélations privées dans la chaire chrétienne. Tout au plus est-il permis, dans les exhortations adressées à quelques personnes pieuses, de les leur offrir comme aliment d'édification spirituelle; encore faut-il éviter à tout prix que ces personnes ne prennent le change et ne s'exagèrent l'estime qu'elles doivent en faire. Il importe à l'honneur et à la dignité d'une religion divine que ses disciples ne soient pas des âmes crédules et qu'ils sachent assez estimer leur foi pour la placer toujours infiniment au-dessus de tout ce qui n'est pas elle.

Quant aux directeurs de conscience chargés de conduire les âmes favorisées de grâces extraordinaires, plus que tous les autres, ils doivent s'appliquer le précepte de l'apôtre : *Nolite omni spiritui credere.* Quiconque accueillerait facilement les visions et révélations, ferait preuve d'une imprudence inqualifiable dont les conséquences ne sauraient manquer d'être profondément funestes. Examiner les choses longtemps et sous toutes les faces, se retrancher dans une défiance qui ne sera jamais trop grande pourvu qu'elle

n'aille pas jusqu'à l'incrédulité tout-à-fait systématique : voilà la seule ligne de conduite que dicte le bon sens le plus vulgaire. Et certes, elle est bien justifiée par toute la doctrine que nous avons exposée plus haut, en traçant les règles pour discerner les vraies et fausses révélations. Car s'il est une conclusion qui ressorte clairement de ces principes, c'est assurément que l'appréciation des faits surnaturels de ce genre est d'une extrême difficulté, d'une difficulté telle que parfois elle dépasse les forces de toute la science et de toute la pénétration humaine.

Il nous reste à dire, en terminant, un mot sur les dispositions avec lesquelles il convient de lire les écrits renfermant des visions ou des révélations particulières. Nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux qui n'auraient pas été examinés par des hommes compétents et qui ne seraient revêtus d'aucune approbation ecclésiastique : ceux-là ne méritent aucune confiance et les fidèles doivent s'en interdire la lecture. Il s'agit exclusivement de deux catégories de livres : les premiers depuis longtemps signalés par la haute sainteté de leurs auteurs et par l'approbation qu'ils ont reçue du Saint-Siége ; les seconds émanant de personnes d'une piété reconnue et déjà approuvés par un ou plusieurs évêques, après mûr examen de quelques hommes sûrs constatant que la doctrine en est saine et profitable.

Or, bien qu'il soit juste de mettre une grande différence entre ces deux sortes d'écrits, on peut néanmoins affirmer que les uns et les autres offrent des titres suffisants pour que les fidèles puissent les lire

avec fruit. Les livres de révélations particulières se font parfois remarquer par un singulier parfum de piété, par une limpidité de doctrine, par une onction pénétrante que l'on demanderait vainement à la plupart des ouvrages ordinaires de spiritualité. Une âme droite et sincère y trouvera incontestablement les plus précieux éléments d'édification, en les méditant dans un esprit de simplicité modeste et intelligente, sans parti pris hostile, sans prétention de critique exagérée, comme aussi sans crédulité puérile et sans estime excessive pour les faits merveilleux : deux excès qu'il importe également d'évite en matière de révélations privées.

P. Toulemont

AVANT-PROPOS

Ce n'est point une vie proprement dite que nous offrons ici aux lecteurs ; pour retracer celle de Marie Lataste il faudrait citer la plus grande partie de ses écrits ; car elle s'y peint tout entière, en même temps qu'elle dévoile l'immense bonté du Sauveur envers sa fidèle servante. En dehors de ces écrits, on n'a pu recueillir que quelques rares détails et les souvenirs des religieuses du Sacré-Cœur sur les trois années que cette âme d'élite a passées dans leur Congrégation.

C'est donc à ces sources qu'il nous a fallu puiser ; c'est dans ses lettres surtout que nous avons étudié Marie Lataste. Elle y raconte en effet les particularités de sa vie avant son entrée en religion, mais sans ordre, à mesure que les interrogations de son directeur l'y amènent ; c'est pourquoi un ensemble des faits qui s'y trouvent épars a été jugé nécessaire. Nous les avons complétés à l'aide de documents dûs à des témoins

oculaires et dignes de foi, et nous avons tenu à mettre le tout sous les yeux du vénérable curé de Saint-Paul-lès-Dax, dont le témoignage nous a été bien précieux. Mieux que tout autre il pouvait se prononcer sur la vérité de notre récit puisqu'il lui a été donné de guider cette âme et d'en pénétrer les plus intimes secrets.

Peut-être trouvera-t-on que nous avons trop souvent cité les propres paroles de Marie Lataste ; mais nous n'avons pas cru devoir résister au désir de la laisser se faire connaître elle-même, tant nous trouvions de charmes et de candeur dans son langage.

Toutefois, même en nous étendant plus que nous ne l'avions d'abord projeté, nous ne pouvons donner qu'une idée bien incomplète de cette existence si courte et pourtant si pleine de mérites. Cette notice ne présentera que fort peu de ces faits qui éveillent et satisfont la curiosité ; mais on y verra du moins comment, dans l'exercice des vertus les plus humbles et les plus cachées, on peut attirer les regards du Dieu qui chérit de préférence les faibles et les petits, et parvenir avec sa grâce au plus sublime degré de la perfection.

Nous croyons encore devoir déclarer qu'en nous servant des expressions mêmes de Marie Lataste pour faire

le récit des apparitions et des révélations dont elle a été honorée, nous ne prétendons pas nous prononcer sur l'origine et le caractère de ces faveurs. Laissant à qui de droit ce jugement qu'il ne nous appartient aucunement de porter, nous nous soumettons par avance à celui que l'Église pourrait formuler un jour à ce sujet, dussions-nous lui sacrifier nos plus chères et nos plus intimes convictions.

VIE DE MARIE LATASTE

CHAPITRE I.

Naissance et éducation de Marie Lataste; sa première communion ses luttes intérieures.

Marie Lataste naquit le 21 février 1822, à Mimbaste, village du département des Landes, situé à quelques kilomètres de Dax et non loin du lieu sanctifié deux siècles auparavant par la naissance de saint Vincent de Paul.

Un petit nombre de maisons, éparses çà et là dans des sites tout-à-fait pittoresques, forment ce village, ou pour mieux dire, ce hameau. Ses habitants ne se réunissent guère qu'à l'église, qui est pauvre et entièrement isolée.

Par leur position topographique, les populations rurales des Landes restent en quelque sorte étrangères au mouvement qui s'opère dans les grands centres du commerce et de l'industrie, aussi sont-elles demeurées simples, religieuses, amies du travail. Elles écoutent la voix de leur pasteur, les maximes du siècle n'ar-

rivent pas jusqu'à leur solitude ; elles y vivent en paix, généralement fidèles à la loi de Dieu.

Tels étaient le père et la mère de Marie, François Lataste et Elisabeth Pourlet. Occupés à faire valoir un modeste domaine, connu dans le pays sous le nom de *Gran Cassou* ou du *Grand Chêne* et dont le produit suffisait à l'entretien de leur famille, ils ne négligèrent rien pour élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur et la pratique de ses commandements.

Elisabeth, devenue orpheline à l'âge de dix ans, avait alors quitté l'école, elle apprit à ses trois filles le peu qu'elle savait : lire, écrire, coudre et filer ; mais elle sut en même temps développer dans leur âme le germe de la foi et former leur cœur, plus encore par ses exemples que par ses paroles, à la pratique des vertus chrétiennes.

Elle recueillit facilement le fruit de ses soins dans les deux aînées, Quitterie et Marguerite ; sa tâche au contraire fut laborieuse à l'égard de Marie, chez qui se révélaient d'une manière plus saillante les défauts ordinaires à l'enfance. Entraînée par une extrême vivacité, elle se montrait peu soumise, volontaire même et refusait d'étudier le catéchisme, malgré la patience que mettait sa mère à lui en expliquer les leçons. Marguerite, que Dieu, selon l'expression même de Marie, avait placée comme un bon ange à ses côtés, l'entourait de soins empressés et affectueux : ses conseils étaient écoutés avec plus de docilité, mais presque aussitôt oubliés. Elisabeth s'affligeait de l'inutilité de ses efforts et confiait à Dieu dans de ferventes prières le secret de ses inquiétudes.

Vers l'âge de sept à huit ans, la turbulence de Marie diminua peu à peu : à mesure que sa raison s'éveilla, que les notions des objets divers se dessinèrent mieux à son esprit, son caractère devint sérieux et sombre. Elle n'avait pas atteint sa onzième année que déjà une sorte d'instinct, fruit assez ordinaire de l'orgueil, dans certaines âmes naturellement élevées et destinées à de grandes choses, produisait en elle le dépit d'être condamnée, par l'obscurité de sa condition, à l'oubli et au mépris d'un monde au sein duquel lui apparaissait le bonheur.

Le divin Créateur met en nous certains penchants que sa bonté veut satisfaire et que, dans ce but, il nous aide par sa grâce à sanctifier en les dirigeant vers les biens surnaturels. Mais le démon, jaloux du bonheur de l'homme, le dégrade en tournant vers les choses de la terre ses regards et ses désirs. C'est ainsi qu'il saisit le besoin de grandeur et de jouissances qui se révélait en Marie Lataste et qu'il s'en servit comme d'un appât pour l'attirer sous son empire.

Douée d'un esprit pénétrant et observateur, d'une imagination ardente, sa précoce intelligence lui fit bientôt sentir le vide que l'éducation laissait en elle ; de cette vue, et sans qu'elle pût s'en rendre compte, naissait une gêne, un embarras qu'elle prenait pour un effet de stupidité et qui lui étaient une source de continuels chagrins : les qualités aimables qu'elle apercevait dans les autres l'attristaient parce qu'elle s'en voyait dépourvue, la pauvreté de sa famille lui était à charge parce qu'elle l'obligeait à vivre dans la solitude, privée des jouissances et des plaisirs qu'elle

croyait attachés aux richesses; tout, jusqu'à l'humble village qu'elle habitait, lui déplaisait et irritait son orgueil. Ces amères réflexions la rendaient morne et taciturne; elle en portait le poids en silence, et, sans l'aveu qu'elle en fit plus tard, on n'eût jamais soupçonné la cause d'un changement si extraordinaire dans un enfant de cet âge. Chacun s'en étonnait, Marguerite redoublait de tendres sollicitudes pour sa sœur, et leur mère, profondément affectée, mettait tout son espoir dans le secours d'en haut.

Dieu a donné à la prière et surtout à la prière maternelle une toute-puissance à laquelle il ne sait pas résister : Elisabeth reçut enfin la récompense de sa persévérance et de sa foi.

Marie croissait, subissant en elle-même, à son insu, l'influence de l'ennemi de tout bien ; mais en approchant de sa douzième année, elle comprit l'importance de la première communion à laquelle on songeait à l'admettre, et résolut de s'y préparer avec tout le soin dont elle était capable. Elle mit dès lors une grande ardeur à l'étude du catéchisme, et en écouta les explications avec un intérêt qui les lui fit goûter. En même temps elle s'efforça de réprimer les défauts de son caractère, et les heureux germes de vertus qui étaient en elle se développèrent sous l'action vivifiante de la grâce. Sa piété lui révéla des douceurs qu'elle n'avait pas connues jusque là, et bientôt on put lire sur sa physionomie, devenue plus sereine, la transformation qui commençait à s'opérer dans son âme.

En s'unissant à Notre-Seigneur pour la première fois, elle sentit une vive impression de sa présence; à

plusieurs reprises elle en exprima sa joie naïve et calme en répétant à sa mère: « Qu'il fait bon recevoir Jésus et le porter en nous ! — Vous avez raison, ma fille, répondit Elisabeth; tâchez désormais d'être si sage et de vivre de telle sorte que vous méritiez le bonheur de communier souvent. »

Fidèle à ce conseil et fortifiée par l'aliment divin, dont elle venait de savourer les délices, la pieuse enfant ne démentit pas ses courageux efforts. Elle se disposa par la prière et la vigilance sur elle-même au sacrement de Confirmation, et le reçut peu après dans l'église de Pouillon, paroisse voisine de Mimbaste, des mains de Mgr Savy, alors évêque d'Aire. Elle ouvrit pleinement son cœur à l'effusion des dons de l'Esprit-Saint ; aussi ses progrès devinrent chaque jour plus sensibles : on remarquait avec édification sa modestie, sa douceur, sa prévenance attentive pour tous, sa prompte obéissance, son assiduité au travail. Mais on était surtout frappé de sa ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs de piété, car une vive foi au très-Saint-Sacrement la portait à un plus grand recueillement lorsqu'elle avait la consolation de le visiter.

Un an environ après sa première communion, il lui sembla voir sur l'autel, au moment de l'élévation, une lumière brillante, et pendant que ses yeux la contemplaient, son cœur se pénétrait d'amour pour le Dieu de l'Eucharistie. A mesure que cet amour croissait, la lumière avait plus d'éclat ; c'était comme l'aurore du soleil de justice qui devait plus tard lui dévoiler ses splendeurs. Elle décrit ainsi quels étaient alors ses entretiens avec son divin Sauveur : « Je lui ai long-

temps parlé toute seule. Je lui disais peu de choses, je ne savais lui dire que ces paroles : O mon Jésus ! je vous aime, ou bien : Jésus, je vous donne mon cœur ! ou encore : Sauveur Jésus, augmentez mon amour pour vous ! Puis, quand je le quittais, je lui disais pour adieu : Mon Sauveur, bénissez votre très-humble servante !

« Le Sauveur Jésus m'a longtemps écoutée sans me faire entendre sa voix d'une manière sensible, mais j'entendais pourtant comme une voix intérieure qui ne prononçait pas de paroles, et cette voix pleine de douceur et de suavité me disait aussi : Ma fille, je vous aime ; ma fille, j'accepte l'offrande de votre cœur ; ma fille, je vous bénis, et je me retirais contente. » Comment, en effet, cette prière d'une âme pure et droite n'eût-elle pas touché le divin Maître ? Ses regards s'abaissaient avec complaisance sur cette enfant de prédilection : elle lui plut, et en elle se vérifia ce qu'il avait dit autrefois à un de ses plus fidèles serviteurs par la bouche d'un messager céleste : « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il fallait que la tentation vous éprouvât [1]. » En augmentant ainsi les mérites de ses élus, il les purifie et les dispose à recevoir ses faveurs de choix. Marie devait donc passer par le creuset de la souffrance ; elle ne tarda pas à être soumise aux plus rudes épreuves de la vie spirituelle.

Aux combats incessants que lui livrait l'orgueil et qu'elle soutenait avec énergie, vinrent s'ajouter les scrupules. Les impressions profondes que faisaient sur

[1] Tobie, c. XII, v. 13.

son esprit les vérités de la religion lui en exagéraient les conséquences, et l'ennemi du salut profitant de cette disposition enveloppait son intelligence de mille craintes, lui montrant la plupart de ses actions souillées par le péché. La sincérité de ses accusations ne parvenait pas à la calmer, car n'éprouvant pas une douleur sensible de ses fautes, elle n'espérait point en obtenir le pardon. Privée de ces sentiments affectueux qu'une piété encore peu éclairée lui faisait regarder comme nécessaires, elle se croyait rejetée de Dieu et s'en affligeait d'autant plus qu'elle tendait vers lui avec plus d'ardeur.

Son confesseur, homme plein de science et de sagesse, suivait de près le travail de la grâce dans sa pénitente, et celle-ci, s'abandonnant avec une aveugle soumission à ses conseils, y trouva bientôt un remède efficace.

Mais aux scrupules succédèrent des tentations contre la plus délicate des vertus : elles furent violentes et presque continuelles ; son âme en était accablée de fatigue et de sécheresse et ne trouvait de soulagement nulle part. Ses souffrances intérieures se trahissaient au dehors ; sa mère et sa sœur en ignorant la cause s'efforçaient en vain de les adoucir.

Cependant, plus le démon multipliait ses artifices, plus aussi la jeune fille redoublait de sollicitudes et de vigilance pour conserver le trésor qu'il voulait lui ravir. « Dieu, écrivit-elle, cherchait à former mon cœur par des épreuves si terribles dans un âge encore si tendre. Il mettait en moi des inclinations peu favorables pour le monde ; il m'apprenait le danger de se

laisser aller à ses passions et me faisait de plus en plus aimer la virginité. Elle offrait à mon esprit je ne sais quel charme secret qui m'attachait à elle et me faisait craindre de la perdre. » (Lettre I, tome 1er). Ces sentiments excitèrent en Marie le désir de se lier à jamais par le vœu de chasteté; mais son prudent directeur ne lui permit de le faire que d'année en année; elle obéit, et depuis lors, le trouble et l'inquiétude de son âme diminuèrent progressivement.

Toutefois elle trouvait peu de consolation dans la prière et la fréquentation des sacrements ; la communion, qu'elle faisait tous les mois, ne semblait lui apporter qu'un accroissement de peine et de tristesse. Bientôt même elle eut à subir de nouveaux assauts.

A l'âge de dix-sept ans, les tentations dont elle avait tant souffert avaient disparu, mais, selon ses propres expressions, « toutes les autres passions se soulevèrent contre elle et lui firent une guerre à outrance : l'orgueil de son enfance sembla surgir plus fort et plus puissant que jamais ; la colère pénétra dans son cœur comme un fiel qui l'étourdissait et la faisait mourir à chaque instant. Sa sensibilité devint extrême : une parole, un regard, un geste, un rien, tout lui déplaisait en autrui. Elle ne savait que faire, où aller. »

Alors, et tandis que la fureur de Satan se déchaînait pour la perdre, Notre-Seigneur jeta sur sa servante un regard de miséricorde et de compassion. Le tabernacle devint la pensée dominante de son esprit, elle y trouva le véritable point d'appui de l'âme sur cette terre d'exil, et si la lutte ne cessa pas, elle sut où chercher les armes pour combattre et la force

pour vaincre ; si la souffrance fut encore son partage, elle l'aima du moins, heureuse de se présenter comme victime à Jésus, victime dans le tabernacle et sur l'autel.

Marie compta toujours cette faveur au nombre des plus signalées parmi celles qui lui furent départies ; aussi avec quel charme et quelle suavité ne dépeint-elle pas ce qu'était devenu pour son cœur l'hôte divin du très-Saint-Sacrement. « Le tabernacle de Jésus est le lieu où j'aime à me retirer, à me cacher, à prendre mon repos. J'y trouve une vie que je ne saurais définir, une joie que je ne puis faire comprendre, une paix telle qu'on n'en trouve pas sous les toits hospitaliers des meilleurs amis. Le tabernacle de Jésus, c'est un abri contre tous mes ennemis, contre le démon, contre le monde, contre mes passions, contre mes penchants déréglés ; c'est un soutien dans la faiblesse, une consolation dans la douleur, une arme dans la lutte, un rafraîchissement dans la chaleur, une nourriture dans la faim, une récréation dans la fatigue, un ciel sur la terre; le tabernacle de Jésus, c'est ma richesse dans ma pauvreté, mon trésor dans mon indigence, mon vêtement dans ma nudité, ma couronne dans ma misère ; le tabernacle de Jésus, c'est mon Dieu et mon tout, mon Jésus et mon Sauveur... » (lettre II, t. 1er).

De cette époque date pour Marie Lataste comme une ère nouvelle : la dévotion à la sainte Eucharistie fut plus encore que par le passé le caractère distinctif de sa piété.

CHAPITRE II.

Faveurs extraordinaires accordées à Marie Lataste ; Notre-Seigneur l'instruit; épreuves auxquelles la soumet son directeur.

A la fin de cette année 1839, poussée par l'attrait irrésistible qui s'était emparé de tout son être, Marie s'achemina un jour vers l'église. Absorbée par la pensée unique qui l'occupait, elle ne remarqua rien sur son passage : jardins, champs, prairies, hommes, femmes avaient disparu à ses yeux ; elle ne voyait que le tabernacle. Enfin, elle entra dans le lieu saint et vit Notre-Seigneur sur l'autel. Il était environné de ses anges, mais comme voilé par un nuage lumineux qui empêchait de le distinguer parfaitement. La pieuse fille fut remplie d'un bonheur inexprimable ; elle revint plusieurs fois et, se tenant humblement à l'écart, elle regardait son adorable Maître sans oser s'en approcher. Lui-même daigna s'avancer vers elle et se montra clairement à ses yeux sous la forme d'un homme plein de douceur et de majesté.

Depuis ces heureux moments, la compagnie des créatures ne cessa de déplaire à ce cœur épris de l'a-

mour du seul vrai bien ; elle eût voulu les fuir à jamais et s'enfermer dans la solitude, ou plutôt dans le tabernacle avec Jésus, ainsi qu'elle le dit naïvement. (Lettre II. t. 1er). Aussi, quand il disparaissait, ou qu'elle devait elle-même vaquer à ses occupations ordinaires, elle déposait en quelque sorte son cœur dans le tabernacle, et, dans le sommeil comme dans la veille, dans le travail comme dans le repos, elle demeurait unie à Jésus au sacrement de son amour.

Cependant Marie devait mériter par le sacrifice et les combats la continuation de cette insigne faveur. Peu de temps après, lorsqu'elle venait prier, selon sa coutume, elle ne vit plus ni le Sauveur ni sa lumière. Sa douleur fut vive et profonde, elle accusait son indifférence et ses péchés de cette soustraction et ne pouvait s'en consoler ; la faiblesse et la langueur s'emparaient de son âme ; son cœur était dans la tristesse et dans une impatience continuelle, ses mauvais penchants se soulevaient et lui faisaient craindre de succomber. Mais bientôt, rougissant de sa pusillanimité, « Combien je suis lâche et craintive ! se dit-elle, ah ! certainement Dieu ne m'abandonnera pas ! » elle joute : « Je tombai à genoux et criai bien fort vers le ciel : Seigneur, que votre volonté soit faite et prenez pitié de moi ! » (L. V. t. 1er).

Jésus n'attendait probablement que cet acte de parfaite résignation pour venir au secours de sa fidèle servante. Dès le commencement de 1840, le jour de l'Épiphanie, il lui apparut de nouveau sur l'autel, et pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1842, il lui permit, chaque fois qu'elle assistait à la messe,

de contempler sa sainte humanité. Au moment de l'élévation, elle voyait une immense clarté se répandre dans le sanctuaire, et le divin Sauveur se montrait à ses yeux, assis sur un trône, tout éclatant de gloire et de majesté. Sa main gauche reposait ordinairement sur son Cœur. Ne semblait-il pas déjà par cette attitude indiquer à Marie la source des trésors qu'il allait lui départir sans mesure, et l'inviter à puiser dans ce Cœur auquel, un jour, elle devait se consacrer?

Dans ces apparitions presque journalières, l'humble fille fut initiée graduellement aux secrets de la vie surnaturelle et reçut de la bouche de Jésus-Christ les plus sublimes leçons. Ce fut une véritable éducation spirituelle, où ce divin Maître voulut sans doute montrer d'une manière sensible ce qu'il est pour l'âme qui sait l'entendre et s'abandonner à sa conduite.

Aux rêves de grandeur et d'élévation, dont elle s'était autrefois nourrie, il opposa la vanité des choses de la terre, la folie et le malheur de ceux qui s'y attachent, le bonheur que l'on trouve au service de Dieu et la nécessité de se donner entièrement à lui. S'abaissant avec une ineffable condescendance jusqu'au langage le plus simple et le plus familier, il lui expliqua les principales vérités du salut ; quelquefois il parlait à ses sens par des visions symboliques, ou bien il se servait de paraboles, l'interrogeait et répétait au besoin les mêmes enseignements.

A mesure que la lumière pénétrait dans le cœur de son heureuse disciple, le Sauveur lui dévoilait ce que la religion offre de plus élevé : c'est ainsi qu'il l'entretint des divers mystères, des souffrances de sa

passion, des admirables relations qui existent entre Dieu, les anges et les hommes. Non-seulement il lui fit connaître la très-sainte Vierge et les insignes prérogatives dont elle a été enrichie, mais cette divine Mère daigna se montrer et se faire entendre à elle. Sa voix, nous dit-elle, était toujours pleine de douceur, de bonté, de tendresse, tandis que celle de Jésus était quelquefois sévère et prenait un accent de justice et de menace qu'elle ne trouva jamais dans celle de Marie.

Faut-il s'étonner qu'à une telle école ses progrès dans la science du salut aient été si rapides ? Selon ses propres expressions, « la lumière grandissait comme celle d'un vaste foyer où l'on met du bois sur du bois et dans lequel un vent impétueux souffle de tous côtés. »

L'action de Notre-Seigneur sur Marie Lataste ne se bornait pas à éclairer son esprit : semblable à une mère tout à la fois tendre et sage, il la conduisait pas à pas dans les sentiers de la perfection, la soutenait dans ses défaillances, la relevait dans ses chutes et usait envers elle, selon les circonstances, tantôt d'une charité compatissante, tantôt d'une inflexible sévérité. Elle-même en cite des exemples avec cette candeur qui la caractérise, et rapporte les reproches que lui adressa son divin Maître un jour où elle l'écoutait avec indifférence et légèreté (l. VI. t. 1er) : « Je vis alors, dit-elle, son visage devenir sérieux et ses yeux me regarder fixement. Il s'arrêta et me dit d'un ton irrité : « Qui es-tu pour recevoir avec tant de négligence les paroles que je t'adresse? Fille pleine d'orgueil, te con-

nais-tu bien toi-même ? Tu n'es que néant, péché et corruption, et c'est ainsi que tu prêtes l'oreille à ma voix ? Penses-tu que ce soit à cause de tes mérites que je viens converser avec toi? C'est par un effet de ma miséricorde que je viens t'instruire. Cette instruction ne t'est point due. Garde-toi de la mépriser, garde-toi de t'enorgueillir, garde-toi de t'élever pour cela au-dessus d'autrui. Ma parole ne te sauvera pas seule, il faut ta coopération. Ma parole ne te donnera pas de mérite, ton mérite sera de correspondre à ce qu'elle te dira. Ma parole ne retournera pas inutile vers moi. Ce que je te dis suffirait pour convertir des millions d'idolâtres. Malheur à toi si tu n'en profites point ! Sache que tu dois toujours t'humilier devant moi, car tu n'es que cendre et poussière, péché et corruption, et je suis le Dieu tout-puissant, le Dieu infiniment parfait, le Dieu trois fois saint, le Saint des saints, la sainteté même. Je fais les rois. Je fais trembler les monarques et les potentats sur leurs trônes. Je sonde les cœurs et les reins ; rien de ce qui se fait parmi les hommes ne m'échappe ; je connais leurs plus secrètes pensées. Sois donc fidèle et prête-moi ton attention. » Ainsi me parla le Sauveur Jésus d'un ton sévère qui me pénétra jusqu'au plus intime de mon cœur. » Elle ajoute qu'il agissait de la même manière chaque fois qu'il le jugeait bon et opportun pour son salut

Mais si, au début et en de rares moments, des souvenirs ou des impressions étrangères entraînaient cette âme, si neuve encore, et lui attiraient de la part de son divin Maître de fortes et justes leçons, c'était

habituellement avec une sainte avidité, un filial respect qu'elle écoutait sa voix; et, lorsque timide et craintive elle n'osait s'approcher de lui, qu'il la voyait oppressée par le trouble, abattue par le découragement, il la prévenait avec la bonté, la douceur et la tendresse d'un père : « Viens, mon enfant, lui disait-il, viens à moi avec confiance, relève-toi. Je suis ton père, aime-moi comme mon enfant. Parle-moi avec confiance, ne crains rien, découvre-moi tes peines, je les éloignerai. Viens à moi, je changerai tes peines en joie, tes soupirs et tes gémissements en chants d'allégresse. Tes souffrances et tes tribulations passeront, elles ne sont que pour un temps, et dans le ciel tu ne trouveras que le bonheur et la félicité. » Alors Marie recouvrait le calme et la joie; il lui semblait les puiser avec abondance dans le Cœur du Sauveur ou les sentir couler de ses lèvres comme une rosée féconde qui la désaltérait et pénétrait tout son être.

A plusieurs reprises pendant la première année, Jésus éprouva l'obéissance et l'amour de sa servante en la privant momentanément de sa présence ou en la tenant éloignée de lui ; il la trouva soumise et abandonnée à son bon plaisir et ne mit plus de bornes à sa munificence envers elle. Dans le même temps il lui avait appris à prier, à méditer; il l'initia peu à peu aux divers degrés d'oraison et lui enseigna enfin la nature et la pratique de toutes les vertus.

La vue des bons anges fut encore accordée à cette âme d'élite; celui surtout qui était préposé à sa garde lui apparaissait fréquemment et l'aidait à repousser ses ennemis dans les moments de lutte.

La parole sainte ne peut rester infructueuse lorsqu'elle est reçue avec docilité; aussi modifia-t-elle promptement ce qu'il y avait de défectueux dans la disciple bien-aimée du Sauveur. Tandis qu'elle contemplait son adorable Maître, qu'elle entendait sa voix, elle sentait une vigueur et un courage qui lui avaient été jusqu'alors inconnus. Elle devint plus détachée du monde, plus ennemie d'elle-même, plus souple vis-à-vis d'autrui, plus portée vers Dieu, et ces dispositions allaient croissant avec la céleste clarté qui dissipait les ténèbres de son intelligence. Elle se regardait « comme un arbre fruitier que la rosée du matin et le soleil du jour fécondent sans qu'il l'ait mérité, » et pourtant elle eut la force de répéter chaque jour cet acte héroïque d'abandon : « Seigneur, je sacrifie, si cela peut vous plaire, la douceur de votre présence. »

Dans les commencements, ainsi qu'elle l'a dit depuis, la pieuse fille ne croyait pas être l'objet d'un privilége spécial ; elle pensait que bien d'autres jouissaient des mêmes faveurs ; néanmoins elle n'en parlait qu'à son confesseur et encore ne le faisait-elle que d'une manière générale. De son côté, celui-ci, connaissant son innocence et sa droiture, la laissait recevoir sans inquiétude les grâces qui lui étaient faites, mais il évitait de paraître y attacher beaucoup d'importance.

En 1840, ce digne ecclésiastique fut appelé à desservir une autre cure et M. l'abbé Pierre Darbins vint le remplacer à Mimbaste.

Marie sentait vivement tout ce qu'elle devait aux soins éclairés de celui qui l'avait dirigée dès son enfance ; elle fut donc affligée de son départ. Il lui en

coûtait d'ailleurs de découvrir à son nouveau pasteur ce que Dieu opérait en elle et dont elle se reconnaissait indigne; aussi ne la distingua-t-il d'abord que par la régularité de sa conduite. Mais elle avait puisé dans les leçons du Sauveur une haute idée de la mission du prêtre : elle voyait en lui le représentant du divin Maître, l'interprète de ses volontés, et, dans cette circonstance, Jésus lui montra quelle est pour tout homme ici-bas la nécessité d'un guide dans les voies du salut, nécessité plus grande encore pour elle afin d'éviter l'illusion ; il lui recommanda de ne rien cacher au directeur qu'il lui avait choisi.

Forte de ces enseignements qui lui étaient sacrés, Marie vit dans ses répugnances un piége du démon, et, les sacrifiant avec générosité, elle s'ouvrit entièrement à M. l'abbé Darbins. Celui-ci fut très-surpris de ce qu'il entendait; mais il n'était pas de ces esprits faibles et impressionnables qui accueillent ou rejettent sans approfondir. Naturellement réfléchi et réservé, il s'abstint de prononcer sur la nature et le principe de ces communications, et résolut de soumettre sa pénitente à l'épreuve de l'obéissance et de l'humiliation. Il lui interdit les austérités qu'elle s'était imposées, lui retrancha la communion fréquente; elle obéit à tout sans jamais se permettre la moindre observation.

Le digne curé eut encore recours aux lumières d'un homme mûri par l'âge, l'expérience et la piété , M. l'abbé Dupérier, [1] directeur et professeur de théologie

[1] M. l'abbé Dupérier est mort saintement en 1848.

au grand séminaire de Dax, également reconnu pour sa science et sa sagesse. Inspirés sans doute par l'Esprit de Dieu, qui voulait étendre à un grand nombre de personnes les instructions prodiguées à une seule, tous deux jugèrent qu'il fallait demander à la jeune fille la relation écrite de tout ce qu'elle avait vu et entendu par le passé dans l'ordre surnaturel, et de tout ce qu'elle verrait, entendrait et éprouverait à l'avenir.

Une telle entreprise était difficile : comment une simple villageoise, sachant à peine écrire, parviendrait-elle à reproduire les paroles d'un Dieu sur les sujets les plus graves et les plus élevés? Des savants mêmes n'y eussent-ils pas échoué? Comment sa mémoire, presque inculte jusque là, lui rappellerait-elle fidèlement tout ce qu'elle avait entendu depuis environ deux années? Où trouverait-elle d'ailleurs le temps nécessaire à un si long travail, car toutes ses heures étaient remplies par les soins du ménage et de la ferme qu'elle partageait avec sa mère et sa sœur ; enfin lui serait-il possible, en accomplissant cette tâche, de se dérober à tous les regards? Les excuses ne lui auraient donc pas manqué pour se soustraire à l'ordre qu'elle recevait; mais Dieu avait parlé par la bouche de son ministre, Marie se soumit, et compta sur le secours promis à ceux qui obéissent.

Son espoir ne fut pas trompé : elle-même rapporte dans ses lettres de quelle manière Notre-Seigneur lui vint en aide pour raviver dans son esprit le souvenir du passé. De plus, elle se levait par son ordre de grand matin pour s'occuper de cette rédaction et souvent elle

y consacrait une partie de ses nuits. Le jour, en gardant les bestiaux de la ferme, elle profitait du calme et de la solitude de la campagne. C'est ainsi qu'en deux ans elle mit par écrit, avec une rapidité que l'on a peine à concevoir, les sublimes instructions de son divin Maître. Il ne faut pas croire néanmoins qu'elle le fît sans aucun effort; elle éprouvait parfois, au contraire, de vives répugnances et avoua plus tard qu'elle eût souvent préféré bêcher la terre ou arracher de l'herbe. Enfant soumise et confiante, elle s'en plaignait à Jésus: tantôt il la reprenait sévèrement de sa pusillanimité, tantôt il l'encourageait avec bonté, et dès lors sa tâche lui devenait douce et facile.

Afin que nul ne connût son secret, elle renfermait avec soin ce qu'elle avait terminé, en attendant qu'elle pût le remettre à son directeur. Une fois pourtant Marguerite aperçut quelques-unes de ces feuilles et les parcourut; Marie la surprit; vivement alarmée, elle en exigea le serment de garder sur ce qu'elle avait vu un silence inviolable et de ne plus lire désormais ce qui pourrait tomber encore sous sa main. Marie s'exprima dans cette circonstance avec tant d'énergie que sa sœur en demeura saisie, elle promit tout et ne s'en départit jamais.

Dans ses entretiens avec sa fidèle servante, le Sauveur lui avait dit qu'il la choisissait pour son épouse; il lui avait même annoncé qu'il la retirerait du monde et lui donnerait une place dans la famille religieuse consacrée à son divin Cœur. Heureuse et reconnaissante de cet appel, elle eût voulu s'y rendre sans délai, et n'avait pas manqué d'en faire part à son

directeur; mais avant de décider une question si importante que celle de la vocation, M. Darbins voulait discerner plus clairement quel esprit opérait dans sa fille spirituelle. Conseillé et secondé par M. l'abbé Dupérier, il lui fit subir pendant deux années des examens multipliés. Non contents du compte rendu qu'ils lui avaient prescrit et qu'ils se communiquaient l'un à l'autre avec sa permission, ils l'interrogeaient tour à tour de vive voix sur ce qui se passait en elle, cherchant à l'embarrasser par des objections subtiles et délicates. Ils lui posaient à de longs intervalles les mêmes questions d'une manière diverse pour s'assurer si ses paroles porteraient toujours l'empreinte de la vérité.

Les réponses de Marie étaient simples, précises et constamment invariables, quant au fond. Souvent, dans la crainte de ne s'être pas suffisamment expliquée, on sur la demande expresse de son confesseur, elle les lui écrivait, et c'est ainsi qu'on a pu recueillir un volume entier de ses lettres, qui, d'après ce qu'elle dit elle-même, sont destinées à remplir les lacunes de ses œuvres.

Elle avait reçu l'ordre de tout dévoiler, et Notre-Seigneur y avait ajouté le sien bien formel. « Rapportez toujours fidèlement, lui avait-il dit, et mes paroles et vos sentiments : que ce soit pour ou contre vous, que vous le jugiez extraordinaire ou extravagant, sage ou prudent, ne cachez rien, je vous le commande. » Elle obéissait, et le cachet de droiture et de simplicité qui distingue son style prouve évidemment que son but unique était de découvrir à celui qu'elle regardait

comme son père et son guide les replis les plus intimes de son âme, afin qu'il pût la juger et l'éclairer. Que ce qu'elle écrivait fût à sa charge ou à sa louange, elle le livrait avec le même abandon : « Je vous soumets ce que j'ai éprouvé, vous en penserez ce qu'il vous plaira... Voilà en toute sincérité ce que m'a dit le Sauveur Jésus, vous en penserez ce que vous jugerez convenable... Ces choses doivent vous intéresser bien peu ; mais c'est la vie de votre enfant. Guidez-la, montrez-lui la vérité, je m'en rapporte à vous... Tant que vous m'ordonnerez d'écrire, j'écrirai tout ; comme je m'arrêterai et ne dirai plus rien ni par écrit ni de vive voix quand vous me l'aurez commandé... » Ces phrases, prises au hasard dans sa correspondance, et dont le sens s'y retrouve fréquemment sous des formes variées, indiquent assez le dégagement, la soumission et l'esprit de foi de Marie Lataste. On ne rencontre dans ses lettres rien d'étranger à son but, le ton le plus respectueux et le plus humble y règne toujours. Il vint même un temps où, croyant devoir entrer dans l'état d'incertitude que l'on affectait à son égard, elle ne dit plus : « le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé, » mais : « la voix qui me parle » ou bien « il me semble que le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé » et encore : « Jésus me dit, car c'est bien lui, je crois, qui m'a parlé, » etc.

CHAPITRE III.

Conduite de Marie Lataste, son caractère, ses vertus ; ascendant qu'elle exerce sur ses compagnes ; estime et vénération qu'elle inspire.

M. l'abbé Darbins observait avec soin dans ses moindres détails la conduite de sa pénitente ; il n'y put jamais découvrir que des sujets d'édification.

Rien de singulier ni d'extraordinaire n'apparaissait dans l'extérieur de la jeune fille ; une seule chose pouvait la faire remarquer, c'était son profond recueillement dans le lieu saint. Voici comment elle rend compte de ce qui se passait en elle alors qu'il lui était donné de contempler le Dieu caché dans l'adorable Eucharistie. (T II. p. 18.)

« J'aime bien le Sauveur Jésus,... l'aimer de plus en plus est le désir le plus intime de mon cœur. C'est pourquoi je vais, aussi souvent que je puis, le visiter dans le sacrement de son autel... Depuis qu'il a voulu me permettre d'entendre sa parole, j'ai remarqué que c'était toujours dans le lieu saint..... Quand je l'entends, je le vois face à face. Alors il s'opère comme un changement en moi que je ne saurais exprimer. Il me

semble que je suis seule avec le Sauveur Jésus; je ne vois plus autre chose, je n'ai plus d'œil, ni d'oreille pour les objets sensibles qui sont près de moi, je ne sens rien. Mes yeux ne voient que le Sauveur Jésus; mes oreilles n'entendent que le Sauveur Jésus; mon cœur n'aime que le Sauveur Jésus; tout mon être n'a de sentiment que pour le Sauveur Jésus. » Il lui semblait, dit-elle encore, qu'elle n'avait pas l'usage de ses sens et que toute l'activité se concentrait dans son âme.

En effet, depuis qu'elle recevait les visites célestes, on la voyait dans l'église toujours à genoux, immobile, les mains jointes, les yeux ordinairement fixés sur le tabernacle ou sur l'autel. Lorsquelle s'y rendait pour prier, sa joie était telle qu'elle se répandait sur tous ses traits, et, au sortir de ses entretiens avec le Sauveur, l'épanouissement de son visage, son air radieux frappaient ceux qui la voyaient.

Une de ses amis l'interpella un jour à ce sujet : « Marie, lui dit-elle, vous paraissez toujours extraordinairement heureuse quand vous entrez dans l'église ou que vous en sortez? — Je ne sais, répondit la pieuse fille, si cela paraît au dehors, mais je vous avoue franchement qu'il en est ainsi au dedans. La raison en est bien simple : l'église est la maison de Dieu; quand j'y entre, il me semble que j'approche de plus près de Dieu, de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des saints. Quand j'en sors, je suis toute contente d'avoir approché de si près de Dieu, de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des saints et surtout d'avoir pu m'entretenir quelques

instants avec eux. Je ne sais pas leur dire beaucoup de choses ; mais je dis ce que je sais. Que voulez-vous? Je fais ici-bas mon apprentissage pour le ciel : là, nous parlerons mieux que sur la terre. A présent je ne sais que bredouiller, mais je le fais avec grand plaisir. »

On voit combien elle était ingénieuse à cacher les faveurs qu'elle recevait, et celle de ses compagnes avec laquelle elle était le plus intimement liée n'en connut jamais rien.

Elle s'était tracé un réglement de vie simple et adapté à sa position, et s'y conformait autant que les circonstances le lui permettaient. Levée de bonne heure, son premier acte était de se transporter en esprit auprès du Saint-Sacrement, d'offrir à Jésus son cœur et toutes les actions de la journée. Elle faisait ensuite sa prière et une demi-heure de méditation. Ses autres exercices de piété étaient : la sainte Messe, quand elle pouvait y assister, le chapelet, quelques prières prescrites aux membres des confréries dont elle faisait partie, une lecture spirituelle, l'examen vers midi et le soir après sa prière. Elle ne se couchait pas avant d'avoir tout mis en ordre dans la maison et terminé son travail, à moins qu'elle ne sentît un besoin absolu de repos. Mais c'était souvent sur la dure qn'elle le prenait, jusqu'à ce que cette pénitence lui eût été interdite. A l'école de Jésus crucifié, elle avait appris que si l'homme depuis sa révolte contre Dieu est condamné à la souffrance, celle qu'il s'impose volontairement est doublement méritoire. Elle savait encore que la mortification est une des armes les plus puissantes contre le démon.

Le matin, et plusieurs fois pendant le jour, elle s'unissait à Notre-Seigneur par la communion spirituelle, il lui avait enseigné et conseillé cette pratique; elle y puisait force et consolation, principalement lorsque, pour l'éprouver, son directeur ne lui permettait de s'approcher de la sainte table que tous les mois. Enfin, quand celui-ci l'approuvait, elle jeûnait deux fois chaque semaine : la première en l'honneur de la très-sainte Vierge, et la seconde en l'honneur du Cœur souffrant de Jésus, qui lui avait témoigné l'avoir pour agréable. Elle avait aussi appris de lui à se plier aux exigences de sa condition, à leur sacrifier de bonne grâce ses habitudes et ses goûts.

Son caractère était naturellement grave et sérieux; comment d'ailleurs eût-elle pu se livrer à cette folle gaieté qui, trop souvent, est le partage d'une jeunesse insouciante et légère? Ses épreuves et les leçons du Sauveur l'avaient mûrie avant l'âge : elle nous a révélé quels étaient, dès son enfance, ses sentiments à l'égard du monde. « Le monde, dit-elle, veut la liberté d'action, et, parce que j'étais timide, je haïssais le monde; le monde veut la cherisse, et, parce que j'étais pauvre, je haïssais le monde. Je n'avais rien de ce qu'il me fallait pour le monde, et je disais dans mon cœur : « Haine au monde qui te méprise et te foule aux pieds. » Plus tard, les combats qu'elle eut à soutenir contre elle-même et contre le démon lui montrèrent les dangers que lui auraient offerts les richesses et les plaisirs; sa haine changea de nature, mais n'en devint que plus forte. A mesure qu'elle connut son divin Maître et ses desseins sur elle, son

désir constant fut de fuir le monde, de le quitter pour se donner plus entièrement à Dieu.

La vie lui apparaissait telle que la lui avait définie Celui dont la parole est l'éternelle vérité : « le travail d'un être intelligent, raisonnable, méritant la vie de la gloire ou de l'éternité malheureuse.... un exil, un lieu de passage et de transition, une tente dressée dans un désert qu'il faut lever le lendemain.... » aussi, rien ici-bas ne lui semblait digne d'occuper son esprit ni son cœur ; Jésus seul pouvait combler, disait-elle, son insatiable soif de bonheur et de félicité, et à vingt ans, alors que tout est ordinairement illusion, elle écrivait déjà : « Pour posséder Jésus à jamais et sur le champ, volontiers je donnerais ma vie, volontiers je la verrais se flétrir, se sécher et finir dans son printemps, pour hâter mon union perpétuelle à cet ami si dévoué, à ce père si affectueux, à cet époux si tendre, à ce Sauveur si compatissant, à ce Dieu si saint et si parfait !... »

Ses peines intérieures contribuaient encore à la rendre peu expansive, à lui donner une réserve que M. l'abbé Darbins prit un jour pour de la tristesse et dont il voulut savoir la cause. De concert avec M. Dupérier il la tenait, par prudence, dans l'incertitude sur le principe des faveurs qu'elle recevait : au milieu de ses douces relations avec Notre-Seigneur elle craignait donc d'être le jouet de son imagination ou de la ruse de l'ennemi du salut. « Que se passe-t-il en moi ? » se demandait-elle alors ; « où vais-je ? suis-je entre les mains de Dieu ? suis-je victime des fourberies de Satan, transformé en ange de lumière ? » Elle se

sentait par moments abandonnée, délaissée, faible et languissante, exposée à toutes sortes de tentations, à mille ennemis, en lutte avec elle-même, humiliée par cette pensée d'illusion qui la poursuivait. Dans ces perplexités elle avait recours à Jésus : il la rassurait, la consolait avec la tendresse d'une mère; aussi toutes ces tempêtes ne troublaient pas la partie supérieure de son âme, et, lorsque son directeur l'interrogea sur ce point, elle put lui répondre avec vérité : « Je me repose sans inquiétude dans la volonté de Dieu, mon père du ciel ! Je sais que tout ce qui m'advient, il le veut, autant pour sa gloire que pour mon salut et je l'en remercie ! Un père ne fait rien contre les intérêts de son enfant, s'il est vraiment père, c'est-à-dire s'il a un cœur bon, tendre et affectueux ; et qui jamais pourra comparer sa bonté à celle de Dieu? Aussi je ne crains rien, je ne suis point inquiète, je suis pleine de confiance, je conserve la tranquillité en mon âme et la joie dans mon cœur, bien que je n'en manifeste rien extérieurement. » (L. XIX t. Ier.)

Cette soumission et cet abandon filial au bon plaisir divin étaient devenus le caractère saillant de la vertu de Marie : objet de la prédilection du Sauveur, elle avait compris, autant qu'il est possible à une créature, les trésors de miséricorde et de bonté que renferme son sacré Cœur; à mesure que, docile aux leçons de cet adorable Maître, son âme s'était épurée, dégagée de tout ce qui n'était pas Dieu, sa confiance en lui était devenue inébranlable. Indifférente à toutes les choses d'ici-bas, elle acceptait les tribulations et les souffrances comme moyens de

s'unir de plus en plus à l'unique objet de son amour.

Avec de telles dispositions, elle ne pouvait être ni triste ni austère ; sa physionomie respirait le calme et la sérénité, un doux et modeste sourire était sur ses lèvres lorsqu'on lui adressait la parole ; mais elle n'accoutumait personne à ces démonstrations qui annoncent peu de possession de soi-même. Dans sa famille, on la trouvait toujours active, laborieuse, pleine d'égards, de déférence et de soumission pour ses parents ; toutefois, sachant qu'elle devait les quitter un jour, et qu'à sa sœur Marguerite seule était réservée par le Seigneur la mission de donner des soins à leur vieillesse, elle évitait de leur témoigner avec effusion sa tendresse filiale, afin de ne point accroître leur sacrifice quand le moment serait venu de suivre sa vocation.

Son habitation, éloignée d'un quart-d'heure environ de Mimbaste, ne comptait que peu de maisons autour d'elle ; cela, joint à son attrait pour la solitude, rendait peu fréquents ses rapports avec les jeunes filles de son âge. Néanmoins elle était à la fois pour elles un modèle et un soutien. Toutes affirment qu'elle faisait l'édification de la paroisse, que sa vertu, sa douceur angélique lui donnaient un ascendant auquel on ne pouvait résister. Elle en usait avec un tact et une circonspection rares, une charité si délicate que tout était bien accueilli de la bouche de Marie *du Gran Cassou,* c'est ainsi qu'on la désignait souvent. Avec elle, ajoutent celles qui l'ont connue, il fallait bon gré mal gré parler toujours de Dieu ou de choses pieuses, mais on s'y prêtait volontiers, tant elle savait adroite-

ment y amener la conversation et la rendre intéressante. Elle le faisait avec aisance, car elle donnait alors de son abondance et comme du trop plein de son cœur.

Le travail occupant ses journées entières pendant la semaine, le dimanche était consacré en grande partie à la prière et à l'assistance aux offices. Le reste du temps, elle s'unissait à ses compagnes pour se récréer et recherchait de préférence celles qui avaient fait leur première communion avec elle. C'était dans ces heures de délassement qu'elle mettait à profit les leçons du Sauveur sur la manière de sanctifier les relations entre amies, et qu'elle en répandait sur celles-ci les précieux fruits.

Nous tenons de plusieurs, qui l'ont suivie de près, quelques traits, dont elles ont conservé le souvenir, et qui prouveront ce que nous venons d'avancer. Peut-être trouvera-t-on que nous entrons dans de trop minutieux détails, mais n'est-ce pas dans l'abandon de la vie intime que la nature se dévoile et peut mieux se juger ? La transformation de celle de Marie apparaît avec évidence, ainsi que les qualités de son cœur, dans ces épanchements familiers d'une amitié toute chrétienne et dans ces actes spontanés qui n'ont, pour ainsi dire, d'autre témoin que Dieu.

Une jeune fille, dont la famille était pauvre et gagnait péniblement sa vie par son travail, avait résolu de se placer à Dax comme domestique, afin, disait-elle, de pourvoir avec moins de fatigue à sa subsistance. Marie Lataste en fut informée, et redoutant les dangers auxquels l'inexpérience de sa

compagne allait être exposée dans une ville, elle entreprit de la détourner de son projet. L'ayant rencontrée, la conversation s'engagea ainsi entre elles : « Ma chère amie, dit Marie, dans quelques jours vous allez me faire une grande peine. — Et comment cela ? Dieu m'en garde, je vous aime trop pour vouloir vous attrister. — Je sais que vous m'aimez, et pourtant je vous le répète, bientôt vous me ferez une grande peine, et non-seulement à moi, mais à votre mère que vous aimez aussi.—De grâce, expliquez-vous? Je vous assure que je ne veux rien faire qui puisse affliger ni vous ni ma pauvre mère. — Vous me le promettez ? — Oui, je vous le promets. » Alors Marie lui dévoila ce qu'elle avait appris de ses dispositions, lui représenta le besoin que sa mère avait de son assistance, l'embarras où la mettrait son départ, la douleur dans laquelle la plongerait son isolement. Puis, la prenant par son intérêt personnel : « Croyez-vous, ajouta-t-elle, être plus heureuse à Dax que vous ne l'êtes maintenant? Le travail abondera là plus encore qu'ici, on vous commandera sans doute avec sévérité, vous dévorerez seule vos chagrins, tandis que vous avez à présent pour vous consoler et votre mère et vos compagnes. Comptez-vous pour rien notre amitié, le bonheur de la vie de famille ? Croyez-moi, restez à Mimbaste ; quand vous aurez beaucoup d'ouvrage, que vous serez bien fatiguée, vous me le ferez savoir ; ma mère me permettra d'aller vous aider et j'irai avec grand plaisir. » Il y avait tant de délicatesse et d'affection dans ces remontrances qu'elles furent couronnées d'un plein succès.

Marie Lataste entrait un dimanche dans l'église pour assister aux vêpres au moment où deux jeunes filles en sortaient précipitamment, en riant et parlant ensemble. Elle en fut vivement peinée et, peu de jours après, retrouvant une de ces étourdies, elle lui dit avec cette douceur qu'elle avait acquise à force de se faire violence : « Je vous aime bien, ma chère N***, et je me rappelle toujours avec bonheur vous avoir eue pour compagne au jour de ma première communion. Je voudrais aujourd'hui vous donner un témoignage de mon affection, mais je ne l'ose pas. — Pourquoi donc ne l'osez-vous pas ? je le recevrai, et avec reconnaissance, soyez-en convaincue. — Je crains que ce témoignage d'amitié, telle que je l'entends, ne vous plaise pas. — Ne craignez rien, je recevrai tout de vous avec grand plaisir. — Puisqu'il en est ainsi, je ne perdrai pas une si bonne occasion. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé dimanche dernier, quelques instants avant vêpres ? » La coupable l'avait oublié, mais bientôt, aidée de sa charitable amie, elle avoua elle-même sa faute. « Je vous comprends, dit-elle, je vous ai mal édifiée et je mérite assurément les reproches que vous voulez m'adresser. J'avais déjà pensé à vous faire mes excuses ; mais je n'en ai pas trouvé l'occasion. — Non, répondit Marie, je ne veux pas qu'il soit question de reproches, mais puisque vous me parlez d'excuses, c'est le bon Dieu, et non pas moi, qui doit les recevoir : l'église n'est pas loin, voulez-vous que nous allions les lui présenter ? — Volontiers, mais puisque vous n'avez pas voulu me faire de reproches, vous adresserez mes excuses au bon Dieu ! — Soit, dit

Marie en souriant, et quand je ne serai pas sage, vous en ferez autant à ma place. »

Un dimanche encore, après vêpres, plusieurs jeunes villageoises étaient réunies et s'entretenaient avec Marie. L'une d'elles paraissait toute joyeuse, on lui en demanda la cause : « Oh ! répondit-elle, mon père avait un procès avec un propriétaire, son voisin ; s'il l'eût perdu, nous nous serions trouvés dans une grande gêne, mais heureusement notre droit a prévalu, et voilà ce qui me rend plus gaie que d'ordinaire. J'ai bien remercié le bon Dieu aujourd'hui, je l'ai prié de faire prospérer ma famille, de bénir les récoltes de nos champs, d'accroître le plus possible notre petit bien-être et notre modique fortune. »

En entendant ce naïf épanchement, Marie Lataste sourit d'abord, sans rien dire. Les autres gardant également le silence, elle prit la parole : « Vous voudriez donc, ma chère N***, dit-elle, devenir riche? » Sur la réponse affirmative qu'elle reçut, elle ajouta : « Si par la richesse vous pouviez contribuer davantage à la gloire de Dieu et travailler plus efficacement à votre sanctification, mon désir serait entièrement semblable au vôtre; mais il n'en est pas toujours ainsi, et nous pourrions souvent nous appliquer à nous-mêmes ces mots de Notre-Seigneur que nous lisions ce matin dans l'évangile de la messe : Vous ne savez ce que vous demandez. Pour moi, je vous l'avoue, en toute sincérité, dans un temps de ma vie, qui n'est pas bien éloigné, et que j'appelle celui de mes illusions et de mes rêves insensés, j'ai désiré être riche, intelligente, instruite, bien élevée, j'aurais voulu posséder plus

d'écus que je n'aurai jamais de sous et parler mieux le français que je ne parle le gascon. Je le désirais à ce point que j'en perdais l'appétit et le sommeil et que je ne pouvais pas me trouver en face de quelqu'un qui fût au-dessus de moi. Vraiment, je ne savais ce que je souhaitais. Grâces à Dieu, cela n'a pas duré ; aujourd'hui je ne désire qu'une chose : être toujours bonne chrétienne, et, de ma petite retraite du *Gran Cassou,* être toujours votre amie. Dans huit jours il en sera autant de N***, n'est-ce pas ? »

La compagne de Marie Lataste rougit, mais la leçon qu'elle venait de recevoir était accompagnée de tant de bonté qu'elle eut immédiatement son effet : « Dans huit jours ? s'écria la jeune fille, ce serait trop tard, mais dès à présent. Je comprends que je ne savais ce que j'ai demandé ! Je ne le demanderai plus. Je ne veux perdre ni l'appétit ni le sommeil, et encore moins votre amitié en devenant une *grande demoiselle !* »

En rappelant ses rêves d'orgueil, l'humble Marie aurait pu ajouter ce qu'elle écrivait à ce sujet à son directeur (lettre V) : « J'aime encore la grandeur, l'élévation, la gloire, les honneurs ; mais la grandeur de Dieu, l'élévation de Dieu, la gloire de Dieu, les honneurs de Dieu... Je ne désire point la richesse, Dieu me suffit. Je ne désire point la célébrité ; ma gloire, c'est de vivre inconnue et cachée dans le Cœur si aimable de Jésus. Un trône, une couronne ne me tenteraient pas, et je préférerais la pauvreté de Jésus, la croix de Jésus, la couronne d'épines de Jésus, le service de Jésus à toutes choses ici-bas. » Mais c'était le secret de son âme ; son divin Maître et celui qui tenait

sa place devaient seuls le pénétrer ; elle ne laissait voir aux autres rien que de simple et de commun.

Une de ses plus agréables distractions était de réunir les enfants qui n'allaient pas à l'école et qui ne savaient pas lire, et de leur enseigner les principales vérités de la religion. Elle les attirait chez elle dans la soirée et tâchait de graver dans leur mémoire le petit catéchisme du diocèse.

L'un d'entre eux, malgré les industries de la zélée maîtresse, n'était guère plus avancé au bout d'un an que les premiers jours. Il avait à peine retenu le *Notre Père,* et *Je vous salue Marie.* « J'avoue, dit une fois Elisabeth à sa fille, qu'il te faut une fameuse dose de patience pour continuer à instruire cet enfant ! — Eh ! mon Dieu, ma mère, répond Marie, il ne vous en a fallu guère moins avec moi, je suis bien contente de pouvoir réparer aujourd'hui ma mauvaise volonté d'alors par un peu de persévérance avec ce pauvre petit. Peu à peu, vous verrez, il parviendra avec la grâce de Dieu à savoir ce qui est absolument nécessaire, il fera sa première communion et il ne manquera certes pas de prier pour nous. » C'est ainsi qu'elle savait se faire toute à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

Son cœur d'ailleurs était bon et sensible ; dès son plus bas âge elle avait montré une grande compassion pour les malheureux. On en raconte un trait qui se rattache au temps de ses premiers efforts pour se vaincre. Afin de les encourager, ses parents et leurs amis les récompensaient en lui donnant un peu d'argent qu'elle conservait précieusement. Elisabeth reve-

nant un jour de la messe avec sa fille, rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône ; elle n'avait rien sur elle et allait s'éloigner tristement, lorsque Marie tire de sa poche son trésor et le lui tend, en disant : « Vous n'avez rien, maman ? tenez, donnez pour moi.» Sa mère prend la bourse et l'ouvre : « Mais, ma fille, dit-elle, il n'y a pas un sou de monnaie ? — Cela ne fait rien, répond l'enfant; donnez une petite pièce, je l'aurai vite gagnée de nouveau par ma sagesse.—Puisqu'il en est ainsi, donne-la toi-même, elle portera bonheur à tes progrès qui, du reste, sont bien à désirer. » Marie ne se le fit pas répéter ; elle prit vite une pièce de dix sous et la glissa dans la main du pauvre en lui disant : « Priez le bon Dieu qu'il me rende plus sage que je ne suis » et, sans attendre les remerciements, elle rejoignit sa mère, en s'écriant toute joyeuse : « Oh ! bien sûr, maman, je vais devenir plus sage; le bon Dieu fera bonne mesure pour ma petite pièce. » Elisabeth ne tarda pas en effet à voir combien largement fut récompensée cette touchante et précoce générosité.

Ces heureuses dispositions de Marie grandirent et se développèrent en proportion de l'empire que l'amour divin prit sur son cœur : les membres souffrants de Jésus-Christ étaient l'objet de sa prédilection, et on ne la vit jamais perdre l'occasion de les secourir.

Elle ramenait un jour un peu tardivement au *Gran Cassou* les bœufs de son père, lorsqu'elle rencontra sur la route un mendiant, qui marchait avec peine. « D'où venez-vous ainsi, mon pauvre homme ? lui dit-elle.—Je viens de Clermont (petit village des environs).

— Avez-vous dîné ? — Hélas ! non, je n'ai mangé ce matin qu'un peu de *méture* (pain de maïs), mais j'espère que quelque bonne âme me donnera un peu de soupe à Mimbaste. — Oui, certainement on vous en donnera ; venez avec moi, je vous ferai dîner. » Le pauvre obéit et l'on arriva au *Gran Cassou.* Quand les bœufs furent enfermés, la jeune fille alla trouver sa mère et lui demanda si elle n'aurait pas de la soupe ou du bouillon ? « — Tu sais bien, lui dit Elisabeth, que je garde avec soin ta part de tout ce que nous avons à dîner, quand tu n'arrives pas à temps pour prendre avec nous ton repas ; ta portion est auprès du feu. — Ce n'est pas pour moi que je vous fais cette demande, c'est pour un pauvre qui est devant la porte et qui n'a mangé qu'un peu de *méture* ce matin. — Eh ! bien, commence par dîner, je vais lui faire une bonne soupe avec le bouillon qui est resté.—Non, non, ma mère, c'est moi qui l'ai invité, c'est donc moi qui dois le servir. » En disant ces mots, elle se mit à l'œuvre, prépara la soupe et eut soin d'y ajouter la viande que l'on avait réservée pour elle. Le mendiant reçut le tout avec reconnaissance et le mangea de bon appétit.

Quand il fut parti, Marie prit sa portion de soupe, et son dîner ne fut pas long. Sa mère s'en aperçut : « Pourquoi donc, lui dit-elle, ne prends-tu pas la viande qui est auprès du feu ?—Elle n'y est plus, mère, répond Marie, c'est le pauvre qui l'a mangée pour moi. Ce malheureux n'a chaque jour qu'un peu de soupe ou de *méture*, il m'a fait pitié, je lui ai cédé ma part ; cela lui fera du bien et ne me fera pas de mal. Un bon morceau de pain et une belle pomme, que je vais

prendre au jardin, me permettront aisément d'attendre jusqu'à ce soir. » Elisabeth ne put qu'approuver sa fille, qui savait mettre tant de naturel et de bonne grâce dans les privations qu'elle s'imposait pour soulager autrui.

Cette charité la rendait ingénieuse à excuser le prochain. Dans un village voisin de Mimbaste, un homme d'une quarantaine d'années était tombé dangereusement malade. Depuis longtemps il ne s'était pas approché des sacrements et l'on craignait qu'il ne mourût dans l'impénitence. Deux ou trois jeunes filles, amies de Marie, lui en parlaient un jour : « C'est un impie, dit l'une d'elles, avec un ton de mépris, il mourra comme il a vécu. Oh ! reprit Marie Lataste, nous devons bien plus le plaindre que le mépriser. S'il avait eu seulement quelques-unes des grâces dont nous avons abusé, il serait probablement un grand saint ! Qui sait? peut-être n'a-t-il pas été bien instruit de ses devoirs; peut-être a-t-il eu à lutter contre des tentations terribles et n'est-il pas aussi coupable aux yeux de Dieu qu'il le paraît à ceux des hommes. Nous ferions bien de prier le bon Dieu de toucher son cœur et de lui accorder une bonne conversion. Il est possible qu'il n'attende que ces prières de quelques âmes pour sanctifier la sienne; ne les lui refusons pas, et tous les soirs, disons au moins le Souvenez-vous à la sainte Vierge à cette intention. » La proposition fut accueillie : le malade donna bientôt des marques du plus sincère repentir et reçut les sacrements en pleine connaissance, avec une remarquable piété.

Après tout ce que nous avons dit, on ne peut s'é-

tonner de la vénération que la pieuse fille inspirait à ceux qui l'approchaient. Sa seule présence commandait le respect et ce souvenir est encore vivant parmi les habitants de Mimbaste. Ils n'ont pas oublié avec quelle politesse elle était accueillie, lorsqu'elle allait au nom de ses parents, payer les contributions. « Les employés se levaient et se découvraient devant elle, » disent ces bons villageois, peu accoutumés à ces égards en semblable circonstance.

Un des amis du receveur ayant été témoin de ce fait, en exprima son étonnement et voulut, après le départ de Marie Lataste, connaître la cause du respect que lui témoignait l'employé. « Je ne sais, répondit celui-ci, ce qui se passe en moi quand elle vient ; mais je ne puis la voir sans me sentir meilleur. »

Un trait des plus naïfs fera connaître encore et la simplicité presque patriarcale des mœurs du pays, et l'estime que l'on avait pour la servante de Dieu. Touché de ses vertus, un jeune homme, appartenant à l'une des familles les plus honorables de l'endroit, formait en secret le vœu d'unir son sort au sien. La rencontrant un jour, il l'aborde avec un certain embarras, et sans autre préambule qu'une question insignifiante, il lui fait part de son désir. « Il y a un obstacle, lui dit-elle, c'est que j'ai pris une résolution toute contraire. Eh! quoi, reprend avec chagrin son interlocuteur, vous voulez donc rester toujours *angélique?* Oui, oui, répond Marie, en s'éloignant, vous l'avez deviné ; c'est bien cela, toujours *angélique*.... »

Un vieillard du même lieu rendait aussi le témoignage suivant : « Il n'est pas de jeune personne sur

laquelle, à tort ou à raison, ne s'exercent les langues d'autrui ; mais nul ne vous fera jamais ici que l'éloge de Marie Lataste dans toute sa conduite, et depuis son plus bas âge. »

Un ecclésiastique des environs de Dax se trouvait un jour chez M. le curé de Mimbaste. Il lisait dans les manuscrits de la vertueuse paysanne ce qu'elle dit sur la dignité du sacerdoce, et il en témoignait son admiration. Tout à coup on frappe à la porte du presbytère, c'était Marie Lataste. L'ecclésiastique pria M. Darbins de la faire entrer. Après avoir salué respectueusement M. le curé et son confrère, elle demanda au premier d'avoir la bonté de venir visiter un malade, dont elle lui indiqua le nom. Elle répondit ensuite avec une admirable simplicité à toutes les questions que lui fit son directeur, et saluant de nouveau, elle se retira. « Je n'ai jamais oublié, a dit depuis l'ecclésiastique présent à cette conversation, ce que j'eus alors devant les yeux et ce que j'éprouvai. Je vis en cette jeune fille la mise à exécution des conseils qu'elle avait reçus du Sauveur sur les rapports avec les prêtres, et que je venais de lire. Je vis en elle un respect plein de foi pour celui à qui elle parlait, et je puis dire que j'eus une idée frappante de ses colloques avec Notre-Seigneur, en l'entendant répondre à son directeur. Il s'est passé bien du temps depuis cette époque ; je n'ai jamais revu Marie, et sa figure rayonnante d'une douceur angélique est aussi présente à mon souvenir que si je venais de la voir. »

CHAPITRE IV.

Parabole de l'olivier ; nouvelles épreuves ; Marie ne voit plus le Sauveur ; elle n'entend plus sa voix. Ses progrès dans le dégagement, dans l'oraison. Son directeur la rassure au sujet de ses révélations.

La conduite irréprochable de la servante de Dieu, les vertus qu'elle pratiquait sans jamais se démentir devaient, ce semble, éloigner toute ombre de doute sur l'esprit qui la guidait. Cependant, M. l'abbé Dupérier voulut tenter une nouvelle épreuve.

Avant de la rapporter, il nous semble utile de faire connaître ce qui, en partie du moins, y donna lieu.

Au mois de février 1843, après avoir fait la sainte communion, Marie crut entendre de la bouche de Notre-Seigneur une parabole dont voici la substance. Un roi, faisant la visite de ses états, trouva dans le désert une plante, qu'il reconnut pour un olivier d'une excellente espèce. Il la fit transporter dans son jardin et la confia aux soins d'un de ses écuyers. Celui-ci la cultiva : il arrachait les mauvaises herbes qui pouvaient lui nuire, l'entourait d'un bon

engrais et l'arrosait avec une eau pure. Les autres écuyers le raillaient, assurant qu'il se trompait sur la nature de la plante; mais en serviteur fidèle, il n'en obéissait pas moins à son maître, dont il partageait d'ailleurs l'opinion. Sur son ordre, il transplanta le jeune olivier dans un parterre plus fertile, le mit dans une cage d'or, afin que nul ne pût le considérer de trop près, ni en le touchant ternir sa beauté. Plusieurs personnes cependant s'en approchèrent imprudemment ; elles furent éblouies par son éclat et comme enivrées par la force de son odeur ; la mort fut le prix de leur témérité. L'olivier crût et grandit : ses fleurs répandirent un parfum suave et délicieux, ses fruits abondants donnèrent une huile exquise et ses racines, qui s'étendaient dans tout le parterre, semblaient l'engraisser et améliorer les autres fleurs.

En livrant ce récit à son père spirituel, Marie terminait ainsi : « Vous penserez de ceci ce qu'il vous plaira, je suis complétement indifférente à cette chose comme à tout le reste. Je ne désire que Dieu, je ne m'attache qu'à Dieu, je ne veux que lui... »

Au mois de juin suivant, M. Dupérier écrivit une lettre à M. le curé de Mimbaste, avec prière de la communiquer à sa pénitente et de bien observer l'impression qu'elle en recevrait. Il s'exprimait en ces termes : « Après avoir mûrement réfléchi à tout ce que vous m'avez dit de Marie Lataste, après avoir lu ses écrits, et m'être entretenu deux ou trois fois avec elle, je ne puis douter que cette pauvre fille ne soit une visionnaire, à laquelle on ne doit point faire attention, ou une personne qui *cherche à nous tromper*.

« Vous désirez savoir mon jugement sur elle ; elle désire le connaître aussi, le voilà ; veuillez, je vous prie, lui en donner lecture.

« Or, je fonde ma manière de voir : sur les détails minutieux que je trouve dans ses écrits ; sur la parabole du roi, de l'écuyer et de l'olivier, qui me semble inventée par elle à plaisir ; sur la fausseté de la prophétie sur Paris ; sur sa vocation, qui n'a d'autre fondement que son imagination exaltée par de longues veilles ; sur son départ et son admission au Sacré-Cœur, qui sont des choses irréalisables. »

M. l'abbé Darbins lut cette lettre à Marie. En entendant les mots qui terminent le premier paragraphe, une expression de tristesse se répandit sur ses traits, et des larmes inondèrent son visage.

« Pourquoi pleurez-vous, ma fille ? lui demanda son directeur. — Je pleure, Monsieur, répondit-elle, parce que je dois pleurer. Vous le savez, mes larmes ne coulent pas facilement ; mais en ce moment, qu'est-ce donc qui pourrait les retenir ? » Et comme M. le curé l'encourageait avec bonté : « Ah ! Monsieur, continua-t-elle, ce n'est point vous qui m'affligez ; ce n'est pas non plus le jugement de M. Dupérier qui me fait répandre des larmes ; si je pleure, c'est à cause de moi-même. Je dois être, en effet, une bien grande pécheresse puisqu'on me suppose fourbe au point de vouloir tromper deux prêtres qui m'ont témoigné toujours un si grand intérêt et qui m'ont traitée constamment avec la plus grande charité. Si j'ai été ainsi jugée par M. Dupérier, j'ai dû le mériter, non point par mes mensonges et mes tromperies, car je vous

assure que je n'ai jamais voulu ni tromper ni mentir, mais à cause de mes péchés, qui ont dû irriter Dieu contre moi. Je suis une grande pécheresse, voilà pourquoi je pleure. »

« Tranquillisez-vous, lui dit M. l'abbé Darbins, Dieu voit les dispositions de votre cœur, il les agréera, soyez calme et demeurez soumise à sa volonté. » Peu d'instants après, il lui conseilla de répondre par écrit à la lettre dont il lui avait donné connaissance.

Dès le lendemain du jour où l'humble fille avait entendu le jugement de M. Dupérier, elle était allée épancher son cœur aux pieds de Jésus, son refuge ordinaire. « Seigneur, lui avait-elle dit, je ne sais comment les choses vont tourner ; mais, quoi qu'il advienne, je mets en vous toute ma confiance ; je suis prête, soumise et disposée à tout ce que vous demanderez de moi. » Jésus, lui annonçant alors qu'elle aurait à subir d'autres épreuves non moins pénibles, l'assura qu'il serait toujours avec elle pour l'en faire triompher. Puis, reprenant une à une les objections qu'elle avait entendues, il les réfuta toutes avec tant de clarté que, pour obéir à son directeur, elle n'eut qu'à rapporter les paroles de son divin Maître.

Il serait trop long de reproduire intégralement cette réponse qui se trouve dans la lettre XXVII, tome Ier ; nous n'en extrairons que les principaux passages. Ils suffiront pour l'intelligence des choses à ceux qui ne liront pas les écrits.

A la première objection, Notre-Seigneur opposa ces paroles : « Il n'y a rien de petit et de minutieux dans le souffle de l'esprit de Dieu ; il souffle où il veut,

et la plus petite chose en apparence a souvent les effets les plus importants. »

Il expliqua ainsi la parabole : « Celui qui vous a jugée en a deviné une partie, c'est-à-dire qu'il a jugé que vous aviez voulu désigner Dieu par le roi, votre directeur par l'écuyer et vous-même par l'olivier. Il s'est trompé en pensant que vous aviez fait vous-même cette parabole...

« Les écuyers qui raillent l'écuyer du roi et qui prennent l'olivier pour une vigne, sont ceux qui, ayant entendu parler de vous, de vos écrits et de la foi qu'ajoute en eux votre directeur, blâment ou tournent en ridicule son zèle et sa charité envers vous... Ceux qui sont empoisonnés par l'odeur de la plante sont ceux qui, recourant à vous ou à vos écrits, n'accomplissent pas ce que vous leur dites par vos paroles ou vos lettres...

« Le nouveau parterre dans lequel je veux vous faire transplanter, c'est le Sacré-Cœur, où vous croîtrez dans la perfection des desseins que j'ai sur vous.

« La cage d'or, dans laquelle vous devez être transportée, c'est ma protection qui vous abritera... »

Rappelant la lettre neuvième, t. Ier, incriminée comme prophétie non accomplie : « Est-ce donc là, dit le Sauveur, une prophétie? Et, quand c'eût été une prophétie, ne sait-on point qu'il y a des prophéties conditionnelles, surtout quand ces prophéties annoncent la justice de Dieu ?... » Il tranquillisa ensuite sa servante au sujet de son admission au Sacré-Cœur et la rassura de nouveau sur la vérité de ce qu'elle entendait.

« ... Ne craignez point, lui dit-il encore ; la force

apparaîtra dans votre faiblesse, la sagesse dans votre folie et la vérité dans vos visions.

« Les paroles que vous entendez ne sont pas de vous, elles m'appartiennent ; vous ne faites que les écrire. Vous n'êtes rien, vous ne pouvez rien par vous-même ; mais je suis tout, je puis tout, je règle tout, je prends soin de tout, et les plus grandes choses comme les plus petites entrent dans les desseins et l'économie de ma sagesse, de ma providence et de ma miséricorde...

« Mais qu'on ne cherche point à scruter les desseins de ma providence, on n'y parviendra jamais... »

Après avoir tout rapporté, Marie ajoute : « Il se tut, il avait fini de parler. » Je lui dis aussitôt : « Seigneur, la disposition de mon esprit, à cette heure, est d'une indifférence complète à tout ce qu'on m'a reproché ; ce ne peut donc être mon imagination qui m'a dicté ce que je viens d'entendre de votre bouche. — Non, ma fille, c'est moi qui vous adresse ces paroles. Allez en paix, vous les garderez profondément dans votre cœur. »

« Voilà, Monsieur, ce que j'ai entendu et ce que m'a dit, ce me semble, le Sauveur. De moi-même et sans votre ordre je n'eusse jamais osé ni su répondre ainsi... Je vous assure que j'ai fait le sacrifice de moi-même à Dieu... Dans quelque position que je sois, quelque épreuve qui m'arrive, quelque affliction qui m'accable, si j'ai Jésus, si je suis unie à Jésus, si je l'aime, si je puis rester à genoux au pied de sa croix, m'humilier et m'anéantir dans son anéantissement et ses humiliations, je suis heureuse, il ne me manque rien... »

Ces quelques citations montrent assez combien la fidèle disciple du Sauveur croissait dans le véritable amour et savait, au milieu des tribulations, trouver en lui seul la force et la paix.

La privation avait aguerri cette âme, car vers la fin de 1842, Jésus lui avait retiré la faveur de sa présence sensible. Il l'y prépara en lui disant qu'il ne voulait plus désormais la traiter en enfant, et qu'au lait dont il l'avait nourrie devait succéder une viande forte et substantielle. A cette nouvelle, Marie versa des larmes abondantes : son adorable Maître la consola, lui promettant qu'il resterait avec elle d'une manière invisible, mais non moins réelle ; qu'il lui donnerait des grâces plus précieuses que celles qu'elle avait jusque-là reçues ; qu'enfin elle entendrait encore sa voix pour un peu de temps et, qu'après en avoir été privée, elle le verrait et l'entendrait de nouveau. Puis, il étendit sa main pour la bénir : elle sentit comme des flots de grâce et de bonheur inonder son âme, la dégager de toute peine, de toute inquiétude, et la remplir de force et d'énergie.

Ainsi qu'elle nous l'apprend (l. XXIX, t. Ier), en rendant compte de ce moment solennel, qui fait époque dans sa vie, elle se trouva d'abord tout étonnée, et pour ainsi dire étrangère dans sa nouvelle voie. « Ce n'était plus la vue de Jésus, mais c'était bien sa parole ; ce n'était plus sa présence sensible, mais c'était bien la douceur de sa grâce. » Cette parole la consolait, la fortifiait, la défendait ; elle était devenue non-seulement une lumière pour elle-même, mais encore pour autrui, car souvent elle lui apprenait les

pensées les plus intimes de différentes personnes et, comme on l'a vu plus haut, elle lui suggérait les réponses aux doutes et aux objections qui se soulevaient à son sujet dans leur esprit. De même que les apôtres, après l'Ascension du Sauveur, elle ne perdit rien au sacrifice qui lui était imposé : elle eut au contraire plus de fermeté, plus de courage et plus de lumière ; elle s'éleva vers Dieu avec plus de calme, plus de liberté, plus d'ardeur, se reposant avec délices dans son immensité. « Alors, dit-elle, qu'on m'ôte toute consolation, toute satisfaction, toute félicité, possédant Dieu, je ne désire plus rien, et ma félicité et mon bonheur sont de n'en avoir d'autre que la possession de Dieu. »

Les progrès qu'elle fit dans le dégagement et l'entier abandon à la volonté divine furent en effet des plus remarquables.

Peu après l'épreuve que nous avons rapportée ci-dessus, elle écrivait à M. l'abbé Darbins (l. XXVIII, t. Ier). « Je n'ai plus sous les yeux, depuis cinq à six mois, les apparitions dont je vous ai parlé si souvent. Si elles venaient du démon, je remercie le Seigneur de ce qu'il ne permet plus que je sois trompée ; si elles venaient de mon imagination, je le remercie de ce qu'il me laisse le repos ; si elles venaient de lui, je le remercie encore, et bien loin de les désirer de nouveau, je m'en reconnais parfaitement indigne et ne veux que m'attacher de plus en plus à lui.

« Je ne désire rien, je ne vois plus rien, mais j'entends les paroles qui me sont adressées et je m'en défie. Je demeure calme pourtant, m'abandonnant

à la volonté de Dieu ; je ne désire que de l'aimer.

« Il me devient chaque jour de plus en plus mon tout sur cette terre d'exil. Ah ! Seigneur, vous seul pouvez contenter mon cœur. »

L'esprit de ténèbres a-t-il jamais produit de tels fruits et fait tenir un semblable langage ? Et ne faut-il pas être bien fondé dans la désappropriation de soi-même pour sentir et s'exprimer ainsi ?

Marie n'avait pas avancé moins rapidement dans les voies de l'oraison. Les premières leçons de son divin Maître lui avaient appris à le regarder dans les diverses circonstances de sa vie et de sa mort, à contempler cette vie comme un tableau qu'elle devait chercher à reproduire en elle, selon son âge et sa condition. Bientôt il lui enseigna une méthode plus parfaite, où elle se faisait spectatrice de chacune des scènes de la passion. Enfin, l'amour croissant dans son cœur et la lumière dans son esprit, elle s'unit plus intimement à Jésus, et s'éleva jusque dans le sein de Dieu. Elle se trouvait alors, dit-elle, complétement absorbée par une douceur ineffable qui, remplissant son âme, l'empêchait de lire et de prier ; c'était comme un repos dans la vue et l'amour de Dieu, avant-goût de celui des bienheureux dans le ciel.

Dès le mois d'août 1843, d'après le compte qu'elle rendit de son état intérieur, aucune parole ne se faisait plus entendre à son oreille, mais une lumière vive et surnaturelle éclairait son intelligence, lui faisait comprendre et goûter les vérités les plus sublimes, l'initiait surtout aux secrets du mystère de la croix. Elle appelle ces vues et ces touches de grâce des ins-

tructions sans paroles : aussi, pressée par son directeur de s'expliquer sur ce point, après s'être efforcée d'obéir, elle avoue que sa plume s'arrête, que les expressions lui manquent, que sa langue est comme sans mouvement. « On ne peut, ajoute-t-elle, exprimer un enseignement reçu dans l'éclat d'une lumière, sortie de la croix, par des signes de convention sortis de la langue de l'homme et qu'on appelle la parole. » (L. XXXI t. III).

Toutefois, ce qu'il lui fut permis d'écrire suffit pour laisser entrevoir quel degré d'élévation et d'union à Dieu elle avait atteint, et de quelle sainte passion son cœur était épris pour Jésus et sa croix.

A côté de ces pages sublimes que l'obéissance lui a pour ainsi dire arrachées, on retrouve cette simplicité calme et sobre, sans prétention aucune ni désir de se faire valoir, qui est le caractère principal d'une âme placée sous l'action de l'Esprit-Saint.

En Novembre de la même année, elle s'exprime ainsi au sujet de sa méditation (l. XXXIII. t. Ier) : « Elle n'est, à proprement parler, qu'une simple élévation de mon esprit vers Dieu, sans considérations, ni réflexions, ni affections, ni résolutions.... J'élève mon esprit vers Dieu, je m'unis à lui, comme mon principe et ma fin. Toute mon occupation est de me tenir unie à lui purement et simplement, de reposer paisiblement dans son être infini et de recevoir les différentes opérations de sa grâce.

« Cependant, je ne finis jamais ma méditation sans faire l'oblation de moi-même à Dieu, sans lui faire l'offrande de toutes mes actions, sans lui recomman-

der mon prochain en général, comme en particulier, et solliciter pour lui, comme pour moi, les grâces et les bénédictions de Dieu.

« Chaque matin, ajoute-t-elle ailleurs, je me tiens en mesure de résister aux épreuves qui pourront surgir. »

Ainsi que le lui avait recommandé son divin Maître, elle s'abandonnait dans l'oraison à l'attrait qui lui était donné, mais elle se tenait sur ses gardes pour éviter les piéges de l'ennemi et n'omettait pas les prières vocales d'obligation, bien qu'elle en ressentît de la fatigue. Elle n'oubliait pas que le Sauveur lui avait dit aussi : « Armez-vous de vigilance et d'humilité ; sans cela, vous descendrez au lieu de monter, et vous deviendrez semblable à ces âmes qui, après s'être élevées comme des aigles dans le ciel, tombent à terre pour être comparées aux plus vils animaux. »

Jésus, on le voit, ne perdait aucune occasion de la tenir dans de bas sentiments d'elle-même, et ses paroles sont alors rapportées par elle avec une égale sincérité.

Tandis que la pieuse fille avançait d'un pas ferme dans le chemin de la perfection, M. l'abbé Darbins continuait avec M. Dupérier la lecture de ses écrits, et leur admiration allait toujours croissant ; mais à mesure qu'ils virent le merveilleux ensemble de théologie dogmatique, morale et mystique qu'ils offrent, ils crurent y reconnaître clairement le doigt de Dieu. D'un autre côté, il leur avait été impossible d'apercevoir dans la conduite de Marie Lataste aucun signe d'illusion. La candeur, la droiture, la simplicité avec les-

quelles elle avait rendu compte de ce qui se passait dans son âme, son humble et aveugle obéissance aux moindres prescriptions de ceux qui la dirigeaient, son entier abandon à la volonté divine étaient des marques trop certaines du principe qui la faisait agir pour qu'on pût s'y méprendre. Ils la rassurèrent donc enfin.

En même temps, M. Darbins voulut que sa pénitente lui exposât ce qu'elle pensait elle-même de ses écrits : elle le fit avec une sainte liberté, n'étant plus retenue par la crainte de contredire son guide spirituel, qu'elle regardait comme investi à son égard du pouvoir du souverain Maître.

(L. XL. t. Ier). Lorsqu'elle voulait, lui dit-elle, s'éclairer sur les enseignements qu'elle recevait, elle les considérait dans leur principe, dans leur fin et en eux-mêmes.

En cherchant à connaître, à aimer, à servir le Dieu dont on lui avait révélé l'existence, elle avait éprouvé tout ce que contenaient ses écrits ; pour ne plus l'éprouver, elle devrait se séparer de Dieu, il en était donc vraiment la source.

Elle voyait clairement qu'ils tendaient à la gloire du Seigneur, au salut de son âme et de bien d'autres encore, et elle se disait que le démon ne pouvait pas tendre à une telle fin.

Enfin, elle n'y trouvait rien que de bon, de pur, de parfait ; rien de semblable ne lui paraissait pouvoir être produit par l'esprit mauvais, car l'arbre se reconnaît à ses fruits ; et la rectitude de son jugement lui aurait fait déclarer hardiment que Dieu seul avait pu

lui parler ainsi. Mais quand celui qui était devenu son juge avait émis des doutes, hésité à se prononcer, elle s'était efforcée de renoncer à ses propres convictions, malgré la souffrance et les angoisses qu'elle en ressentait. C'est ainsi qu'elle s'était maintenue dans la dépendance que le Sauveur exigeait d'elle, et il l'en récompensait par une décision qui lui rendait le calme et la tranquillité.

M. le curé de Mimbaste n'avait jusque-là communiqué les cahiers dont il était dépositaire qu'à M. l'abbé Dupérier. Il crut alors devoir les soumettre à son évêque, monseigneur Lannéluc, qui, à l'occasion de ses visites pastorales, avait établi sa résidence au grand séminaire de Dax. Ce digne prélat consacra tous ses moments de loisir à la lecture des précieux manuscrits et il en reçut une impression des plus favorables. Il chargea M. Dupérier et plusieurs autres directeurs du séminaire d'en faire l'examen : le rapport qu'ils lui présentèrent constatait « que ces œuvres ne renfermaient rien de contraire à la foi et qu'elles étaient de nature à produire le plus grand bien dans les âmes. » Le projet de les livrer à la publicité fut mis en question, mais on jugea prudent de différer.

Ces informations et ces examens avaient fait connaître à Dax le nom de l'humble villageoise ; comme il arrive toujours en semblables circonstances, les opinions étaient diverses à son sujet. Ses écrits étaient commentés avec plus ou moins de bienveillance ; on répétait aussi ses paroles avec plus ou moins d'exactitude, et quelques personnes soulevaient contre elle de vives oppositions : d'autres, au contraire, parmi

lesquelles on comptait des ecclésiastiques distingués, recouraient à la pieuse fille par l'entremise de son directeur pour être éclairés sur des difficultés de conscience, ou sur des questions qui intéressaient leur salut.

Marie allait puiser aux pieds du Sauveur les réponses qu'elle devait faire et elle les remettait à M. l'abbé Darbins. Ses lettres en renferment plusieurs ; elles sont claires, précises et toujours empreintes d'humilité. Nous serions portés à ne voir que le bas sentiment qu'elle avait d'elle-même et la haute estime que lui inspiraient surtout les ministres de Jésus-Christ, dans certaines louanges adressées à l'un d'eux et qui ont été taxées de flatterie. Quoi qu'il en soit, ces lettres confirment ce que nous avons avancé touchant les lumières qui lui furent données sur les dispositions et les actes d'autrui ; on en trouverait un plus grand nombre si la discrétion permettait de les publier.

Cette nouvelle faveur lui causa de l'inquiétude : elle craignait de juger témérairement et interrogea son divin Maître sur ce point. « Sauveur Jésus, lui dit-elle, daignez, je vous prie, m'éclairer et m'apprendre de quelle manière je dois me conduire et recevoir ces connaissances et ces lumières divines que reçoit mon esprit soit sur les personnes, soit sur les actes de leur vie.

« Mon cœur est dévoré du désir de votre gloire, mon âme brûle d'amour pour vous et pour mes frères. Seigneur, comment dois-je me conduire dans ce que j'éprouve ? Vous avez eu la bonté de m'instruire jusqu'à ce jour, ne me laissez pas dans l'ignorance sur ce point,

je vous en témoignerai ma reconnaissance par un plus grand amour et une obéissance aveugle. » (L. xxxv).

Jésus lui donna des règles pour se guider : il lui dit d'examiner le principe et les effets de ces manifestations, de les rejeter si elles venaient de l'amour-propre ou de quelque prévention, ou si elles affaiblissaient dans son cœur la charité ; de les accueillir, au contraire, si elle n'en ressentait pour le prochain qu'une compassion mêlée du désir sincère de la gloire de Dieu. Il lui recommanda de plus un silence absolu sur ces communications, à moins d'un ordre contraire de sa part. Quelquefois, en effet, il la chargeait de missions délicates, et d'autant plus pénibles, qu'elle ressentait d'avance toute la confusion qui lui en reviendrait. Elle n'en obéissait pas moins, suivant toujours exactement la ligne tracée par son divin Maître.

CHAPITRE V.

Instructions de Notre Seigneur sur la vocation : obstacles apportés à celle de Marie Lataste. Réflexions sur les révélations en général. Marie fait don de ses manuscrits à son directeur. Départ pour Paris. admission au Sacré-Cœur.

Cependant à mesure que l'on s'occupait davantage de Marie Lataste, que sa réputation s'étendait, elle sentait un plus vif désir de la solitude. Elle n'avait pas oublié ce qu'à plusieurs reprises et en divers temps Notre-Seigneur lui avait dit touchant sa vocation. Un jour, entre autres, après une de ces visions où il semblait vouloir éprouver son obéissance et son amour, Jésus, lui donnant le doux titre d'épouse et de bien-aimée, lui avait expliqué la dignité, le bonheur et l'avantage d'avoir pour époux le roi du ciel et de la terre (t. III p. 217). « Cette grâce d'union avec moi, avait-il ajouté, je la donne à qui il me plaît. Quand j'ai jeté mes regards sur une âme et que je veux l'attirer à moi, je souffle dans son cœur une pensée qui grandit et se développe comme un germe mystérieux. Puis, cette âme manifeste cette pensée que j'ai déposée en elle,

elle dit: Je serai l'épouse de Jésus. Elle a entendu ma voix, elle y répond. Heureuses ces âmes qui répondent à ma voix, mais malheur à ceux qui veulent les détourner de moi, les arrêter, étouffer en elles la vocation que je leur ai donnée !... » Après s'être étendu sur ce point, le Sauveur avait montré à sa fidèle disciple comment, par mille attraits différents, mille moyens divers, il attire les âmes vers lui, laissant les unes au milieu du monde pour y combattre vaillamment ses combats, appelant les autres dans la solitude « pour leur parler seul à seul, cœur à cœur,... pour les vivifier constamment par sa grâce, sa parole et son regard. » Il en est, avait-il dit, qu'il attire uniquement par l'amour qu'elles ont pour lui et qui le suivent dans le désir de le glorifier davantage par un genre de vie plus parfait; d'autres acceptent l'impulsion divine à la vue des luttes qu'elles auront à soutenir dans le monde, des dangers qu'elles y rencontreront et par la crainte d'être éternellement séparées de Dieu : motifs moins purs, sans doute, que les premiers et qui suffisent toutefois pour constituer une bonne vocation.

Mais, avait encore dit Notre-Seigneur, il faut se garder de vouloir suppléer à l'appel d'en haut par une volonté personnelle, que donne une dévotion fausse ou le dégoût d'une position qu'on ne veut point supporter, car on s'exposerait à nuire à soi-même et aux autres dans la vie religieuse.

Enfin, après avoir montré la nécessité de se préparer par une grande pureté de cœur, par des efforts généreux et une entière docilité aux avis de son guide spirituel, à suivre la vocation reconnue véritable, le

divin Maître avait indiqué à Marie les trois armes avec lesquelles les âmes qu'il se choisit triomphent du monde, du démon et de la concupiscence, c'est-à-dire les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Appuyant ensuite sur l'importance de ces vœux, sur la nécessité de ne point les prononcer légèrement, il déclarait bienheureux ceux qui, vraiment appelés, observent ces engagements avec fidélité, et il terminait ainsi : « Je serai leur richesse dans l'éternité ; je serai leur gloire dans l'éternité ; je serai leur félicité dans l'éternité.

« Nos relations auront commencé dans le temps, elles dureront dans les siècles des siècles. Ayez espoir, ma fille, vous triompherez de tout. Je vous cacherai comme ma colombe dans le trou du rocher;.... » C'est alors qu'il lui avait désigné la Congrégation dans laquelle il la voulait toute à lui pour se donner tout à elle.

Pleine de ces pensées et soutenue par ces consolantes promesses, Marie en avait fait la règle de sa conduite, et l'attrait qui la portait vers le Sacré-Cœur devenait comme irrésistible. Elle savait d'ailleurs, depuis l'âge de dix-neuf ans, que sa vie serait courte : le Sauveur lui avait dit alors qu'elle ne verrait pas la fin de sa vingt-sixième année. Il lui tardait donc, selon son expression, « de vivre inconnue et cachée dans le Cœur aimable de Jésus. »

Mais les obstacles semblaient surgir de tous côtés ; on a vu que M. Dupérier lui-même déclarait sa vocation pour le Sacré-Cœur irréalisable.

La famille Lataste s'était imposé des sacrifices pour

doter Quitterie, qui, depuis quatorze ans déjà, était sœur de charité. Une opinion, faussement accréditée dans le pays, faisait croire qu'une dot était nécessaire aussi pour entrer au Sacré-Cœur et qu'elle devait être considérable. Marie s'en était d'abord préoccupée, car elle sentait que la demander à sa famille serait la réduire à une grande gêne; dès le mois de juin, Notre-Seigneur l'avait assurée qu'elle serait reçue, non par intérêt, mais par charité. Elle tranquillisait donc sa mère lorsqu'elle insistait pour lui faire accepter une somme, assez forte relativement à sa position, s'imaginant que, sans cela, sa fille serait admise comme servante. Celle-ci ne s'en inquiétait pas, cherchant avant tout l'accomplissement de la volonté de Dieu. Une seule pensée la troublait; connaissant la tendresse de ses parents, elle sentait vivement la peine que leur causerait son départ et craignait de manquer au dégagement que Jésus-Christ demande de ses épouses.

Il daigna encore la rassurer en lui disant que ces sentiments lui plaisaient parce qu'ils étaient accompagnés de soumission à la volonté divine. « On peut, ajoutait-il, aimer Dieu et sa famille en même temps, pourvu que l'amour de la famille ne fasse pas oublier ce que l'on doit à Dieu. »

En effet, la vocation religieuse ne rend pas insensible et n'exclut pas cet amour dont le Seigneur a fait un commandement; mais elle l'épure et en bannit l'égoïsme qui ne veut que recevoir et jouir. Marie Lataste le comprit et, par son généreux sacrifice, elle attira certainement sur les siens d'abondantes bénédictions.

Aux obstacles dont nous venons de parler s'ajoutaient les difficultés du voyage de Paris, où Marie devait se rendre. Les communications n'étaient alors ni aisées ni rapides comme elles le sont aujourd'hui ; la prudence ne s'opposait-elle pas à ce que seule, sans expérience, à vingt-deux ans, elle parcourût une telle distance ? Par qui ensuite serait-elle présentée au Sacré-Cœur et sur quelles recommandations ? car monseigneur l'évêque d'Aire refusait d'appuyer sa démarche. Enfin, dans le cas où elle ne serait pas admise, quel serait son sort dans cette grande cité qui offre tant de périls ?

Ces pensées et mille autres se pressaient dans l'esprit des personnes qui s'intéressaient à elle ou qui la dirigeaient ; elles l'engageaient à entrer plutôt dans une des communautés du diocèse, et la permission de partir était toujours différée.

La servante de Dieu voyait ainsi les mois s'écouler ; tout son espoir était en Celui qui l'avait conduite comme par la main depuis son enfance et qui lui avait promis de la soutenir jusqu'à la fin. Un jour, se sentant plus accablée que de coutume, elle déposa ses peines dans le Cœur sacré de Jésus. Mieux que nous ne le pourrions faire, les élans de cette âme peindront et ses perplexités et sa soumission dans ces dernières luttes.

« O Jésus, mon aimable Sauveur, dit-elle, ayez pitié de moi ! ô mon tendre Père ! souffrez que j'épanche mon cœur dans le sein de votre miséricorde avec la confiance et la simplicité d'un enfant. Vous seul, ô mon Dieu ! savez tout ce que je sens et éprouve en

moi. Les peines, les tribulations, les angoisses de mon âme sont bien grandes, mais vous venez la consoler, la fortifier, la soutenir, la défendre. Que mille actions de grâces vous en soient à jamais rendues, ô Dieu infiniment bon et libéral !

« Seigneur, ne prenez pas comme un murmure de révolte ce que je vais dire, mais comme une plainte d'enfant qui recourt amoureusement à son père. Pourquoi, mon doux Sauveur, me faites-vous éprouver toutes les choses que j'éprouve et qui sont quelquefois si extraordinaires et si étonnantes qu'elles deviennent l'occasion d'épreuves terribles et de toutes sortes d'humiliations ? Pour vous plaire et pour vous obéir, j'ai toujours tout sacrifié, j'ai toujours consenti par amour pour vous à passer aux yeux des hommes pour une folle et une insensée, et à ne jamais être offensée de leur manière de voir par rapport à ce que je leur disais. Mais jusques à quand, Seigneur, me laisserez-vous dans la position où je suis ? Je ne vis point, et cependant je ne trouve point la mort dans ma vie. Je languis comme une plante qui se dessèche, mais qui reste toujours. Quand verrai-je, Seigneur, l'accomplissement de vos promesses ? Quand montrerez-vous que vous êtes mon Dieu, mon protecteur et mon défenseur ? Ah ! ne permettez jamais que je sois trompée dans l'espérance que j'ai fondée sur vous. Oui, mon Sauveur et mon Dieu, j'espère en vous, j'espère en votre miséricorde, j'espère en votre amour et votre charité, j'espère en votre providence, j'espère en votre force et votre soutien, j'espère en vos paroles et vos promesses, j'espère parce que vous m'avez dit et que

vous m'avez ordonné d'espérer. Mon espérance ne peut se reposer qu'en vous, parce que vous êtes Dieu, parce que vous êtes Sauveur, parce que vous êtes l'ami de celui qui est faible, le consolateur de celui qui est affligé, la vie de celui qui se meurt et la béatitude de celui qui vous aime. Oui, j'espère en vous et mon espérance ne sera pas déçue.

« Néanmoins, quoi qu'il arrive, je vous dirai toujours : Seigneur Jésus, que votre volonté soit faite et non la mienne. » (L. XXXIII, t. 1er).

De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire, et le Cœur si aimant, si compatissant de Jésus pouvait-il n'en être pas touché ? Il y répondit en éclairant sa fidèle disciple, en la remplissant d'une force nouvelle. Rien ne pouvait plus l'arrêter : à toutes les objections qui lui étaient faites, elle répondait que le Sauveur les lui avait résolues, qu'il lui avait même suggéré dans les moindres détails comment elle devait se conduire dans les diverses circonstances qui pourraient se présenter.

Il n'est peut-être pas hors de propos de placer ici quelques réflexions relativement à plusieurs de ces instructions que Marie Lataste crut avoir reçues de son divin Maître ; car elles ont été mises dans la première édition de ses œuvres et ont choqué plus d'un lecteur.

Il n'en est pas des révélations *privées* comme des révélations *universelles*. Ces dernières devant être acceptées et crues de tous, supposent, outre l'inspiration divine, une assistance spéciale de l'Esprit-Saint, par laquelle l'organe choisi de Dieu pour les trans-

mettre est préservé de toute erreur. Il en fut ainsi par exemple des évangélistes.

Les premières, au contraire, ont pour but direct le bien ou l'utilité de celui qui les reçoit et ne s'adressent que secondairement à d'autres. Une assistance spéciale n'est donc pas indispensable à l'âme qui en est favorisée et, ne fût-ce que pour la tenir dans l'humilité, Dieu ne la garantit pas de tout péril d'erreur. Il éclaire cette âme, lui livre en quelque sorte certaines vérités : il se fait alors en elle un travail auquel concourent ses diverses facultés. Car on doit admettre que les communications célestes les plus réelles n'excluent pas, pour l'ordinaire, le jeu des facultés naturelles : dans les visions surtout, l'imagination de la personne éclairée d'en haut peut ajouter, ajoute même presque toujours sa part à ce qui vient de Dieu. C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un travail humain qui se fait sur une œuvre divine, et, sans l'assistance spéciale dont nous avons parlé, il devient parfois très-difficile de bien discerner où s'arrête l'action première de Dieu, où par conséquent commence celle de la créature, dans quelle mesure enfin cette dernière est intervenue.

Nul d'ailleurs, quelque favorisé qu'il soit, ne se trouve ici-bas sans interruption aucune sous l'action extraordinaire de l'Esprit-Saint, et le démon, si ingénieux à se transformer en ange de lumière, ne manque pas de mêler, aussi souvent qu'il le peut, ses insinuations aux choses les plus saintes. L'âme est donc exposée à prendre et à donner comme venant de Dieu ses propres pensées, et même ce qui lui aurait été sug-

géré par le démon. Aussi Benoît XIV n'a-t-il pas hésité à résoudre affirmativement la question de savoir si les saints peuvent avoir de fausses révélations et les croire véritables [1].

Cela posé, et pour en faire l'application à ce qui nous occupe en ce moment : si l'on considère les mille obstacles que l'on opposait à la vocation de Marie Lataste, les difficultés que l'on supposait à son admission au Sacré-Cœur, son inexpérience absolue dans ces sortes de choses, sa volonté ferme de répondre à l'appel de son divin Maître, on comprendra que son esprit se soit préoccupé outre mesure de ces prétendues difficultés ; que, dans l'habitude où elle était de référer de tout à Notre-Seigneur, comme à son conseiller et son guide, elle lui ait attribué des plans auxquels son imagination avait la plus grande part, si même elle n'en était pas l'unique source et qui, d'ailleurs, ne paraissent pas lui avoir servi.

On ne peut guère expliquer autrement le thème qu'elle avait préparé pour se présenter au Sacré-Cœur : il renferme des restrictions mentales, qui ne semblent pas pouvoir s'accorder avec l'esprit de vérité, et des choses trop inexactes relativement aux usages religieux pour que Dieu puisse en être l'auteur.

Ainsi, ce n'est pas la fortune qui détermine les rangs ou les classes dans une communauté. Il est dans l'ordre de la Providence qu'il en existe partout : l'éducation ou l'instruction est au Sacré-Cœur ce qui sert à

[1] Voir la dissertation sur les révélations privées, qui commence cet ouvrage.

établir la ligne de démarcation entre les religieuses de chœur et les sœurs coadjutrices; mais celles-ci ne sont pas servantes et les premières mêmes partagent souvent leurs travaux. Comment donc Notre-Seigneur aurait-il pu parler dans un sens contraire? L'archevêque de Paris n'avait pas à intervenir pour l'admission aux premières épreuves; dans quel but alors la nouvelle postulante lui aurait-elle été recommandée? Dans tout cela néanmoins, il nous serait impossible de suspecter les intentions de Marie, encore moins de supposer que l'orgueil lui ait dicté ce qu'elle dit à son avantage. L'humilité ne consiste pas à ignorer le bien qui est en soi, mais à le rapporter à Dieu comme à son unique auteur. Ce que nous avons vu précédemment de cette pieuse fille exclurait seul ces pensées; sa vie religieuse humble et cachée, parfaite dès son commencement, achèvera, ce nous semble, pour tout esprit non prévenu, d'enlever jusqu'à l'ombre d'un doute à ce sujet, lors même que le cachet du bon esprit apparaîtrait avec moins d'évidence dans les écrits de la servante de Dieu.

De plus, on ne doit pas oublier qu'elle avait reçu l'ordre formel de dévoiler tout ce qu'elle éprouvait: elle obéissait, laissant à qui de droit le soin d'en discerner le principe.

Du reste, nous ne donnons ces réflexions que d'après celles de personnes compétentes et nous ne prétendons pas porter ici un jugement.

Quant à Marie Lataste, elle ne voyait dans tous les moyens qui se présentaient à son esprit pour atteindre son but qu'une preuve de la conduite amoureuse de

son divin Maître sur elle; aussi n'avait-elle plus de craintes à l'égard de son admission, et poursuivait-elle avec vigueur son projet de départ.

M. le curé de Mimbaste voulut qu'elle lui exposât ce qu'elle pensait elle-même de sa vocation d'après les lumières qu'elle avait reçues et la conduite qu'il avait tenue à son égard : elle le fit avec force et clarté. « Ma vocation, dit-elle, est de me faire religieuse du Sacré-Cœur. Cette vocation ne vient pas de moi, sans quoi elle ne serait pas vocation. C'est Celui qui m'a entretenue par la douceur, la suavité, la sainteté et la profondeur de ses discours qui m'appelle dans la Congrégation instituée en l'honneur de son sacré Cœur. Je suis appelée, et c'est vers ce genre de vie que je me sens portée. Je ne le connais point dans son ensemble ni dans ses détails; mais il me suffit de savoir que c'est la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus. Je veux vivre en elle comme en mon Dieu et mon Sauveur pour l'aimer de plus en plus parfaitement et dans toute l'intimité de mon amour. Voilà le motif pour lequel je suis appelée par le Sauveur. Ce n'est donc ni vanité, ni ambition, ni espérance de vie douce, commode et facile. Non, Monsieur, Dieu connaît mes sentiments, ils sont dégagés de toute attache personnelle. Les épreuves m'attendent là-bas comme ici. Je souffrirai beaucoup, je le sais, c'est Jésus qui me l'a dit; mais je ne crains ni le travail, ni les humiliations, ni les contradictions, ni les peines, ni les épreuves de quelque nature qu'elles soient; je ne crains ni les prisons, ni les chaînes, ni la mort... » Marie reprit ensuite et réfuta toutes les objections qui avaient été

émises, et conclut à la nécessité où elle était d'exécuter sans retard la volonté divine puisqu'elle lui semblait évidente. En terminant, elle ajoutait : « Laissez-moi vous suppplier encore de me dire, pour l'amour de Dieu, si vous autorisez mon départ. Oh ! que je serais heureuse d'avoir votre assentiment et celui de Jésus. Oh ! parlez, mon Père, et que votre parole soit une parole de bénédiction et de conformité à celle de Jésus ! » (Lettre XL, t. 1er.)

M. Darbins ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à un projet conçu dans des vues si pures et si dégagées de toute considération humaine. On était alors au mois de janvier 1844.

Dès que Marie avait été tranquillisée par son père spirituel au sujet des grâces insignes qu'elle recevait, elle avait demandé au Sauveur de lui faire connaitre sa volonté relativement aux cahiers où elle avait consigné les enseignements qu'elle avait reçus. Il la lui avait indiquée, lui disant qu'ils seraient un jour imprimés, ainsi que ses lettres, afin de servir à l'instruction d'un grand nombre (L. XLV, t. Ier). Plusieurs fois il lui avait annoncé le bien qu'ils produiraient ; ces promesses sont rapportées en leur lieu dans les écrits, nous n'en citerons qu'un seul passage. (L. XXXII, t. Ier). « Tout ce que je vous ai dit se répandra dans le monde et ce sera pour le bien d'un grand nombre. Ceux qui sont dans la peine trouveront la paix dans mes paroles rapportées par vous ; ceux qui sont dans la tiédeur y trouveront la force et l'énergie ; ceux qui sont dans l'incrédulité y trouveront la foi ; ceux qui sont dans le désespoir y trouveront la confir-

mation dans la vérité ; enfin, ceux qui sont dans la mort y trouveront la vie... » Et plus loin : « Je rendrai votre nom illustre parmi les dévots au sacrement de mon amour, je leur montrerai de quelle manière j'ai fait éclater ma miséricorde sur vous, et ils remercieront Dieu des grâces qu'il vous a faites... » Et puis, Jésus ajoutait : « Vivez toujours dans l'humilité et craignez qu'après avoir été comblée de mes grâces les plus insignes, vous ne tombiez dans l'abîme éternel. »

C'est ainsi que par de graves et sévères avertissements, le divin Maître avait soin de prémunir sa bien-aimée disciple contre la vaine complaisance qu'aurait pu lui inspirer l'esprit d'orgueil. Docile à ces leçons, après avoir entendu ces consolantes et glorieuses promesses, elle conservait le même dégagement à l'égard des écrits qui en étaient l'objet. « C'est à vous, disait-elle le même jour à son directeur, de juger comment, de quelle manière et en quel temps vous pourrez vous servir de mes cahiers pour faire le bien ou s'il ne vaut pas mieux les détruire. »

Quatre mois après, se voyant sur le point de réaliser enfin son plus cher désir, elle fit don à M. l'abbé Darbins de tous ses manuscrits, comme hommage de sa reconnaissance. « Je ne vous en fais pas seulement le gardien, lui écrivit-elle, mais le maître et le possesseur. Faites-en tel usage que vous voudrez comme d'une chose qui vous appartient, et qu'on vous a non-seulement confiée, mais encore donnée. »

L'humble fille ne possédait pas autre chose ; n'eût-elle pas pu se faire de ce précieux trésor comme un titre aux yeux des personnes devant lesquelles, bien-

tôt, elle allait se présenter les mains vides et sans aucune recommandation, et ne voit-on pas dans cet acte une preuve incontestable de l'esprit qui la guidait ?

Le 15 avril, elle écrivit à M. le curé pour lui annoncer que son départ était fixé au 21. Elle le remercia de la charité dont il avait usé envers elle, et le supplia de lui pardonner toutes les peines qu'elle avait pu lui causer. Elle lui demandait de vouloir bien exprimer les mêmes sentiments à M. Dupérier et se recommandait à leurs prières.

Cependant, avant de s'éloigner, elle voulut recevoir encore une fois les avis de son confesseur ; elle en réclama de vive voix un nouveau pardon et une dernière bénédiction.

Le 20, elle fit ses adieux à son père, déjà avancé en âge, à sa mère devenue infirme, à sa sœur qu'elle avait toujours tendrement aimée. Chacun s'était prêté de son mieux aux préparatifs du voyage : Elisabeth exigea que sa fille emportât le plus beau linge qu'elle possédait, et son père qu'elle acceptât cinq cents francs pour les frais de la route et de son séjour à Paris.

Selon l'avis que la servante de Dieu avait reçu du Sauveur, peu de personnes étaient instruites de son projet. Une de ses plus intimes amies d'enfance, Victoire B***, se joignit à François Lataste et à Marguerite pour l'accompagner jusqu'aux limites de la paroisse de Mimbaste. Le moment de la séparation fut douloureux : en entendant les sanglots de son vieux père, en voyant les larmes de sa sœur, Marie ne put contenir sa vive émotion. Mais chacun puisa force et courage dans les pensées de la foi. Victoire suivit encore quel-

ques instants son amie; elle dut bientôt la laisser poursuivre seule son chemin.

« Dès lors, dit la jeune fille, je me regardai comme étrangère ici-bas, je me jetai à corps perdu dans le sein de la miséricorde de Dieu. »

Son voyage, dont elle raconte les détails dans la lettre L, adressée à M. Darbins, n'offrit pas d'incidents remarquables : toute sa confiance était dans la protection d'en haut, elle ne lui manqua pas, et son cœur jouissait d'une paix profonde. Grâces aux instructions de son divin Maître, elle n'était pas aussi neuve, aussi ignorante des choses de ce monde qu'elle eût dû l'être dans sa position. Par sa tenue modeste et réservée, elle sut commander le respect autour d'elle et éviter les dangers qu'aurait pu rencontrer son innocence.

Le 25, elle arrivait à Paris et se rendit aussitôt à l'hospice des Enfants-trouvés, rue d'Enfer, où résidait sa sœur aînée.

Digne fille de saint Vincent de Paul, Quitterie vérifiait dans sa conduite ce que le Sauveur avait annoncé à sa fidèle servante. Il l'avait choisie pour l'imiter dans sa vie publique en soulageant les hommes dans leurs infirmités corporelles et leur prêtant secours dans leurs besoins spirituels. (L. XVII, t. Ier). La pieuse sœur accomplissait avec soin cette double mission, où, plus encore par la suite, elle déploya des vertus et une capacité remarquables [1].

[1] Sœur Quitterie est morte de la manière la plus édifiante en 1863, à l'âge de 52 ans, dont elle avait passé trente-trois dans la Congrégation de saint Vincent de Paul.

Nous avons trouvé tant d'analogie entre le caractère de sa

Mais lorsqu'elle avait quitté le foyer paternel, Marie n'était qu'une enfant. Elle ignorait les prodiges de grâce opérés dans son âme, et, prévenue depuis peu de jours seulement de son arrivée, elle crut devoir lui adresser quelques reproches. Sa sollicitude s'accrut encore lorsqu'elle apprit son intention d'entrer au Sacré-Cœur ; peut-être partageait-elle quelques-uns des préjugés de son pays, et la prudence qui la caractérisait lui faisait craindre que le voyage et le projet de sa sœur ne fussent le fruit d'une exaltation blâmable. Néanmoins ses attentions pour elle furent nombreuses, et toutes les personnes de la maison lui prodiguèrent aussi les marques de la plus cordiale charité. La Supérieure l'assura même que si elle n'était pas admise au Sacré-Cœur, saint Vincent de Paul lui ménagerait une place dans sa famille. Marie la remercia humblement : « Je ne serai pas, lui dit-elle, de la famille de saint Vincent de Paul, bien que je l'aime et la vénère, comme elle le mérite, et que vos bontés pour moi puissent être un attrait pour mon cœur, Dieu me veut dans la Société du Sacré-Cœur, je ne serai point refusée. »

Forte de sa conviction, la jeune fille ne perdit pas un instant et commença les démarches nécessaires pour atteindre son but.

sainteté et celui qui distingua Marie, que nous en avons réuni quelques traits des plus saillants, puisés à des sources authentiques, pour les citer après cette notice. Ils montreront d'ailleurs une fois de plus la vérité des révélations de la fidèle et bien-aimée disciple du Cœur de Jésus en mettant au jour l'accomplissement de celle qui regarde sa sœur et la prédilection du Sauveur pour cette famille.

M. le curé de Mimbaste et M. Dupérier lui avaient donné une lettre de recommandation pour M. l'abbé Dupanloup. Ils ne connaissaient personne à Paris ; mais la réputation du charitable et zélé supérieur du petit séminaire de S. Nicolas était parvenue jusqu'à eux et ils espéraient tout de sa protection pour Marie Lataste. Celle-ci se présenta deux fois pour obtenir une audience : les nombreuses occupations de M. Dupanloup ne permettant pas qu'elle parvînt jusqu'à lui, elle comprit que son divin Maître voulait être son unique appui, et se rendit immédiatement au pensionnat du Sacré-Cœur, rue de Varennes.

La révérende Mère E. de Gramont, alors supérieure, fut remplacée par son assistante, la Mère A. du Boisbaudry. La postulante en reçut un accueil bien différent de celui qu'on lui avait fait appréhender ; encouragée par une bienveillance pleine de charité, elle répondit avec candeur aux diverses questions qui lui furent faites, raconta succinctement sa vie, et dit quelle était sa position. La mère du Boisbaudry, supposant que Marie voulait être religieuse de chœur, mais ayant appris d'elle que son éducation n'avait été qu'ébauchée lui fit observer qu'à son âge, il lui serait difficile d'acquérir ce qui lui manquait pour instruire et former les jeunes personnes confiées à la Congrégation, et qu'elle ferait peut-être mieux de choisir une autre communauté où l'on ne s'occupât point de cette œuvre. Une sorte de dignité dans ses manières, et sa mise qui annonçait une certaine aisance, ôtaient la pensée de lui proposer d'être sœur coadjutrice. Marie n'ayant reçu d'autre ordre de Jésus-Christ que celui

d'entrer au Sacré-Cœur, répondit spontanément : « Ah ! Madame, je préfère être sœur ou servante dans votre maison que religieuse dans un autre couvent. »

Touchée de sa persévérance, la mère Assistante lui donna un aperçu de l'organisation de la Société du Sacré-Cœur. Quoique composée de deux classes de personnes, dont les unes sont appliquées à l'enseignement et les autres aux travaux matériels, toutes y sont également religieuses. Liées à Dieu et à la Congrégation par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, soumises aux mêmes règles, elles participent aux mêmes faveurs spirituelles, et concourent à un but commun : la gloire du sacré Cœur de Jésus et le salut des âmes.

La postulante, ainsi éclairée, sollicita la grâce d'être admise comme sœur coadjutrice. Mais on n'avait sur elle que ses propres renseignements, et ceux que pourrait donner M. le curé de Mimbaste furent jugés indispensables. Elle se hâta de les lui demander par écrit.

En attendant, la Mère du Boisbaudry crut devoir l'engager à s'adresser à un Père de la Compagnie de Jésus ; elle lui en nomma plusieurs, entre autres le confesseur extraordinaire [1] des maisons de Paris et de Conflans, qui étant mieux connu des supérieures pouvait mieux favoriser le désir de Marie, s'il la croyait appelée. Les voies extraordinaires par lesquelles cette âme avait été conduite faisaient souhaiter à la mère

[1] Ce révérend Père n'était pas aumônier, comme Marie Lataste l'a cru et le dit dans ses lettres : les Pères Jésuites ne remplissent ordinairement aucun ministère de ce genre.

Assistante qu'elle fût examinée par un religieux instruit et expérimenté.

Marie se soumit à tout, et, en rentrant à l'hospice, elle fit part à sœur Quitterie de ses espérances. Celle-ci n'approuva pas sa démarche, elle eût préféré que sa sœur essayât encore d'obtenir l'appui de M. l'abbé Dupanloup. La jeune fille l'écouta en silence, mais sans rien perdre de sa confiance en la seule protection de Dieu.

Elle écrivit au révérend Père qu'avait désigné la Mère du Boisbaudry et eut ensuite avec lui deux entretiens. La simplicité et la clarté de ses réponses aux questions du saint religieux firent comprendre à celui-ci qu'elle était véritablement privilégiée du Sauveur, et il résolut de l'aider de tout son pouvoir à suivre sa vocation. En effet, s'étant rendu quelques jours après à Conflans, où résidait en ce moment la Supérieure Générale du Sacré-Cœur, il lui fit connaître la postulante. D'après son témoignage que vint corroborer la lettre de monsieur le curé de Mimbaste, la révérende Mère Barat consentit à recevoir dans sa Congrégation celle que le divin Cœur y dirigeait par des voies toutes providentielles.

Marie était retournée deux fois rue de Varennes ; interrogée par la mère Assistante, elle lui avait parlé à cœur ouvert et avait emporté l'assurance que la Mère de Gramont ne voyait pas d'obstacle à son entrée. Sa joie fut au comble quand, le 10 mai, elle apprit aussi la réponse favorable de la Supérieure Générale. Elle s'empressa d'en faire part à M. le curé de Mimbaste : « Bénissez, je vous prie, lui écrivit-elle, la divine Pro-

vidence qui me protége d'une manière si sensible. Je me suis jetée entre ses bras avec une confiance d'enfant, elle a eu pour moi la bonté et la tendresse d'une mère; elle m'a conduite comme par la main, et je puis dire qu'elle a agi seule, en éclairant les esprits des uns et en disposant les cœurs des autres en ma faveur. Priez pour moi, afin que je m'attache à la volonté de Dieu, et qu'il m'accorde la grâce de l'accomplir le plus fidèlement possible. »

On voit par ce récit que la réception de Marie Lataste fut aussi simple qu'elle devait l'être ; on n'y rencontre d'autres complications que celles exigées par la prudence, à cause des voies extraordinaires par lesquelles la postulante avait marché jusqu'alors.

Pendant son séjour dans la communauté de saint Vincent de Paul, la servante de Dieu avait été pour toutes un sujet d'édification. Elle cherchait à reconnaître la généreuse hospitalité qu'on lui donnait en se rendant utile par son travail à la crèche, et ne se mettait nullement en peine de visiter Paris. Une seule chose l'occupait : sa vocation, et en dehors des sorties que nécessitait cette affaire, elle n'alla que dans un petit nombre d'églises ; peu lui importait tout le reste. Les sœurs étaient frappées de sa réserve, de son recueillement habituel ; elles remarquèrent surtout son air pénétré de la présence de Dieu devant le Saint-Sacrement où son attrait la portait dès qu'elle avait quelques moments de liberté, et plusieurs, qui l'ont vue à cette époque, en conservent encore un précieux souvenir. Ce fut le 15 mai 1844, veille de l'Ascension, que Marie leur fit ses adieux : après les avoir remerciées

de leurs charitables attentions, elle les quitta pour se rendre rue de Varennes au Sacré-Cœur, où sœur Quitterie l'accompagna et la remit à sa nouvelle famille.

CHAPITRE VI.

Séjour de Marie Lataste rue de Varennes ; elle est envoyée à Conflans ; son postulat, sa prise d'habit ; départ pour Rennes.

Marie Lataste était enfin au comble de ses vœux : elle allait, sous le regard de Dieu et, comme elle l'avait dit, dans l'intimité de son amour, consommer par la pratique des plus humbles vertus l'œuvre de sa sanctification. Le divin Roi avait transporté dans un de ses parterres sa plante bien-aimée ; mais il la voulait pour lui seul, et dans ce mystérieux dessein de sa providence, il a permis que peu de détails aient pu être recueillis sur cette vie, désormais toute cachée en lui.

Plusieurs supérieures ont suivi cette bonne Sœur pendant les trois années qu'elle a passées au Sacré-Cœur. La plupart sont mortes depuis, deux seulement ont pu donner quelques renseignements sur leurs rapports avec elle. Quant aux religieuses, aux sœurs coadjutrices surtout qui l'ont connue et vue de plus près, il ne leur a pas été difficile de rappeler leurs souvenirs à son sujet. Toutefois, on ne peut pas s'attendre à trouver des faits bien remarquables dans le

cercle restreint où se circonscrit la vie d'une novice; et pourtant cette fidélité constante à une règle qui saisit en quelque sorte l'être tout entier, cet enchaînement de petits sacrifices connus souvent de Dieu seul, constituent l'immolation que les Saints-Pères appellent le martyre de l'âme religieuse. S'il en est ainsi pour toutes celles qui vivent saintement dans cet état, à plus forte raison peut-on le dire avec vérité en parlant de Marie Lataste.

Après les insignes priviléges dont elle avait joui, les magnifiques promesses du Sauveur, l'estime, la confiance, le respect dont elle s'était vue entourée, l'influence qu'elle avait exercée, que ne dût-il pas lui en coûter de s'ensevelir en quelque sorte dans un total oubli; de consumer son temps, ses forces, le zèle dont son cœur était dévoré dans les occupations les plus basses et les plus communes; d'y enfouir et d'y anéantir, si l'on peut parler ainsi, tout ce qu'elle sentait en elle d'intelligence, de lumières et de connaissances acquises à l'école du divin Maître? Cette vie obscure et ignorée fut certainement pour sa nature un lent et pénible martyre. Les esprits superficiels ou amis du merveilleux, pourront s'étonner d'une telle fin; mais nous y voyons, nous, le cachet et comme le couronnement de l'œuvre de Dieu. Toute personne, ayant quelque expérience de la vie spirituelle, partagera sans doute notre opinion : elle comprendra quelle énergie de volonté, quel héroïsme de vertu il fallut à cette âme pour entrer pleinement et persévérer dans la voie de renoncement et d'abnégation où nous allons la suivre désormais.

Dès son entrée au Sacré-Cœur, Marie mit toute son application à bien en connaître les règles et les usages pour y conformer sa conduite. Une sœur novice fut chargée de la guider dans les travaux qui lui étaient confiés, et ne trouva en elle que déférence pour les moindres renseignements qu'elle lui donnait. Elle en était toute confuse, car voyant en sa nouvelle compagne, avec une mise peu ordinaire dans sa condition, une retenue et une modestie qui lui semblaient devoir être le fruit d'une éducation soignée, elle la croyait au-dessus d'elle par la naissance. Mais cet extérieur si bien réglé était le fruit des leçons du Sauveur et de l'attention constante de cette âme à sa présence divine. Toutes les religieuses qui l'approchaient le remarquèrent et, malgré le peu de temps qu'elles la possédèrent rue de Varennes, le souvenir de ces vertus s'y est conservé ineffaçable.

Après vingt jours, Marie fut envoyée à Conflans où se trouvait le principal noviciat de la Congrégation. La Mère Mathilde Garabis s'exprime ainsi sur l'impression que lui fit la jeune postulante : « Son air de paix, de candeur et de modestie me frappa tout d'abord. Sa physionomie retraçait cependant d'intimes souffrances, courageusement supportées; on lui aurait donné trente ans, bien qu'elle n'en eût que vingt-deux. Il y avait dans toute sa personne et dans ses manières quelque chose qui me semblait au-dessus de sa position.

« Chargée de nos bonnes sœurs coadjutrices, je les voyais en particulier tous les huit jours : Marie Lataste m'ouvrit son âme avec une confiance sans bornes. J'ad-

mirais les desseins de la Providence, mais je craignais d'avoir à diriger une personne conduite par des voies extraordinaires, où souvent l'illusion se mêle à la réalité. Notre révérende Mère générale voulut bien me donner quelques conseils pour me faciliter cette mission.

« Tout ce que Marie me dit des communications que Notre-Seigneur daignait avoir avec elle portait le cachet du bon esprit ; ordinairement je me bornais à l'écouter en silence, remarquant le tact et la discrétion qu'elle mettait dans ses ouvertures de cœur. Si je paraissais douter de ce qu'elle avançait ou le désapprouver, ce qui dans les premiers temps surtout arrivait assez souvent, elle se soumettait humblement, sans jamais tenir à sa manière de voir, même dans ce qui devait lui être le plus cher. »

Sa douceur, son égalité de caractère et sa cordiale charité lui gagnèrent promptement l'affection de ses nouvelles sœurs ; mais le reflet de sainteté, qui semblait l'environner, lui attira leur vénération. Admise à la lecture commune des sœurs coadjutrices, que présidait une des Assistantes générales de la Société, elle fut interrogée par celle-ci : surmontant sa timidité naturelle, Marie répondit avec tant d'aisance et d'une manière si pratique que toutes en reçurent une profonde impression. Au sortir de l'exercice, elles se demandaient avec étonnement quelle pouvait être cette personne dont les paroles portaient l'empreinte d'une si grande piété, et elles conçurent dès lors une haute idée de sa vertu. Plusieurs même se persuadèrent qu'elle avait appartenu à quelque autre Congrégation, ne

pensant pas qu'elle eût pu autrement acquérir une telle connaissance des choses religieuses.

L'humble sœur ignorait les sentiments qu'elle inspirait : son excellent esprit et la basse idée qu'elle avait d'elle-même se peignent dans la lettre qu'elle adressa, deux mois après son entrée à Conflans, à M. le curé de Mimbaste. « Je suis heureuse et contente, c'est tout ce que je sais vous dire, écrivit-elle. Je suis également confuse de la bonté qu'on a pour moi, et de la charité avec laquelle on supporte mes manquements continuels, mais involontaires, à la règle. Ah ! Monsieur, je veux être bien soumise, obéissante, et témoigner à Dieu et à mes supérieures ma reconnaissance par ma plus entière soumission. Je soumettrai ma volonté à celle de Dieu, il fera de moi tout ce qu'il voudra, il est mon père et mon maître, je le prie de me traiter comme une chose qui lui appartient...

« J'espère me pénétrer de plus en plus de l'esprit de l'état sublime et saint que je désire embrasser, pour en remplir tous les devoirs. Priez pour moi, afin que je devienne une religieuse agréable au sacré Cœur de Jésus. (L. LIV, t. 1er). »

Les manquements qu'elle se reprochait ne venaient que de son ignorance de la règle, et il n'était jamais nécessaire de l'en avertir deux fois. Ainsi, au commencement de son séjour au noviciat, une sœur s'aperçut qu'au lieu de se mettre au lit lorsque la cloche annonçait l'heure du coucher, elle restait à genoux en prière. Elle lui demanda si la permission lui en avait été donnée, et lui apprit que sans cela elle ne pouvait pas prolonger son pieux exercice. L'avis fut

accueilli avec reconnaissance et fidèlement exécuté.

Marie ne parlait qu'à la Mère Garabis, qui la dirigeait, des faveurs qu'elle avait reçues et recevait encore ; néanmoins les supérieures, sachant d'une manière générale qu'elle avait marché jusque-là dans des voies peu communes, l'examinaient avec attention. La prudence, d'ailleurs, leur en faisait un devoir : elles ne virent en elle, pendant ces premiers mois, que les marques d'une vertu solide et déjà éprouvée, aussi l'admirent-elles à prendre l'habit religieux. Le 27 décembre fut choisi pour a cérémonie, et le disciple bien-aimé devint par là le protecteur particulier de celle qui avait été l'objet de la prédilection du divin Cœur.

Une surabondance de joie toute céleste remplit alors la nouvelle novice : son cœur, disait-elle, ne pouvait la contenir, et les délices dont la comblait le sentiment continuel de la présence de son adorable Maître se dévoilaient au dehors par un air de paix et de recueillement plus grand encore que de coutume.

Pénétrée de reconnaissance envers le Seigneur, qui s'était montré si fidèle dans ses promesses, envers les mères qu'elle regardait comme l'instrument de ses miséricordes, elle résolut plus que jamais de s'avancer d'un pas ferme et rapide dans le chemin de la perfection religieuse. Ces dispositions de son âme se trouvèrent consignées dans un écrit où, sans se rien prescrire qui sortît de la vie commune, elle tendait à la plus haute sainteté. Il se terminait par ces mots qui montrent la pureté de ses intentions : « Mon Dieu, je veux agir ainsi, non par la crainte des peines ni

de l'enfer, ni du purgatoire, ni pour mes intérêts, mais pour votre amour et votre gloire uniquement. »

Divers emplois lui furent successivement confiés : chargée du service du réfectoire, elle s'y fit remarquer par sa ponctualité aux moindres recommandations, car rien n'était petit à ses yeux, l'esprit de foi lui montrant la volonté de son Père céleste dans celle de toute personne ayant autorité sur elle. Ainsi, elle avait soin de déposer chaque objet à la place qui lui avait été indiquée, et, s'il arrivait qu'elle les trouvât dérangés, elle s'empressait de les remettre en ordre sans laisser paraître aucune contrariété. Quelques-unes de ses sœurs lui témoignaient parfois leur étonnement de son extrême exactitude, mais elle répondait avec simplicité, alléguant les instructions qu'elle avait reçues.

Marie se prêtait avec le plus entier dévouement aux travaux qui lui étaient assignés et auxquels sont toujours exercées les novices ; mais ils ne nuisaient en rien à son union avec Dieu. « Je la vois encore frottant le vestibule de l'église, dit une des bonnes sœurs qui l'ont connue; son air recueilli me frappa, je m'arrêtai et me cachai pour la considérer : elle paraissait d'ailleurs tellement abîmée en Dieu qu'elle ne m'aurait pas vue. Ah ! je n'oublierai jamais l'expression de sa figure, elle avait quelque chose de séraphique ! »

Au soin du réfectoire succéda une occupation qui la retenait presque seule une partie du jour. Une des sœurs lui demandant si elle n'éprouvait pas d'ennui en restant ainsi isolée : « Je ne suis jamais plus heureuse, répondit-elle, que lorsque je me trouve par

l'effet de la solitude en compagnie de Notre-Seigneur. »

A Conflans, comme à Mimbaste, on la voyait devant le Saint-Sacrement dans l'attitude la plus respectueuse; toujours à genoux, les mains jointes et sans appui, elle semblait absorbée dans la contemplation des choses divines. Les heures y passaient rapidement pour elle, et quand un signal exprès ne venait pas l'avertir qu'il était temps de se rendre ailleurs, il lui arrivait de l'oublier. Elle en fut plusieurs fois réprimandée, car pour exercer et éprouver sa vertu il fallait être attentif à saisir toutes les occasions. « Il était assez difficile, dit la Mère Garabis, de trouver quelque chose à reprendre dans une personne aussi parfaite. De légers oublis, des gaucheries qu'elle s'exagérait et attribuait à son amour-propre, faisaient le sujet continuel de ses accusations. » Elle s'humiliait la première de ces fautes, à plus forte raison recevait-elle avec soumission les avertissements ou les reproches qu'elles lui attiraient.

Dès le début de sa vie religieuse elle en avait compris l'importance et les devoirs : « Je suis toujours heureuse et contente, écrivait-elle à M. Darbins, en janvier 1845, j'aime plus ma vocation à mesure que je la connais davantage... Jeune novice, je tends par les désirs les plus sincères de mon cœur vers la perfection religieuse. J'en suis bien éloignée, mais n'importe, avec le secours de la grâce, je ne désespère pas d'y parvenir, et Notre-Seigneur ne me refusera certainement pas sa grâce. En effet, il ne m'a pas conduite ici pour y être couverte d'un voile et d'un manteau, mais pour y pratiquer la vertu plus parfaitement. (L. LVI, t, 1er. »)

Elle avait connu par le passé toutes les souffrances intérieures; le divin Maître voulut se la rendre plus conforme en marquant aussi son corps du sceau de la croix. Sa santé s'altéra notablement, et, dans les premiers mois de 1846, le médecin conseilla un changement d'air, une vie plus active, espérant remédier par ces moyens à l'affaiblissement général qui se manifestait dans sa constitution.

La Congrégation du Sacré-Cœur était sur le point de fonder un établissement dans la capitale de la Bretagne; Marie Lataste y fut destinée. Elle reçut cette décision comme l'expression de la volonté de Dieu et s'y soumit avec joie, malgré son attachement pour le noviciat, pour les mères et les sœurs qu'elle allait quitter.

Le 4 mai, la petite colonie, choisie pour aller étendre la connaissance et l'amour du sacré Cœur de Jésus, partit de Conflans sous la conduite de la révérende Mère de Charbonnel, Assistante générale et l'une des plus anciennes de l'Institut. Cette vénérable Mère avait établi quelques années auparavant une maison à Laval ; elle s'y arrêta, ainsi que ses compagnes, et rendit des deux jours qu'elle y passa des plus agréables par les récits pleins d'intérêt sur les mille incidents que lui rappelait la visite de ces lieux. Chacune s'empressait de se rendre à ces joyeuses réunions ; sœur Marie, sans paraître ni singulière ni indifférente, sut s'effacer et se tenir à l'écart. Son extrême fatigue y servit de prétexte ; mais elle ne l'empêcha pas d'aller aider les sœurs dans leurs emplois et de leur faciliter ainsi le moyen de prendre part aux récréations extra-

ordinaires que procurait la circonstance : « Je l'observai, sans qu'elle s'en aperçût, dit la Mère de Lemps, alors supérieure, elle profitait de tous les moments libres pour aller à la chapelle, où elle me faisait l'effet d'un ange en adoration devant le Saint-Sacrement. J'étais frappée de la modestie, du recueillement et de la paix qui brillaient sur sa physionomie si douce et si virginale; elle avait quelque chose d'intelligent et de distingué et je supposai que son humilité lui avait fait choisir le rang le plus obscur et le plus caché. J'aurais été heureuse, je l'avoue, de la conserver à Laval, mais je m'abstins d'en exprimer le désir, ne voulant pas en priver la communauté naissante dont elle allait faire partie. »

Une des sœurs qui eut à cette époque des rapports avec Marie Lataste a aussi conservé le souvenir de l'édification qu'elle en reçut. Comme elle lui parlait du sacrifice pénible qu'elle venait de faire en s'éloignant de Conflans : « Notre Seigneur en a fait pour moi de bien plus grands, répondit la novice, j'unis mon sacrifice au sien. » Cet élan spontané partait d'un cœur uni à Jésus crucifié et tout pénétré de son amour, aussi produisit-il une impression que le temps n'a pu effacer.

Le samedi, 9 mai, sous les auspices de la très-sainte Vierge, les voyageuses arrivèrent à Rennes et prirent possession de la propriété de Bégasson qu'elles devaient habiter. Située à une faible distance de la ville, on y trouvait tous les avantages de la campagne : de hauts tilleuls, un quinconce de platanes, une allée de marronniers presque séculaires, d'épaisses charmilles,

une vaste prairie la rendaient fort agréable ; mais les murs tombaient en ruines, la maison était petite et complétement délabrée, le rez-de-chaussée n'était pas même pavé. Les réparations les plus urgentes avaient été faites ; toutefois, il fallut occuper encore de nombreux ouvriers et, pendant bien des mois, le bruit de leur travail troubla le silence de cette paisible solitude.

Marie vit avec plaisir des lieux qui lui rappelaient ceux où elle avait passé son enfance ; mais elle se réjouit surtout de retrouver dans le bon peuple breton la foi de ses compatriotes, ainsi qu'elle l'écrivit à son père.

Cependant à la vie si calme du noviciat allait succéder une série d'occupations nombreuses et qui eussent été dissipantes pour toute autre, moins maîtresse d'elle-même et moins unie à Dieu. La communauté n'était d'abord composée que de sept personnes, parmi lesquelles quatre sœurs coadjutrices. Sur celles-ci reposaient presque tous les travaux domestiques, car il avait fallu céder à l'empressement des familles en recevant des élèves, auprès desquelles se tenaient constamment les religieuses de chœur. La charge de chacune s'augmentait encore des embarras et des privations inséparables d'une fondation où tout est pour ainsi dire à créer.

Le soin de l'infirmerie et du réfectoire fut donné à sœur Lataste; elle était en outre portière, à certaines heures, et devait pourvoir à l'éclairage. Elle accepta joyeusement cette large part et sut trouver dans son dévouement la force, non-seulement de suffire à tout,

mais encore de prêter secours à ses sœurs au besoin.

Mais il est temps de faire connaître plus en détail les vertus de cette novice qui, dès ses premiers pas, put servir d'exemple aux plus parfaites. Nous ne parlerons pas des vertus fondamentales indispensables à tout chrétien, on a vu à quel degré cette âme d'élite les possédait ; nous nous arrêterons spécialement à celles qui sont comme l'essence de la perfection religieuse.

CHAPITRE VII.

Vertus religieuses : obéissance. humilité, amour de la pauvreté, modestie et recueillement. exactitude au silence, zèle pour le salut des âmes, douceur, patience, charité, mortification. Maladie de sœur Lataste.

Obéissance. Nous avons vu sœur Marie, le lendemain de son entrée, pratiquer l'obéissance à l'égard d'une jeune sœur qui lui avait été donnée pour guide dans son travail. Elle la consultait pour les plus petites choses, mais en peu de mots et à voix basse, parce que le silence leur avait été recommandé. Sa compagne cherchait à la voir pendant le reste de la journée pour s'édifier ; elle eût voulu, en récréation, en obtenir quelques détails personnels qui lui apprissent ce qu'elle était ; mais d'un côté elle n'osait pas la questionner, et de l'autre, fidèle à la règle qui veut que l'on prenne part à la conversation commune, Marie évitait de s'entretenir avec ses voisines.

En 1844, la Société du Sacré-Cœur avait à Conflans trois établissements distincts : le noviciat, un pensionnat et un orphelinat. Ils communiquaient ensemble

par l'intérieur, et, pour certains travaux, les lessives, par exemple, les coadjutrices et les novices de chœur se réunissaient pour s'aider mutuellement. Dans une de ces circonstances, Marie rencontra la sœur qui, à la rue de Varennes, l'avait initiée aux usages de la maison; celle-ci, heureuse de la revoir, s'avança précipitamment vers elle et lui demanda de ses nouvelles. Sœur Lataste la reçut avec un gracieux sourire, une expression qui témoignait son contentement, mais elle ne dit pas un mot, n'en ayant pas la permission.

Une autre fois, plusieurs anciennes sœurs, se retrouvant ensemble après avoir été séparées pendant des années, profitaient gaiement de la liberté qui leur avait été laissée de s'entretenir quelques instants. Marie passa au milieu d'elles à diverses reprises, les yeux baissés, sans s'arrêter, ni s'informer de la cause de cette récréation extraordinaire. Toutes en furent édifiées, comprenant que son obéissance à la règle l'empêchait seule de prendre part à leur joie.

A Rennes, on vit dans la novice la même ponctualité pour les moindres prescriptions de celles qui avaient autorité sur elle. La Supérieure ayant recommandé de se munir de fortes chaussures toutes les fois que l'on traverserait une cour humide, qui séparait la cuisine du réfectoire, sœur Marie, que son service y appelait sans cesse, ne manquait jamais de prendre de lourds et grossiers sabots, bien que son état de faiblesse et les charges qu'elle portait ne lui fissent trouver dans cette précaution qu'une gêne et une occasion de retard.

De l'esprit de foi naissait en elle un profond et filial

respect pour les mères qui étaient à ses yeux les interprètes de la volonté de son divin Maître. Aussi prenait-elle toujours en bonne part leurs actes ou leurs décisions, et savait-elle les faire également apprécier des autres. « Lorsque, par ordre des médecins, elle fut mise à un complet repos, dit une jeune sœur novice, on me chargea de la remplacer dans un de ses emplois. N'ayant aucune idée de ce genre de travail, j'étais fort embarrassée et j'allais dans sa chambre chercher les renseignements qui m'étaient nécessaires. Elle m'expliquait tout avec une douceur et une patience inaltérables, malgré des souffrances déjà bien vives; et, comme je me laissais parfois abattre à la vue des difficultés, elle relevait mon courage en me disant avec ce calme et cette bonté qui donnaient tant de force à ses paroles : « Ma sœur, soyez-en convaincue, on peut tout ce que les supérieures commandent. » Ces mots révèlent d'une manière bien éloquente le principe sur lequel reposaient le dévouement et la soumission de sœur Lataste. Du reste, jamais elle ne s'érigeait en censeur des discours ou des actions d'autrui; mais si quelque réflexion déplacée échappait devant elle, son silence, sa modeste réserve étaient pour la coupable une muette et salutaire leçon.

Non-seulement elle savait tout immoler à l'obéissance dans sa conduite extérieure, mais elle y sacrifiait encore ce qui devait lui être le plus intimement cher : « Elle était arrivée au plus sublime degré d'oraison, dit la Mère Garabis, néanmoins elle écoutait attentivement les leçons que l'on donnait à ce sujet aux novices, et s'efforçait, quoique en vain, de suivre

chaque jour les points proposés à leur méditation. Notre-Seigneur la dédommageait de combats si généreux en lui rendant plus sensible sa divine présence, même au milieu de ses occupations. »

Il n'est pas besoin de dire qu'elle fut constamment un modèle d'exactitude à la règle : elle goûtait beaucoup les explications que l'on en faisait aux sœurs. « J'y insistais à dessein, dit encore la Mère Garabis, sur l'esprit d'humilité et de simplicité qu'elles demandent de nous, sur les dangers qui peuvent se rencontrer dans une voie exceptionnelle. En enfant docile, elle venait ensuite me trouver et promettre de ne rien négliger pour entrer pleinement dans le chemin qui lui était montré. » En effet, elle se rendait toujours une des premières aux exercices communs, même à l'oraison de cinq heures du matin, alors que sa santé déjà bien affaiblie aurait pu l'en faire facilement dispenser, et si quelque chose la distinguait au dehors, c'était la perfection qu'elle apportait dans les moindres détails de ce qui était prescrit. Aussi l'une des sœurs qui a vécu avec elle à Conflans disait naïvement : « Sœur Lataste faisait tout comme tout le monde et personne ne faisait rien comme elle : » éloge bien expressif, qui nous a été répété par plusieurs autres, et dont la portée n'échappera pas aux lecteurs.

C'est par cette fidélité de tous les instants que la nature est soumise et complétement immolée.

Marie l'expérimentait, car elle écrivait à M. Dupérier, en Novembre 1846 : « Au Sacré-Cœur, la règle n'est pas bien austère, parce qu'on a besoin de ses forces pour travailler à la gloire de Dieu; mais elle

n'en fait pas moins mourir la nature en crucifiant l'amour-propre, quand on observe avec soin tous les points du règlement. »

On verra dans la suite jusqu'à quel degré elle poussa l'abandon et la dépendance en ce qui concernait sa santé ; elle avait tellement renoncé à toute volonté propre qu'elle paraissait n'en avoir plus d'autre que celle de son divin Maître et l'accepter sans efforts par quelque canal qu'il la lui manifestât.

Humilité. Son humilité ne fut pas moins remarquable : cette vertu semblait lui être devenue naturelle, et cependant on sait quel fonds d'orgueil s'était révélé en elle dès sa plus tendre enfance.

Pénétrée d'un profond mépris d'elle-même, elle eût voulu que ses mères et ses sœurs partageassent son opinion. A l'en croire, elle était la seule coupable des manquements à l'ordre ou à la discipline que l'on signalait en général. « On voyait qu'elle était avide d'humiliations, » a dit une des officières qui, ayant un jour usé de ménagements pour lui indiquer les imperfections d'un travail, en reçut cette réponse : « Ne craignez pas de m'adresser les reproches que je mérite, je vous demande en grâce de ne point m'épargner. »

Peu après son arrivée à Conflans, elle entra dans un lieu de réunion où les postulantes n'étaient point admises. Plusieurs croient se rappeler que, d'après son propre aveu, elle y fut poussée par une inspiration spéciale. Quoi qu'il en soit, son but était de s'accuser d'une maladresse qu'elle avait commise dans l'exercice de son emploi et qu'elle se reprochait comme une faute contre la pauvreté. La Supérieure lui témoigna

son mécontentement de ce qu'elle était venue sans permission ; Marie demanda pardon et laissa toute la communauté pénétrée d'admiration à la vue de tant de simplicité et d'humilité. A la récréation suivante, elle parut plus calme encore et plus gaie que de coutume.

« Oh! qu'il fait bon savourer les humiliations, écrivait-elle pendant son séjour au noviciat, que le goût en est exquis! Sans les désirer, ni les rechercher, Dieu merci, j'en rencontre souvent; elles sont d'autant plus délicieuses qu'elles sont moins volontaires. »

Elles ne lui furent en effet nullement épargnées, car rien n'aide plus sûrement à discerner la vraie piété de l'illusion, et Dieu, pour faire sans doute ressortir la vertu de sa fidèle servante, permit qu'elle passât successivement sous la direction de cinq ou six supérieures qui l'une après l'autre durent l'éprouver pour la bien connaître. Celles qui débutaient dans la carrière religieuse s'étonnaient parfois de la voir reprise avec tant de sévérité ; mais pour Marie, jamais une excuse et surtout une plainte ne sortit de sa bouche : sur son lit de mort seulement elle apprit à une des religieuses qui l'assistaient combien elle avait souffert lorsque, des mains de celle à qui elle avait donné toute sa confiance en arrivant, elle avait dû passer sous la direction d'une ancienne, qui n'avait rien omis pour exercer sa vertu. « On a cru, dit-elle alors avec douceur, que je n'étais qu'une orgueilleuse ; j'ai eu des moments bien pénibles, mais Notre-Seigneur l'a permis, et ma Supérieure agissait pour

mon bien. » Il est bon d'ajouter ici que cette même Mère qui usait de rigueur envers la sœur Lataste, reconnut intérieurement son mérite, car, plus tard, elle citait aux autres ses exemples. Mais elle avait voulu s'assurer que ce qui se passait en elle venait de Dieu et non d'une imagination exaltée par l'amour-propre.

Il en fut de même du confesseur de la communauté de Rennes : il conduisait cette âme par le chemin de la foi nue, ordinairement si rude à la nature ; aussi disait-elle souvent à ses sœurs : « Ne cherchez que Dieu au confessionnal, car on n'y trouve pas autre chose. » Cependant, ce digne ecclésiastique conçut une si haute idée de la perfection de sa pénitente qu'après la mort de celle-ci, il la proposait à ses sœurs pour modèle : « Efforcez-vous donc, leur disait-il, d'imiter sœur Marie, c'est une sainte ! »

Du reste, elle n'en était pas, on le sait, à ses premiers essais en ce genre. « Près de trois ans d'épreuves, écrivait-elle à la Mère Garabis au commencement de son noviciat, m'ont fait plus connaître les choses que dix ans d'études. J'ai compris ce que c'est que l'homme et ce que c'est que Dieu. Hélas ! quelque savant, quelque saint que soit un homme, il est toujours homme, et vous, ô mon Dieu, êtes toujours Dieu, et infiniment élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus grand ! »

La Supérieure qui prit après la révérende Mère de Charbonnel la conduite de la maison de Rennes, savait que Marie avait reçu des faveurs spéciales et surnaturelles ; mais elle savait encore que son désir

était de demeurer ignorée : « Ce que je demande au bon Dieu, lui avait-elle dit, c'est d'être oubliée des hommes après ma mort, comme pendant ma vie. » La Mère de Kerouartz secondait cette aspiration de son cœur en la laissant dans la vie commune, sans lui donner l'occasion de revenir avec elle sur le passé. Nous voyons dans une lettre que nous avons déjà citée, quels étaient à cette époque les sentiments de cette bonne sœur sur ce point. « Je suis ici, écrit-elle, (l. LIX. t. 1er), dans le lieu du repos et du calme de mon âme, dans le Cœur si bon du Sauveur Jésus. Il me mène par une voie qu'il m'a indiquée et dont je ne sortirai jamais, je l'espère. Mener une vie humble, cachée, inconnue, ignorée, vivre pour Dieu en Jésus-Christ, voilà ce qui m'est destiné et ce qui me suffit. Il y a des peines partout, des souffrances partout; mais Dieu a vu ma bonne volonté, et, par bonté pour moi, il a changé les épines en fleurs. » Une âme, jouet de l'illusion, aurait-elle parlé de la sorte, et ce langage ne révèle-t-il pas une profondeur d'humilité, un dégagement dignes des plus parfaits ?

Cette vie cachée, ignorée était bien celle de son choix. Jamais un mot ne trahit vis-à-vis de ses sœurs le secret des grâces extraordinaires qu'elle avait reçues ; celle qui la dirigeait en fut seule dépositaire. Jamais aussi elle ne laissa soupçonner à d'autres qu'elle fût encore l'objet de la prédilection du Sauveur, et pourtant plusieurs faits ont prouvé qu'il ne cessa pas de se communiquer à elle d'une manière sensible. « La connaissance de l'avenir, ou de circonstances qu'elle devait naturellement ignorer, lui fut fréquem-

ment donnée, rapporte la Mère Garabis, elle ne m'en parlait néanmoins que sur l'ordre exprès de Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'elle me fit plusieurs ouvertures relatives à des maisons ou à des personnes de notre Société, et les événements ont vérifié ce qu'elle avait annoncé. »

Elle prédit aussi, entre autres choses à la même religieuse que le fardeau de la supériorité lui était réservé, et qu'elle serait envoyée hors de France pour établir une nouvelle maison du Sacré-Cœur, destinée à produire des fruits abondants pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; que le très-saint sacrement de l'autel y serait particulièrement honoré. Dix ans plus tard, les deux prédictions avaient reçu leur accomplissement.

« Vers la fin de l'année 1844, dit encore la Mère Garabis, notre révérende Mère générale, alors âgée de 65 ans, nous quitta pour se rendre à Rome et tomba malade à Aix : les nouvelles que nous en recevions étaient inquiétantes. La Mère Supérieure nous recommanda de beaucoup prier pour son rétablissement. Sœur Marie vint me trouver en sortant de la visite au Saint-Sacrement et me dit de la part de Notre-Seigneur que je ne devais plus craindre, parce que notre très-révérende Mère avait encore de longues années à travailler à la gloire du divin Cœur. Oui, repris-je, vous appelez de longues années cinq ou six ans ? — Non, ma Mère, répondit-elle, comptez sur une vingtaine d'années. En entendant ces paroles un doute ne me fut plus possible. »

Depuis trois ans seulement cette conversation nous

avait été confiée dans son entier ; nous l'avions écrite ici, afin que, plus tard, on ne pût pas soupçonner qu'elle avait été complétée après coup. Au commencement de mai 1865, on parlait d'entreprendre la seconde édition des œuvres de Marie Lataste, et nous demandions s'il fallait laisser imprimer ce passage de la notice. Nous craignions l'effet qu'il produirait dans notre Société, car si l'expression *une vingtaine d'années* pouvait prêter à une interprétation assez large, elle devenait cependant, vu l'époque où la prédiction avait été faite, un motif de pénible inquiétude pour une vie chère à toutes. Aucun indice pourtant n'en faisait alors pressentir le prochain accomplissement. Après de longues souffrances, la révérende Mère Barat avait recouvré en partie ses forces, et repris avec une étonnante activité ses occupations ordinaires, quand le lundi, 22 mai, vers huit heures et demie du matin, en revenant de la messe, elle était frappée d'une congestion apoplectiforme, dont rien ne put arrêter les progrès. Le jeudi 25, fête de l'Ascension, elle expirait dans le calme et la paix des bienheureux. En l'enlevant à la Congrégation qu'elle avait fondée et dirigée avec tant de sagesse pendant 63 ans, Dieu confirmait une fois de plus la vérité des paroles de la fidèle disciple du Sauveur.

On pourrait citer d'autres faits, les réponses que Notre-Seigneur la chargea plusieurs fois de transmettre à quelques-unes de ses mères et qui dénotaient des lumières spéciales ; mais elles sont trop intimes pour qu'il soit permis de les dévoiler. Nous ne pouvons néanmoins passer sous silence une apparition fort

remarquable dont nous tenons le récit de la Mère Garabis. « Marie Lataste, écrit-elle, n'était encore que postulante, lorsqu'une âme du purgatoire, qu'elle reconnut être une religieuse du Sacré-Cœur, lui apparut. Je semblai douter de la réalité du fait, et je lui dis que son imagination l'avait probablement trompée. Elle se tut et n'essaya pas de me convaincre. Mais, ajoutai-je, comment était la personne que vous croyez avoir vue ? Elle me la dépeignit avec une telle précision de détails pour les traits, la tenue, tout l'extérieur enfin, que je reconnus parfaitement une des nôtres, qui avait vécu de la manière la plus édifiante et qui était morte en odeur de sainteté peu de semaines avant l'arrivée de sœur Lataste. Je m'abstins cependant de la nommer. Cette âme, lui dis-je, vous aurait-elle demandé des prières ? Voici, me répondit-elle, les paroles qui m'ont été adressées : « Je suis celle que l'on nomme parmi vous la Mère E. de B***, » celle-là même que j'avais reconnue. « Dieu, dans sa bonté, m'envoie vers vous, Marie; vous pouvez par vos prières diminuer mes souffrances et en abréger la durée. Je ne jouis pas encore de la béatitude éternelle, 1° à cause de certaines négligences dans la patique de l'amour de Dieu, ce qui est un grand malheur, surtout pour l'âme religieuse; 2° à cause de la raideur et de la sécheresse de mes rapports avec quelques-unes de mes inférieures, la charité en a été blessée. » Je ne me rappelle pas assez la troisième cause pour la rapporter, dit la Mère Garabis. La souffrance qui semblait consumer cette âme était presque exclusivement l'immense désir d'aller se réunir à Dieu. Je sus, ajouta

sœur Lataste, qu'elle recevait de grands secours de l'archange saint Michel, et il me fut dit que le haut degré de gloire, la place distinguée qu'elle devait occuper dans le ciel exigeaient une purification en quelque sorte plus parfaite. »

Il n'est pas inutile de dire ici que l'on a trouvé dans les écrits de la mère E. de B*** une protestation, faite en forme de vœu, où elle s'engageait à tendre en toutes choses à la plus haute perfection, à marcher constamment en la présence de Dieu, et à n'agir jamais que par un motif de pur amour. Cette promesse qui révèle à la fois la générosité de celle qui a pu la faire, et l'éminente sainteté à laquelle le Seigneur l'avait appelée, explique l'expiation qui semblerait bien rigoureuse pour de simples négligences. Si le vœu ajoute un mérite aux actes des vertus qui en font l'objet, il rend aussi plus graves les fautes contre ces vertus.

« Marie, poursuit la Mère Garabis, me demanda de la part de la Mère de B*** de faire observer strictement à nos sœurs pendant une dizaine de jours le silence et la charité. Je le recommandai, sans en dévoiler le motif. Au bout de peu de jours cette mère se montra de nouveau à la bonne sœur au moment de la communion ; cette fois, elle était resplendissante de gloire ; elle remercia Marie, qui m'a souvent répété depuis : « Oh ! que cette âme est aimée de Dieu ! que sa place est élevée dans le ciel !. »

On ne peut pas s'étonner que le divin Maître, après s'être autrefois montré si libéral envers sa fidèle servante lui prodiguât encore ses faveurs, alors que pour lui plaire davantage elle s'était comme ensevelie

dans l'oubli des créatures ; mais le soin avec lequel cette humble sœur évita d'en rien laisser transpirer parmi les personnes qui l'entouraient, nous semble plus admirable que ces faveurs mêmes, et la plus sûre preuve qu'elles venaient de Dieu.

Amour de la pauvreté. Si Marie avait dans son enfance estimé et désiré les richesses, la méditation des exemples et des leçons du Sauveur lui inspira un amour sincère pour la sainte pauvreté. Il s'augmentait des bas sentiments qu'elle avait d'elle-même, et l'on put voir dès son arrivée quel était son détachement. En entrant, elle avait remis à la vestiaire tout ce qu'elle avait apporté en linge et pour ses vêtements, lui indiquant la destination de chaque pièce d'étoffe ; peu de jours après, la sœur craignant de se tromper, réclama de nouvelles explications à ce sujet : « Faites-en ce que vous voudrez, » fut toute la réponse qu'elle obtint de la postulante, qui se considérait déjà comme n'ayant plus rien en propre.

Le jour de sa prise d'habit, ses vêtements étaient neufs, selon la coutume. Toutes remarquèrent à la récréation qu'elle regardait avec complaisance celle qui, chargée de la basse-cour, portait plus encore que les autres les livrées de la pauvreté. Comme l'une d'elles la plaisantait sur ce que, absorbée dans cette contemplation, elle ne les aidait pas au travail qui les occupait, Marie cita le passage de la règle dont on avait fait la lecture au réfectoire et qui dit : « Chacune doit voir avec une sainte joie dans le Seigneur que, dans la distribution de ce qui est nécessaire, on lui donne ce qu'il y a de plus vil et de plus grossier. » L'expression

de sa physionomie montrait assez qu'elle enviait le bonheur de la sœur en qui ces paroles se trouvaient réalisées, et elle lui conserva une sorte de prédilection, à cause de la bassesse de son emploi.

Plus tard, on la voyait heureuse et reconnaissante lorsqu'elle recevait quelque objet usé ; elle trouvait même souvent le moyen de passer à d'autres ce qui était mis à sa disposition et qu'elle ne croyait pas lui être indispensable. C'était aussi par esprit de pauvreté qu'elle mettait le plus grand soin à ne rien laisser perdre de ce qui lui était confié, et elle réparait avec humilité les moindres fautes contre cette vertu.

Lorsqu'elle quitta Conflans, on voulait, comme cela se pratique pour les novices, lui donner son trousseau entier, d'autant plus qu'il était considérable et fort soigné. Elle fit des instances pour n'en emporter que ce qu'il y avait de moins bien : la vestiaire supposa d'abord qu'un retour prochain, ou quelque motif semblable lui suggérait cette demande ; mais Marie n'en avait pas d'autre que le désir d'être considérée comme la plus pauvre des servantes de Jésus-Christ.

Modestie. L'angélique modestie qui avait distingué Marie Lataste dès sa plus tendre jeunesse la fit distinguer encore au milieu de celles dont elle doit être comme le vêtement et la plus belle parure.

Tout était parfaitement réglé en elle, mais sans gêne et sans contrainte, et l'une de ses supérieures, la Mère de Kerouartz, en lisant depuis ce qui se trouve dans ses écrits sur cette vertu, disait qu'il lui semblait y voir son portrait exactement tracé, tant elle avait fidèlement reproduit dans toute sa personne les en-

seignements du divin Maître. Ils sont d'ailleurs presque mot à mot les règles de modestie données à la Société du Sacré-Cœur, en sorte que Marie n'eut rien à changer à ses habitudes sur ce point.

Le jour même de son admission rue de Varennes, la Mère Supérieure, l'Assistante, et la Maîtresse du Noviciat de Conflans qui se trouvait momentanément à Paris, l'accompagnèrent à la chapelle : une des sœurs, qui les vit passer, frappée de l'air virginal et recueilli de cette jeune fille s'arrêta pour la considérer : elle nous disait plus tard que rien ne lui avait rappelé d'une manière aussi sensible les portraits que l'on fait de la très-sainte Vierge.

Peu de jours après, la Mère du Boisbaudry amena Marie à cette même sœur afin qu'elle l'aidât dans un travail de couture assez pressé. L'endroit où se trouvait cette dernière servait à surveiller un passage et il n'y avait guère d'espace que pour une seule personne. En vain chercha-t-elle à se gêner pour mieux placer sa nouvelle compagne, celle-ci ne voulut pas le souffrir : elle prit un siége, se mit sur le palier de l'escalier et, ayant reçu l'ouvrage qu'elle devait faire, elle s'en occupa des heures entières sans que rien pût lui faire lever les yeux. Il suffisait de la voir alors pour comprendre que l'action matérielle à laquelle elle se livrait avec tant d'assiduité n'était pas ce qui absorbait ses pensées.

Une autre circonstance avait déjà fait ressortir la modestie et le recueillement de la postulante : le lendemain de son entrée, fête de l'Ascension, eut lieu la première communion des élèves : vers le soir, la com-

munauté et le pensionnat se rendirent processionnellement à une chapelle de la très-sainte Vierge, située dans le jardin. Ni la pompe de la cérémonie, ni la nouveauté des lieux que la postulante parcourait pour la première fois, ne purent la distraire un seul instant. Plusieurs sœurs qui l'observaient la virent les yeux toujours baissés, dans l'attitude d'un profond recueillement. Lorsqu'on parvint au pieux oratoire, chacune se hâta d'entrer pour entendre l'instruction qui devait précéder la consécration des enfants de la première communion à la Mère de Dieu. On pressa Marie d'en faire autant; mais, voyant que toutes n'y trouveraient pas place, elle remercia et resta vis-à-vis la porte, dans l'allée de tilleuls qui y conduit. « Je la vis, dit une des religieuses, demeurer là, immobile, le visage enflammé, le regard doucement fixé dans la direction de la chapelle, elle paraissait ravie en Dieu. J'en reçus une impression si vive que, longtemps après, chaque fois que je passais devant l'arbre où je l'avais vue ainsi, j'éprouvais un sentiment que je ne pouvais définir. »

Une autre sœur qui se tenait à l'écart pour la considérer fit les mêmes remarques; mais ce qu'elles ignorèrent, c'est que le Sauveur daigna se montrer alors à sa fidèle disciple, qu'il la remplit de lumières et des consolations de son amour. Elle en fit l'aveu quelque temps après à celle qui la dirigeait, ainsi qu'à un révérend Père Jésuite, qui nous l'a révélé après sa mort. Comme il se trouvait à Conflans peu avant le départ de sœur Lataste pour Rennes, elle lui fut envoyée dans un moment de peines intérieures, afin de prendre conseil de son expérience. Ce révérend

Père lui ayant demandé si Notre-Seigneur lui avait apparu depuis qu'elle était au Sacré-Cœur, elle lui cita cette circonstance. Il fut frappé du dégagement et de la simplicité avec lesquels elle lui exposa l'état de son âme et répondit à ses questions ; on eût dit qu'elle parlait d'une autre, et l'on voyait que son unique but était d'être éclairée par la parole du ministre de Jésus-Christ.

Marie se montra au noviciat d'une modestie exemplaire, et toutes s'accordent à dire que jamais elles n'ont pu découvrir la couleur de ses yeux, tant elle les tenait habituellement baissés.

A Rennes, au milieu de ses occupations nombreuses et distrayantes, elle conservait ce calme, cette expression céleste et virginale qui reflétait la pureté de son âme; tout annonçait en elle le règne absolu de la grâce et la mort complète de la nature. Aussi, se sentait-on attiré vers cette bonne Sœur par je ne sais quel charme dont on ne pouvait se rendre compte et qui portait à Dieu. Les personnes du monde cherchaient à l'approcher et, plusieurs, usant parfois d'un innocent stratagème, lui adressaient des demandes qu'elles savaient d'avance ne devoir pas être accueillies. Leur unique but était de s'édifier, d'entendre quelqu'une de ces paroles pleines de douceur et d'affabilité par lesquelles l'humble portière avait le secret de faire accepter un refus.

La Mère Supérieure recevait fréquemment la visite d'une de ses nièces. Celle-ci, aujourd'hui religieuse du Sacré-Cœur, avouait ingénuement qu'à un motif d'affection pour sa tante, se mêlait l'espoir de rencontrer

sœur Marie, dont l'air de paix et de recueillement la ravissait. De retour dans sa famille, elle disait toute joyeuse à ses jeunes amies: « J'ai vu au Sacré-Cœur une religieuse qui ressemble à une vierge, telle que je me figure celles du ciel. »

Une autre enfant, à qui Dieu réservait aussi la grâce de la vocation religieuse, affirma également qu'elle se sentait attirée vers la maison par la modestie et l'air de sainteté de sœur Lataste.

Cette modestie était le fruit de l'union habituelle de son âme avec Dieu. Rien ne pouvait la distraire de sa présence, et, si ses emplois ne lui permettaient pas de donner à l'oraison et aux autres exercices de piété plus de temps que celui prescrit par la règle, sa foi vive et sa ferveur n'en reçurent aucun détriment. Une circonstance exceptionnelle favorisait à Rennes sa dévotion à la sainte Eucharistie. La petite pièce où se tenaient les portières, était contiguë à la chapelle provisoire ; dès que sœur Marie avait un instant de liberté, elle s'agenouillait devant le mur qui la séparait du tabernacle, et offrait à son Dieu ses humbles adorations. « Vous êtes bien gâtée de Notre-Seigneur, lui dit un jour une des sœurs ; vous ne quittez presque jamais le Saint-Sacrement. — Je prends ce que l'on me donne, » répondit-elle avec simplicité. En effet, elle ne témoignait jamais aucun désir, ne demandait aucun privilége, mais elle savait tout mettre à profit pour son avancement spirituel.

Son exactitude au silence, efficacité de ses paroles. La pratique du silence ne pouvait pas coûter à cette âme accoutumée à converser intimement avec son divin Maître ; aussi ne la voyait-on jamais y manquer.

Néanmoins elle n'était ni morne ni taciturne; elle prenait part aux récréations avec une gaieté calme et douce et savait y mêler à ses entretiens quelque chose d'édifiant. Hors ce temps, la charité, le besoin de consoler ou de soutenir étaient les seuls motifs qui la fissent déroger à la lettre de la règle, dont elle comprenait l'esprit. De courtes paroles, quelque peu sentencieuses, s'échappaient alors de ses lèvres ; il en découlait toujours une onction et une suavité qui rendaient la force ou versaient le baume sur la plaie. « Si l'on avait de la peine, dit une sœur, et qu'on lui en fît part : mettez tout cela au pied de la croix, » répondait-elle. On sentait qu'elle-même agissait ainsi, et l'on se trouvait toute réconfortée.

Une autre de ses compagnes, que le mauvais état de sa santé mettait en fréquents rapports avec l'infirmière, nous avouait dernièrement que sa rencontre lui était un soulagement dans les vives douleurs qu'elle éprouvait souvent. Un simple regard vers le ciel, ou ces seuls mots : « Tout pour Dieu, ma petite sœur, » prononcés par Marie avec cet accent de piété qui lui était habituel, prouvaient à la malade que ses souffrances étaient comprises et lui donnaient une nouvelle énergie, en élevant son esprit et son cœur vers Celui qui ne laisse rien sans récompense.

Un jour, la Mère Garabis fit l'épreuve de cette influence toute céleste qu'exerçait le langage de Marie. Elle lui présenta une assez belle figure de Notre-Seigneur, peinte sur toile et portant cette inscription : Vrai portrait de Jésus-Christ. « Voici, lui dit-elle, la vraie image du Sauveur; puisque vous le voyez, vous

devez trouver qu'elle lui ressemble. Sœur Lataste regarda cette peinture, ajoute la Mère Garabis, elle ne répondit rien, et je compris qu'elle n'osait pas me dire que ce n'était pas là Celui qui se montrait à elle. Ce silence ne me satisfaisant pas, je la priai de me dépeindre notre adorable Maître. Elle ne me donna aucun détail sur ses traits ; mais ce qu'elle me dit de lui me fit une si profonde impression que mon âme en était toute pénétrée. J'aurais voulu passer le reste du jour et la nuit au pied du tabernacle, où je goûtais plus parfaitement la présence de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. »

A Rennes, la mère Assistante, assez versée dans les voies spirituelles, traitait parfois dans ses instructions aux sœurs de sujets qui n'étaient pas à la portée de toutes ; elle avait recours à sœur Lataste, lorsque aucune autre ne pouvait lui répondre, jamais elle n'était trompée dans son attente : sur quelque matière qu'elle fût interrogée, la sœur trouvait une solution, et s'exprimait avec tant de piété que chacune en recueillait comme un parfum d'édification, un accroissement de force pour le bien.

Zèle. Le zèle de la gloire de Dieu, qui animait Marie avant son entrée en religion, ne pouvait rester inactif, alors qu'il devenait pour elle un double devoir, comme principal but de la Société du Sacré-Cœur. Elle l'exerçait d'abord par ses exemples, dont la salutaire influence portait ses fruits sur toutes celles qui l'approchaient. Longtemps encore après qu'elle eût quitté Conflans, la sœur qui avait partagé l'emploi de portière avec elle témoignait souvent à celle qui lui avait suc-

cédé le regret qu'elle n'eût pas connu sœur Lataste. « Il y avait dans toute sa personne, disait-elle, un je ne sais quoi, dont je ne pouvais me rendre compte, et qui portait à Dieu. » Sa vue seule, en effet, excitait le désir de devenir meilleur.

Mais peu après sa prise d'habit, Notre-Seigneur l'appliqua plus spécialement à l'exercice du zèle en lui indiquant certaines âmes, pour lesquelles il voulait qu'elle priât et souffrît, afin d'attirer sur elles des grâces de salut. Une fois entre autres, elle se sentit pressée de s'offrir comme victime pour la conversion d'un illustre personnage, sur qui déjà elle avait vu la justice divine prête à s'appesantir. Elle en sollicita la permission et l'obtint après plusieurs jours de refus, mais à la condition expresse que rien ne serait changé dans son réglement et ses occupations. Il est impossible d'exprimer les souffrances auxquelles cette bonne sœur se trouva dès lors en proie : elle les nommait elle-même *la juste colère de Dieu*. Pendant plus de trois semaines, son estomac ne put supporter aucun aliment solide ; quelques verres d'eau étaient le seul adoucissement au feu intérieur qui la dévorait. Cependant, elle accomplit avec le même soin que de coutume les moindres détails de ses emplois. Sa supérieure, la voyant sous le poids d'un supplice si cruel qu'il lui semblait ne pouvoir le comparer qu'à celui du purgatoire, lui ordonna d'en demander la cessation. Marie obéit : en un moment elle recouvra ses forces habituelles, ses traits altérés reprirent leur douce sérénité, et le Sauveur, en la comblant de délices intérieures, lui promit que le pécheur, objet de son

généreux dévouement, ne mourrait pas dans la disgrâce de Dieu. Pour lui, du moins, s'accomplit peu d'années après ce qui avait été montré d'abord à la Sœur, avec des circonstances auxquelles il était impossible de se méprendre. Il est permis d'espérer que les leçons de l'adversité ne lui furent pas inutiles, et que la religion, qui fut appelée à bénir ses derniers instants, trouva dans son cœur ce repentir suprême, auquel le Père des miséricordes ne sait pas résister.

Comme par le passé, sœur Lataste reçut aussi des lumières relatives aux besoins spirituels de quelques-unes de ses sœurs ; elle n'en fit part qu'à la Mère qui la dirigeait, et ce fut non-seulement avec une justesse étonnante, mais surtout avec une délicatesse de charité, qui avait soin de faire ressortir les bonnes qualités de celles dont le divin Maître attendait un sacrifice ou une réforme.

A Rennes, ses fréquents rapports avec les élèves, comme infirmière, et avec les personnes du dehors, en qualité de portière, lui fournirent mille occasions d'être utile au prochain et de procurer la gloire du sacré Cœur de Jésus ; elle en profitait avec un tact et une prudence rares, et la vénération qu'elle inspirait donnait à ses paroles une grande efficacité. Mais elle ne cherchait pas à se produire, car elle avait compris de quelle manière, sans être directement chargée des âmes, on peut exercer à leur égard un muet apostolat : « Celle d'entre nous, écrivait-elle, qui connaît le plus le Cœur de Notre-Seigneur, celle qui vit le plus saintement, est celle qui travaille le plus efficacement à remplir le but de sa vocation. (L. LIX, t. 1er). »

La *Douceur*, la *Patience* et la *Charité* qu'elle pratiquait sans acception de personnes, lui donnaient sur toutes un ascendant irrésistible. Souvent on l'entendait répéter : « Oh ! que la charité est belle ! » elle le prouvait surtout par sa conduite, s'oubliant elle-même, et se montrant pour les autres attentive, pleine de soins et de prévenances. Elle savait faire valoir les moindres services qui lui étaient rendus, et comptait pour rien son abnégation de tous les instants. « Vous ne me laissez rien à faire, » disait-elle à une sœur qui partageait des travaux dont elle avait pourtant la plus grande part.

Prompte à excuser autrui, elle trouvait pour cela les réparties les plus ingénieuses : la maîtresse de santé se plaignant un jour devant elle de l'inexactitude d'une des religieuses à venir prendre un médicament qui lui était ordonné : « Oh ! qu'elle m'édifie de s'oublier ainsi, s'écria-t-elle spontanément ; pour moi, je ne pense que trop à ce qu'il me faut. » Elle y pensait, il est vrai, mais pour obéir et se mortifier, et on ne la vit jamais manquer à une prescription du médecin, malgré l'extrême dégoût qu'elle éprouvait. Dans l'intérieur d'une communauté, et spécialement en fondation, où bien des objets manquent encore, naissent du contact de certains emplois des exigences qui sont parfois difficiles à concilier ; mais avec sœur Lataste, tout s'aplanissait. « J'assure, dit une des sœurs qui ont eu à Rennes le plus de rapports avec elle, n'avoir jamais vu sa vertu se démentir ni sa patience s'altérer. » Une autre nous a transmis les détails suivants : « Il n'y avait point alors dans la maison de cuisine or-

ganisée ; les repas se préparaient à une cheminée, et l'infirmière devait, pour ses tisanes, profiter du même foyer. Sœur Marie savait attendre patiemment et néanmoins tout faire à propos, sans que jamais un mot ou le plus léger mouvement d'impatience vînt blesser la charité. »

De faux calculs ayant fait croire à la dépensière que le boulanger de l'établissement ne donnait pas toujours le poids convenu, sœur Lataste fut affligée du soupçon que l'on formait sur cet homme et entreprit de le disculper. Elle obtint de peser, avec l'aide d'une des sœurs, ce qu'il apportait ; mais il n'y avait pas de balances, et la manière dont on y suppléait était difficile et pénible. Néanmoins, la tâche fut joyeusement entreprise et continuée pendant près d'un mois. L'honnête fournisseur dut à la charité de sœur Marie d'être complétement justifié.

Ayant un jour, comme cela se pratiquait d'ordinaire, donné un sou à un pauvre, qui se présentait à la porte, celui-ci le reçut en murmurant. « Que cela ? » dit-il d'un ton brusque et menaçant. Aussitôt l'obligeante portière va trouver la Supérieure, qui lui permet de doubler l'aumône : l'inconnu s'en saisit, en proférant la même plainte. Sans se laisser déconcerter par l'arrogance de cet homme, dont une sœur qui était présente s'effrayait pour elle, Marie réitéra encore sept à huit fois sa démarche, quoiqu'il fallût monter un escalier et que son état de santé lui rendît cet exercice très-fatigant. Elle dit ensuite avec douceur au mendiant : « Eh bien ! êtes-vous content maintenant ? — C'était bien la peine de faire tant de courses, ré-

pondit rudement celui-ci, il fallait me donner cela tout d'abord. » L'humble Sœur n'opposa qu'un sourire et de bonnes paroles à tant de grossièreté.

Les élèves étaient frappées de sa bonté et regardaient comme une précieuse faveur l'occasion d'avoir quelques rapports avec elle : son dévouement, ses soins attentifs lorsqu'elles étaient malades les attachaient à elle ; mais ses vertus lui attiraient leur estime et leur vénération. Sa vue seule les portait au bien, ranimait leur piété, et souvent on les entendait dire : « Oh ! qu'elle est bonne, qu'elle est douce, Sœur Lataste ; nous nous plaisons tant auprès d'elle ! C'est une sainte ! »

Le personnel de la communauté étant fort restreint, la révérende Mère de Charbonnel avait admis provisoirement pour le service l'ancienne cuisinière d'une des religieuses, bien qu'elle n'eût pas l'intention de rester au Sacré-Cœur. Devenue plus tard sœur coadjutrice, elle s'est exprimée ainsi au sujet de sœur Marie : « J'ai vécu quatre mois avec cette bonne Sœur, nos rapports étaient plus extérieurs qu'intimes, car je n'étais pas admise aux exercices réguliers. J'étais commissionnaire et cuisinière; sœur Lataste étant portière, infirmière et réfectorière, nous nous rencontrions souvent; cependant il n'y a jamais eu une difficulté entre elle et moi, j'aurais pu y prêter avec toute autre : n'étant que séculière, je ne connaissais guère les usages de la communauté. Après de longues courses, faites pour les commissions, je sentais parfois le besoin de repos, et je témoignais qu'il m'était pénible d'aller à mes fourneaux préparer les repas. Alors, sœur Marie me disait en souriant ces mots, qui lui étaient fami-

liers: « Travaillons toute notre vie, nous nous reposerons toute l'éternité ! » Je lui dis un jour que je pensais à chercher une condition, ne me sentant ni l'attrait ni le courage d'embrasser une vie de dévouement et d'abnégation comme celle du Sacré-Cœur : « Allez, allez, me répondit-elle, vous ferez comme les oiseaux, vous vous envolerez pour un peu de temps, mais vous retomberez au Sacré-Cœur. » Cette prévision s'est réalisée, car le spectacle des vertus de cette bonne Sœur dissipa peu à peu mes répugnances, et inclina mon cœur vers cette vocation qui, alors, ne me souriait nullement. Je me présentai en 1847 pour être admise dans la Société en qualité de religieuse coadjutrice. »

Cette bienveillante douceur, cette patience inaltérable qui semblaient ne coûter aucun effort à Marie Lataste, étaient, on ne l'a pas oublié, le fruit de longs et énergiques combats; elle les avait étudiées dans le Cœur de son divin Maître ; là aussi elle avait puisé cette surabondance de charité qui se montrait jusque dans ses moindres actes. Si elle était chérie de toutes dans sa famille adoptive, elle la payait de retour, et ces sentiments se peignent au naturel, mais d'une manière bien expressive, dans ce qu'elle écrivait, en 1846, à M. Dupérier, qui lui avait fait diverses questions sur la Société. Après lui avoir expliqué en peu de mots ce que sont les religieuses de chœur et les sœurs coadjutrices, elle ajoute : « Cette différence entre nous est purement extérieure. Nous sommes toutes sœurs dans le Cœur sacré de Jésus ; nous ne formons qu'un cœur et qu'une âme dans le Cœur adorable de Jésus. Le Sacré-Cœur est un corps, dont les membres ont

leur usage particulier pour tendre au même but, qui est la gloire du sacré Cœur de Jésus, la propagation de son culte et le salut des âmes ; c'est un chœur bien composé, dont les voix, faisant leurs différentes parties, forment un mélodieux concert. » (L. LIX, t. I).

Marie n'oublia, en religion, ni ses parents, ni ses amies, ni surtout ceux auxquels l'avaient attachée les liens de la reconnaissance et de la foi. Elle le leur témoigna par des lettres, peu fréquentes, il est vrai, mais pleines de tact, de sentiment et de piété. Ainsi, elle en adressa deux à M. le curé de Mimbaste : elle lui renouvelle ses remerciements et lui exprime avec effusion de cœur, mais toujours sans exaltation, le bonheur dont elle jouit dans l'état qu'elle a embrassé. Rien n'y dénote le besoin d'occuper d'elle, on y voit au contraire combien elle se mettait peu en peine de vivre dans l'esprit des autres, la rareté de ses lettres nous semble en être une nouvelle preuve. M. Dupérier lui écrivit le premier ; dans les deux réponses qu'elle lui fit, on remarque son humilité, le même oubli de ses intérêts personnels, et l'on a vu par ce que nous en avons cité avec quelle délicatesse elle y fait ressortir tout ce qui peut faire mieux connaître la Congrégation à laquelle elle s'est donnée. A son vieux père, elle réserve quelques détails extérieurs sur sa position, propres à l'intéresser, à le tranquilliser sur son sort, ainsi que sa mère. Pour sa sœur Marguerite, qu'elle avait si tendrement aimée, et dont elle sentait l'isolement depuis son départ, elle a de douces et affectueuses paroles, tout empreintes de sa dévotion au divin Cœur de Jésus. « Je suis sûre, lui dit-elle, entre autres choses, qu'au milieu

de tes peines, tu es heureuse de pouvoir aller chercher souvent à leur source les consolations divines que tu connais et que les âmes mondaines ne connaissent pas... On nous croit malheureuses avec Dieu seul; Dieu seul n'est-il donc pas la seule félicité, la seule joie de notre âme ?

« Unissons-nous, ma chère Sœur, pour bénir et aimer de plus en plus le Cœur adorable de Jésus si peu connu et si peu aimé, toi dans le monde, et moi dans la Société qui lui est consacrée... Quel bonheur d'être uni à ce Cœur, sanctuaire de toutes les vertus, à ce Cœur qui fait le bonheur des saints dans le ciel, et qui est la ressource, le soutien, la force, la consolation des âmes sur la terre !... » (L. LVII, t. 1er).

Peu de temps avant sa mort, elle écrivit à sa sœur Quitterie, mais celle-ci ne put pas lui répondre, ayant alors à la main un mal qui dura cinq années entières et qui fut jugé assez grave pour décider l'amputation. Dieu lui-même voulut guérir merveilleusement sa généreuse servante et elle put reprendre ses occupations habituelles. Nous regrettons de ne pouvoir pas citer quelque chose des mutuels sentiments de ces deux âmes héroïques si bien faites pour s'aimer et se comprendre.

Victoire B*** eut aussi sa part dans les souvenirs de son amie d'enfance : en lui faisant connaître la félicité qu'elle goûte au noviciat, elle lui souhaite de la partager, et termine un intime épanchement où se trahit la sensibilité de son cœur, en disant : « Aujourd'hui mes peines spirituelles ont fini, le calme et le repos sont dans mon âme, c'est avec bonheur que je te l'ap-

prends. Courage et confiance, ma chère amie, espérons toujours dans le Sauveur Jésus. » (L. LV, t. 1er).

Ainsi qu'on le voit, l'âme religieuse, en se donnant à Dieu, ne brise pas les liens que lui-même a formés. Marie Lataste en offre un exemple d'autant plus frappant qu'elle était plus dégagée de tout ce qui est purement naturel.

Mortification. Il est difficile de porter plus loin la mortification dans toute l'acception du mot, que ne le fit notre bonne Sœur, et d'arriver à une plus grande désappropriation de soi-même. Elle avait trop médité la passion de Notre-Seigneur pour ne point désirer la reproduire en elle. Dès le commencement de son noviciat, elle rendait ainsi compte de ses dispositions intérieures à la Mère Garabis. « Je ne puis contenter l'immense désir que j'éprouve de me consumer pour mon Dieu ! Faut-il donc répondre si mal à tout l'amour qu'il daigne témoigner à sa faible créature !... Ah ! si l'on savait tout le bien qui résulte pour une âme de l'amour de la croix et de l'humiliation ! Notre-Seigneur a daigné me l'apprendre, mais combien peu, hélas ! j'ai profité de ses divines leçons ! »

Telle était sa conviction, car plus on étudie et l'on comprend Jésus crucifié, plus on voit ce qu'il y a d'imparfait en soi, et de ce foyer sacré avait jailli pour elle de si vives lumières que les moindres taches lui apparaissaient et la remplissaient de confusion. De là naissaient ce besoin de purification par la souffrance, cette fidélité à ne perdre aucune des occasions d'immoler ses goûts, ses affections, les jouissances les plus légitimes pour devenir plus conforme au céleste modèle qu'elle avait

sans cesse sous les yeux. Elle eût voulu répandre son sang en témoignage de son amour et de sa foi, et souvent, Notre-Seigneur avait entretenu cette pieuse aspiration de son cœur en lui prédisant le martyre. « J'ai faim et soif de souffrances et de tribulations, écrivait-elle déjà en 1842. Viendront-elles? Je n'en sais rien. Si je n'en ai point, ma souffrance sera de ne pas souffrir, et mon martyre de n'être point martyrisée. »

Son martyre, pour être lent et caché, n'en fut pas moins réel, et peut-être ne fut-il que plus méritoire par sa continuité. Avec de tels sentiments, elle se réjouissait à la pensée d'une privation quelconque. « Quel bonheur, » disait-elle spontanément à une de ses sœurs, qui, dans une de ces rencontres exprimait un peu de peine, « quel bonheur d'avoir nn sacrifice à offrir à Notre-Seigneur! »

Ne pouvant, sans autorisation, pratiquer les austérités vers lesquelles son esprit de mortification l'aurait portée, elle était ingénieuse à trouver les moyens d'y suppléer; ainsi, on la vit à Conflans, pendant qu'elle était réfectorière, réserver habituellement pour ses repas les restes les plus dégoûtants. L'attention qu'elle mettait à dérober ses actes à tous les regards nous en a caché un grand nombre ; mais l'altération de sa santé fit surtout ressortir sa mort totale à elle-même.

Le changement d'air et de genre de vie n'eurent pas l'effet qu'on en avait espéré, et ses supérieures s'en inquiétèrent : les médecins consultés ne virent d'abord dans son état qu'une faiblesse générale, dont un régime substantiel joint à un exercice modéré triom-

pherait facilement ; Marie se conforma scrupuleusement à tout ce qu'ils ordonnèrent. Elle surmontait son extrême répugnance pour toute nourriture, et disait souvent, avec une douce gaieté : « C'est pour Dieu que je le fais. » Elle devait prendre trois ou quatre fois par jour de la viande froide ; la cuisinière lui ayant proposé d'en varier l'assaisonnement, elle le refusa : « Le médecin l'a ainsi réglé, répondit-elle, il ne faut rien changer de ce qu'il a prescrit. »

Cependant, ses souffrances ne diminuaient en rien le calme et la sérénité de cette vertueuse Sœur ; un courage tout puisé dans son amour pour la croix la soutenait encore au milieu des occupations que son oubli d'elle-même et le petit nombre des religieuses lui faisaient conserver. « Me trouvant cette année à Rennes, dit une des anciennes, j'ai été trois mois portière avec sœur Lataste, déjà bien malade ; je ne saurais rendre l'impression de sainteté qu'elle m'a laissée. Tout en elle respirait l'amour de Notre-Seigneur, et son humilité rehaussait à mes yeux ce que je voyais de parfait dans sa conduite. Je fus plus d'une fois frappée de la profondeur de ses réflexions sur les choses de Dieu, et, sans m'en rendre compte, je me sentais attirée vers elle. Mon âme se reposait et s'édifiait, surtout quand elle me parlait du mérite des souffrances qu'elle connaissait si bien. Les symptômes de plusieurs maladies paraissaient sur son pauvre corps débile, et néanmoins le sourire du contentement et de la paix était toujours sur ses lèvres. Je regardais comme une précieuse faveur la permission de m'entretenir avec cette excellente Sœur, qui sem-

blait ne plus vivre que dans le surnaturel et faire abstraction complète d'elle-même et de ses maux. Je la quittais fortifiée et pleine du désir de l'imiter. »

Le mal, qui s'aggravait chaque jour, prit tout-à-coup pendant le carême de 1847 des caractères sérieux : une enflure générale fit appréhender un commencement d'hydropisie. Le repos et la diète furent imposés à sœur Marie ; elle s'y soumit avec la même indifférence et la même douceur qu'elle avait montrées en suivant les décisions contraires, et telle était sa parfaite abnégation, qu'à ses derniers moments seulement, sa Supérieure apprit ce qu'elle en avait souffert. Faisant allusion à ces divers traitements, elle lui dit alors avec simplicité, mais sans amertume, que tandis qu'elle avait un excessif dégoût pour tout aliment, le médecin l'avait fait manger quatre ou cinq fois par jour, et qu'il l'avait laissée mourir de faim lorsqu'elle sentait un grand besoin de nourriture. Du reste, elle reconnaissait en cela une conduite toute spéciale de Dieu sur elle, et, dans le même sens, elle avoua encore, en une autre occasion, que tout ce que ses supérieures avaient voulu faire pour la soulager ne lui avait procuré qu'un accroissement de souffrance. Le divin Maître était jaloux de posséder cette âme si généreuse et si abandonnée à son bon plaisir, il avait hâte de la récompenser en mettant un terme à son exil.

Les soins qui lui furent prodigués semblèrent d'abord amener le résultat désiré et, après Pâques, on crut qu'elle entrait en convalescence. Elle descendait de temps en temps au jardin, où elle aimait à consi-

dérer les fleurs. Les élèves, heureuses de la revoir, s'empressaient de lui en apporter et se recommandaient à ses prières ; les quelques mots qu'elle leur adressait en les recevant, avaient un accent de piété, de reconnaissance envers l'auteur de tant de merveilles qui les pénétrait et ranimait leur foi. Tel était en effet le seul sentiment que produisait en Marie Lataste le spectacle de la nature. La dernière fois qu'elle put se promener un instant, une jeune postulante qui la soutenait lui fit remarquer la fraîcheur et la pureté de l'air, combien il était agréable de respirer le doux parfum qui l'embaumait. « C'est de la sensualité cela, » répondit la Sœur, montrant ainsi combien elle était éloignée de rechercher ce qui peut flatter les sens.

Toujours soumise à la volonté de son adorable Maître, elle ne désirait ni la vie, ni la mort. Une de ses sœurs la pressant de solliciter sa guérison : « Tout ce que Dieu voudra, répondit-elle, rien que ce qu'il voudra ; à la mort nous serons si contentes d'avoir souffert quelque chose pour lui ! »

Dans le courant d'avril, M. l'abbé Dupérier lui écrivit pour lui transmettre les demandes de diverses personnes qui désiraient recevoir par son entremise des lumières ou des conseils. L'humble Sœur fut alarmée à la pensée de sortir de la voie d'oubli et d'obscurité qui lui était si chère. Elle porta cette lettre à sa Supérieure, la conjurant de lui permettre de la déchirer et de garder le silence : elle exprimait ses appréhensions avec tant de force et de vivacité que la Mère de Kerouartz en fut toute surprise ; elle crut devoir l'enga-

ger à répondre avec simplicité et à dire quelles étaient ses dispositions. Marie se soumit, comme toujours; sa réponse, datée du trente du même mois, est pleine de tact et de mesure ; elle se termine ainsi : « Notre-Seigneur n'a rien changé de sa bonté à mon égard, bien qu'il ait changé de conduite. Il n'y a dans nos relations plus rien de douteux ni de sensible ; la voie par laquelle il me mène est une voie simple et commune, dans laquelle je jouis de la paix la plus profonde. » (L. LV, t. 1er).

On n'a pas eu d'autres renseignements sur son état intérieur à cette époque, et une dernière lettre qu'elle adressa peu après à sa sœur Marguerite n'a point été retrouvée. En la remettant à sa Supérieure, elle la pria de l'envoyer après sa mort, ce qui fut exécuté.

CHAPITRE VIII.

Dernière crise ; sœur Marie prononce les vœux de religion, reçoit le saint Viatique et l'Extrême-Onction ; sa mort. Eloges et regrets donnés à sa mémoire. Conversion opérée près de son lit funèbre.

Cependant, le moment approchait où devait se consommer par de cruelles douleurs le long et pénible martyre de la fidèle servante du Sauveur; bientôt elle allait entendre de nouveau la voix de son Bien-aimé, le contempler face à face.

Le dimanche, 9 mai, se trouvant assez bien, elle put communier à la messe de communauté, assista même à celle de neuf heures et passa le reste de la matinée dans le jardin, assise auprès de la chapelle, où elle espérait retourner pour les vêpres. Une expression de recueillement et de paix, plus grande encore que de coutume, se peignait dans sa physionomie; les élèves cherchaient des prétextes pour s'approcher d'elle, plusieurs lui apportaient dans ce but quelque fleur : elle les recevait avec un doux sourire, leur donnant en échange de bonnes et gracieuses paroles, empreintes de son union intime avec Dieu.

A midi et demie, elle entra dans une petite pièce du rez-de-chaussée pour dîner, et, fidèle jusqu'à la fin, elle essaya de vaincre sa répugnance en prenant un peu de nourriture ; elle n'y parvint qu'avec peine. Levant alors les yeux vers sa Supérieure, qui était présente : « Ma Mère, lui dit-elle avec l'accent de la soumission, je ne puis pas ! » La Mère de Kerouartz la rassura, l'engageant à ne point se forcer, et bientôt elle la quitta pour aller présider la récréation. Sœur Marie pressait la jeune fille qui la gardait de s'y rendre aussi, lui disant : « Il y a longtemps que vous ne vous y êtes pas trouvée, Louise, cela vous fera du bien ; je puis rester seule. » Heureusement celle-ci n'y consentit pas, car la malade ne tarda pas à ressentir les atteintes des affreuses douleurs d'entrailles qui, en peu d'heures, devaient la réduire à toute extrémité. Elle remonta dans sa chambre avec une grande difficulté et y fut prise d'une crise si violente que sa compagne crut ses derniers moments arrivés. Cependant, au milieu de ses atroces souffrances, Marie se préoccupait encore, comme à son ordinaire, de la fatigue qu'elle causait à celle qui lui donnait des soins. Dès que la Mère de Kerouartz put être avertie, elle accourut, et les médecins, promptement appelés, déclarèrent le danger imminent.

La préparation à la mort était chose facile pour une âme si pure et si dégagée ; aussi la Mère Supérieure lui annonça-t-elle sans crainte qu'on allait l'administrer et qu'elle prononcerait ses vœux.

Sœur Lataste avait accompli depuis plusieurs mois le temps fixé pour le noviciat ; mais on avait espéré la

voir reprendre des forces, et pouvoir lui procurer les jours de solitude qui disposent ordinairement à la consécration religieuse. De son côté, elle souhaitait ardemment s'unir à son divin Époux, mais se jugeant indigne d'une telle faveur, elle s'abandonnait pour cela, comme pour tout le reste. Sa joie et sa reconnaissance furent à leur comble quand elle apprit le bonheur qui lui était réservé.

La cellule de la mourante avait sept pieds de long sur cinq et demi de large ; c'était la plus convenable de la maison, aussi la lui avait-on donnée. Ce fut là que Notre-Seigneur lui fut apporté en viatique. Impossible de rendre la béatitude céleste qui parut sur son visage lorsqu'elle le vit entrer, et cependant son extrême faiblesse faisait craindre qu'elle ne pût pas dire la formule des vœux ; on hésita même pour savoir s'il ne serait pas prudent de lui donner d'abord l'Extrême-Onction. Mais, rassemblant toute son énergie, et tenant elle-même son cierge, elle demanda pardon à la communauté des mauvais exemples qu'elle croyait avoir donnés, ajoutant : « J'ai commis bien des fautes, mais *j'ai toujours fait tout ce que j'ai pu.* » Puis, elle prononça d'une voix claire et distincte ses engagements sacrés et reçut la sainte communion. Alors, donnant un libre essor aux sentiments dont son cœur surabondait, elle les épancha en aspirations pleines d'amour et de ferveur, les entremêlant de passages des psaumes et autres citations. « Est-il bonheur semblable au mien ?... s'écria-t-elle, je suis toute à Jésus-Christ... et pour toujours !... Je n'ai jamais aimé que lui... O beauté toujours ancienne et toujours nou-

velle !... » Elle répéta plusieurs fois ces paroles de saint Augustin, mais sans y ajouter celles dont il les fit suivre et qui ne pouvaient pas lui être applicables. L'aumônier, M. l'abbé Lemot, craignant que ces transports ne l'épuisassent, l'engageait à se modérer. Elle se tut immédiatement, comme pour faire acte de soumission, mais reprenant bientôt avec vivacité : « Non, non, ne craignez rien, dit-elle, cela ne me fatigue pas ; ce n'est pas moi, qui parle, c'est Dieu qui parle en moi et je ne puis me taire... » Et elle continua son brûlant colloque. On la vit pendant quelques instants comme absorbée et perdue en Dieu : les yeux élevés et fixés en haut, elle prononça lentement et avec intervalles ces mots : « O Divinité !... ô Trinité !... ô Unité !... ô Jésus !... » Trois des religieuses présentes crurent entendre qu'elle ajoutait : « Je vous vois !... » ce qui leur fit penser qu'elle pénétrait quelque chose des profondeurs du mytère de la très-sainte Trinité. Du reste, son action de grâces tout entière fut vraiment semblable à une extase d'amour. « Oh ! disait-elle, qu'on est heureux d'avoir aimé Dieu dès sa jeunesse !... je suis toute à Jésus-Christ !... Oh ! oui, mon Dieu, je suis bien à vous pour toujours... j'ai toujours été à vous de tout mon cœur... et je vais mourir toute à vous... Oh ! quel bonheur ! mourir épouse du sacré Cœur !... Quelle grâce !... je ne la méritais pas... mais, mon Dieu, vous savez bien que je n'ai jamais voulu que votre volonté en toutes choses... Oui, je suis toute à vous... toute à vous, mon Jésus !... » répétait-elle avec un accent indéfinissable, et elle reprenait encore : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle !...

Comme le cerf altéré soupire après les eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô Jésus... Oh ! venez donc prendre mon âme... C'est déjà l'avant-goût du ciel !...»

Sa figure était rayonnante, sa force ne pouvait être que surnaturelle et puisée dans l'amour qui la consumait. « Nous avions sous les yeux, disent les témoins de cette bienheureuse fin, un spectacle, non-seulement admirable et attendrissant, mais qui nous donnait une sorte de saisissement religieux, à la vue d'une âme paraissant jouir déjà de l'intuition divine. »

On ne peut reproduire entièrement ce qui s'échappait alors du cœur de sœur Lataste, et qui, coulant comme de source de ses lèvres, la tirait, pour ainsi dire, de sa nature. On l'avait toujours vue si calme, si attentive à ne rien laisser paraître d'extraordinaire au dehors, que son expansion causait un profond étonnement. « Mais, selon la Mère de Kerouartz, ce qui surtout ne peut se rendre, c'est l'expression, le regard : tout en elle était alors si parlant ! » Chacune s'efforçait, dans l'après-midi et dans la soirée, de pénétrer jusqu'à la porte de l'étroite cellule pour apercevoir encore et entendre cette chère mourante. Le Seigneur permettait que ce trésor caché se manifestât clairement au moment où il allait le dérober à la terre.

Cependant le travail de destruction de la nature suivait son cours : les douleurs étaient atroces, au dire des médecins, et de celles qui enlèvent ordinairement en cinq ou six heures, ce qui rappela et fit comprendre à plusieurs des religieuses la demande que Marie leur avait souvent réitérée de prier pour qu'elle ne perdît pas la patience. Sa seule plainte dans les moments les

plus pénibles était celle-ci : « Ma Mère, oh ! que je souffre !... » ou bien : « Ah ! qu'il faut souffrir pour mourir !... mais je suis l'épouse de Jésus crucifié... » Lorsqu'elle se sentait défaillir, on lui faisait respirer de l'eau de Cologne et on lui en frottait les tempes; elle le réclamait parfois, puis, aussitôt : « Que je suis sensuelle, disait-elle, il faudra que je sois bien mortifiée pour expier cela ! » On lui demanda si elle n'éprouvait aucune peine de mourir. « Vivre ou mourir, cela m'est égal, » répondit-elle.

Les crises étaient fréquentes, elle perdait alors connaissance, mais immédiatement après elle recouvrait toute sa présence d'esprit, parlait avec calme et même avec gaieté. Ainsi, elle dit en souriant : « Maintenant que j'ai fait mes vœux, j'ai dans l'idée que je ne mourrai pas ; mais ils seront toujours faits ;... cependant, si j'en reviens, je serai une religieuse de contrebande. » Appelant une fois sa Supérieure avec une sorte d'effroi : « Ma Mère, s'écria-t-elle, est-ce que Notre-Seigneur va me jouer un tour ? — Et lequel ? — C'est que peut-être je ne vais pas mourir... » Après une autre crise, elle dit encore à la même : « Je vous ai fait bien peur, vous avez cru que j'allais mourir... mais non, il ne me veut pas encore. » S'adressant également à la Mère de Kerouartz, elle lui avait dit : « Vous empêcherez le démon d'approcher, n'est-ce pas ? » Mais elle n'éprouva ni crainte, ni le plus léger trouble ; ainsi se vérifia ce qu'elle avait entendu son ange gardien répondre à l'esprit infernal, qui la réclamait pour sa proie : « Sa mort te mettra en fuite. »

Vers dix heures du soir, ses souffrances s'étant un peu calmées, M. l'aumônier se retira, croyant que cette bonne Sœur passerait encore la nuit. « Rempli d'admiration, ce digne ecclésiastique qui assistait pour la première fois une des nôtres, ne cessait ensuite de répéter : « C'est bien beau! c'est bien consolant de voir de telles morts !... Si c'est ainsi qu'on meurt au Sacré-Cœur, cela vaut bien la peine d'y vivre ! »

Le repos fut de courte durée, les crises recommencèrent et l'on croyait que chaque instant allait être le dernier. Les cruelles tortures qu'endurait la malade se traduisaient quelquefois par une altération profonde de ses traits ; mais la sérénité, une admirable douceur succédaient aussitôt, et sa patience ne se démentit jamais. On l'entendit même après des douleurs aiguës, s'écrier : « Oh ! que la mort est douce !... mon cœur se fend d'amour ! » Son visage avait alors un air de béatitude qui ne peut se rendre. Dans un moment où la force du mal lui arrachait des gémissements, la Supérieure craignit qu'ils ne fussent entendus des élèves, dont le dortoir était tout proche ; se rappelant combien l'obéissance avait été chère à Marie, elle lui dit : « Ne criez pas, ma petite Sœur, vous réveilleriez les enfants de Notre-Seigneur, qui reposent maintenant. » A l'instant, bien que la mourante ne donnât nul signe de connaissance, elle se tut et ne proféra plus la moindre plainte. Une des religieuses qui l'assistait, se trouvant seule avec elle pendant quelques minutes, lui confia ses commissions pour le ciel, elle répondit à tout avec une grande lucidité. C'est dans l'intimité de cet entretien qu'eut lieu l'ouverture

relative à ses souffrances intérieures, dont nous avons parlé.

Celles qui avaient obtenu de veiller auprès de cette chère Sœur, regardèrent ce privilége comme une des plus grandes grâces qui eût pu leur être accordée, et, après dix-sept ans, les souvenirs en sont demeurés parfaitement présents à leur mémoire, comme les impressions qu'elles en ont ressenties le sont à leur cœur. Aussi nous en ont-elles exactement répété les circonstances que nous avions déjà trouvées consignées dans la lettre annuelle de la maison de Rennes en 1847.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de terminer ce récit par ce que la Mère de Kerouartz, nous écrivait le 10 mai 1864.

« Aujourd'hui, anniversaire de la mort de notre bonne sœur Lataste, sa pensée ne m'a pas quittée : chaque instant de la nuit m'a replacée près d'elle ; je me suis crue présente à ces touchantes et consolantes heures d'agonie et de sentiments inexprimables, qui ne se sont pas reproduits pour moi depuis, bien que j'aie assisté à pareil moment plusieurs des nôtres, dont la fin a été fort édifiante. Ce qui a été dit en 1847 donne l'idée exacte de ce qui s'est passé ; les principaux élans de cette chère mourante ont été reproduits ; mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle terminait sa vie par une mort violente, dont les crises affreuses étaient beaucoup plus longues que les intervalles de calme ; c'est ce qui faisait mieux ressortir sa parfaite possession d'elle-même.

« Vivement pénétrée de la sainteté de cette âme,

dont l'héroïque vertu se dévoilait mieux à mon esprit, je me sentis portée à lui demander pardon de ce que je pouvais lui avoir fait souffrir, et je réclamai ses prières pour notre révérende Mère Générale, pour notre Société tout entière et pour moi. Aux premières paroles, Marie répondit par un regard expressif, où se peignait l'étonnement. Dans sa profonde humilité, elle semblait me dire : Pourquoi me dites-vous cela ? Elle me promit ensuite qu'elle ne m'oublierait pas, qu'au ciel elle garderait le souvenir de celles qui l'avaient comblée de tant de bienfaits sur la terre.

« A mesure que nous avancions vers le terme, sœur Lataste rentrait dans ce profond et paisible recueillement qui lui était devenu comme naturel. Nous lui parlions du ciel, vers lequel elle nous paraissait voguer à pleines voiles ; mais nous ne sentions pas la nécessitéde lui suggérer, ainsi qu'on le fait d'ordinaire aux mourants, ces recours à Dieu, ces invocations destinées à ranimer leur courage, leur confiance et leur foi. Comment l'exhorter à la patience, dont elle nous donnait le plus sublime exemple ?... Son union à Notre-Seigneur était visible ; son amour pour lui s'était manifesté de toute manière...

« Vers quatre heures du matin, ses yeux, avec une expression que je crois voir encore, semblèrent chercher quelque chose ; elle ne parlait plus, mais tout en elle respirait le sentiment de Dieu. Je m'efforçais de saisir sa pensée... Pour faire comprendre ce qui se passa dans cet instant, il est bon de dire que la chambre où nous nous trouvions était entourée de grands arbres, et de rappeler comment au printemps surtout, à cette

heure matinale, le réveil de la nature a je ne sais quel charme qui élève et transporte vers le Créateur de toutes choses. Une multitude d'oiseaux de diverses espèces faisaient retentir les airs de leurs chants et formaient un mélodieux et ravissant concert. Me reportant alors à ce que nous avions dit du bonheur de louer à jamais le Seigneur pendant l'éternité, l'idée me vint d'adresser ces mots à notre bonne Sœur : « Vous écoutez les oiseaux qui commencent leur louange à Dieu ? » Un gracieux sourire fut sa réponse, quelque chose d'ineffable parut dans son regard; je l'avais comprise... Si nous avons cité cette circonstance, minime en elle-même, c'est qu'elle était pour nous une nouvelle preuve de la pureté, de la simplicité de cette âme privilégiée; cette douce habitude de trouver son divin Maître dans une fleur, dans toute la nature, ne l'abandonnait pas à ce dernier et si grave passage du temps à l'éternité, où elle ne touchait plus pour ainsi dire à la terre.

« En effet, presque aussitôt après, elle baisa son crucifix et expira ; le ciel, nous en avions l'intime conviction, s'ouvrait pour la recevoir, elle échangeait les amertumes de l'exil pour les joies de la patrie. » C'était le 10 mai 1847.

M. l'abbé Lemot étant arrivé de bonne heure, ne pouvait se consoler de n'avoir pas été témoin de cette admirable fin ; il monta dans la petite cellule, et y trouva Louise, qui, n'ayant pas obtenu de passer la nuit, était accourue près de la défunte et l'invoquait déjà, tant était grande l'impression que lui avaient laissée ses exemples. Le digne ecclésiastique en était

lui-même si rempli qu'il ne put s'empêcher de les rappeler à la postulante, l'exhortant à imiter cette âme d'élite, pour mériter de partager un jour son bonheur.

« Un calme et une paix toute céleste, continue la Mère de Kerouartz, se répandirent dans la maison, elle en était comme imprégnée, chacune donna un libre cours aux sentiments d'admiration que les vertus de sœur Marie avaient inspirés et aux regrets de l'avoir perdue. On se pressait à l'envi pour la contempler, car les traces de ses cruelles souffrances s'étaient complétement dissipées ; elle n'avait rien de la pâleur de la mort et ses traits avaient repris une sorte de vie ; une angélique innocence était peinte sur son front et l'on eût dit qu'elle dormait d'un sommeil paisible. Les personnes qui lui rendirent les derniers devoirs ont même assuré que ses membres conservèrent leur flexibilité [1].

« A cause de la petitesse de notre local, j'eus la pensée de placer notre chère défunte dans ma propre chambre dont l'abord était plus facile. J'ai toujours éprouvé quelque chose de pénible, une sorte de répulsion pour les morts, qu'en pareilles occasions je conserve plus ou moins de temps ; mais cette fois, je ne sentais aucune crainte : séparée par un simple paravent de cette couche funèbre, je me livrai aux occu-

[1] Nous avons entendu l'une d'elles nous l'attester ; voyant que le corps de Marie se ployait avec la plus grande souplesse, elle en témoigna son étonnement à la Mère Assistante, ajoutant qu'elle avait toujours cru que les morts étaient roides : « Cela est vrai ordinairement, lui répondit celle-ci, mais les saints ne sont pas comme les autres. »

pations, que m'imposait le devoir, je les interrompais pour aller auprès de sœur Marie comme si elle n'eût été qu'endormie, et je pris même plusieurs heures de repos sur mon lit qui se trouvait vis-à-vis du sien. »

D'autres nous ont également assuré que leurs appréhensions avaient totalement disparu pour faire place au sentiment du bonheur dont jouissait déjà la fidèle épouse de Jésus crucifié. On ne songeait, en la voyant, qu'à la prier et à souhaiter une mort semblable à la sienne.

Les élèves partagèrent l'impression de la communauté ; l'éloge de sœur Lataste était le sujet de toutes leurs conversations et elles répétaient qu'elles avaient auprès de Dieu une nouvelle et puissante protectrice. Loin de ressentir cet effroi, si naturel à leur âge, en pensant qu'une dépouille mortelle reposait si près d'elles, c'était à qui ferait plus d'instances pour obtenir d'aller la visiter, de prier près de ces restes bénis sur lesquels un rayon de la paix du ciel semblait être descendu. Un miracle de grâce s'accomplit alors pour l'une d'entre elles : nous le trouvons consigné dès 1847 dans la circulaire que nous avons citée. Melle A***, âgée de seize ans, avait jusque-là peu répondu aux soins dont elle était l'objet. Les influences de la piété n'avaient pas pu triompher des difficultés de son caractère qui donnait de pénibles appréhensions pour l'avenir. Retenue pendant quelque temps à l'infirmerie, elle avait connu et apprécié sœur Lataste ; nous la laisserons rendre compte elle-même du jugement qu'elle en portait et de ce qui eut lieu dans la circonstance que nous rappelons. Aujourd'hui mère de famille, elle

écrivit à la Mère de Kerouartz, en juillet 1862, une lettre dont nous extrayons le passage suivant.

« Pendant les trop courts instants que j'ai vécu au Sacré-Cœur avec cette sainte, j'ai trouvé en elle l'exemple de toutes les vertus. Celles qui m'ont le plus frappée sont : sa grande humilité, sa tendre dévotion au Cœur de Jésus, dont elle était l'épouse, son excessive douceur et sa candeur angélique. J'avais pour cette Sœur une sincère affection et une vénération plus grande encore; je lui devais bien de la reconnaissance, elle m'avait prodigué de si bons soins!

« Depuis longtemps elle était souffrante, mais conservait toujours la même patience, la même résignation. Je la rencontrai un jour et lui dis : « Ma bonne Sœur, vous souffrez beaucoup? — « Mais non, mademoiselle, me répondit-elle, je suis bien heureuse de souffrir ce que je souffre. Bientôt, je l'espère, je vais aller voir mon Jésus... Il est bien doux de mourir quand on a tout quitté pour Dieu et qu'on l'aime uniquement! » Ces paroles me pénétrèrent vivement et me firent faire de sérieuses réflexions ; comme cette sainte Sœur j'aurais voulu être toute à Dieu.

« Cet entretien fut le dernier que j'eus avec elle, je ne la revis plus que sur son lit de mort : dire ce que j'éprouvai alors serait difficile ; ce sont de ces choses qui se sentent, mais qui s'expliquent peu. Sur mes instances, Madame et bonne Mère, vous me permîtes de visiter cette Sœur chérie, ce que je regardais comme une faveur ; quelque chose m'attirait vers elle. Je crois la voir encore sur son lit de repos, entourée de fleurs, les mains jointes, la figure rayonnante de joie. J'eus

en ce moment comme un avant-goût du bonheur du ciel ; il me sembla l'apercevoir près de son Jésus, dans une extase d'amour, intercédant pour moi qui la priais, la regardant comme une sainte. Je ne tenais plus à rien sur la terre, j'étais disposée à faire tous les sacrifices. Je me sentis pleine de bonnes résolutions et de courage pour les mettre en pratique. A partir de ce jour, il doit vous en souvenir, je pris beaucoup sur moi-même, et j'ai obtenu par l'intercession de cette chère Sœur des grâces de force pour me surmonter. C'est à elle que j'ai dû ma conversion. »

Il n'est pas inutile d'ajouter que cette jeune personne avait une extrême frayeur des morts ; elle entra dans la chambre les yeux fermés et toute tremblante ; après une courte prière, elle jeta un regard sur la défunte, et dès lors on la vit demeurer immobile, longtemps absorbée dans une fervente méditation, ne paraissant plus faire attention à ce qui se passait autour d'elle. Fidèle aux divines impressions qu'elle avait reçues, elle acheva le mois de Marie avec une touchante piété, donna les témoignages les plus humbles et les plus sincères de son repentir et devint bientôt un modèle de vertu. Aussi, à la fin de l'année scolaire, ses compagnes surprises et édifiées de son changement lui décernèrent à l'unanimité le ruban de mérite.

Cette entière transformation fut durable, et, plus tard, la Mère de Kerouartz citait ce fait pour prouver l'heureuse influence que peut avoir la vertu sur les enfants.

Une jeune religieuse qui l'entendait, avoua qu'elle

avait eu besoin de toute la confiance que lui inspirait sa Supérieure pour croire que l'élève qu'elle voyait si pieuse, si modeste, si polie, si dévouée eût jamais pu être aussi difficile qu'on la lui dépeignait : « Je me souviens, dit-elle, de lui avoir vu faire des actes de vertu que, toute novice que j'étais, je n'aurais peut-être pas eu le courage d'accomplir. »

CHAPITRE IX.

Témoignages rendus sur les vertus et la sainteté de sœur Marie Lataste; commencement de la réalisation des promesses que Notre-Seigneur lui avait faites. Conclusion.

Quelque soin qu'eût pris Marie Lataste de se cacher, partout la perfection de ses œuvres l'avait trahie: « C'est une sainte qui va au noviciat, » avait dit la Mère du Boisbaudry, lorsqu'elle la vit quitter la rue de Varennes; plus tard, appelée elle-même à Conflans, pour y être maîtresse des novices, elle dit à sa sœur, en lui montrant Marie qui travaillait à l'écart : « Voyez-vous cette jeune novice, elle sera un jour une grande sainte. »

La Mère de Gramont s'étant rendue à Conflans, demanda des nouvelles de la postulante, qu'elle y avait envoyée, et dit à la Mère Garabis, avec l'accent d'une conviction sincère : « Pour moi je crois que c'est une sainte fille. » Or, pour qui a connu la Mère de Gramont, son expérience, son jugement calme et sa prudente réserve lorsqu'il s'agissait d'accueillir les choses extraordinaires, ce simple éloge mérite d'être

apprécié. Il avait d'autant plus de valeur sur ses lèvres que la Sœur avait dû lui faire de la part de Notre-Seigneur des communications pénibles, et lui annoncer de douloureuses épreuves.

La révérende Mère de Charbonnel, Assistante générale de la Société, qui avait emmené Marie Lataste à la fondation de Rennes, en conserva un souvenir plein d'édification. En manifestant parfois ses appréhensions au sujet des événements que l'on redoutait pour l'Église et pour la France et qui eurent lieu en 1848, elle s'appuyait sur ce qu'elle les avait entendu annoncer par la Sœur, exprimant tout à la fois la vénération que lui inspiraient ses vertus et sa confiance entière en ses paroles.

Consultées individuellement, au moment de la première publication des œuvres de Marie Lataste, sur les souvenirs qu'elles avaient conservés de la vertueuse Sœur, toutes celles qui l'avaient connue ont été unanimes dans leurs dépositions. Nous les avons reproduites fidèlement, bien que pour éviter des longueurs, nous n'en ayons pas toujours donné le texte. Quoique dispersées dans les divers pays où le Sacré-Cœur a des établissements, et ne pouvant par conséquent pas s'entendre, elles n'ont eu qu'une voix pour redire, après quinze ans et plus, l'édification que leurs rapports avec cette bonne Sœur leur avaient toujours procurée. Leur impression générale est celle que laisse la sainteté.

Quant à la communauté de Rennes, les dépouilles mortelles de sœur Marie étaient depuis longtemps confiées à la terre, que son souvenir demeurait vivant en

chacune. Ces mots : « Je veux devenir une sœur Lataste » étaient souvent répétés, et servaient à toutes d'encouragement à la pratique des vertus religieuses. Une des sœurs, fort jeune encore, languissait minée par une maladie de poitrine; on attribuait un jour sa joyeuse sérénité à une amélioration obtenue dans son état: « Vous vous trompez, reprit-elle, mais pour devenir une sœur Lataste, il faut porter sa croix avec allégresse. Oh! si je pouvais mourir comme elle!... »

On lisait à certaines époques aux sœurs coadjutrices les résolutions dont nous avons déjà parlé, pour les animer à se renouveler ou à persévérer dans l'esprit de leur sainte vocation: elles y trouvaient les caractères d'une vertu consommée, telle qu'on la dépeint en saint Louis de Gonzague et autres, qui, en peu de temps, ont fourni une longue carrière ; les plus faibles se demandaient parfois s'il leur serait possible d'approcher jamais d'un si parfait modèle. Toutes aimaient à en parler, et rappelaient à l'envi les exemples dont elles avaient été témoins. Il fallait qu'ils eussent été bien frappants, car la première année de cette fondation, les religieuses étaient en si petit nombre, et le travail si considérable et si absorbant qu'il leur permettait à peine de se voir, de communiquer ensemble, on dirait presque de se connaître.

« Sans cesse, dit une ancienne, qui fut envoyée à Rennes trois ans après la mort de sœur Marie, j'entendais revenir en récréation le récit de ses derniers instants; je l'attribuais, je l'avoue, à un pieux enthousiasme que le temps affaiblirait. Le temps a marché, mais l'impression, au lieu de s'affaiblir, justifie ce

que dit la Sainte Ecriture : « La mémoire du juste est éternelle. »

Enfin, le 19 mai, M. l'abbé Dupérier ayant appris que Marie Lataste avait cessé de vivre, écrivit à la Mère de Kerouartz une lettre, dont nous croyons devoir reproduire ici la majeure partie tant elle nous a semblé digne d'être citée en témoignage de la sainteté de celle qu'il avait un jour traitée de visionnaire.

Madame,

« J'ai appris aujourd'hui la nouvelle de la perte que vous avez faite d'une de vos sœurs, Marie Lataste. Je ne sais si, à cette occasion, il faut vous faire des compliments de condoléance, ou vous féliciter de ce que vous avez une protectrice de plus dans le ciel. Car j'ai la plus grande confiance que c'est une sainte.

Cette fille m'était connue depuis deux ou trois ans, lorsqu'elle entra au noviciat du Sacré-Cœur. Elle fut toujours un modèle de vertu dans sa paroisse. Quoiqu'elle n'eût jamais reçu d'instruction et qu'elle ne fût jamais allée à l'école, n'ayant reçu que quelques leçons de sa mère, qui ne savait presque rien, elle a cependant écrit d'une manière claire, précise et étonnante une infinité de choses sur la religion, sur la piété et sur la vie mystique. Ces écrits avaient été soumis à mon examen et je les avais moi-même fait juger par d'autres, et ils ont été trouvés merveilleux par tous ceux qui les ont lus. Ils renferment quelques prophéties, une entre autres qui paraissait annoncer sa mort prochaine.....

Je vous serais infiniment obligé, Madame, si vous

aviez la bonté de me donner quelques renseignements sur la manière dont cette jeune Sœur a terminé sa vie et sur la bonne idée qu'on a eue d'elle soit au noviciat, soit dans votre maison de Rennes. Je ne ferai de ces renseignements que l'usage que vous voudrez que j'en fasse. Un jour ils pourraient peut-être, avec ceux que nous avons déjà, servir à procurer la gloire de Dieu et l'édification des âmes.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

(Signé) Dupérier,
Professeur de théologie au séminaire de Dax

Telles furent la vie et la mort de cette humble Sœur; ses écrits achèveront ce que nous n'avons pu qu'ébaucher. Il est permis de croire que si, dans ses impénétrables desseins, Dieu a voulu jusqu'ici exaucer la prière de sa servante en la laissant inconnue, le moment est venu où se vérifieront ces promesses qu'elle avait entendues de la bouche du Sauveur : « Je rendrai votre nom illustre parmi les dévots au sacrement de mon amour... » et celles-ci : « Tout ce que je vous ai dit se répandra dans le monde et ce sera pour le bien d'un grand nombre. » Ce n'était pas pendant son court passage ici-bas que ces paroles, et bien d'autres, devaient avoir leur accomplissement : il fallait même que la lumière fût cachée et comme ensevelie sous le boisseau pour en faire un jour ressortir tout l'éclat. En effet, si Marie Lataste, se faisant mieux connaître, eût été reçue comme religieuse de chœur, que l'on eût ajouté aux connaissances qu'elle possédait celles, qu'au moyen de l'étude, sa rare intelligence lui per-

mettait d'acquérir, elle fût certainement devenue un des sujets les plus capables qu'ait jamais eus le Sacré-Cœur. Mais alors on n'aurait pas manqué d'attribuer ses œuvres à ses moyens naturels, de dire qu'au moins elle les avait depuis son entrée retouchées et perfectionnées, tandis que l'on est forcé d'y reconnaître évidemment le doigt de Dieu.

Aussi, à la lecture de ces écrits, des personnes de tout pays, de toute condition se sont déjà senties fortifiées dans le désir de devenir meilleures, d'aimer plus ardemment, de servir avec plus de générosité Celui dont le Cœur s'est dévoilé avec tant de bonté à sa fidèle servante. D'autres, qui avaient eu le malheur de s'éloigner du devoir, se sont rendues à l'appel de la grâce, on en a vu même embrasser la pratique des conseils évangéliques.

Nous pourrions, si la discrétion ne s'y opposait, citer plus d'un exemple du bien qu'ont produit ces écrits; mais nous en trouvons un, déjà consigné par monsieur l'abbé Darbins dans la première édition et nous le rappellerons ici. Monsieur le Curé avait communiqué les premiers cahiers de Marie Lataste à un magistrat distingué de la ville de Dax; celui-ci lui en témoigna sa reconnaissance, ajoutant : « Cette lecture m'a fait un bien si grand que je ne pourrais l'exprimer. Je puis cependant vous en donner une idée. Dieu a sauvé les jours de ma fille qui a été si dangereusement malade; ma douleur eût été telle en la perdant, que je ne lui aurais certainement pas survécu ; aujourd'hui après cette lecture je suis prêt à tous les sacrifices ; j'aurai le courage de tout supporter et

de dire à Dieu : Que votre volonté soit faite ! Je ferai même volontiers le sacrifice de ma vie et je mourrai content. »

Nous pouvons assurer aussi qu'un grand nombre de personnes se sont senties portées à invoquer l'humble paysanne de Mimbaste, devenue l'épouse du Roi des rois, et en ont obtenu des grâces signalées. Malheureusement, on ignore jusqu'à présent le lieu où repose son corps. Peu de jours après sa mort, la Supérieure s'informa si l'on avait mis sur sa tombe une croix, avec l'inscription d'usage dans la Société du Sacré-Cœur, et voulant réparer sans délai cette omission, elle fit interroger le gardien du cimetière pour qu'il indiquât la sépulture. La réponse fut que plusieurs enterrements ayant eu lieu le même jour, il était impossible de donner aucun renseignement précis. La Mère de Kerouartz se rappelant alors ce que la Sœur lui avait souvent répété qu'elle demandait à Dieu d'être ignorée après sa mort comme elle l'était pendant sa vie crut voir en cette circonstance une permission d'en haut, et s'abstint de faire d'autres démarches qui, à cette époque, eussent facilement amené le résultat désiré. On ne peut guère s'expliquer autrement cette conduite, et, pour s'en consoler, on a besoin d'espérer qu'à un moment marqué dans ses impénétrables desseins, le divin Maître manifestera sa puissance et exaucera enfin les supplications qui lui sont adressées pour recouvrer les précieux restes de sa fidèle disciple.

En attendant cette grâce, unanimement sollicitée au Sacré-Cœur, la pauvre petite cellule, où s'est con-

sommé le sacrifice de cette âme si pure et vraiment héroïque, est aujourd'hui transformée en un modeste oratoire dédié au Cœur adorable de Jésus. Là, beaucoup d'ecclésiastiques et de laïques demandent à venir prier ; là surtout les religieuses de la communauté vont souvent méditer les pieux souvenirs qui s'y rattachent et, rendant grâces au Seigneur de leur avoir montré de tels exemples, elles s'animent à marcher sur les traces de celle qu'il a daigné dans son amour leur donner pour sœur sur la terre, et dont elles ont plus d'une fois éprouvé le crédit dans le ciel. Pleines de reconnaissance, elles expérimentent la vérité des paroles que dit le Sauveur en terminant la parabole de l'olivier, si bien réalisée en Marie Lataste. « *Heureux est le parterre, où le roi transporta la plante du désert !*

CHAPITRE X.

Aperçu général sur les écrits de Marie Lataste, sentiment de diverses personnes à leur sujet.

Après avoir montré ce que fut cette humble et simple villageoise envers laquelle le Seigneur a été si prodigue de ses dons, nous croyons utile de mettre sous les yeux des lecteurs un aperçu général des écrits qu'elle a laissés, et où se trouvent consignées les instructions dont elle a fait constamment la règle de sa conduite. Pour cela, nous nous bornerons à résumer l'appréciation qui en a été faite par des ecclésiastiques capables d'en juger et compétents d'ailleurs en la matière.

Les œuvres de Marie Lataste, telles qu'elles ont été publiées par M. l'abbé Pascal Darbins, neveu de l'ancien curé de Mimbaste, se composent de deux parties distinctes. L'une renferme ses lettres, écrites, à l'exception de sept seulement, avant son entrée au Sacré-Cœur. Elle y répond à différentes questions que lui avait adressées son directeur sur les circonstances de sa vie et sur les faveurs qu'elle avait reçues de Notre-

Seigneur. Elle y traite aussi de divers sujets de dogme, de morale ou de piété, soit pour compléter ce qu'elle en a déjà écrit, ainsi qu'elle le dit elle-même, soit pour rendre compte d'instructions nouvelles qu'elle venait de recevoir. Plusieurs de ces lettres ont été trouvées singulièrement remarquables. On cite entre autres les 1[re], 2[e] et 3[e] du tome III, relatives à la nécessité d'avoir un directeur, à la manière de se conduire vis-à-vis de lui, et aux qualités qu'il doit avoir ; celle du même tome qui traite de l'union de l'âme avec le corps, des facultés de l'âme et du rôle de chacune ; la 13[e] qui a pour sujet Jésus en croix, etc. Du reste, on a vu dans la présente notice assez de fragments de ces lettres pour en avoir une idée. L'autre partie des écrits, qui est beaucoup plus importante, renferme la série des instructions que Marie Lataste dit avoir reçues du Sauveur : [1] « Ces instructions embrassent dans ses lignes principales l'enseignement catholique tout entier : dogme, morale, spiritualité. Voici les différents chefs de doctrine qui y sont développés : Dieu et la création ; rapports généraux de Dieu avec les hommes ; — Jésus-Christ, ses fonctions dans l'économie divine, les principaux mystères de sa vie ; — la sainte Vierge Marie, sa médiation, ses mystères ; — les bons anges, les démons et leurs relations avec les hommes ; — le ministère sacerdotal, le chrétien et ses devoirs ; — la religion en général et les grands actes de religion : la communion, la confession et la prière ; — la loi de l'épreuve et des mortifica-

[1] Rév. Père Toulemont. Études religieuses, historiques et littéraires par des Pères de la Compagnie de Jésus. N° 7, année 1863.

tions ; — la grâce, ses divisions, ses opérations ; — les vertus théologales et cardinales, les dons du Saint-Esprit ; — les péchés, leurs causes, leurs espèces ; — les relations diverses des hommes ou les devoirs des différents états, la vocation religieuse ; — les fins dernières de l'homme ; — le passé figure de l'avenir, ou l'explication allégorique de quelques faits de l'ancien Testament.

« Ces matières se trouvent traitées dans une multitude d'ouvrages. Peut-être pourtant n'en est-il aucun qui, comme celui-ci, renferme dans un espace aussi restreint, un ensemble de doctrine plus riche et plus complet. On y découvre, en effet, une vaste exposition de toutes les grandes vérités dogmatiques, avec les applications morales les plus variées, et tous les principes fondamentaux de la vie spirituelle.

« Ce livre a le rare mérite d'unir l'abondance, la concision et la clarté. Malgré l'extrême condensation des matières, le style est facile, clair et limpide. Les mystères les plus élevés sont exposés avec une grande hardiesse d'expression, et, presque toujours, avec un bonheur singulier de langage. Le mot est net, ferme, sûr, parfois d'une précision étonnante [1]. Cette dernière qualité se remarque même dans les tableaux et les descriptions que l'on serait le plus tenté de prendre pour des effets de l'imagination. Tout y est sobre, bref, et en même temps calme. Aucune trace d'amplification ni d'exaltation. Chaque page, au contraire, semble porter l'empreinte d'un esprit didactique, je

[1] Voir, t. II, p. 57 et suivantes, un dialogue sur la prédestination qui est vraiment merveilleux.

dirais volontiers *positif* dans sa manière de penser et de dire. Ce n'est pas que le ton ne s'élève par moments à une grande hauteur et qu'il n'acquière parfois une énergie extraordinaire ; mais la simplicité, une simplicité pleine d'aisance, de noblesse et d'onction, forme le caractère le plus saillant et comme la note dominante de ce style.

« Quelques courtes citations ne seront pas de trop pour justifier ces appréciations. Voici d'abord une page de psychologie chrétienne :

« Quand l'entendement a jugé une chose, il la présente à la volonté comme à la reine et à la supérieure des autres facultés. Si ce qui lui est proposé lui plaît, la volonté l'agrée ; s'il en est autrement ou qu'elle s'en défie, elle le renvoie à l'entendement et demande un second conseil. L'entendement scrute de nouveau dans la mémoire et l'imagination, et tâche de faire agréer ce qui se présente. — Le démon accourt toujours dans le conseil qui se forme parmi les facultés de l'âme ; il cherche à répandre ses ténèbres et à faire réussir le plaidoyer selon ses vues. — Mais la volonté a un censeur, un témoin de ses actions, une voix qui lui dit qu'ils sont bons ou mauvais, qu'elle peut agréer ou refuser ce qui lui est présenté ; c'est la conscience. — Si la volonté agit contre le sentiment de la conscience, celle-ci élève sa voix qui n'est autre que la voix de Dieu, et qui est chargée de reproches amers et incessants. Si la volonté agit selon le sentiment de la conscience, tout se conserve en bonne harmonie et en paix parmi les facultés de l'âme, parce qu'elles sont réglées selon le bien... La raison est la lumière de la

volonté ; la conscience, la voix qui lui dit de marcher selon cette lumière. » (T. III, p. 306 à 311).

Quoi de plus touchant que les paroles suivantes?

« Mon âme surabonde de joie quand Jésus me parle de lui-même ou qu'il se montre à moi ; et ma joie n'est pas moindre quand il me parle de sa Mère, quand elle apparaît à mes yeux, ou qu'elle vient me parler elle-même. Lorsque Jésus me parle de Marie, il me parle de lui-même ; quand je vois Marie, je vois Jésus ; quand Marie m'entretient et me fait entendre sa voix, il me semble que c'est Jésus qui parle. Je ne mets point de différence entre la voix de Jésus et la voix de Marie. Si j'avais les yeux du corps ou de l'âme fermés, et que j'entendisse Jésus et Marie, sans les voir, je ne saurais dire quelle est cette voix. J'ai remarqué pourtant que la voix de Marie est toujours pleine de douceur, de bonté, de tendresse, et que la voix de Jésus est quelquefois sévère et prend un accent de justice ou de menace que je n'ai jamais reconnu en Marie. La voix de Marie est toujours la même ; d'une douceur inexprimable envers les justes comme envers les pécheurs. Pourquoi cela? Je ne sais ; mais ce que je sais, c'est que Marie est mère du Fils de Dieu mort sur la croix, et qu'elle est notre mère... O Marie ! mère de Jésus et ma mère, je vous aime, je vous bénis, je vous loue, je me donne à vous ! » (T. II, p. 167.)

Enfin quelle énergie dans cette description des tourments des réprouvés?

« O mon Dieu ! quelle haine dans leur âme contre vous ! quelle haine contre eux-mêmes ! quelle haine contre ceux qui les ont entraînés au péché ! Est-ce

qu'il ne sort point du plus intime de ces âmes comme des orages d'imprécations, de malédictions, de blasphèmes, d'injures, de menaces qui sillonnent les enfers pour en raviver les flammes à jamais ?... » (T. III, p. 350.

Nous avons pris ces passages presque au hasard. Une foule d'autres, non moins remarquables, se pressaient sous nos yeux.

« En résumé, nous croyons être dans la stricte vérité et non sous l'impression d'un enthousiasme exagéré, quand nous disons que les écrits de Marie Lataste ont une grande valeur, soit par les richesses du fonds, soit par les qualités de la forme. »

M. P. Darbins et d'autres après lui ne craignent pas de dire que le style de cet ouvrage rappelle celui de la Bible. Il est certain qu'à envisager ce travail sous le seul rapport littéraire, il est impossible à une fille de la campagne, laissée à ses moyens naturels. Or, l'éducation intellectuelle que Marie a reçue de sa mère n'a pas pu lui fournir les éléments d'un tel style ; elle ne les a pas puisés dans ses lectures, car elle n'a eu entre les mains qu'un petit nombre d'ouvrages, la plupart fort communs. Si l'on ajoute à cela que sa langue habituelle était le Gascon, comment expliquera-t-on de semblables écrits sans un secours surnaturel spécial ?

Qu'en dira-t-on donc si l'on considère les richesses du fonds? Marie Lataste dans ses œuvres donne les enseignements les plus salutaires et les plus élevés par rapport à Dieu. Quelles pensées sublimes n'y exprime-t-elle pas sur la puissance, la sagesse, la miséricorde,

la justice, la sainteté, enfin sur toutes les perfections de Dieu ? Elle parle des mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption avec une profondeur d'idées et de connaissances égale, quant au fond, à celle des grands docteurs de l'Église. Elle présente les questions les plus ardues, celle de la prédestination, par exemple, et les résout avec une simplicité et une clarté accessibles aux intelligences les moins développées. En quelques pages elle a réuni ce que les meilleurs théologiens ont écrit de plus important sur la grâce, les vertus et les péchés. Tout y est présenté avec un ordre, une méthode, une netteté dignes d'un savant consommé.

Il est vrai cependant de dire que l'on rencontre dans la partie dogmatique de ces écrits quelques expressions inexactes où certains critiques ont cru voir des erreurs, et même des hérésies. Des notes dues à un éminent théologien et placées dans cette seconde édition des œuvres de Marie Lataste, relèvent les passages susceptibles d'être sérieusement incriminés, et les rectifient ou les expliquent par des textes pris dans les mêmes œuvres. Déjà la majeure partie de ces réfutations et de ces développements se trouvaient dans la revue périodique que nous avons citée; le rév. P. Toulemont en termine l'exposé en disant que « ce petit nombre de textes défectueux est dispersé dans un vaste corps d'enseignement d'une irréprochable exactitude, et que la plupart des difficultés s'atténuent ou disparaissent quand on étudie la doctrine dans son ensemble.

« Il n'y a guère de témérité, ajoute-t-il, à dire que la

pensée de Marie Lataste n'est jamais erronée : c'est plutôt l'expression, comme parle Mgr l'évêque d'Aire, qui, parfois, a manqué d'exactitude.

« Il est clair, dit encore le même Père, que ces paroles inexactes ne peuvent avoir été dictées par Notre-Seigneur ; mais Marie Lataste a grand soin, dès le commencement de ses écrits, de déclarer expressément qu'elle ne peut pas exprimer tout ce qu'elle a entendu [1]. Ailleurs elle dit : *Je n'ai pas parlé comme le Sauveur, mais comme j'ai su et comme il me l'a permis* : et dans plusieurs endroits, qu'elle n'entend pas seulement Jésus quand il parle, mais qu'elle le comprend dans son regard, dans son maintien... qu'elle ne trouve pas d'expression pour rendre ce qui lui a été montré sans qu'on proférât une parole...

« Faut-il s'étonner alors que les termes propres lui aient quelquefois manqué ? Est-il surprenant enfin qu'une pauvre paysanne n'ait pas toujours parlé avec la rigueur du langage théologique en rapportant, après deux ans d'intervalle, un système d'enseignement qui embrasse plus d'un volume et qui traite des questions les plus délicates et les plus ardues ? »

Enfin, nous renverrons le lecteur aux principes que nous avons exposés, page 61, t. 1er, d'après plusieurs théologiens distingués [2]. S'il en fait ici l'application, il ne s'étonnera pas qu'une personne, dont Dieu n'a point fait son organe authentique, ait pu faillir quelquefois dans l'expression de sa pensée, comme il est arrivé

[1] Tome II, p. 11.

[2] Voir aussi la dissertation sur les révélations privées qui commence le 1er volume des œuvres.

à plusieurs saintes dans leurs écrits en semblable matière.

La partie morale des œuvres n'est pas moins recommandable que la partie dogmatique. La morale n'est que l'application du dogme, elle en est l'indispensable conséquence.

Après avoir présenté la vérité dans tout son jour, Marie Lataste la fait aimer : elle saisit en quelque sorte l'âme et la pose dans la voie seule bonne et seule vraie. Elle l'y entraîne, malgré les obstacles que la nature déchue lui fait rencontrer, car sa parole est si persuasive, elle a tour à tour tant de force et tant d'onction qu'il est presque impossible de lui résister.

Elle ne s'adresse pas seulement aux âmes pieuses pour leur faire mieux connaître les vertus et les devoirs de la vie spirituelle ; mais, ce qui est humainement inexplicable dans une jeune fille vivant isolée du monde, elle semble avoir compris les principales plaies de notre siècle et les remèdes qu'il convient d'y appliquer, ses maximes mensongères et ce qui doit en prévenir les funestes effets.

Ainsi, il est difficile de peindre avec des traits plus saisissants les suites déplorables de l'indifférence religieuse, l'ingratitude des hommes qui s'abandonnent à leurs passions, le malheur des familles, des cités, des empires qui s'éloignent de Dieu, et de les rappeler au devoir avec plus de douceur et de suavité.

A l'amour déréglé des sciences et des arts qui, de nos jours, fait trop souvent oublier la science seule indispensable, elle oppose la nécessité de connaître Dieu, sa volonté, ses commandements, les moyens

enfin qui mènent à l'unique et véritable bien.

Elle combat la soif insatiable des richesses et des plaisirs, le luxe qu'elle entraîne à sa suite, l'ambition qui se rencontre parfois jusque dans la misère, et pour le pauvre, comme pour le riche elle a des leçons et des encouragements.

Marie Lataste a même une parole pour ceux à qui il a été dit : « Allez et enseignez les nations. » Elle montre la grandeur et la dignité du sacerdoce, la sublime mission des ministres qui en sont revêtus ; mais elle appuie spécialement sur le respect et la reconnaissance qui leur sont dus et qui, si fréquemment, hélas ! sont remplacés par l'ingratitude et le mépris.

On voit encore dans ces écrits plus d'une preuve de la connaissance qui était donnée à cette âme d'élite soit des dispositions intérieures d'autrui, soit d'événements qu'elle devait naturellement ignorer. Nous indiquerons seulement le passage sur la promulgation du dogme de l'immaculée Conception, (tome II, p. 173), qui est vraiment historique, bien qu'il ait été écrit avant 1844, alors que Notre Saint-Père le Pape Pie IX n'était pas même sur le trône pontifical.

Une revue complète de tout ce qu'embrasse cet excellent ouvrage nous entraînerait trop loin. Il n'est pas un état, pas une position pour lesquels des règles de conduite n'y soient tracées : la jeunesse et l'âge mûr, le prêtre et le laïque, le père et la mère de famille pour l'œuvre si délicate et si importante d'élever leurs enfants, les âmes appelées à la vie religieuse, les veuves mêmes, tous les chrétiens en un mot, trouveront dans

la lecture de ces écrits des lumières, des consolations et une excitation au bien.

Quelles leçons, par exemple, les personnes qui ont charge d'âmes ne puiseront-elles pas dans la manière dont le Sauveur daigna diriger son humble disciple ! Et celles qui se vouent à l'éducation, quelle expérience n'y pourront-elles pas acquérir ! Si elles méditent ces enseignements, si elles les mettent en pratique, elles recueilleront des fruits abondants de leurs peines et de leurs labeurs. Enfin, que les âmes qui s'adonnent à la vie intérieure étudient en Marie Lataste ce qu'elles doivent être à l'égard de leur divin Maître, et elles comprendront tout ce que son Cœur réserve de grâces et de lumières à celles qui se livrent et s'abandonnent à son action.

Ce que nous avançons ici n'est pas un pieux rêve d'imagination. Monseigneur l'évêque d'Aire, dans l'approbation qu'il a donnée à ces œuvres, dit que leur lecture « *faite dans un esprit de modestie et de piété* peut être fort utile aux âmes chrétiennes et porter d'heureux fruits d'édification. » L'expérience d'ailleurs en a été déjà faite, ainsi que nous l'avons prouvé par des exemples.

Nous rapporterons maintenant le sentiment de diverses personnes relativement à ces écrits.

Un des ecclésiastiques éminents du diocèse d'Aire, chargé par Monseigneur l'évêque d'examiner les œuvres avant de les faire imprimer, écrivait à M. l'abbé Pascal Darbins : « Je ne puis dire tout ce que mon âme a éprouvé à la lecture, deux ou trois fois répétée, du premier cahier que vous avez envoyé. J'estime que

Dieu m'a fait une grande grâce en mettant cette œuvre admirable sous mes yeux... Abstraction faite du merveilleux des communications du Sauveur avec l'humble fille de Mimbaste, il y a dans ses écrits un tel souffle d'inspiration, une telle paix, une simplicité si douce et une onction si profonde, il y a de telles impressions produites sur l'âme, qu'à mon avis, à la simple lecture on doit y découvrir Dieu et son Esprit. »

Le 21 février 1862, ce même ecclésiastique écrivait encore : « L'impression que produit sur moi la lecture des œuvres de Marie Lataste est de plus en plus heureuse. En voyant cette plénitude de vérité qui va toujours en se tenant à la même hauteur, j'admire et je m'étonne, et je ne puis ne pas reconnaître à chaque page l'inspiration de Dieu. »

Plus tard, il ajoutait : « Plus on lit ces belles pages et plus on les admire. C'est une éducation religieuse complète de l'âme par le divin Maître. Je médite ces œuvres, et mon esprit comme mon cœur y trouve le repos. »

Un théologien des plus distingués exprimait cette opinion : « Je ne connais pas aujourd'hui un seul homme, quelque versé qu'il soit dans la science théologique et mystique, capable de composer en un grand nombre d'années ce qu'une jeune paysanne a écrit en moins de trois ans, et encore en n'y consacrant que quelques heures dérobées au sommeil ou au travail de chaque jour ! »

Un autre, après avoir également lu en entier et examiné avec soin ces écrits, disait « qu'ils doivent

être placés à côté des plus remarquables et des plus utiles pour la piété entre ceux du même genre. »

Les Dames Carmélites d'Aire qui, des premières, en ont entendu la lecture, en étaient embaumées, et leur supérieure, en écrivant à M. l'abbé Darbins ses pensées à ce sujet, terminait ainsi : « Oh ! que Dieu est admirable ! Voilà qu'il s'est servi de cette petite créature, en qui lui seul a pu agir, pour parler des grandes vérités de la Religion et confirmer, ce semble, ce qu'en ont dit nos saints et savants docteurs, mais de qui les sublimes pensées pourraient être attribuées, par quelques hommes, à leur génie ou à leur esprit personnel. Ici peut-on voir autre chose que l'esprit de Dieu ?

« La lecture de ces œuvres ne peut faire que le plus grand bien. »

Au Sacré-Cœur, les écrits de Marie Lataste n'ont été connus qu'après avoir été livrés à la publicité ; les impressions qu'ils y ont produites nous ont été exprimées dans un grand nombre de lettres, reçues de France et de l'étranger et peuvent se résumer ainsi :

« Dans ces œuvres admirables, les vérités sont exposées avec tant de force, d'élévation et de clarté que l'esprit en est comme saisi et la foi en devient plus vive. L'onction de piété qui s'y fait sentir d'un bout à l'autre pénètre le cœur, l'embrase du désir de mieux servir, d'aimer plus purement le Dieu qui s'est montré si libéral envers son humble et fidèle servante. Il sort de ces lignes, de tout cet ensemble de doctrine dogmatique et morale comme un parfum suave que l'on chercherait en vain ailleurs, si ce n'est dans les divines

Écritures. Aussi ne se lasse-t-on pas de cette lecture ; on y revient et l'on ne peut s'en détacher. C'est une mine riche et abondante, où l'on découvre toujours de nouveaux trésors. L'âme s'en nourrit avec délices, elle y puise une connaissance plus intime du Sauveur, car cette manifestation de son infinie bonté le rapproche en quelque sorte de sa créature et invite celle-ci à se livrer sans réserve au Cœur adorable, source de tant de biens.

« Il ne semble pas possible de lire ces écrits sans prévention et de n'y pas voir l'intervention d'en haut; l'impression seule qu'ils produisent, les fruits de réforme qui en résultent ne sont-ils pas une preuve irrécusable de leur origine surnaturelle et divine ? »

Nous avons de plus sous les yeux bon nombre de lettres où des ecclésiastiques haut placés, ou connus par leur science et leur piété ont bien voulu nous donner leur appréciation de ces œuvres : ce sont des grands vicaires, des supérieurs et professeurs de séminaires, d'éminents théologiens, des religieux expérimentés dans la conduite des âmes. Nous dépasserions les bornes que nous nous sommes prescrites si nous voulions les reproduire toutes ici. Le jugement de la plupart, d'ailleurs, est conforme à celui du révérend Père Toulemont, que nous avons, pour ce motif, donné avec plus d'extension. Nous en citerons pourtant quelques-unes, soit par les fragments les plus remarquables, soit même dans leur entier.

« Les œuvres de Marie Lataste, écrivait l'aumônier d'une des maisons du Sacré-Cœur, m'ont paru remarquables par la forme et le fonds. Ce livre, rempli d'é-

nergiques avertissements et de terribles menaces contre les pécheurs, est exempt de toute exagération. Il fait aimer la vertu par des tableaux saisissants et pleins de fraîcheur ; il porte à détester le vice par des peintures pleines de vérité. Au reste, soit qu'il parle au pécheur ou à l'âme fidèle, il respire partout l'onction, la sagesse, la douceur, caractères distinctifs des œuvres approuvées ou inspirées de Dieu. Je le crois éminemment propre à produire les meilleurs fruits dans les âmes qui ont eu le bonheur de conserver la foi au milieu de leurs égarements, et à exciter fortement au bien les chrétiens fidèles.

« Ce livre est surtout étonnant, envisagé sous le rapport purement théologique. On peut, il est vrai, lui reprocher quelques expressions inexactes, mais ces inexactitudes sont toujours redressées dans d'admirables développements. Marie Lataste parle de la prédestination comme saint Augustin, des vertus, de la grâce, des dons du Saint-Esprit comme saint Thomas. Si on mettait cet ouvrage entre les mains d'un homme versé dans la théologie, en lui cachant le nom de l'auteur, son jugement, ce me semble, serait celui-ci : Cette œuvre est le fruit d'une science consommée. »

Un ancien supérieur du séminaire de Rennes [1] nous a écrit une lettre, dont nous extrayons les passages suivants, omettant ceux qui seraient une répétition des appréciations précédentes : « ... Le livre de Marie Lataste est unique en son genre, et tout à part. Il ne ressemble à aucun des livres qu'écrivent les hommes ;

[1] M. Allain, de la Société des Prêtres de l'Immaculée-Conception, missionnaires du diocèse de Rennes.

telle est du moins la pensée qui m'a constamment préoccupé aussi souvent que je l'ai ouvert, et pendant tout le temps qu'en durait la lecture. Ce qui fait, selon moi, un des caractères distinctifs de ce livre merveilleux, c'est qu'on le lit sans penser à celle qui l'a écrit, tant elle montre le Dieu qui l'inspire, tant elle parle bien de ses mystères et de ses œuvres divines Chaque alinéa, je dirais presque chaque ligne ménage une nouvelle surprise : c'est comme les traits successifs d'une vive et douce lumière qui subjugue et ravit l'intelligence, et comme un nouveau charme qui touche et captive le cœur.

« Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, le livre de l'humble paysanne de Mimbaste est un traité de la Religion envisagée dans son ensemble et dans ses grandes lignes. Le dogme avec ses mystères les plus élevés, la morale évangélique dans ses applications les plus importantes et les plus pratiques, la spiritualité avec ses règles fondamentales, tout y est traité, et avec quelle ampleur, quelle vigueur, quelle simplicité en même temps et quelle sérénité !

« Où trouver dans si peu de pages une exposition plus riche et plus complète des doctrines les plus sublimes et les plus pratiques à la fois ?...

« Que dirai-je de ses entretiens avec le divin Maître, et des instructions qu'il daignait lui adresser ? Quel touchant accomplissement des promesses faites aux petits et aux humbles ! quelle ravissante intimité ! quel parfum arrive au lecteur de ces ineffables épanchements ! Ne voit-on pas avec elle, n'entend-on pas, ne goûte-t-on pas les douceurs du Bon Jésus ?

« Qui donc sait écrire une lettre comme Marie Lataste?... quelle naïveté et pourtant quelle noblesse! quelle urbanité, quel sentiment des convenances! C'est toujours et partout la douceur, l'humilité, la charité, le respect qui inspirent cette âme d'élite et qui la rendent aimable à tous.... »

Enfin, après avoir rappelé l'approbation donnée par Monseigneur l'évêque d'Aire, le digne ecclésiastique termine ainsi : « Oui, Dieu bénira de plus en plus ce livre qui est cher à son divin Fils et il fera l'aliment substantiel des âmes simples et droites dans leurs voies. »

M. Houet, chanoine théologal du diocèse de Rennes, a bien voulu se rendre à notre demande en nous donnant par écrit son jugement sur les œuvres de Marie Lataste. « Sans avoir actuellement sous les yeux, dit-il, la vie et les écrits de Marie Lataste, je conserve de la lecture que j'en ai faite, à leur apparition, l'impression la plus avantageuse. J'ai remarqué, et je me rappelle fort distinctement les points les plus exposés à la critique, et aucun ne me paraît de nature à rendre suspectes les communications de Dieu à cette âme privilégiée. Etant présupposées la sainteté de sa vie et l'authenticité de ses écrits — deux choses faciles à établir et pour moi incontestables — je ne vois rien qui puisse empêcher de croire à ces communications : ni l'importance qu'elle attache à ses écrits, ni l'éloge qu'elle fait de votre Société, ni le cadre souvent étrange de ses visions etc., ni l'inexactitude — d'ailleurs si rare — du langage, ni enfin une ou deux erreurs qui paraissent assez formelles, bien qu'à vrai

dire, il ne fût pas encore impossible de les interpréter conformément à l'enseignement général des théologiens, comme on a fait pour deux passages des révélations de Ste Brigitte et pour d'autres révélations pareillement approuvées (voir Benoît XIV, de la canonisation des saints, livre III).

« Parmi les motifs positifs de croire à la vérité des révélations de Marie Lataste, j'ai été surtout frappé 1° de la prédiction concernant la définition de l'immaculée Conception, dans la forme inusitée où elle a été rendue, et avec ses suites immédiates contraires à tant d'espérances ;.... 2° de la prédiction de sa propre mort, si littéralement accomplie ;.... 3° de l'intelligence supérieure de la doctrine chrétienne dans ses dogmes les plus élevés ; 4° de la saine morale et la sagesse des règles qu'elle pose partout. Je m'arrête faute de temps......

« *P. S.* M. Guitton [1], avec qui j'ai beaucoup causé des dits écrits, dont il m'a le premier procuré la lecture, n'en juge pas moins favorablement et me charge de vous le dire. Mais, pour lui comme pour moi, le grand et décisif critérium sera l'accomplissement de la prédiction concernant le triomphe du Pape actuel et l'heureuse délivrance de Rome. »

Nous citerons encore les principales appréciations d'un autre grand Vicaire de Rennes. « Ce qui me frappe surtout dans les œuvres de sœur Marie Lataste, c'est la vérité, la sincérité, la simplicité : elle rapporte avec humilité, mais aussi sans crainte et sans détour,

[1] Vicaire général, ancien professeur de théologie.

les leçons et les enseignements reçus du ciel ; elle parle sans prétention aucune, sans recherche de style, sans apprêt de langage. Cet ouvrage porte un tel cachet de vérité qu'il est difficile de n'en être pas saisi, quand on le lit sans préventions et sans préjugés. Aussi, toutes les âmes simples et pieuses, tous les cœurs droits et sincères trouvent dans ces écrits des pensées qui vont à leur intelligence, et font du bien à leur esprit. Ils en font leurs délices, et leur piété sait y puiser un aliment fort et substantiel, *comme la sainte Écriture, doux et pénétrant, comme l'Imitation de N. S. J. C.* Je dirai de plus que les intelligences les plus élevées et les plus habituées aux questions transcendantes de la théologie, s'étonnent de la précision avec laquelle sont traitées les matières les plus hautes et les plus difficiles du dogme, comme la grâce, la prédestination et tous les différents mystères de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge.

« Des théologiens consommés auraient abordé timidement ces questions, et après de sérieuses études et avec de longs développements, ils auraient exposé en tremblant leur pensée. Mais cette jeune fille, « *dont l'éducation ne fut pas brillante selon le monde,* » sans science et sans culture d'esprit, puisqu'elle n'eut d'autre institutrice que la piété et la sollicitude de sa mère, se joue avec ces difficultés et les tranche avec un bonheur, avec une précision et une propriété d'expression qui lui font bien rarement défaut. Cependant son style si concis est parfois sublime dans sa simplicité, toujours clair et évident comme la vérité.

« Ne s'est-elle pas élevée à une hauteur vraiment sublime, lorsqu'elle nous fait le tableau de la mort, auquel rien ne manque, ni la rapidité du style, ni la richesse de l'expression : « La mort arrive et ruine tous les plaisirs de la vie, les richesses de la vie, les honneurs de la vie, la force et la vigueur de la vie; elle ne laisse de l'homme qu'un cadavre; elle ne laisse qu'une vile pâture pour les vers du tombeau. »

Nous avions témoigné à un des grands Vicaires d'Amiens [1] le désir d'avoir son jugement par écrit, et il a bien voulu nous adresser la lettre suivante, nous permettant également d'en faire usage.

« Je viens de relire le volume des Œuvres de Marie Lataste et quelques-unes de ses lettres. Encore sous l'impression de cette lecture, je me demande comment une pauvre fille sans éducation, à qui l'on n'avait appris qu'à lire et à écrire, à filer et à coudre, a pu s'élever à cette hauteur de pensées, et quelquefois à cette perfection de style qu'on admirerait chez les meilleurs auteurs?

« Que Marie Lataste ait été douée d'une grande facilité naturelle, qu'avec son imagination méridionale elle se représente vivement les objets qui l'ont frappée, cela peut être : mais je n'en suis alors que plus étonné de la voir, abordant les sujets les plus relevés et les plus difficiles de la théologie dogmatique, morale ou mystique, les traiter avec une hauteur de vues, une justesse de langage, une sobriété d'expression, une convenance, une mesure, et par dessus tout une clarté qui

[1] M. Fallières.

ne laisse rien à désirer. Je m'étonne que parmi tant de propositions qui ont coulé d'une plume, si novice en ces matières, l'œil exercé des théologiens n'ait pu saisir que quelques taches, quelques inexactitudes, qu'on peut, je crois, presque toujours ramener sans effort à une pensée orthodoxe, et qui d'ailleurs auraient leur explication et leur excuse dans cette déclaration faite par l'humble auteur, au commencement de ses écrits : « Je dois faire remarquer dès ce commencement que je ne puis exprimer tout ce qu'Il m'a dit, tout ce qu'Il lui a plu de me montrer, tout ce qu'Il a voulu me faire sentir. »

« Même après et avec cette réserve, il est vraiment merveilleux d'entendre une pauvre fille des champs discourir avec autant de simplicité que de sûreté de la prédestination, de la vie surnaturelle, de la royauté de Jésus-Christ, des grandeurs de la sainte Vierge, de la vie et de la perfection chrétienne, de la tentation et du scrupule, de la prière et des autres moyens de salut, du sacerdoce, de la vie religieuse et des divers états des personnes qui vivent dans le monde. Et puisque j'ai nommé le sacerdoce, laissez-moi vous dire que je n'ai jamais rien lu sur mon saint état qui m'ait autant consolé. Après avoir entendu le passage auquel je fais allusion, un de mes collègues ne pouvait revenir de son admiration ; et il n'y a que quelques jours, une personne éminente, supérieure d'une communauté qui n'est pas le Sacré-Cœur, me disait : « Je lis en ce moment les Œuvres de Marie Lataste ; oh ! que c'est donc beau quand elle parle du prêtre. Assurément, je vénérais le prêtre, mais il me semble que j'ai pour lui

maintenant une estime plus haute et un respect plus profond. »

« Ce qui me charme au milieu de cette doctrine si large et si sûre, si sublime et pourtant si pratique, c'est la parfaite simplicité et la profonde humilité de l'auteur. On ne le voit jamais occupé, encore moins préoccupé de lui-même. Il n'a eu d'autre désir en obéissant que de faire la volonté de Dieu et de rendre, autant que cela pouvait dépendre de lui, *honneur et louange à jamais à Jésus, au très-saint sacrement de l'autel.*

« Vous savez mieux que moi, Madame, comment à la vie humble et obscure de Marie Lataste dans son village des Landes, succéda une vie plus humble et plus obscure encore dans la Société à laquelle elle se trouva si heureuse d'appartenir, et comment cette âme d'élite parvint à se cacher, à disparaître au milieu de ses sœurs. J'ai une grande confiance, je l'avoue, dans la sainteté de ces âmes qui font de l'humilité leurs plus chères délices, j'aime d'instinct ces petits de la terre auxquels le Seigneur se révèle, et volontiers je les écoute, quand d'ailleurs il me semble que leurs paroles portent avec elles une lumière qui éclaire l'âme et un parfum qui la remplit. »

Un vénérable religieux, mort l'année dernière en odeur de sainteté, exprimait ainsi dans une lettre son opinion sur les écrits de Marie Lataste : « Ces volumes sont pleins vraiment d'une doctrine admirable; on y reconnaît à chaque page la touche du Verbe fait chair et l'absence de la créature qui n'a fait que recevoir pour donner. Il est à souhaiter que cet ouvrage se ré-

pande et qu'il soit lu, s'il est possible, par un grand nombre ; car il n'est pas écrit pour une seule classe de personnes, mais pour toutes ; c'est la conviction qu'on y puise en le lisant. J'espère que l'on aplanira l'obstacle du prix, trop élevé pour qu'il se répande à tous les degrés de la société actuelle, et que la majorité pourra porter la main à cet arbre, qui est vraiment un arbre de vie, planté dans le paradis du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Nous le répétons, nous pourrions donner encore d'autres citations ; mais nous en avons dit assez sur ce sujet.

Ajoutons seulement que les autographes de la servante de Dieu ont été soigneusement conservés par son directeur, aujourd'hui curé de Saint-Paul à Dax, et qui est connu pour un des ecclésiastiques les plus dignes et les plus vénérables du diocèse d'Aire.

FIN DE LA VIE DE MARIE LATASTE.

APPENDICE

COURTE NOTICE

SUR LA VIE RELIGIEUSE

DE SŒUR QUITTERIE LATASTE.

A la fin de l'année 1844, peu de mois après l'entrée de Marie Lataste au Sacré-Cœur, sa sœur Quitterie fut envoyée par ses supérieurs à Turin.

Elle y soutint de terribles orages, mais les yeux fixés sur le Calvaire, elle sut se tenir debout près de la croix sans jamais s'en détacher. Des sollicitudes pénibles et multipliées l'accompagnèrent à Gênes où elle alla fonder un établissement : on la vit y pratiquer des actes d'humilité sans nombre et les administrateurs, frappés de son mérite, laissèrent un jour échapper ces paroles : « Des femmes de cette trempe, nous n'en avons jamais connu... »

Elle était en 1859 supérieure de l'hôpital de Pérouse, et les religieuses du Sacré-Cœur ayant un pensionnat dans cette ville ont souvent entendu parler de l'estime dont elle jouissait, de l'ascendant, nous dirons même de l'empire que ses vertus vraiment héroïques, sa réputation de sainteté lui donnaient sur les cœurs.

Les ennemis de l'Eglise et de tout ce qui avait un caractère religieux subissaient, malgré eux, cette influen-

ce ; plusieurs d'entre eux ayant été réduits, lors de la prise de la ville, à recevoir ses soins, ne purent lui refuser ni leur respect ni leur admiration : « Elle n'a rien qui frappe à l'extérieur, disaient-ils, et cependant elle plaît ; toutes ses paroles sont justes, et tout ce qu'elle dit est bon. » Ceux qui usurpèrent alors le pouvoir et remplacèrent le gouvernement pontifical, eussent voulu séculariser tous les établissements. Nous tenons d'un témoin oculaire que l'on essaya de trouver les sœurs en défaut, espérant, à force d'investigations et de tracasseries, découvrir quelque motif pour les mettre dans leur tort et les congédier ; mais ce fut en vain, car la Supérieure, avec une rare présence d'esprit, sut rendre compte dans les moindres détails de ce qui lui était confié. Aussi, ces hommes qui se distinguaient surtout par leur impiété, demeurèrent confondus devant elle et furent obligés de confesser que cette sœur était une *grande femme*.

A cette époque encore, les premières dames de la ville se défiant de l'impartialité des filles de saint Vincent de Paul, et, par suite, de leur dévouement, craignaient de laisser entre leurs mains les blessés de l'armée piémontaise et venaient les soigner elles-mêmes; mais en voyant agir sœur Lataste, elles furent complétement détrompées. Chacune briguait l'honneur de traiter avec elle, et dès lors toutes les clameurs qui s'étaient élevées contre les dignes servantes des pauvres cessèrent, il ne fut plus question de les remplacer.

Une grande dévotion pour le Saint-Sacrement se remarquait en sœur Quitterie : lorsqu'elle priait en

sa présence, on eût dit une statue ; rien ne la distrayait, et au sortir du pieux sanctuaire l'expression de son visage faisait penser aux Séraphins.

Ses sœurs tentèrent à plusieurs reprises de savoir ce qui se passait dans son cœur quand, abîmée au pied de l'autel, elle goûtait Dieu ou l'entretenait dans l'oraison. Un humble et modeste sourire répondait à leurs demandes ; une fois pourtant il lui échappa de dire à une de celles qui l'importunaient à ce sujet : « Jésus et moi, nous nous entendons. »

Son exactitude et son profond respect pour tout ce qui regardait le service divin montraient encore la vivacité de sa foi ; elle semblait pousser jusqu'au scrupule la délicatesse de conscience à cet égard et ne pouvait se consoler si un oubli ou la moindre négligence lui était signalée. Mue par ce même sentiment de révérence et d'amour, elle se chargeait seule de nettoyer la chapelle ; ce travail avait ses prédilections : on croyait alors voir la sainte Vierge dans la maison de Nazareth, tant elle y mettait de soin et de piété.

Sœur Quitterie s'était fait distinguer dès les premières années de sa vocation par son amour pour l'obéissance, son attrait pour la vie intérieure et son humilité. Cette dernière vertu brilla d'un plus vif éclat lorsqu'elle exerça la charge de Supérieure. Elle ne s'en prévalait que pour choisir ce qu'il y avait de plus pénible et de plus rebutant. On la trouvait toujours prête à s'avouer coupable, à s'abaisser devant ses inférieures et même à réparer leurs fautes. Aussi, un des employés auquel elle avait adressé des excuses au nom d'une de ses sœurs, disait en racontant ce trait : « J'estimais

beaucoup la bonne Supérieure, mais maintenant je la reconnais comme une sainte. » On l'a vue dans nombre de circonstances se jeter indistinctement aux pieds de toutes sortes de personnes, tantôt pour supplier ceux qui se disputaient de cesser l'offense de Dieu et de se réconcilier ensemble ; tantôt pour s'humilier devant un infirmier de soixante ans, qui en fut ému au point de tomber lui-même à genoux et de lui demander pardon en pleurant; tantôt pour calmer un malade qu'une autre avait contristé. Servante d'un Dieu anéanti, elle ne croyait jamais en trop faire pour imiter les abaissements de son divin Maître. Loin de rechercher l'estime du monde et l'admiration des créatures, elle ne s'appliquait qu'à se cacher et se confondre. On ne peut attribuer qu'à ce motif le silence qu'elle garda sur sa sœur Marie, alors même que la vie et les œuvres de celle-ci furent livrées au public. On allait jusqu'à se demander si elles étaient parentes, mais les renseignements pris ne permettant pas d'en douter, ne servirent qu'à mettre dans un plus grand jour la profondeur de son humilité.

Un ecclésiastique qui a été à même de connaître de bien près sœur Quitterie, et qui était fort capable d'en juger, disait avoir rencontré bien peu d'âmes élevées au degré de perfection où elle était parvenue; il ajoutait que son union avec son divin Époux était continuelle, et ses fautes, les seules qui échappent aux justes par fragilité.

Remplie de Dieu, de ses mystères et de son amour, elle en parlait avec une rare onction. Aux récréations, rien ne lui plaisait davantage que les entretiens édi-

fiants : les légèretés et la dissipation en étaient bannies comme inconvenantes dans une réunion de personnes consacrées à Dieu ; elle savait rendre ces moments utiles et précieux pour les sœurs en éclairant gaiement leur inexpérience, répondant à leurs questions, et les formant avec bonté aux œuvres de leur vocation.

Sa ferveur animait et entraînait au bien. Du reste, ces sentiments, ces lumières et ce langage n'avaient rien de surprenant quand on la voyait agir : toujours égale, paisible et silencieuse, elle ne se laissait dominer par aucun mouvement naturel, son extérieur était aussi bien réglé que son intérieur ; jamais on ne l'entendait élever la voix ; son ton toujours modéré rappelait la présence du Maître qu'elle voyait et écoutait partout.

En sa compagnie, on se croyait dans le temps du silence, tant elle parlait peu et bas, surtout dans les corridors et près de la chapelle. Cette inclination au recueillement, ces tendances vers les choses du ciel naissaient de sa grande union à Dieu et cette union lui faisait aimer tous ses devoirs. Elle ne voulait et ne cherchait rien ailleurs mais ramenait toujours ses sœurs à Dieu seul et à l'amour du sacrifice qui rapproche de Notre-Seigneur. La considération de ce divin Sauveur était l'aliment de son âme ; elle se nourrissait du souvenir de ses mystères, puisait en lui cette constante ferveur qui la soutenait dans ses peines, ce zèle dévorant pour le salut du prochain, cette science des saints, cette sagesse qui savait donner à propos de salutaires et précieux conseils. Elle avait des idées si justes, une action si droite et si franche qu'on s'estimait heureux d'être sous sa

conduite. Sœur Quitterie, d'après une de celles qui ont eu ce bonheur, « disait peu de paroles, mais donnait beaucoup d'exemples d'humilité, de charité et des vertus qui distinguent les vraies filles de saint Vincent. »

Son amour pour l'adorable et divine volonté produisait en elle une résignation parfaite dans les circonstances les plus fâcheuses. « Tout est permission d'en haut, » disait-elle. Elle se taisait alors, acceptait et se soumettait, adorant avec un profond et religieux anéantissement les desseins cachés de la Providence.

Sœur Quitterie Lataste n'eût pas été fille de la charité, si elle n'eût excellé dans l'amour des pauvres ; sa foi vive lui montrait en eux la personne même de Jésus-Christ et les lui faisait chérir avec tendresse. Ces infortunés n'ignoraient pas les sentiments dont elle était remplie à leur égard ; ils s'estimaient heureux de la rencontrer, de recueillir d'elle une bonne parole. Aussi, venaient-ils s'asseoir jusque sur les degrés de l'escalier de l'hôpital pour l'attendre : « Quand nous aurons vu notre Mère, disaient-ils, nous nous en irons. » Si on leur faisait observer qu'ils ne pouvaient pas encore la voir : « Eh bien ! patience, répondaient-ils, nous resterons encore jusqu'à ce qu'elle passe. » De son côté, la sœur éprouvait une douce consolation à venir au milieu d'eux et à partager les travaux du service auprès de ceux qui étaient malades.

Elle se plaisait à raccommoder leurs misérables haillons, s'approchait de leurs lits et leur donnait ses soins avec une bonté toute maternelle, avec autant de dévotion et de respect que si elle eût vu Notre-Seigneur lui-même

Puis, elle aidait les infirmiers à nettoyer les salles, et s'y livrait avec tant de dévouement que ses pieds brisés par la fatigue ne pouvaient plus supporter leurs chaussures.

Malgré les nombreuses sollicitudes de sa charge, elle savait se ménager le temps de vaquer aux ouvrages les plus bas et les plus rudes. Si on la cherchait, par exemple, le samedi après-midi, on était sûr de la trouver rangeant le magasin au charbon et les vastes greniers des bâtiments de l'hôpital. Elle sortait de là méconnaissable, couverte de poussière, de toiles d'araignées et tellement exténuée qu'elle ne pouvait plus se tenir debout. Elle n'abandonna ce travail forcé qu'au moment où l'excès de ses maux l'obligea enfin à garder le lit : jusque-là les représentations de ses sœurs furent inutiles, et, lorsqu'elles essayaient de lui persuader qu'elle devait réserver pour des choses plus importantes ses forces déjà épuisées, elle répondait que les filles de la charité ne devant pas être servies, la sœur Servante avait de droit l'office que lui donnait son nom.

Elle usait surtout de ce privilége avec ses chers maîtres les pauvres ; il n'était aucun sacrifice, aucune fatigue qu'elle n'embrassât pour eux. Elle exhortait celles qui étaient sous sa conduite a pratiquer l'esprit de foi à leur égard, et exigeait une ponctuelle exactitude dans la préparation des moindres choses qui devaient être distribuées aux indigents et aux malades. Jusque dans les derniers jours de sa vie, alors qu'elle était en proie à d'atroces souffrances, elle inculquait encore à celles qui l'approchaient l'amour des pauvres, leur pro-

mettant qu'elles s'assureraient par là une douce et sainte mort. « Non, non, l'entendit-on s'écrier sur son lit de douleurs. Dieu ne me chassera pas, car j'ai cherché à ne pas le chasser durant ma vie, et je n'ai voulu que lui et les pauvres. »

Les compagnes de cette vertueuse sœur avaient une part abondante à la charité qui débordait de son âme. Elle s'appliquait à les éclairer, à les instruire de leurs devoirs, les excitait à la pratique de la vertu, à tourner vers le ciel toutes leurs affections et leurs désirs.

Mais si la terre et ses vaines préoccupations ne lui apparaissaient que comme une fumée et un néant, cet entier détachement n'ôtait rien à la délicatesse et à la sensibilité de son cœur. Elle prévoyait jusqu'aux moindres besoins de ses sœurs, les soignait avec bonté dans leurs maladies, compatissait à leurs faiblesses, et quelles que fussent les circonstances et le surcroît de fatigue, elle savait procurer du repos à celles qui, sans sa tendre vigilance, eussent probablement succombé.

Bien des souffrances physiques et morales avaient exercé tour à tour la patience et la généreuse fidélité de sœur Quitterie Lataste, mais elle-même était ingénieuse à saisir les occasions de se mortifier. La part qu'elle se réservait dans les travaux de sa sainte vocation était toujours la plus rebutante pour la nature. Après s'être fatiguée auprès des malades, elle allait se reléguer dans un grenier et prendre son repos en accouplant les compresses sales que l'on y réunissait. L'infection de ce lieu était telle qu'on ne pouvait y rester à cause de la grande quantité de linge servant à

panser toute sorte de plaies, qui s'y trouvait renfermée.

Une enfant de la maison passant un jour de ce côté, fut saisie de voir la Supérieure occupée d'un pareil travail dans un semblable réduit. Elle s'offrit aussitôt à l'aider, malgré l'extrême dégoût qu'elle éprouvait, mais la fervente Sœur refusa, disant que cet ouvrage ne convenait pas à la jeunesse, tandis que pour elle il n'avait aucun inconvénient.

Elle était parvenue à dompter les répugnances de la nature au point de pouvoir se livrer avec une aisance admirable aux choses qui lui coûtaient le plus. Une des malades de l'hôpital était abandonnée des médecins : la gangrène couvrait son corps de la tête aux pieds ; les os des épaules, de l'épine dorsale et des coudes étaient à découvert et cette infortunée exhalait une odeur si insupportable que les infirmiers refusaient de la servir. Sœur Quitterie Lataste entreprit de s'en charger et, pendant plus d'un mois, elle lui prodigua ses soins. Chaque pansement lui prenait près d'une heure, et tandis que les compagnes de salle de la pauvre infirme demandaient qu'on l'éloignât, ne pouvant plus supporter l'infection répandue autour d'elle, la vertueuse Sœur semblait prendre ses délices à la combler de mille attentions délicates, s'efforçant de persuader aux autres qu'elle n'en souffrait absolument rien.

On la vit une fois rester debout une nuit entière, sans changer de position, parce que l'état d'un malade exigeait une continuelle assistance. Quoiqu'elle fût habituellement faible et souffrante, elle s'était réservé ces heures pénibles pour les épargner à ses sœurs, et

pourtant elle n'ignorait pas que le lendemain elle ne pourrait s'accorder aucun repos.

Mais ce fut spécialement sur la croix où elle termina sa laborieuse carrière que l'héroïsme de sa vertu et sa mort complète à elle-même brillèrent d'un vif éclat. Ses souffrances furent longues, cruelles et inexplicables ; elle suivit courageusement sur le Calvaire son Époux crucifié. Comme nous l'avons dit, elle parlait peu de ce qui la concernait et sa conduite seule révélait son intime union avec son divin Sauveur. Néanmoins, Dieu permit que dans sa dernière maladie elle fit cette ouverture à son confesseur : « Notre-Seigneur a voulu que pendant toute ma vie je le représentasse dans l'exercice des œuvres de charité envers le prochain, et maintenant, à la fin, il veut que je le représente dans ses souffrances. « Puis elle ajouta : « Je le vois ici présent, mon doux Jésus, *il mio caro Gesù*, qui m'attend avec la croix sur ses épaules et m'invite à le suivre ; oui, je le vois ici devant mes yeux. » Ces paroles confirment ce que sa sœur Marie avait écrit plusieurs années auparavant et qui se trouve dans ses œuvres ; mais sœur Quitterie ne les a jamais eues entre les mains, et n'a pu s'exprimer ainsi que par un mouvement surnaturel.

Rien ne fut épargné par les dignes filles de saint Vincent de Paul pour conserver une santé qui leur était si précieuse ; un changement d'air fut tenté, il amena quelque amélioration. Sœur Quitterie put revenir au milieu de sa bien-aimée famille et donner un dernier essor à son zèle ; mais la trêve ne fut pas longue, et tout espoir de guérison s'étant évanoui, la malade fut trans-

portée de l'hôpital général à l'hôpital militaire. Elle y fut reçue comme une bénédiction du ciel ; la belle position de cet établissement lui sourit, mais elle comprit le danger de son état, et ne voulut plus s'occuper, ainsi qu'elle le disait, que « de se bien préparer à paraître devant Dieu. » Les crises devinrent fréquentes et des plus douloureuses ; elles lui arrachaient parfois des cris déchirants. Ordinairement elle parvenait à les étouffer en se fermant la bouche à l'aide d'un mouchoir. Cet état violent dura pendant quinze jours, presque sans interruption; les médecins en demeuraient atterrés, ne pouvant procurer aucun adoucissement à la malade, et ils partageaient l'édification commune en l'entendant au plus fort de ses souffrances se contenter de dire à Dieu : « Seigneur, puisque vous voulez que j'endure ces maux, augmentez ma patience, car je crains de vous offenser... » Puis elle couvrait d'affectueux baisers le crucifix qu'elle tenait habituellement dans ses mains. Quoiqu'elle demeurât broyée et comme anéantie à la suite de chaque accident, elle trouvait encore un doux regard, de charitables avis ou des paroles de reconnaissance pour les soins qu'on lui donnait. Ses compagnes s'empressaient de venir tour à tour auprès de ce lit de douleurs, avides de recueillir jusqu'à la fin de si saints exemples. Si elles voulaient la soulager en la changeant de position, elle leur répondait que Notre-Seigneur avait été privé de tout adoucissement sur la croix, qu'elle devait demeurer ainsi. Lorsqu'on lui demandait ce qu'elle faisait : « J'attends, disait-elle, l'heure de ma délivrance. »

Les autorités qui gouvernaient alors Pérouse ne per-

mettant qu'au prêtre nommé par elles chapelain de l'hôpital d'y entrer, la mourante refusa de communiquer avec lui, et comme ses sœurs lui témoignaient leur peine de la voir à cette heure suprême privée de la présence du missionnaire qui avait sa confiance, elle les tranquillisait : « Le Seigneur l'a permis, disait-elle, vous m'assisterez, et il m'assistera lui-même, je l'espère. » Rien ne vint troubler sa paix et son union intime avec Notre-Seigneur ; il ne sortait de sa bouche que des élévations à Dieu et à la très-sainte Vierge ; ses yeux habituellement fermés semblaient dire qu'elle n'était plus de ce monde ; elle ne les ouvrait que pour les porter sur l'image de Jésus crucifié. Sentant sa dernière heure approcher, elle demanda les prières de la recommandation de l'âme. Ses compagnes les lui récitèrent plusieurs fois : elle les suivit avec calme, unissant son sacrifice à celui du Sauveur, et lorsque ces paroles lui furent adressées : « Ma Sœur, mettez votre confiance en Dieu. — Je suis dans ses mains. » répondit-elle. Peu après elle entra en agonie, si toutefois on peut donner ce nom aux trois heures qui précédèrent son dernier soupir : elles ne furent réellement qu'un doux sommeil, pendant lequel son âme brisa les liens de sa captivité et prit son essor vers le ciel. « Elle expira comme une prédestinée, disent les témoins de sa bienheureuse fin, après avoir vécu comme une sainte. »

Nous ne saurions mieux terminer ces courtes notes qu'en citant un passage de la lettre que le missionnaire, dont il est parlé plus haut, écrivait à celles qui avaient eu le bonheur de vivre sous la conduite de sœur Quitterie Lataste. « Cette âme sainte a terminé son purga

toire, je l'espère ; elle jouit maintenant dans le sein de Dieu du prix de son amour et de son parfait sacrifice.

« Vous êtes heureuses, mes chères Sœurs, d'avoir joui tant d'années de sa présence, d'avoir vu ses exemples, écouté ses instructions... Ah ! assurez-vous qu'elle tirait du crucifix, seul objet de son amour, tout ce qu'elle vous enseignait. Oh ! si vous pouviez connaître tout ce qu'elle puisait aux pieds de Jésus ! Si vous aviez pu pénétrer quelques instants dans son intérieur, combien votre estime et votre vénération pour elle s'accroîtraient encore ! Dans le dernier entretien que nous eûmes ensemble, je connus mieux que jamais les richesses de cette âme, et l'amoureuse prédilection avec laquelle Jésus se l'était choisie et avait ensuite paré son épouse. »

Nous croyons en avoir dit assez pour remplir le but que nous nous étions proposé en montrant avec quelle fidélité sœur Quitterie a rempli la mission qui lui avait été confiée par le Sauveur, et dont il avait dévoilé le secret à son enfant bien-aimée, Marie Lataste. Les dignes filles de saint Vincent de Paul ne nous en voudront pas d'avoir tenu à rapprocher ces deux âmes, si bien faites pour être unies sur la terre, comme elles le sont probablement et à jamais dans la gloire.

FIN DE L'APPENDICE.

CORRESPONDANCE.

LETTRE I.

Marie Lataste donne à son directeur les renseignements sur sa famille, son enfance, sa première communion et les faveurs qu'elle avait reçues du Sauveur Jésus. Elle indique quel était son règlement de vie.

Monsieur le Curé,

Vous reconnaissant pour mon pasteur en cette paroisse, pour mon père en Jésus-Christ et le directeur de mon âme dans les voies du salut, je veux avant tout vous offrir les sentiments de respect, de soumission et de reconnaissance déjà méritée que vous avez droit d'attendre de moi.

C'est avec ce titre d'enfant et d'âme confiée à vos soins que je viens, selon vos désirs, vous ouvrir mon cœur et vous en faire connaître les secrets les plus cachés. Plaise à Dieu que ce soit pour sa plus grande gloire et pour mon salut ! Il vous sera plus facile après de me diriger dans la voie du bien, de me donner vos sages conseils et vos avis paternels; je vais donc vous parler avec la simplicité d'une pauvre fille et sans déguisement.

Je suis née à Mimbaste, dans cette paroisse où la

volonté du ciel vient de vous appeler depuis peu de temps. Ma famille n'est point riche des biens de ce monde, mais elle aime Dieu, elle pratique la religion et elle travaille pour subvenir à ses besoins. Mon éducation n'a pas été brillante ; je n'ai jamais eu d'autre institutrice que ma mère, qui sachant peu, m'a appris comme elle, c'est-à-dire peu. Je sais lire et écrire, voilà tout. Comme il était nécessaire que j'aidasse mes parents selon mon pouvoir afin de pourvoir à ma subsistance, ma mère m'a appris aussi à filer et à coudre pour m'occuper et ne point rester oisive. Elle ne négligea point de m'apprendre les principales vérités du salut ; elle me les enseigna avec une patience remarquable, qui me montre bien à cette heure que son plus grand désir était que je fusse une bonne chrétienne, une fidèle servante de Dieu. Pauvre mère, que de peines je lui ai causées en refusant souvent ou de l'écouter, ou d'apprendre et d'étudier le premier livre que j'ai eu à ma disposition, le catéchisme !

Je devins plus soumise et plus appliquée à l'époque de ma première communion. Quand j'eus le bonheur de m'approcher de Jésus pour la première fois, je savais tout le catéchisme. J'avais douze ans ; je fus confirmée dans l'église de Pouillon quelque temps après. Vers l'âge de treize ans et demi, je devins très-scrupuleuse. J'éprouvai des tentations très-violentes et presque continuelles contre la chasteté. Mon âme était accablée de peine, de fatigue et de sécheresse. Je ne trouvais de consolation nulle part : ni en Dieu, ni en ma mère, qui souffrait de ma souffrance qu'elle ne pouvait comprendre, mais dont elle s'apercevait. Seule, ma sœur

Marguerite était comme un ange consolateur que le ciel avait placé près de moi ; mais, ignorant ce qui se passait en moi, comment aurait-elle pu, malgré tout son amour, me prêter l'appui dont j'avais besoin?

Dieu cherchait à former mon cœur par des épreuves si terribles dans un âge encore si tendre. Il mettait en moi des inclinations peu favorables pour le monde, il m'apprenait le danger de se laisser aller à ses passions et me faisait de plus en plus aimer la virginité.

La virginité offrait à mon esprit je ne sais quel charme secret qui m'attachait à elle et me faisait craindre de la perdre. Cette lutte contre mes passions, cette crainte et ce trouble ont duré longtemps. Ma sollicitude redoublait constamment pour la garde précieuse de ma pureté, et, Dieu aidant, j'arrivai jusqu'au jour où mon directeur, M. l'abbé F... [1], me permit de faire vœu de chasteté pour un an. Je renouvelai ce vœu chaque année avec sa permission.

Depuis lors, le trouble et l'inquiétude de mon âme diminuèrent beaucoup. Mais je trouvais peu de consolations dans la prière et la fréquentation des sacrements. Je communiais tous les mois, et chaque fois je me sentais accablée d'une peine extrême.

Je n'éprouvais plus de tentations contre la pureté, mais la lutte ne cessa pas pourtant pour cela. J'avais dix-sept ans en 1839, je sentis toutes les autres passions de l'âme se soulever contre moi et me faire une guerre à outrance. L'orgueil de mon enfance sembla surgir plus fort et plus puissant que jamais, et la colère

[1] Aujourd'hui curé de Heugas.

pénétra dans mon cœur comme un fiel qui l'étourdissait et le faisait mourir à chaque instant. Ma sensibilité et ma susceptibilité devinrent extrêmes : une parole, un regard, un geste, un rien, tout me déplaisait en autrui et m'impatientait. Quelle souffrance et quelle vie en ces temps où je ne savais que faire, et où aller !

O providence et miséricorde de Dieu! Cet aimable Père jeta un regard de compassion sur moi, il eut pitié de ma misère, il attira mon cœur auprès du divin sacrement de l'autel. Il me le prit pour se l'attacher si fort qu'il ne m'était plus facile de m'en éloigner, je veux dire d'esprit. Dormant ou non, travaillant ou non, seule ou en compagnie, conversant avec Dieu ou avec les hommes, mon esprit et mon cœur demeuraient près de Jésus. Je me serais crue perdue si je les avais retirés un instant d'auprès de lui. Que de peines, de tourments, de tribulations, de souffrances de toutes sortes j'ai éprouvées, même alors ! mais j'étais près de Jésus, et c'était un bonheur pour mon âme de souffrir près de lui et de me présenter à lui comme victime, quand je le voyais victime de son amour pour moi dans son eucharistie.

Je dois vous l'avouer, le Sauveur Jésus m'a comblée de ses faveurs les plus signalées dans ce sacrement. Il s'est montré à moi dans la réalité de sa chair divine, il m'a tenue à genoux à ses pieds, mais quelquefois aussi il ne m'était point permis de m'approcher de lui. C'est ainsi qu'il faisait de ses faveurs mêmes une épreuve pour mon âme. Ce qui m'a le plus servi dans ces relations avec lui, c'est la délivrance de mes enne-

mis intérieurs et l'empire qu'il me donna sur eux. Comment eussé-je fait autrement ? De nouveaux ennemis allaient se dresser contre moi du dehors.

Ces nouveaux ennemis, c'étaient le monde et les dangers qui se trouvent à chaque pas, le monde et les embûches qu'il tend à toutes les âmes, le monde et les appâts qu'il présente à nos sens extérieurs. Ma vie, Monsieur, est comme la vie de toutes les âmes, je suppose, une lutte continuelle, un travail de chaque jour. Je ne me plains pas de mon sort ; car Dieu m'a fait peut-être plus de grâces qu'à tout autre, il m'a menée et conduite jusqu'à ce jour avec une affection toute paternelle, même dans le plus fort de la tribulation et du danger. Ce qui m'est le plus pénible, c'est de me trouver parfois seule à seule avec moi-même, presque abandonnée de Dieu, sans force, ni vigueur, ni courage, ni espérance, ni sentiment aucun et au milieu de tous mes ennemis intérieurs et extérieurs, qui m'attaquent avec d'autant plus d'audace que je leur parais pleine de faiblesse et dans l'impuissance de leur résister. Alors je suis dans la plus grande affliction ; tout m'effraie, m'accable, me dégoûte, me rend la vie ennuyeuse, insupportable, dans la crainte permanente où je suis d'offenser Dieu, le meilleur des pères, et de déplaire à Jésus, que j'aime de tout mon cœur et que je voudrais aimer à jamais.

Jésus, c'est le bonheur de ma vie dans mon affliction et ma détresse ; je le dis, et c'est la vérité. Comment ne me rendrait-il pas heureuse, en effet, puisqu'au moment où je serais tentée de croire tout perdu, il vient à moi, se montre à tous mes ennemis, qui

fuient épouvantés comme des enfants voyant un géant les menaçant?

Jésus, c'est le bonheur de ma vie dans mon affliction et dans ma détresse ; je le dis, et c'est la vérité. Comment ne me rendrait-il pas heureuse, en effet, puisqu'à la vue de mon âme affligée, désolée, consternée, abattue, oppressée par la tentation, réduite aux abois par mes ennemis, torturée par le remords de ma conscience qui me reproche le mal que j'ai fait, le bien que je n'ai point accompli, l'abus ou l'inutilité des grâces qu'il m'a données ; cela m'arrive souvent, il est vrai, sans motif suffisant, à cause de mes scrupules, c'est-à-dire des nuages ténébreux dont le démon m'enveloppe et qui m'empêchent de voir la vérité et son accomplissement ; je le vois apporter la paix, le calme, la tranquillité dans tout mon être?

Jésus, c'est le bonheur de ma vie dans mon affliction et ma détresse ; je le dis, et c'est la vérité. Comment ne me rendrait-il pas heureuse, en effet, puisqu'il m'apparaît comme le seul vrai bien dont la possession est promise à la fidélité, comme le seul être qui puisse combler l'immensité de mes désirs et de mon insatiable soif de bonheur et de félicité? Le bonheur et la félicité ne sont qu'en Jésus. Pour posséder Jésus à jamais et sur-le-champ, volontiers je donnerais ma vie, volontiers je la verrais se flétrir, se sécher et finir dans son printemps, pour hâter mon union perpétuelle à cet ami si dévoué, à ce père si affectueux, à cet époux si tendre, à ce sauveur si compatissant, à ce Dieu si saint et si parfait!

Mourir et posséder Jésus, mourir et quitter la mer

houleuse de la vie pour entrer au port, mourir et s'en aller loin de ce triste lieu d'exil dans la patrie véritable qui est le ciel, mourir et voir Dieu, mourir et connaître Dieu, mourir et aimer Dieu pendant une éternité, c'est là, Monsieur, mon ambition à cette heure, c'est là le désir le plus intime de mon cœur. Oh ! qui me donnera de voir ce jour heureux et fortuné de la séparation de mon âme et de mon corps, et de l'union de mon âme avec Jésus !

Alors je serai plongée dans l'immense charité de Dieu ; ici, sur la terre, je me sens plongée dans l'immensité de mon orgueil et de mon amour-propre. L'orgueil est dans mon âme, il cherche à la dominer, à la captiver, à se rendre maître d'elle. Orgueilleuse ! qui suis-je donc ? qui suis-je, pour me croire quelque chose et ne pas me rappeler à chaque instant que je tiens tout de Jésus, de sa miséricorde, de sa bonté et de son amour ? Quelles difficultés pour comprimer l'orgueil, cet ennemi mortel de mon âme, de mon repos et de ma paix !

Voici maintenant quel est le règlement de ma vie.

Le matin, en me levant, je me transporte en esprit près du Saint-Sacrement, j'offre à Jésus mon cœur et tous les actes de ma journée. Je n'ai point d'heure fixe pour mon lever ni mon coucher. Je me lève le matin en même temps que mes parents ou dès que je suis réveillée. Je me couche lorsque tout est bien arrangé dans la maison, qu'il n'y a plus de travail, et que je sens la nécessité d'aller prendre le sommeil nécessaire pour réparer ma fatigue.

Je fais tous les jours, après mon lever, selon que j'en

ai le temps, une demi-heure de méditation, à laquelle je me prépare par la prière vocale. Dans la journée, je fais quelque lecture de piété, je récite le chapelet, je dis trois fois par jour sept *Gloria Patri*, comme membre de la confrérie de la Sainte-Trinité, et puis quelques prières à la sainte Vierge, comme membre de la confrérie du Scapulaire. Je fais ces diverses prières ou exercices de piété à mon premier loisir dans la journée. Le soir je fais ma prière, mon examen de conscience et la communion spirituelle pour m'unir à Jésus. Je fais aussi la communion spirituelle le matin, après mon lever, et quelquefois pendant la journée. A midi, je jette un coup d'œil sur la matinée, afin de m'unir encore plus à Dieu jusqu'au soir, ne pas l'offenser et l'aimer du plus intime de mon cœur.

Je jeûne deux fois la semaine; la première fois en l'honneur de Marie, et la seconde en l'honneur du Cœur souffrant de Jésus. Je ne le fais pourtant qu'avec la permission de mon directeur.

Voici comment je fais ma méditation. Je me mets en la présence de Dieu en me transportant au pied des saints autels. Je m'arrête à quelque circonstance de la passion. Après quelques réflexions et affections, j'entends la parole de Jésus, je l'écoute ordinairement avec plaisir et délices ; je dis ordinairement, car ma négligence est si grande, que je ne lui donne pas toujours mon attention.

Il y a deux ans, à peu près, qu'il me fait entendre sa voix et me montre la vanité des choses de la terre, la folie et le malheur de ceux qui s'y attachent, la solidité des biens éternels, le bonheur de servir Dieu et

la nécessité qu'il y a pour nous de nous consacrer entièrement à lui. Il m'a entretenue de l'unité des trois personnes divines, de la grandeur, de la puissance, de la sainteté, de la miséricorde et de la souveraine perfection de Dieu. Il m'a fait comprendre, autant que je le pouvais, l'intensité des souffrances de sa passion; il m'en a expliqué les divers mystères. Il m'a laissé entrevoir l'union intime qui existe entre les mystères de sa vie et ceux de la vie de la sainte Vierge, les relations admirables entre Dieu, les anges et l'homme. Il m'a expliqué les principales vérités du salut et de la religion, m'a montré les moyens divers qu'il nous donne pour nous sauver, et chaque fois qu'il ouvre la bouche pour me parler, mon âme y trouve une nouvelle nourriture qui la soutient dans sa marche vers la vérité. Que de bons conseils, que d'avis charitables il me donne ! Avec quelle bonté et quelle tendresse il me console, avec quelle constance il m'apprend en toutes occasions à porter ma croix, avec quelle douceur il me reproche, avec quelle fermeté il modifie ce qu'il y a de défectueux en moi, avec quelle parole persuasive il m'engage à renoncer à ma volonté, à mourir à mes inclinations, à combattre mes sens, à tout accomplir pour plaire à Dieu, à ne rien faire pour le monde, à tout opérer au contraire par amour pour son Père, qui règne dans les cieux !

Quand il m'a tracé une ligne de conduite, je crains toujours de la violer. Je la viole quelquefois ; aussitôt il me le reproche et m'invite à être plus fidèle à l'avenir.

Depuis quelque temps, il ne me reproche plus rien,

il me traite avec plus de douceur, d'affection et de familiarité. Il continue à m'instruire et à m'éclairer, et puis il me tranquillise, il calme mon agitation, dissipe ce qui pourrait troubler ma paix, me prévient quand c'est le démon qui cherche à me troubler, me défend d'écouter sa voix. Il m'engage à m'abandonner à sa providence, à me jeter entre ses bras avec la confiance d'un enfant, à déposer en son cœur toutes mes peines, toutes mes afflictions : puis il me parle des plus belles vertus ; il m'en fait connaître la nature et les effets, il m'exhorte à les entretenir dans mon âme quand Dieu les y a déposées, et à les mériter, si elles n'y sont point encore, par une plus grande ferveur.

Au milieu de ces douces relations avec le Sauveur, je ne suis pas sans crainte ni appréhensions ; je me demande souvent si tout cela n'est point un effet de mon imagination ou de la ruse du démon, si je dois y ajouter foi ou non.

Alors il me détrompe et m'assure qu'il n'y a point d'illusion, il m'engage à tout dire à mon directeur et à m'en rapporter à lui. Je l'ai fait souvent, mais sans entrer dans beaucoup de détails. Il m'engage plus fortement que jamais, depuis que vous êtes parmi nous, à vous faire tout connaître et à faire ce que vous me commanderez.

Vous m'avez demandé de vous faire connaître le passé de ma vie, le voilà à peu près tel que je le connais.

J'oubliais de vous dire que le Sauveur Jésus m'a dit plusieurs fois qu'il me destinait à la vie religieuse et qu'il avait sur moi des desseins cachés. Que sa volonté

s'accomplisse; je veux tâcher de ne point y apporter obstacle.

Je dois vous faire savoir aussi qu'il y a à peu près un an que je communie tous les quinze jours. J'avais un désir de m'approcher de la sainte eucharistie plus fréquemment, je l'ai étouffé bien souvent, pensant que ce désir venait peut-être de mon amour-propre. Ce désir devint néanmoins si fort il y a quatre ou cinq mois, que je priai le Sauveur de me faire connaître le vrai à ce sujet : « Ma fille, me répondit-il, non-seulement je désire, mais je vous commande de communier tous les huit jours. Je vous appelle à mener une vie plus parfaite, et c'est par mes sacrements que vous atteindrez cette perfection. » Depuis ce moment, ce désir disparut. Jésus me parla de la même manière, m'engageant à manifester sa volonté à mon directeur et de faire ce qu'il me commanderait. Il me fit de grandes promesses si j'ouvrais mon cœur à celui qui me dirigeait alors, et me menaça sévèrement si j'abusais des grâces qu'il me faisait ou si je les négligeais par ma faute.

J'en parlai à mon confesseur, qui me répondit dans le sens des paroles du Sauveur Jésus, savoir qu'il croyait trouver en moi les dispositions nécessaires ou suffisantes pour communier chaque semaine en ne me confessant que tous les quinze jours.

Voilà où j'en étais quand la Providence a retiré de cette paroisse mon premier directeur pour vous envoyer à sa place. J'ai continué depuis ma communion tous les huit jours.

Ah ! Monsieur, je le sais, ma qualité de chrétienne

me fait une obligation de mener une vie parfaite ; mais je ne vous le cacherai point, je suis bien loin de cette perfection. Ma faiblesse est très-grande, mes ennemis sont puissants, des dangers immenses sont semés sous mes pas, je tremble pour mon salut si Dieu ne me donne des grâces toutes spéciales et toutes particulières.

Je vous conjure, Monsieur, et je vous supplie de demander à Dieu ces grâces dont j'ai besoin ; vous le ferez certainement puisque Dieu vous a constitué mon père spirituel. Pour moi, Monsieur, en qualité de votre enfant, je demanderai à Dieu, dans l'humilité de mon âme, de répandre ses bénédictions abondantes sur celui dont le sublime ministère les fait descendre chaque jour sur toute la paroisse. Que Dieu bénisse le troupeau et le pasteur, et que le pasteur prenne pitié de moi, la plus misérable brebis de son troupeau.

Pardonnez-moi, Monsieur, je vous prie, le décousu de ma lettre ; je n'ai jamais eu d'autre éducation que celle de ma mère, pauvre orpheline qui m'a dit souvent qu'elle avait quitté l'école pour toujours à dix ans. J'espère que votre indulgence sera assez grande et qu'elle accueillera en bonne part la simplicité avec laquelle je vous ai parlé.

J'ai écrit cette lettre cette nuit, à la hâte et comme j'ai pu, pour n'être vue de personne.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-respectueuse servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 13 février 1842.

LETTRE II.

Diverses grâces que Jésus accorde à Marie Lataste. Elle le voit pour la première fois. Les trois sortes d'oraisons qu'elle a apprises du Sauveur.

Monsieur le Curé,

Je n'ai rien de caché pour vous ; vous êtes le directeur de mon âme, vous devez en être le maître. Je voudrais en quelque sorte renoncer à la propriété de mon âme pour vous l'abandonner. Je ne sais de quelle manière je dois la conduire ; mais vous, vous le savez. Ah ! si je pouvais prendre mon âme et vous dire : Je la laisse entre vos mains, faites-en ce que vous voudrez ; commandez-lui, elle vous obéira ; disposez-en comme de votre âme propre ; je veux qu'elle ne fasse rien que ce que vous voudrez, parce que vous ne voudrez jamais que la volonté de Dieu.

En suivant vos commandements et exécutant vos ordres, je ne me tromperai pas ; mais, abandonnée à moi-même, que devenir? Que se passe-t-il en moi? Où vais-je? Suis-je entre les mains de Dieu ou victime des fourberies de Satan transformé en ange de lumière? Vous seul devez m'éclairer; vous seul me conduire ; vous seul me maintenir dans la bonne voie, si j'y suis, et me retirer de la mauvaise, si je cours vers l'abîme. Vous êtes mon père, vous êtes l'ange vi-

sible de mon âme ; soyez donc mon protecteur et mon guide; je m'abandonne à vous. Je reste en moi, mais pour marcher selon vos désirs, pour agir selon votre volonté.

Je vous ai parlé des faveurs qu'il me semble avoir reçues du Sauveur Jésus. Or, je mets au nombre des plus grandes qu'il m'ait faites, celle d'attirer mon esprit et mon cœur près du saint sacrement de l'autel. La tabernacle de Jésus est le lieu où j'aime à me retirer, à me cacher, à prendre mon repos. J'y trouve une vie que je ne saurais définir, une joie que je ne puis faire comprendre, une paix telle qu'on n'en trouve point sous les toits hospitaliers des meilleurs amis. Le tabernacle de Jésus, c'est un abri contre tous mes ennemis, contre le démon, contre le monde, contre mes passions, contre mes penchants déréglés; c'est un soutien dans la faiblesse, une consolation dans la douleur, une arme dans la lutte, un rafraîchissement dans la chaleur, une nourriture dans la faim, une récréation dans la fatigue, un ciel sur la terre; le tabernacle de Jésus, c'est ma richesse dans ma pauvreté, mon trésor dans mon indigence, mon vêtement dans ma nudité, ma couronne dans ma misère ; le tabernacle de Jésus, c'est mon Dieu et mon tout, mon Jésus et mon Sauveur. O tabernacle de mon Dieu! ô Dieu du tabernacle de l'autel! autel du tabernacle de mon Dieu !

Quel fut mon bonheur en ce jour où je sentis mon âme éclairée d'une lumière tout intérieure et tout mon être attiré vers le saint sacrement de l'autel! Je ne pus résister à cet attrait. Mes pieds m'y portèrent

pour ainsi dire naturellement et sans effort. Je ne remarquai rien sur mon passage ; je ne vis ni jardins, ni champs, ni prairies, ni hommes, ni femmes, rien que le tabernacle en tous lieux, partout. Je marchais et me croyais devant le tabernacle. Je ne le voyais pas des yeux du corps, mais de l'âme. Enfin, j'entrai dans l'église. O joie! ô bonheur! ô félicité! j'aperçus Jésus sur l'autel environné de ses anges. Je ne le vis pourtant que d'une manière imparfaite. Il me semblait qu'un nuage imperceptible m'empêchait de le voir tel qu'il était.

Je revins ainsi vers lui. Mon cœur s'attachait de plus en plus à lui, et mes yeux aussi le voyaient de plus en plus clairement. Je me tenais modestement dans un coin de l'Église, regardant Jésus, mais n'osant m'approcher de lui. Il s'avança vers moi, m'appela avec bonté et me bénit. Alors je le vis distinctement. Une lumière plus brillante se fit à mes yeux. J'aperçus Jésus avec la forme et la taille d'un homme plein de majesté et de douceur. Il ne respirait qu'amour, bonté et tendresse.

Depuis ce moment, la compagnie des hommes n'a cessé de me déplaire ; je voudrais les fuir pour toujours, m'enfermer au tabernacle avec lui.

J'aurais voulu demeurer toujours avec lui ; mais quand il disparaissait à mes regards, quand je ne voyais plus sa lumière, je prenais mon cœur, je l'enfermais dans le tabernacle et me retirais.

Un jour, Jésus m'apparut selon l'habitude, il m'appela dans son tabernacle ; puis tout à coup l'éclat de sa lumière disparut, et j'entendis sa voix me dire :

« Ma fille, retire-toi. » Je me retirai la peine et la douleur dans l'âme.

Je revins plusieurs jours de suite, et ne le voyais plus. Combien je souffrais péniblement de cette privation de la vue de Jésus ! Je me disais à moi-même : Ce sont tes péchés qui t'ont fait perdre cette faveur, et je m'humiliais devant le Seigneur, lui présentant, comme expiation de mes péchés et iniquités, ma parfaite soumission à tous ses désirs.

Quelque temps après, pourtant, j'aperçus Jésus sur l'autel. Le prêtre célébrait la sainte messe : « Ma fille, me dit le Sauveur après la communion, demeure à la balustrade. Tu ne pénétreras jamais plus avant si je ne t'y autorise. — Seigneur, lui dis-je, je ferai toujours selon votre volonté. » Aussitôt, pour m'éprouver, il me chassa de l'église ; je me tins dehors, à genoux, attendant qu'il voulût m'ouvrir de nouveau. Après un long moment, il m'appela. Il me permit de me prosterner à ses pieds et de les embrasser.

Pendant un an à peu près, ma place était au balustre. Je n'avais pas le droit d'aller plus avant. Quelquefois, seulement, Jésus se montrait à moi dans mon cœur, qui devenait alors comme un temple magnifique dont l'entrée ne m'était jamais interdite. Je le voyais réellement comme dans l'église, et je lui rendais mes hommages et mes devoirs d'adoration. Il y avait dans mon cœur un autel, un tabernacle, un trône, une balustrade. L'autel était d'or, le tabernacle d'or, le trône d'or, la balustrade d'or. Il y avait aussi une lampe magnifique dont la lumière était plus brillante que le soleil. C'était mon ange gardien

qui l'allumait avant que Jésus entrât dans mon cœur.

C'est pendant cette première année où Jésus m'appelait près de lui, ou me tenait éloignée, où il se montrait ou se voilait à mes regards, que j'appris à faire ma méditation.

C'est lui-même qui m'a enseigné à méditer. Il m'a enseigné de trois manières et en trois temps et lieux différents.

Au commencement, ou plutôt quand il m'ordonna de rester près de la balustrade, le Sauveur Jésus, comme pour me dédommager de ne pouvoir approcher plus près de lui, m'enseigna la première manière de méditation : « Ma fille, me dit-il, j'ai donné le premier l'exemple aux hommes, afin qu'ils agissent comme j'ai agi. Je vous sers d'exemple à vous-même, comme à tous les hommes. Regardez-moi et désirez suivre mes traces. Pensez à ma vie humble et privée à Nazareth, à ma vie publique dans la Judée et la Galilée, à ma passion, à ma mort. Regardez ma vie comme un tableau et reproduisez ce tableau en vous, par le désir de votre cœur et de votre âme. »

C'est ainsi que j'ai commencé à apprendre à méditer. Je regardais la vie de Jésus, et demandais à Dieu de me faire la grâce de la reproduire le plus parfaitement possible, selon mon âge et ma condition.

Quelque temps après, je perdis de vue complétement cette manière de méditer, et j'étais devant le Sauveur comme un être sans raison ni intelligence.

Je priais Jésus de me venir en aide, de me secourir, de m'apprendre à méditer. La lumière se fit dans mon

intelligence par les paroles du Sauveur, qui m'enseigna une méthode d'oraison plus parfaite.

Voici comment j'ai médité depuis ce jour. Je commençais par me préparer au pied de l'autel où je me transportais par la pensée. J'éloignais toute pensée étrangère et me pénétrais de la présence de Dieu et du sujet de ma méditation.

Ordinairement, je choisissais une circonstance de la passion, et lorsque j'avais tout vu comme si j'avais été présente, je retournais à l'autel près de Jésus pour former mes affections et les lui offrir. Après cela, je lui demandais l'effusion de ses grâces sur mon âme, et terminais ma méditation. J'oubliais de dire que je me transportais toujours en esprit ou au jardin des Oliviers, ou dans le prétoire, ou près du Calvaire, ou près du tombeau taillé dans le roc.

J'ai suivi cette méthode à peu près pendant un an. Le Sauveur Jésus me l'apprit un jour où il m'avait permis de franchir la balustrade, et d'aller jusqu'à l'autel où il était assis sur son trône.

Or, un jour, je trouvai le Sauveur Jésus dans mon cœur. Il paraissait tout souriant. Je me jetai à ses genoux, en lui disant : Je vous aime, Seigneur, ayez pitié de votre humble servante. En ce moment, il m'apprit une nouvelle manière de faire ma méditation. Il me semble que c'est la plus parfaite des trois ; je l'ai toujours suivie depuis.

Voici de quelle manière je fais ma méditation d'après ces nouvelles instructions de mon Sauveur. Je commence par me mettre en la présence de Dieu par des

actes de foi et d'adoration ; j'excite en moi des sentiments d'humilité et de contrition. Je m'unis à Jésus par l'amour le plus ardent de mon cœur. J'élève mon esprit ainsi uni au Sauveur, jusqu'à Dieu le Père, le suppliant de m'envoyer le Saint-Esprit pour faire ma méditation. Après cela, je m'entretiens avec Jésus d'une des circonstances de sa vie, de sa passion ou de sa mort. J'écoute ses paroles ; je reçois les inspirations que la grâce de Dieu m'envoie ; je prends mon cœur, je l'offre à Jésus en remerciement de tout ce qu'il a fait pour moi. Je termine ma méditation en offrant à Dieu toutes les peines, toutes les contradictions, toutes les souffrances de ma vie en union avec celles de la vie de Jésus ; je lui présente tous les mérites de Jésus en expiation de mes péchés ; je le conjure de me faire miséricorde, de m'accorder sa grâce, de me prendre comme son enfant, de bénir toutes mes actions, tous mes instants. Enfin, tombant aux pieds de Jésus, je me donne de nouveau toute à lui, le priant de me bénir et de veiller sur moi.

Toutes mes méditations ne sont pas également fructueuses. Je ne sens pas toujours le même attrait qui me porte vers Jésus. Je suis souvent sans sentiment, sans amour pour lui. Mon indifférence est au-dessus de toute expression. Combien je suis misérable, ingrate et pécheresse ! Que de nombreux sujets d'humiliation pour moi !

Priez pour moi, Monsieur le Curé, ayez pitié de votre enfant. Vous connaissez ma misère et mon néant. Aidez-moi, secourez-moi, soutenez-moi, guidez-moi, fortifiez-moi, sauvez-moi, je me remets entre vos mains,

et je vous renouvelle l'assurance du plus profond dévouement avec lequel je suis,

Votre très-humble servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 10 mars 1842.

LETTRE III.

Marie choisit son parti entre Jésus et Satan.

Monsieur le Curé,

Voici ce que j'ai éprouvé un jour de dimanche, avant la sainte messe.

Le Sauveur Jésus avait fait entendre sa voix aux fidèles, avant le commencement du saint sacrifice ; il leur montrait la vanité des choses de la terre et la futilité des plaisirs du monde. Je n'avais point perdu une seule de ses paroles. Tout à coup il se tourna vers moi et me dit d'un ton sérieux et avec une grande fermeté :

« De quel parti veux-tu être, de celui du monde et du démon, ou bien du parti de ton Sauveur et de ton Dieu? Si tu prends le parti du monde et du démon, un malheur éternel t'attend, mais tu l'éviteras si tu prends mon parti. Sous mon drapeau, tu auras à supporter toutes sortes de peines, de tribulations et de combats, mais la croix te mènera au ciel ; choisis ! »

En ce moment, je fus abandonnée à moi-même ; Dieu me laissa seule et parfaitement maîtresse de ma volonté. Je demeurai un instant comme une personne

qui réfléchit et délibère, puis un doux attrait me porta vers Dieu. Je ne pus résister à cet attrait, et ma volonté fut heureuse de se prononcer pour le parti de Jésus.

Le Sauveur me dit alors : « Ma fille, il ne suffit point d'avoir pris mon parti, il faut encore ne le jamais quitter et me demeurer toujours fidèle. Fais-moi la promesse de ne jamais commettre le péché volontairement et de propos délibéré, et d'éviter toutes les circonstances qui pourraient t'entraîner au péché. » J'étais en ce moment près de l'autel, parce que le Sauveur m'avait appelée près de lui. Je ne me sentis pas la force de faire cette promesse. Alors Jésus fit cette promesse pour moi : « Je promets d'éviter le péché, quelque petit qu'il soit, et rien désormais ne sera capable de m'en faire commettre aucun de propos délibéré. Je promets d'être fidèle à Dieu. Je prends à témoin de ma promesse la pierre de cet autel sur lequel Jésus-Christ s'immole chaque jour pour expier les péchés du monde. Que cet autel soit le monument sensible de ma promesse, et qu'il me la rappelle chaque fois que mes yeux l'apercevront ! » Je prononçai cette promesse après l'avoir entendue de la bouche de Jésus.

« Enfin, ma fille, il faut, me dit-il, que tu promettes de ne jamais rougir de m'appartenir. — Seigneur, lui dis-je aussitôt, avec votre grâce, je le promets de tout mon cœur. — Puisqu'il en est ainsi, porte toujours sur toi ma croix à découvert, comme preuve de la sincérité de ta promesse. »

C'est depuis ce moment que j'ai senti en moi une nouvelle force, une nouvelle vigueur ; c'est depuis ce

moment que je me suis sincèrement donnée à Dieu. C'est par Jésus que j'ai fait cette offrande de moi-même ; c'est par lui aussi qu'elle se perpétue.

Pourrais-je rien par moi-même? Non, non, je le sais et vous aussi, Monsieur ; mais j'ai confiance en Jésus, et je m'abandonne à lui.

Veillez sur mon âme, veillez sur les jours de votre enfant, mon vénéré Père. Par vous je resterai à Jésus, par Jésus je resterai à Dieu.

Je demande à Dieu pour vous les grâces nécessaires pour vous, pour la direction des âmes et pour celle de mon âme en particulier ; je lui demande de vous bénir, priez aussi beaucoup pour une pauvre pécheresse comme moi.

Je vous offre, Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Votre humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 23 mars 1842.

LETTRE IV.

Les trois solitudes de Marie Lataste.

Monsieur le Curé,

Celui qui me parle m'a ainsi parlé de la solitude.

« Ma fille, je vous ai choisi trois solitudes ; je vous les ai fait connaître en vous y établissant. La première est la demeure de votre famille située dans un petit village, éloignée du tumulte des grandes cités, et par

conséquent solitude véritable, puisque vous y vivez inconnue et sous l'œil de Dieu. La seconde est l'église de votre paroisse, dans laquelle vous venez vous séparer de tout ce qui n'est pas Dieu, pour l'adorer, pour le prier, pour recevoir ses grâces et ses dons. La troisième, c'est votre cœur, solitude intérieure, dont nul n'aura jamais l'accès, si vous la conservez tout entière à votre Sauveur, qui seul veut en être le maître et le souverain.

« Les autres sont extérieures ; celle-ci est seule intérieure, cachée, voilée à tous les regards ; elle est aussi plus parfaite que les deux premières. On peut avoir la solitude du cœur sans avoir la première solitude, sans être retiré dans un désert, sans être enfermé dans un cloître ou dans un lieu écarté. On peut avoir la solitude du cœur, sans être dans le lieu saint, sans se trouver devant le sanctuaire sacré ; mais on ne peut avoir les deux premières solitudes sans avoir la solitude du cœur.

« Vainement, en effet, ma fille, vous enfermeriez-vous nuit et jour dans mes temples, si vous n'aviez point la solitude du cœur, vous ne seriez point solitaire ; vainement vous retireriez-vous dans un profond désert, loin des hommes et du monde entier, si vous n'aviez point la solitude du cœur, c'est-à-dire si votre cœur n'était point séparé de ce qui se passe dans le monde, des fêtes, des plaisirs et des folies du monde, si votre cœur était tout préoccupé des choses de la terre qui passent et disparaissent rapidement, vous ne seriez point solitaire.

« Tandis que si vous viviez dans le monde, si vous

étiez mêlée au commerce de la vie humaine, vous pourriez être et seriez vraiment solitaire, si votre cœur était dans le monde, comme s'il n'y était pas, parce qu'il serait complètement détaché de tout et étroitement lié à Dieu.

« La véritable solitude consiste donc dans l'éloignement de tout ce qui est de la terre, du monde et des hommes, et le rapprochement du ciel et de Dieu.

« La solitude du cœur, vous ne pouvez l'acquérir par vous-même. Elle est un don de Dieu ; il suffit pourtant de la demander à Dieu avec un grand désir de la posséder, pour l'avoir et la posséder. Dieu ne la refuse jamais, car il désire ardemment que tous passent leur vie dans la solitude du cœur.

« Les solitudes extérieures, les cloîtres, les monastères, les déserts, le lieu saint sont comme la voie qui mène à la solitude du cœur. Combien d'âmes qui n'eussent jamais eu la solitude du cœur si elles ne l'eussent cherchée dans les solitudes extérieures ! Néanmoins, comme il peut arriver qu'on ne puisse chercher la solitude du cœur par les solitudes extérieures, Dieu ne la refuse point aux personnes qui se trouvent dans ces conditions.

« La solitude du cœur est un don de Dieu. Dieu l'envoie comme il lui plaît et par les moyens qui lui paraissent les plus efficaces, savoir : le grand désir de cette solitude, les efforts constants de l'âme pour vivre dans cette solitude, le détachement des biens et du tumulte du monde, les prières ferventes et continuelles.

« Je vous ai donné trois solitudes ; la première vous

a conduite à la seconde. Quand on ne connaît point le monde, quand on n'entend point sa parole, quand on n'est point troublé par ses fêtes et ses plaisirs, on connaît Dieu, on entend sa parole, on vit en paix dans son service. On connaît Dieu, et, pour le connaître davantage, on se rapproche de son temple, de son autel ; on vient dans la seconde solitude que je vous ai fait connaître et que je vous ai donnée dans le lieu saint ; on y apprend par le respect que l'on doit à la majesté divine à se séparer de tout, à ne penser qu'à elle, et quand cette pensée est unique dans l'âme, l'âme est vraiment solitaire. La solitude du cœur, temporelle, momentanée, conduit à la solitude perpétuelle, parce que l'âme apprend bien vite que si l'église est le temple de Dieu et l'endroit où l'on doit vénérer, respecter et adorer spécialement sa présence, l'univers est aussi le temple magnifique que Dieu s'est bâti de ses propres mains et qui manifeste partout sa puissance et sa gloire. C'est pourquoi l'âme se voyant entourée par Dieu de toutes parts, ne pense plus qu'à lui et vit complétement solitaire dans son cœur. N'est-ce pas ce que vous avez éprouvé, ma fille?

« Une âme solitaire a constamment l'œil sur elle-même, sur ses ennemis, sur Dieu.

« Elle a l'œil sur elle-même : elle examine toujours si sa vie est une marche vers Dieu, pleine de fermeté ; si elle correspond aux dons de Dieu, si sa ferveur augmente ou se relâche ; elle en voit les causes et les motifs, elle avise à les éloigner.

« Elle a l'œil sur ses ennemis ; ils ne la surprennent jamais. La solitude est pour cette âme comme un lieu

élevé d'où elle domine tous les alentours. La solitude est pour cette âme comme un espion habile, qui lui indique tous les mouvements, toutes les embûches, tous les préparatifs du démon, du monde et des passions. Aussi la victoire n'est-elle point difficile à cette âme. Ses ennemis se voyant découverts, le plus souvent ne cherchent point à combattre et s'enfuient honteux et confus.

« Elle a l'œil sur Dieu pour exécuter ses moindres volontés. Dieu lui parle, et parce qu'elle est solitaire elle entend sa voix qui pénètre dans son cœur. Dieu lui donne ses grâces, et parce qu'elle est solitaire elle est prête à les recevoir, à les mettre à profit, à remercier Celui qui les lui donne. Dieu s'approche d'elle, elle le reçoit avec empressement et sans délai, et il s'établit entre le Créateur et la créature une familiarité intime qui fait le bonheur de l'âme et qui réjouit le cœur de Dieu, père de cette âme.

« Tous les plus grands saints du ciel ont vécu dans la solitude du cœur. Cette solitude faisant leurs délices, ils y trouvaient force et courage dans les luttes de la vie, consolation dans leurs peines et tribulations, lumières dans leurs travaux et apostolat, abri contre tous les dangers, ascension sûre et certaine vers l'éternelle félicité.

« La solitude du cœur est une chose qui me plaît et que j'aime au-dessus de toute chose. Pendant l'éternité, j'ai reposé, je repose et je reposerai éternellement dans le sein de mon Père, séparé de tout pour ne vivre que de la vie de mon Père et ne recevoir d'autre vie que sa vie. La solitude du cœur dans la vie des âmes

est l'image de cette solitude éternelle que je trouve dans le sein de Dieu, parce que je suis son Verbe, et voilà pourquoi j'aime tant la solitude du cœur.

« Verbe de Dieu fait homme, j'ai eu comme vous, ma fille, trois solitudes : la solitude de ma demeure de Nazareth ; la solitude du monde, qui était le temple dans lequel j'adorais Dieu, mon Père ; la solitude de mon cœur, dans laquelle, depuis le commencement de ma vie jusqu'à mon dernier soupir sur la croix, je lui offrais le sacrifice de réparation pour le péché de l'homme.

« Ma vie tout entière a été une vie dans la solitude. J'ai été solitaire, c'est-à-dire séparé des hommes dans ma naissance. J'ai été solitaire, c'est-à-dire éloigné et repoussé par les hommes dans ma fuite en Égypte. J'ai été solitaire, c'est-à-dire inconnu des hommes, détaché de toutes les choses du monde dans ma vie cachée de Nazareth. J'ai été solitaire au milieu de mes apôtres, qui ne comprenaient point les choses de Dieu, qui m'abandonnaient en face de mes ennemis. J'ai vécu quarante jours dans la solitude du désert. Je me retirais souvent dans la solitude pour rendre mes devoirs à Dieu mon Père. Quand je regardais l'humanité chargée de crimes et révoltée contre mon Père, je me trouvais solitaire, c'est-à-dire seul capable de donner à la justice divine réparation suffisante.

« Le monde entier était une immense solitude ; j'étais, comme dit le prophète, le pélican de cette solitude.

« Ma fille, aimez la solitude du cœur ; laissez-vous conduire par ma grâce dans cette solitude; embellis-

sez-la de toutes mes vertus ; rendez-la de plus en plus digne de me recevoir. C'est là que je viendrai vous instruire, vous montrer la vérité, vous apprendre à connaître Dieu et ce qui est de lui ; c'est là que je vous comblerai des bienfaits de mon amour et de ma tendresse ; c'est là que je vous laisserai entrevoir la félicité du ciel dont je vous donnerai un avant-goût.

« La solitude du cœur sera pour vous l'arche merveilleuse de Noé, dans laquelle je veux que vous entriez pour vous sauver de la mer orageuse du monde. C'est moi qui conduirai cette arche, et elle ne s'arrêtera pas sur la montagne de la malédiction et de la crainte, mais sur celle de la bénédiction et de la charité. »

Voilà, Monsieur le Curé, ce que j'ai entendu. Je vous prie de croire que je ne suis nullement attachée à mon avis. Il me semble que c'est Jésus qui m'a adressé ces paroles. C'est du moins quelqu'un qui parle en son nom. Il vous sera facile de voir et de discerner quel est celui qui m'entretient de cette sorte. Je me soumettrai, en tout et partout, à vos décisions et à votre volonté.

Veuillez me continuer toujours, Monsieur le Curé, votre bienveillante sollicitude, et m'aider par vos lumières et vos avis si charitables à toujours aimer Dieu et à ne me jamais séparer de lui.

Recevez l'assurance de ma plus profonde reconnaissance et des sentiments les plus respectueux avec lesquels je suis, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 3 avril 1842.

LETTRE V.

Effets que la vue sensible de Jésus produit sur Marie Lataste. Ses sentiments à ce sujet.

Monsieur le Curé,

Vous m'avez recommandé de vous faire connaître tout ce qui se passe en moi, depuis qu'il m'a été permis de rendre mes devoirs à Jésus-Christ présent à mes yeux d'une manière sensible. Je ne vous cacherai rien de ce que je suis. Je vous ferai connaître en même temps les dispositions de mon âme. Pardonnez-moi si je suis trop longue dans mon récit; je dirai peut-être des choses inutiles, mais sans le vouloir; car je ne veux qu'une seule chose, vous faire tout connaître et vous dévoiler tout ce qui se passe en moi.

Jusqu'au jour où il me fut donné d'adorer Jésus-Christ sensiblement présent à ma vue, je n'avais vécu que de ma vie d'enfant. Quand le Sauveur Jésus apparut à mes yeux pour la première fois, je sentis tout d'un coup en moi plus de fermeté, de vigueur et de courage; je me sentis plus portée vers Dieu, plus détachée du monde, plus ennemie de moi-même, plus souple vis-à-vis d'autrui, plus austère à mon égard, et cela presque sans aucun labeur de ma part. Ces dispositions de mon âme grandissaient chaque jour, à mesure que mes yeux contemplaient de plus en plus le Sauveur, à mesure que mes oreilles entendaient sa voix, que les ténèbres de mon intelligence se dissipaient. Je me regardais comme un arbre fruitier que

la rosée du matin et le soleil du jour fécondent sans qu'il l'ait mérité, et volontiers je vivrais mille ans de cette vie. Mais Dieu ne pense pas comme nous, pauvres créatures, qui ne savons point ce qui nous fait du bien et ce qui nous est le plus utile. Il m'enleva sa présence sensible, et je tombai dans la faiblesse, la langueur et la lâcheté. Je ressentais une fatigue considérable et ne pouvais me reposer nulle part ; mon cœur était dans la peine, la tristesse et une impatience continuelle. Je serais facilement tombé dans le découragement. Je sentais en moi mes passions et mes inclinations perverses élever leurs voix ; je craignais de me perdre et de devenir la triste victime du péché.

Un jour, faisant effort, je me dis à moi-même : Combien je suis lâche et craintive ! Ah ! certainement Dieu ne m'abandonnera pas. Je tombai à genoux et criai bien fort vers le ciel : Seigneur, que votre volonté soit faite, et prenez pitié de moi !

Le Sauveur Jésus attendait probablement cette preuve de ma parfaite résignation, car il ne tarda pas à se présenter de nouveau à mes yeux. Quelle douce lumière environnait son trône et sa personne! Combien je fus de nouveau heureuse en ce moment ! Elle rejaillissait sur moi, me pénétrait, m'éclairait, me fortifiait, m'embrasait d'amour pour Dieu. Néanmoins, Monsieur, j'eus la force chaque jour de dire à Jésus : Seigneur, je sacrifie, si cela peut vous plaire, la douceur de votre présence.

Il continue à se montrer à moi ; mais bientôt je ne le verrai plus, il me l'a annoncé. Que sa volonté soit faite.

Je veux aussi vous faire connaître mes sentiments naturels. Je me suis toujours sentie, dès mon enfance, portée vers les grandeurs et bien au-dessus de ce à quoi je pouvais prétendre. Je ne me croyais pas faite pour mener une vie obscure dans un petit village comme Mimbaste. Combien j'ai souvent désiré appartenir à une famille riche et distinguée qui eût pu me donner une éducation brillante et me faciliter ainsi le moyen de me distinguer ! Je cachais tout cela au fond de mon cœur ; je ne communiquais mes pensées à personne. Je nourrissais ces idées secrètes dans mon âme et je souffrais de ne pouvoir les réaliser. Je vous le dis sans déguisement, tel était l'orgueil de mon âme. Combien il était nécessaire de modifier mon intérieur !

Je ne sais si le Sauveur Jésus a complétement modifié par sa grâce tout ce qu'il y avait de défectueux en moi. Je ne sais si je puis espérer de marcher toujours vers la perfection ; mais il me semble pourtant que le travail de Jésus en moi n'a pas été en vain. J'aime encore la grandeur, l'élévation, la gloire, les honneurs ; mais la grandeur de Dieu, l'élévation de Dieu, la gloire de Dieu, les honneurs de Dieu. Autrefois, je n'aimais que moi-même, que ma personne, que tout ce qui m'appartenait ; aujourd'hui, je ne voudrais aimer et je n'aime, ce me semble, que Dieu seul. Je ne désire point la richesse, Dieu me suffit. Je ne désire point la célébrité ; ma gloire, c'est de vivre inconnue et cachée dans le Cœur si aimable de Jésus. Un trône, une couronne ne me tenteraient pas, et je préférerais la pauvreté de Jésus, la croix de Jésus, la couronne

d'épines de Jésus, le service de Jésus à tout cela ici-bas.

Jamais, Monsieur, mon cœur, mon esprit et mon âme n'ont été plus attachés et plus dévoués à Dieu qu'en ce moment ; jamais je n'ai plus aimé les vertus que le Sauveur m'a fait connaître ; jamais je n'ai plus aimé ma vocation ; jamais je n'ai plus haï le monde. Le monde, je l'ai haï et de tout mon cœur, je dirais presque toute ma vie.

Au commencement, je haïssais le monde, parce que je ne pouvais l'aimer ; mais si j'avais eu ce qu'il faut pour l'aimer, je le dis à ma honte, je l'aurais aimé, malheureuse, parce que je ne le connaissais pas. Je le haïssais donc, parce qu'il mortifiait mon amour-propre. Le monde veut la liberté d'action, et, parce que j'étais timide, je haïssais le monde ; le monde aime l'esprit et l'intelligence, et, parce que j'étais ignorante et stupide, je haïssais le monde ; le monde veut la richesse, et, parce que j'étais pauvre, je haïssais le monde. Je n'avais rien de ce qu'il me fallait pour le monde, et je disais dans mon cœur : Haine au monde qui te méprise et te foule aux pieds. Cette haine n'était pas bonne, elle n'avait d'autre fondement que mon amour-propre.

Plus tard j'ai haï le monde ; j'ai été dégoûtée du monde à cause des nombreux obstacles que j'y trouvais à opérer mon salut, à cause des nombreux dangers qu'on y rencontre à chaque pas, et je désirais m'en séparer pour vivre plus unie à Dieu et pour me sauver plus facilement.

Aujourd'hui, si je désire entrer en religion, ce n'est point par crainte de me perdre ; je crois que la grâce

de Dieu sera toujours en moi, mais uniquement pour me défaire de tout, pour tout donner à Dieu, et l'aimer sans interruption et à jamais.

Quel sera mon avenir ? Je l'ignore. Je sens en moi des forces inconnues que je ne sais et que je ne puis expliquer. Que Dieu prenne pitié de moi ! Je le prie de vouloir me rendre telle qu'il le désire; je m'abandonne à sa providence ; qu'il dispose de moi selon sa sainte volonté. Je n'ai qu'un désir, celui de l'aimer et de l'aimer toujours ; celui de suivre et d'accomplir aussi entièrement et aussi parfaitement que je le pourrai sa sainte volonté. Je me sens disposée à faire tout ce qu'il lui plaira et tout ce qu'il me demandera, soit par lui-même, soit par vous, Monsieur, qui êtes son ministre et son représentant auprès de moi. Je sais néanmoins que par moi-même je ne puis rien, mais que je puis tout avec sa grâce, qui me fortifiera et qu'il ne me refusera pas.

Je sais que vous priez pour moi ; priez encore, priez sans cesse pour votre enfant. Je ne pourrai vous témoigner ma reconnaissance pour votre bonté ; mais le Seigneur, qui est mon appui et ma richesse, vous récompensera amplement. Je le lui demande chaque jour.

Recevez, Monsieur le Curé, je vous prie, mes hommages les plus respectueux et l'assurance de ma plus grande considération.

Votre très-humble, très-reconnaissante
et très-obéissante,

MARIE.

Mimbaste, 12 avril 1842.

LETTRE VI

Manière d'agir de Jésus vis-à-vis de Marie Lataste.

Monsieur le Curé,

Vous désirez savoir de quelle manière le Sauveur Jésus se conduit à mon égard dans les relations qu'il a établies entre lui et moi. Je répondrai à votre demande aussi simplement que je le saurai, disant toutes choses sans aucune dissimulation, afin que vous puissiez juger et m'indiquer ce que j'ai à faire pour ne point marcher dans l'illusion, mais dans la vérité.

Le Sauveur Jésus est plein de bonté pour moi ; il m'a donné et me donne souvent des témoignages de son amour dont je me reconnais indigne, mais que je voudrais bien sincèrement tâcher de mériter. Eh bien, il me semble qu'il m'aide dans cette disposition présente de mon cœur, en me traitant et en agissant vis-à-vis de moi selon le besoin de mon âme. Il use tantôt d'une douceur extrême pour m'attirer vers lui, et tantôt d'une fermeté qui est bien nécessaire pour que je puisse me conformer aux exemples qu'il m'a donnés pendant sa vie, et aux paroles qu'il m'adresse dans ses entretiens.

Quelquefois il use de sévérité ; je le mériterais plus souvent.

Un jour, mon esprit étant dans la dissipation, mon cœur dans une indifférence complète, j'écoutais les paroles de Jésus sans le respect qui leur est dû.

Je vis alors son visage devenir sérieux et ses yeux me regarder fixement. Il s'arrêta et me dit d'un ton irrité : « Qui es-tu pour recevoir avec tant de négligence les paroles que je t'adresse? Fille pleine d'orgueil, te connais-tu bien toi-même? Tu n'es que néant, péché et corruption, et c'est ainsi que tu prêtes l'oreille à ma voix? Penses-tu que ce soit à cause de tes mérites que je viens converser avec toi? C'est par un effet de ma miséricorde que je viens t'instruire. Cette instruction ne t'est point due. Garde-toi de la mépriser, garde-toi de t'en enorgueillir, garde-toi de t'élever pour cela au-dessus d'autrui. Ma parole ne te sauvera pas seule ; il faut ta coopération. Ma parole ne te donnera pas de mérite; ton mérite sera de correspondre à ce qu'elle te dira. Ma parole ne retournera pas inutile vers moi. Ce que je te dis suffirait pour convertir des millions d'idolâtres. Malheur à toi si tu n'en profites point! Sache que tu dois toujours t'humilier devant moi; car tu n'es que cendre et poussière, péché et corruption; et Jésus, le Dieu tout puissant, le Dieu infiniment parfait, le Dieu trois fois saint, le Saint des saints, la sainteté même. Je fais les rois. Je fais trembler les monarques et les potentats sur leurs trônes. Je sonde les cœurs et les reins; rien de ce qui se fait parmi les hommes ne m'échappe; je connais leurs plus secrètes pensées. Sois donc fidèle et prête-moi ton attention. » Ainsi me parla le Sauveur Jésus d'un ton sévère qui me pénétra jusqu'au plus intime de mon cœur. Il me parle comme cela chaque fois qu'il le juge bon et opportun pour le salut de mon âme.

D'autres fois, je n'oserai m'approcher de lui ; le trou-

ble, la crainte, la peine, le découragement, la tristesse oppresseront mon cœur. Le Sauveur Jésus vient à moi avec la bonté, la douceur et la tendresse d'un père : « Viens, mon enfant, me dit-il, viens à moi avec confiance, relève-toi. Je suis ton père, aime-moi comme mon enfant. Parle-moi avec confiance, ne crains rien, découvre-moi tes peines, je les éloignerai. Viens à moi, je changerai tes peines en joie, tes soupirs et tes gémissements en chants d'allégresse. Tes souffrances et tes tribulations passeront, elles ne sont que pour un temps, et dans le ciel tu ne trouveras que le bonheur et la félicité. » Alors la joie revient dans mon âme; il me semble que je la puise avec abondance sur le Cœur du Sauveur ou qu'elle coule de ses lèvres comme une rosée féconde qui me désaltère et pénètre tout mon être.

C'est ainsi, Monsieur le Curé, que le Sauveur Jésus agit à mon égard, modifiant tout ce qu'il y a de défectueux en moi, me faisant connaître mes mauvaises inclinations et m'indiquant les moyens de les combattre. C'est ainsi qu'il me console dans la tristesse, qu'il me soutient dans la faiblesse, qu'il me prête secours dans le besoin. C'est ainsi qu'il me comble de ses faveurs les plus signalées, qu'il m'instruit et qu'il m'apprend à pénétrer les vérités saintes du salut.

Combien je devrais être reconnaissante de toutes ses faveurs, et cependant je le suis si peu ! Ah ! Monsieur et mon Père, remerciez le Sauveur pour moi ; prêtez-moi le secours de votre cœur, parce que le mien est bien ingrat. Remerciez pour moi Jésus, et dites-lui que je veux l'aimer toujours.

Je suis, avec le plus grand respect,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 24 avril 1842.

LETTRE VII.

Notre Seigneur fait revêtir Marie d'une robe rouge et lui laisse entrevoir combien elle aura à souffrir. Ses souffrances seront un véritable martyre.

Monsieur le Curé,

Je veux vous rapporter des choses bien étranges dont j'ai le souvenir en ce moment; vous en penserez ce que vous voudrez.

Un dimanche, au commencement de la messe, le Sauveur Jésus me fit réciter le *Je me confesse* et l'acte de contrition. Après cela, il me donna l'absolution de tous mes péchés; il dit ensuite : « Qu'on apporte une robe teinte dans le vase de mon sang, un voile trempé dans l'eau de la Divinité, une couronne faite des mains du Saint-Esprit; je veux qu'elle soit vêtue aujourd'hui selon la condition des princesses du ciel. » On obéit à sa parole. On apporta une robe rouge, un voile d'une éblouissante clarté et une couronne de fleurs blanches telles que je n'en avais jamais vu de pareilles. Quand on m'en eut revêtue, ma figure, mes mains et mes pieds devinrent aussi tout blancs, et Jésus me fit asseoir sur un petit siége près de lui. J'avais une ceinture dorée autour des reins. J'étais on ne peut

plus contente. A l'élévation, j'entendis le Sauveur adresser quelques paroles aux fidèles, et leur dire que c'était par amour pour eux qu'il était descendu du ciel pour résider sur l'autel et dans le tabernacle.

Après la communion, j'ouvris la petite porte de mon cœur, qui était comme une petite chambre fort belle et fort agréable, Jésus y entra, prit place sur son trône dont j'ai déjà parlé. Je demeurai là près de Jésus avec mon ange gardien et la sainte Vierge qui était entrée avec nous.

Je restai ainsi parée toute la journée, vivant dans l'intérieur de mon cœur.

Un autre jour, je fus attaquée d'une furieuse tentation contre la pureté. Je ne savais où aller pour me mettre à l'abri de ses traits. Je me transportai par la pensée dans la salle où Jésus fut couronné d'épines; je le voyais ainsi un roseau à la main et le jouet des soldats. La tentation disparut pendant que je considérais attentivement le Sauveur.

Les soldats se tournèrent alors vers moi, et prenant le roseau des mains de Jésus me le présentèrent afin que je le frappasse comme eux. Je refusai de faire leur volonté; aussitôt ils se mirent à blasphémer et à m'insulter parce que je reconnaissais Jésus comme Dieu : « Insensée, me dirent-ils, qui t'a appris de pareilles niaiseries? ta vie est entre nos mains, frappe-le ou tu mourras. — Faites de moi ce que vous voudrez, leur dis-je, je ne vous obéirai point. »

Aussitôt, ils furent me dénoncer à un gouverneur ; ils m'enchaînèrent, sans trop de rudesse pourtant, et me menèrent dans un cachot obscur et profond. Ils

laissèrent mes mains et mes pieds libres; mais ils passèrent autour de ma ceinture une longue chaîne qu'ils attachèrent à un pieu. Une lampe presque éteinte était suspendue à la voûte. Bientôt la porte se ferma et je demeurai seule. Je me prosternai à genoux pour prier. On me fit passer un morceau de pain et un peu d'eau pour passer la journée.

Je ne sais comment j'ai été délivrée.

Une autre fois, j'avais aussi eu le bonheur de communier. Mon cœur était tel que je l'ai dépeint ; je m'y étais retirée avec le Sauveur Jésus et mon ange gardien. Bientôt, j'aperçus autour de mon cœur une fosse obscure et profonde, bien que tout le reste demeurât comme je l'ai dit. Cela m'attrista. « Vous êtes peinée par cette vue, ma fille, me dit le Sauveur, voici la signification de ce que vous voyez. Vous serez pendant un an comme enfermée dans un cachot où l'on vous fera subir mille interrogatoires, où l'on emploiera les menaces et les promesses pour vous ébranler; tranquillisez-vous pourtant, vos peines et vos tribulations seront adoucies par la douceur et la puissance de ma grâce. »

Enfin un jour, à la méditation, je vis Jésus tout transporté de joie pendant qu'il me parlait ; j'en parus surprise. « Ah ! si vous saviez ce qui m'occupe en ce moment. ! — Qu'est-ce donc, Seigneur, lui dis-je ? — Ma fille, c'est votre martyre, vous mêlerez votre sang au mien. Qu'il me tarde, ma fille, de contracter avec vous cette alliance ! »

Or, en ce moment, j'étais dans mon cœur avec Jésus et mon ange gardien. Je me sentis attirée à parcourir la fosse profonde et obscure; je suivis cet attrait. Je

me perdis et m'écriai plusieurs fois : Où suis-je, Seigneur ? Enfin j'atteignis le fond et je vis une personne qui écrivait ; je vis des soldats arriver et lui dire : « Qu'est-ce que cette écriture? » Elle ne répondit rien. C'était une lettre qu'elle plia et qu'elle remit à une autre personne qui était près d'elle, afin qu'elle la fît parvenir à son adresse. Les soldats la prirent avec eux et l'emmenèrent dans une vaste salle. Elle priait pendant le trajet. Je la suivis. Arrivée devant un juge, celui-ci lui demanda qui elle était. « Je suis chrétienne, répondit-elle. — D'où êtes-vous ? — Je suis chrétienne. — Renoncez à votre religion que la loi condamne. — Je suis chrétienne et pour toujours. — Je vous ferai décapiter. — Qu'importe, Jésus est ma force. — Je vous ferai endurer toute sorte de tourments. — Jésus est ma force — Je vous ferai brûler vive. — Jésus est ma force. — Renoncez à votre religion, vous serez riche et heureuse. — Jésus est tout mon bien. » Alors le juge prononça, je crois, la sentence en ces termes : « Nous condamnons Marie à mort pour n'avoir point voulu renoncer à une religion que la loi défend. » Les soldats la prirent et la menèrent au supplice. Je la suivis le cœur content. Voilà, me dis-je à moi-même, voilà ce qui m'attend. Elle mourut, mais je ne vis point de quelle mort. Je vis son corps sans vie à terre. Cette personne était vêtue en religieuse. Après cela, je revins auprès de Jésus dans mon cœur. Il paraissait content. Je l'étais aussi.

J'ai eu plusieurs fois des marques extérieures et comme des prédictions de souffrances considérables qui m'attendent pendant la vie que je passerai sur la

terre. Quelles seront ces peines? quel sera mon martyre? peu m'importe. Je sais que c'est par la souffrance et la mort douloureuse du Calvaire que le Sauveur Jésus a racheté le monde et qu'il est entré dans sa gloire; je sais que celui qui veut être son disciple doit marcher à sa suite, et ne point repousser ce qu'il a accepté volontairement. Et la vue de mon Sauveur me soutiendra, me fortifiera, me fera aimer la tribulation, les peines et les larmes. Je ne refuserai pas moi-même le calice d'amertume, et je dirai au plus fort de mes tourments : Mon doux Sauveur, que votre volonté soit faite et non la mienne. Vous m'offrez ce calice, je l'accepte pour vous plaire et vous témoigner combien je vous aime.

Pardonnez-moi, Monsieur, ces choses doivent vous intéresser bien peu ; mais c'est la vie de votre enfant. Guidez-la ; montrez-lui la vérité. Je m'en rapporte à vous.

Votre respectueuse servante,

MARIE.

Mimbaste, 30 avril 1842.

LETTRE VIII

Un ange annonce à Marie ses souffrances. Jésus confirme les paroles de l'ange et console Marie. Désirs de la souffrance.

Monsieur le Curé,

Je veux vous parler aujourd'hui des souffrances qui m'attendent et qui m'ont été annoncées. Vous jugerez si je dois y ajouter foi ou non. Voici ce que j'ai éprouvé.

Un jour j'étais dans l'église, je priais devant l'autel de Marie. Il me sembla qu'un personnage s'approchait de moi. Je ne voulus point y faire attention, pensant que ce pouvait être une illusion. Je priai le Seigneur de ne point permettre que je fusse trompée, et me reconnaissant devant lui, comme il m'avait appris à le faire, indigne de toute grâce et de toute faveur, je le conjurai du moins d'avoir pitié de moi et de me faire miséricorde. Le personnage, au lieu de s'éloigner de moi, s'approcha et me remit un papier blanc. Je lui adressai la parole en ces termes : « Me serait-il permis de vous demander qui vous êtes ? — Lisez, me dit-il, le papier que je vous ai donné ; vous me le remettrez ensuite. » Je lus ces mots : « Je suis l'ange du Seigneur et j'exécute ses volontés. Il m'a envoyé vers vous pour vous apprendre que vous aurez de rudes épreuves et de grandes souffrances à endurer, peut-être sans tarder. » Je rendis le papier à celui qui me l'avait présenté, et je lui dis : « Pourriez-vous m'apprendre quand doivent commencer mes épreuves et mes souffrances ? — Je ne vous fixe point le temps ; mais je vous préviens d'avance, afin que vous vous prépariez et que vos peines soient plus légères quand elles viendront, parce que vous vous serez fortifiée contre elles. Afin de vous aider à les supporter encore avec plus de patience, je vous assure qu'elles vous obtiendront grâce et miséricorde devant Dieu. »

Puis l'ange se prosterna à genoux devant l'autel de Marie. Son visage parut tout enflammé de dévotion, et quelques instants après je ne le vis plus.

Quelques jours après, j'étais dans une profonde af-

fliction. Le Seigneur Jésus me demanda dans mon cœur : « Qu'avez-vous, ma fille? » Je lui répondis : Seigneur, je suis dans le mécontentement et l'affliction et je ne sais pourquoi. — « Ma fille, me dit-il, sachez que le cœur de l'homme ne peut être heureux et content sur la terre. Il n'aura de véritable félicité que dans le ciel. En vérité, je vous le dis, vous ne serez point heureuse tant que vous demeurerez sur la terre. Vous souffrirez beaucoup, je vous l'annonce d'avance ; préparez-vous. Embrassez ma croix avec courage ; soyez une fidèle amante de la croix. Pourriez-vous refuser la souffrance, quand j'ai moi-même tant souffert pour vous ? Pourriez-vous refuser la souffrance, quand vous voyez ma Mère si affligée en me voyant expirer sur la croix ? Vous êtes fille d'Adam, vous avez péché, vous devez souffrir ; la souffrance est la punition du péché. Acceptez-la donc en esprit de mortification, en esprit de pénitence ; soyez en tout soumise à Dieu. Sa volonté vous sera manifestée par votre directeur. Faites tout ce qu'il vous dira, quelque peine que cela puisse vous occasionner. Ne faites rien que par son ordre ou sa permission. Ne communiez qu'autant qu'il vous le permettra. Restez dans le monde, s'il vous l'ordonne. Préparez-vous à partir quand il vous le permettra. Abandonnez-vous à Dieu ; Dieu disposera toutes choses pour sa plus grande gloire et votre salut. Abandonnez-vous à votre directeur ; je vous manifesterai ma volonté par la sienne. Ne faites point attention à vous-même, à vos pensées, à votre jugement ; sacrifiez tout pour me suivre, sacrifiez tout pour me plaire, sacrifiez tout pour ma volonté. Or, vous ferez ma vo-

lonté, vous me serez agréable, et vous viendrez à ma suite, si vous écoutez votre directeur.

« Il est vis-à-vis de vous l'instrument dont je me sers pour vous diriger, pour vous éprouver, pour vous faire souffrir, quand je le veux, afin d'augmenter vos mérites et de briser complétement votre volonté.

« Je vous dis ce que je disais à un de mes disciples qui, avant de marcher à ma suite, me demandait l'autorisation d'aller ensevelir son père : Laissez les morts, lui dis-je, ensevelir les morts. Je suis la vie ; venez à moi et vous fuirez les ténèbres. Venez à moi, je vous consolerai, je vous enverrai mon ange pour vous soutenir. Aimez la souffrance, cherchez-la, soyez heureuse de la trouver ; unissez vos peines aux miennes. Que votre vie soit comme ma vie, un sacrifice perpétuel à mon Père. Vous avez peu souffert jusqu'à ce jour. Les jours de tribulations vont venir. Ils sont là ; ne les repoussez pas. »

Un autre jour il vint encore essuyer mes pleurs et me dire : « Prenez courage, ma fille, le ciel va se couvrir pour vous des nuages de la tribulation et de la souffrance. Vous n'êtes point encore en l'état où je vous veux pour vous attirer dans la société de mes âmes d'élite. Je veux vous faire passer par le creuset des douleurs. Suivez toujours les avis de votre directeur ; il vous apprendra la conduite que vous avez à tenir.

« Quand vous aurez porté vos lèvres au calice de mes amertumes, il faudra que vous l'avaliez jusqu'à la lie. Or, c'est le martyre qui vous attend, ma fille. Vous mourrez loin de votre patrie. Votre mort sera cruelle et pleine de douceur néanmoins. Elle sera ter-

rible, et votre cœur demeurera calme et tranquille. Je ne vous dis pas de quelle mort vous mourrez, ni quel sera votre martyre. Mais je vous le dis en vérité, ce sera un vrai martyre.

« Apprenez dès ce jour à sacrifier votre volonté, vous apprendrez à supporter aisément la mort. »

Ces paroles de l'ange et du Sauveur se présentent souvent à mon esprit, et je suis effrayée quelquefois en pensant aux horreurs de la prison que j'aurai à supporter et aux tourments de mon supplice. Cette pensée de mon supplice m'est, il est vrai, d'une grande utilité, parce qu'elle me porte à me défaire de tout attachement terrestre, pour n'aimer, ne vouloir et ne désirer que Dieu.

Or, un jour, après avoir communié, je me tenais dans la petite chambre de mon cœur près de Jésus et comblée de consolations. Mais bientôt je me trouvai toute perdue; je ne voyais rien ; j'étais chassée de mon cœur et ne pouvais me tenir nulle part.

Après quelques instants, je crus être dans un lieu inhabité. J'aperçus un petit sentier. Je le suivis avec grande précaution, car un abîme se présentait à moi des deux côtés. J'arrivai devant une belle maison en suivant ce sentier. Deux personnes qui se trouvaient sur le seuil de la porte m'invitèrent à me reposer : Non, leur dis-je, je n'entre point ; et je poursuivis mon chemin.

Le sentier n'était plus dangereux, mais il était sauvage ; il me conduisit à une nouvelle maison, dans laquelle plusieurs personnes adoraient un veau d'or. Elles m'invitèrent à me reposer : Non, leur dis-je

encore, je n'entre point; et je poursuivis mon chemin.

Le sentier devint plus large et plus commode ; il me mena dans une place très-vaste, au milieu de laquelle je vis Jésus crucifié.

Dès qu'il m'aperçut, il m'appela, en disant : « Venez voir, Marie, en quel état m'a mis mon amour pour vous. Voyez comme je souffre, et vous ne voudriez rien souffrir pour moi, ma fille ? »

Ah ! Monsieur, je ne puis vous dire ce que j'éprouvai en ce moment; j'aurais voulu souffrir en mon corps et en mon âme tous les tourments de Jésus. Je me jetai à ses pieds et lui dis : « Seigneur, j'embrasse votre croix, je m'attache à elle, je ne veux qu'elle ; faites-moi souffrir tout ce qu'il vous plaira. Que la souffrance soit l'écorce de ma vie, la douleur l'oreiller de ma tête, et la tribulation le vêtement de ma personne. — Ma fille, vous voulez donc vivre pour moi ? — Oui, Seigneur, à jamais ! — Me rendrez-vous toujours témoignage ?—Oui, Seigneur, même le témoignage du sang, quand vous me le demanderez. — Espérez-vous donc souffrir tout cela par votre force ? — Non, Seigneur, je ne puis rien sans vous ; mais avec vous je braverai la fureur de tous les démons de l'enfer ; avec vous je rendrai inutile la barbarie des bourreaux les plus féroces et les plus cruels. »

Voilà, Monsieur, ce que je crois avoir vu, éprouvé et entendu.

Il me semble, en ce moment, que je suis prête à tout, que je ne crains rien. J'ai faim et soif de souffrances et de tribulations. Viendront-elles? Je n'en sais rien. Si je n'en ai point, ma souffrance sera de ne pas

souffrir, et mon martyre de n'être point martyrisée. Que la volonté de Dieu soit faite en tout et à jamais !

Cette lettre est bien longue ; je viens vous ravir, Monsieur le Curé, des moments précieux. Pardonnez-moi et croyez à ma reconnaissance pour tout l'intérêt que vous portez au salut de mon âme.

Je serais bien ingrate si je ne vous facilitais les moyens de me conduire et de me diriger en vous faisant lire dans mon cœur, en vous montrant à nu tout ce qui se passe dans le plus intime de mon âme.

Priez pour mon âme, priez pour votre enfant ; demandez à Dieu, vous qui êtes mon père, qu'il prenne pitié de moi et qu'il m'unisse à lui sur la terre par le fidèle accomplissement de sa volonté, afin que je le voie, que je le possède et que je l'aime dans le ciel.

Je demeure au pied de la croix de mon Sauveur, pour vous renouveler, dans la vérité et la sincérité de mon âme, mes sentiments de profonde vénération.

Je suis, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 16 juin 1842.

LETTRE IX.

L'ange exterminateur.

Monsieur le Curé,

Un jour, pendant que je travaillais, je sentis en mon cœur un vif attrait auquel je ne pus résister, car je ne pouvais trouver aucun lieu pour me reposer.

Je m'abandonnai à cet attrait, et il me sembla être dans une grande place de Paris. Au milieu de cette place, je vis un jeune homme sur une petite colonne. Il était revêtu d'une robe rouge ; il portait un diadème sur sa tête ; il tenait son sabre dans le fourreau et un arc entre ses mains. Ses regards étaient foudroyants et sa bouche prête à lancer des menaces. Je vis inscrit au-dessus de sa tête, en caractères de feu : l'Ange Exterminateur.

A cette vue, je fus saisie de je ne sais quels sentiments de crainte, de douleur et de compassion, et je m'écriai plusieurs fois : Seigneur, conservez Paris, sauvez le Roi !

Je demeurai longtemps prosternée devant Dieu, ne faisant entendre que mes gémissements et mes supplications.

Voilà, Monsieur, ce que je vis en suivant cet attrait, et de quelle manière j'ai agi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé, avec le plus profond respect,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 21 juin 1812.

LETTRE X.

Marie craint d'être trompée et de pécher par vanité.

Monsieur le Curé,

Deux choses m'attristent et me peinent considérablement : la première, c'est la crainte d'être trompée ;

la seconde, la tentation de m'enorgueillir de ce que j'éprouve et de ce qui se passe en moi.

Néanmoins, au milieu de ma peine et de mon affliction, je suis soutenue par une force invisible que je ne sais expliquer, et que je ne puis appeler autrement que le Sauveur Jésus.

En effet, quand je suis dans la crainte d'être trompée, il me semble voir le Sauveur Jésus venir à moi et me dire : « Ma fille, abandonne-toi complétement à Dieu. Laisse-le faire de toi ce qu'il lui plaira. Tu ne seras pas trompée ; tu ne seras pas déçue si tu places en lui ton espérance. »

D'autres fois, il ajoute : « Si tu ne veux t'en rapporter ni à moi ni à ton jugement, interroge ton directeur ; il a grâce spéciale pour t'éclairer. » Enfin il m'apprend de quelle manière je dois raisonner : « Ma fille, si le démon te trompait, si c'était lui qui vînt te parler pour te séduire, il te défendrait de rapporter ses paroles à qui que ce soit, tandis que je t'ordonne de les communiquer à ton directeur. Le démon, en effet, ne t'apprendrait que faussetés et mensonges, et, pour t'entraîner plus sûrement en t'empêchant d'être détrompée, il t'engagerait au silence. Ma parole, au contraire, est une parole de vérité ; voilà pourquoi je t'ordonne de la communiquer à ton directeur, afin qu'il puisse te rassurer et te confirmer dans la vérité que je t'enseigne. Le démon t'engagerait néanmoins à parler des choses merveilleuses que tu vois et qui s'opèrent en toi, parce que son plus grand désir est d'enflammer les âmes d'orgueil, tandis que je t'ordonne de n'en parler qu'à ton directeur, afin de conserver en

toi la plus grande humilité. Comment peux-tu craindre d'être trompée ? On reconnaît l'arbre à ses fruits ; s'ils sont mauvais, l'arbre est mauvais. Satan ne t'inspirera que le mal, et moi, le bien. »

Quand j'éprouve des tentations de vanité et d'orgueil ; quand elles sont si violentes que le matin je crains de ne pouvoir arriver jusqu'au soir sans succomber, il me semble entendre la parole de Jésus qui s'exprime ainsi quand je me réfugie au pied de son tabernacle pour lui demander secours : « Ma fille, pourquoi t'enorgueillir ? tu n'es par toi-même que néant et péché ; le reste, si tu le possèdes, ne vient point de toi, mais de Dieu. Si tu n'es que néant, peux-tu t'enorgueillir de ton néant ? Si tu n'es que péché, de ton péché ? Comme néant et péché, sache que tu ne mérites rien autre chose que l'oubli, la haine et l'horreur de tout le monde. » Quelquefois il me dit : « Regarde-toi, ma fille, comme la dernière des créatures, comme la servante de tous, comme celle à qui tout le monde a le droit de commander. Regarde Dieu comme ton souverain maître. » Ou bien il me parle de cette sorte : « Je suppose, ma fille, que tu es fort riche, que tu possèdes d'immenses trésors. Un pauvre vient frapper à ta porte, et, par un effet de ta bonté, tu lui donnes une somme considérable qui le retire de la misère. Un autre pauvre survient, et tu ne lui donnes qu'une aumône ordinaire, il continue sa vie de mendiant. Aucun de ces deux pauvres n'avait mérité plus que l'autre ; tu as donné ce que tu as voulu et à qui tu as voulu le donner. Est-ce que celui à qui tu as donné une forte somme d'argent aurait raison de s'enor-

gueillir de ce don comme s'il l'avait mérité ? Non, ma fille. Dieu fait de même ; il donne à qui il lui plaît. Tous sont pauvres devant lui ; il est seul véritablement riche, et nul ne doit s'enorgueillir de ce que Dieu lui a donné. »

Il m'a dit dans une autre circonstance : « Je suppose qu'une personne te donne un livre magnifique. Ne serais-tu point folle de t'enorgueillir de la possession de ce livre comme si tu l'avais fait toi-même, tandis que tu l'as seulement reçu des mains d'autrui ? Plus grande serait ta folie si tu t'enorgueillissais des faveurs que je t'accorde. Tu ne les mérites pas. Je te les donne, parce que cela me plaît, et sans aucun mérite de ta part. »

Enfin, Monsieur, voici ce qui m'est arrivé un jour après la sainte communion. Je demandais à Dieu l'humilité avec un grand désir de l'obtenir. Je pénétrai dans mon cœur et j'y trouvai Jésus assis sur son trône.

Je vous ai parlé déjà de vive voix ou par écrit d'un abîme profond que je vois souvent dans mon cœur ; il me parut en ce moment beaucoup plus terrible que jamais. Jésus me prit par la main et me mena sur le bord. Je vis autour de cet abîme des degrés qui descendaient jusqu'en bas. Ces degrés étaient éloignés les uns des autres comme ceux d'un escalier. Ils n'étaient ni en pierre, ni en bois ; ils étaient formés seulement d'une petite barre de fer d'un pouce de largeur et d'épaisseur ; tout le reste était vide, de telle manière que si on ne posait point le pied sur la barre de fer, on tombait nécessairement dans l'abîme. Il n'y avait point

de rampe non plus. Le Seigneur me dit : « Descendez, ma fille. » Je ne voulais pas lui désobéir, mais je voyais clairement que j'allais tomber. Aussi, je saisis la main de Jésus pour me soutenir, et je descendis sans crainte. Quand j'eus ainsi parcouru plusieurs degrés, mes deux pieds glissèrent à la fois. Quel ne fut point mon effroi ! Je me tins de toutes mes forces à Jésus avec mes deux mains, en disant : « Seigneur, soutenez-moi ; soutenez-moi, Seigneur ! — Que deviendriez-vous, ma fille, si je vous abandonnais ? — Ah ! Seigneur, je tomberais dans le plus affreux abîme. » Le Sauveur me dit ensuite : « Revenons, ma fille, et comprenez que vous ne pouvez rien sans moi, que sans mon aide vous tomberiez à chaque instant dans les abîmes. Vous ne pouvez rien sans moi, de quoi pourriez-vous vous enorgueillir ? »

Voilà ce que j'éprouve, ce que je sens, ce que j'entends. C'est une grande consolation pour moi. Vous me ferez aussi entendre votre parole quand vous aurez jugé de tout, et je me reposerai sur elle comme sur une parole de vérité. Je puis me faire illusion, je puis me tromper dans ce que j'éprouve, dans ce que je sens, dans ce que j'entends. Mais pour vous l'illusion est impossible ; vous pouvez juger sainement de ce que je vous communique. Vous avez les grâces nécessaires pour cela à cause de votre ministère. Aidez-moi, éclairez-moi, montrez-moi la vérité, montrez-moi la bonne voie, montrez-moi la vie seule véritable ; je veux vivre de cette vie, marcher dans cette voie, embrasser cette vérité. Je veux m'attacher à la vérité et ne la quitter jamais ; je veux rester dans la voie qui mène à

Dieu et ne la quitter jamais ; je veux conserver la vie que le Sauveur Jésus m'a donnée par ses mérites du Calvaire et ne la quitter jamais. O vie ! sans laquelle il n'y a point de vie, soyez ma vie. O voie ! sans laquelle il n'y a point de voie qui mène à Dieu, soyez ma voie. O vérité ! qui êtes une et indivisible, soyez mon repos du temps et de l'éternité.

Je vous suis, Monsieur le Curé, toute dévouée, et j'ai pour vous le plus profond respect.

Priez pour votre enfant et votre très-humble servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 25 juin 1842.

LETTRE XI.

Exhortation à un ecclésiastique [1].

Monsieur le Curé,

Voici les paroles que le Sauveur a adressées à l'ecclésiastique que vous savez.

« Mon fils, je suis content de votre soumission à exécuter mes lois et mes volontés ; votre humilité me plaît et votre charité m'honore. Avancez de plus en plus, mon fils, dans cet amour filial que vous avez pour le meilleur de tous les pères et augmentez en vous ce sentiment d'ardente charité. Prenez courage et fortifiez-vous pour supporter les peines et les afflic-

[1] M. l'abbé Dupérier, directeur au grand séminaire de Dax.

tions qui pourront vous survenir dans le courant de votre vie. Les épreuves ne sont que pour un temps, et elles obtiennent un poids immense de gloire à celui qui les endure avec patience. Ne vous laissez point inquiéter par la fumée qui s'élève du cœur des méchants. Je m'élèverai contre eux, et il me suffira d'un souffle léger pour les dissiper.

« Ne vous attachez point aux grandeurs de la terre. Que sont-elles en comparaison de la grandeur de celui qui m'appartient et de la douceur de mon amour? Est-ce que mon amour n'est pas semblable à un miel exquis qui ravit le cœur de celui qui le goûte?

« La parole des hommes est semblable à une plume légère que le vent emporte au loin; mais ma volonté demeure stable et ferme dans le cœur de celui qui me craint.

« Mon fils, élevez, affermissez, perfectionnez l'édifice spirituel de votre sanctification, afin que Celui qui en a jeté les premiers fondements puisse l'achever en le couronnant.

« Mon fils, ornez, parez, parfumez bien votre maison, car j'ai résolu d'y habiter éternellement.

« Mon fils, quels sont vos pensées, vos désirs, vos affections? Prenez confiance, je ne vous abandonnerai pas. Je sais tout ce qui se passe en vous, et vos sentiments et les vœux que vous m'adressez ne me trouvent point indifférent.

« Mon fils, bien que vous soyez encore sur la terre, placez dans le ciel tous les sentiments de votre cœur.

« Mon fils, c'est comme une marque de l'amour que j'ai pour vous que je me plais à vous adresser aujour-

d'hui ces paroles. Je finis par celles que j'adressai autrefois à mes disciples : Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. »

Vous communiquerez ces paroles à cet ecclésiastique si vous le jugez convenable. Vous voudrez au moins, je vous prie, me recommander à ses ferventes prières.

Pour vous, Monsieur le Curé, je me contenterai de vous rappeler combien j'ai besoin de l'assistance du Seigneur, parce que je sais combien vous avez à cœur le salut de mon âme.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 13 novembre 1842.

LETTRE XII.

Le Sauveur Jésus explique une vision que Marie Lataste venait d'avoir en son cœur.

Monsieur le Curé,

Je vous soumets aujourd'hui, Monsieur le Curé, ce qui m'est arrivé un dimanche avant la sainte communion.

Je vis mon cœur comme une grande salle ; je me tenais à la porte, attendant l'arrivée de Jésus. Les anges décoraient ce lieu où il devait reposer. Ils pla-

cèrent, depuis la porte jusqu'au trône du Sauveur, sur deux rangs, des bouquets de fleurs et des cierges allumés. Les fleurs et les cierges étaient posés avec symétrie et de telle sorte qu'un cierge était mis après chaque bouquet de fleurs.

Le trône de Jésus était plus élevé qu'à l'ordinaire, je comptai quatre ou cinq degrés, si je me le rappelle. Les cierges et les fleurs formaient une sorte de haie vivante et marquaient le chemin qui conduisait à Jésus. Les anges eurent tout disposé pour le moment de la communion, et Jésus descendit dans mon cœur, couvert de gloire et de lumière. Je me tenais toujours auprès de la porte, étant depuis la veille pénétrée de honte et de confusion. Jésus m'appela; je montai près de son trône, je me prosternai à ses pieds, et je demeurai ainsi presque perdue dans le Sauveur, sans sentiments d'aucune sorte, et presque évanouie. Quelque temps après, je revins à moi et je me plaçai au bas du trône de Jésus. Sa présence répandait dans mon cœur, dont il fit fermer la porte, une lumière dont l'éclat surpassait celui de toute lumiere. Je fixai mes yeux sur lui, et bientôt naturellement ils se portèrent vers le ciel avec ceux de Jésus qui semblait prier pour moi. Je vis aussitôt tomber sur moi de l'eau en abondance, qui coulait ensuite par mes mains et mes habits et tombait dans un petit réservoir qui était au-dessous de moi. Une multitude de personnes s'approchèrent de ce réservoir et y puisèrent de l'eau, les unes pour boire, les autres pour se laver. Quand elles en eurent bu ou s'en furent lavées, elles allèrent se prosterner devant un grand crucifix qui se trouvait

derrière le trône de Jésus. Là elles joignirent leurs mains et prièrent avec ferveur en regardant vers le ciel ; enfin elles se retirèrent.

Elles furent remplacées par une multitude d'anges si nombreuse qu'il fallut enlever les fleurs et les cierges pour leur faire place. Deux d'entre les anges, plus beaux que tous les autres, se placèrent à mes côtés, se prosternant à genoux devant le Sauveur. Puis ils se levèrent et se placèrent l'un à la droite, l'autre à la gauche de Jésus ; je me levai aussi et me plaçai de nouveau aux pieds du Sauveur que j'embrassais avec amour.

Les deux anges, quelque temps après, me prirent par les mains et voulurent m'emmener avec eux. Je ne savais s'il fallait les suivre ou non. Je m'abandonnai à leur désir ; mais en vain. Une force secrète, au-dessus de mes forces et de celles des anges, me retenait à ma place. C'est pourquoi ils me laissèrent et disparurent. Je me prosternai alors de nouveau aux pieds de Jésus.

« Ma fille, me dit-il alors, je veux vous expliquer la vision que vous venez d'avoir. Les cierges et les fleurs sont les vertus et les actes des vertus qui permettent de suivre le chemin qui mène jusqu'à moi. Ces cierges et ces fleurs ont été disposés par les anges. Ce sont eux, en effet, qui veillent sur tous les chrétiens afin qu'ils ne heurtent point leurs cœurs contre le péché et qu'ils pratiquent la vertu. J'ai fait fermer la porte de votre cœur pour vous apprendre que rien de vain et d'inutile ne doit y entrer. Le crucifix qui est derrière mon trône vous indique que le souvenir de ma passion doit être

profondément gravé dans votre cœur. Les personnes qui ont bu de l'eau répandue sur vous ou qui s'en sont lavées, sont la figure des âmes qui, dévorées du désir de servir Dieu, viendront l'apprendre près de vous, et de celles qui, touchées par la grâce et l'onction de vos paroles, se laveront de leurs péchés dans le sacrement de pénitence. Vous les avez vues enfin se retirer au pied du crucifix, se recueillir, joindre les mains et prier avec ferveur ; cela signifie qu'elles seront reconnaissantes des grâces que Dieu leur a faites. C'est ainsi, ma fille, que je serai glorifié par vous si vous m'êtes fidèle.

« Je ne vous explique point le reste de la vision ; sachez seulement que je vous pardonne vos péchés ; que je ne veux ni rides, ni taches, ni souillures dans ma bien-aimée; que je la veux belle comme l'aurore, pure comme un ange et sainte comme Dieu. Vous êtes ma bien-aimée et je vous aime, je vous aime plus que vous ne le comprendrez jamais; bénissez et glorifiez à jamais ma miséricorde et ma bonté envers vous. »

Voilà, Monsieur le Curé, ce qu'il me semble avoir vu et entendu. Vous jugerez vous-même si cela vient de mon imagination, ou de l'esprit des ténèbres, ou de Dieu.

Je vous l'abandonne en me recommandant à vos prières et en vous assurant de toute ma reconnaissance et de toute ma vénération.

Je suis, avec le plus profond respect, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 18 décembre 1842.

LETTRE XIII.

Comment Marie écrit ce qu'elle avait entendu deux ou trois ans auparavant.

Monsieur le Curé,

Je n'ai jamais pensé à vous dire de quelle manière je vous donne les écrits que vous m'avez demandés ; à vous expliquer comment, après un si long temps, ma mémoire se rappelle les discours et les paroles du Sauveur Jésus comme s'il venait presque de me les adresser. Le voici.

Un jour, il y a bien à peu près deux ans, Jésus m'apparut et me dit : « Ma fille, venez à moi. » J'approchai près de lui. Il tenait dans sa main un livre et une boîte ; il me les présenta en disant : « Je veux, ma fille, que vous conserviez précieusement le souvenir de ma parole et le bon effet des mouvements vertueux que j'inspirerai à votre cœur. Ce livre renferme toutes les paroles que je vous adresserai. Je vous défends de l'ouvrir jamais sans ma permission. Ouvrez-le en ce moment. » Je l'ouvris ; il était écrit depuis la première page jusqu'à la dernière ; je le refermai aussitôt. « Cette boîte renferme le parfum qui sortira des paroles que je vous adresserai. Vous ne l'ouvrirez jamais sans ma permission. Ouvrez-le, ma fille. » Je l'ouvris et j'aperçus les plus belles fleurs que j'aie jamais vues. Elles répandirent en effet un parfum suave et délicieux.

« Ma fille, me dit alors le Sauveur Jésus, prenez ce

livre de la science et de la sagesse et cette boîte; cachez-les dans votre cœur. Plus tard, vous aurez besoin de les ouvrir, ils vous seront d'une grande utilité. »

Cela est vrai, Monsieur, et depuis deux ans, c'est à ce livre et à cette boîte que je recours lorsque je veux écrire ce que je vous livre dans mes cahiers ou dans mes lettres.

J'ouvre le livre au hasard; je lis et j'écris. Quelquefois Jésus ne veut point me permettre d'ouvrir le livre; je prends la boîte et je respire le parfum de ses fleurs, et j'écris ce qui me vient à l'esprit. Or, j'ai remarqué que le livre renferme les divers enseignements que m'a donnés le Sauveur, pour moi comme pour ceux qui pourront en avoir connaissance, et que la boîte ne renfermait ou ne m'inspirait autre chose que ce qui me concernait toute seule.

Il y a quelques jours à peine, le Seigneur m'a dit : « Le livre et la boîte que je vous ai donnés sont des greniers d'abondance qui vous serviront au moment de la disette, c'est-à-dire dans l'oubli et l'insuffisance de votre mémoire.

« Vos écrits et vos vertus seront aussi deux greniers d'abondance où les Égyptiens, c'est-à-dire les pécheurs et les âmes qui gémissent, viendront prendre d'amples provisions.

« Ne négligez donc rien, recevez ma parole et conservez-la dans votre esprit. Le livre et la boîte que je vous ai donnés ne vous serviront qu'autant que vous l'aurez mérité par votre attention à ma parole. »

Quand je ne me rappelle pas ce que je dois dire, je recours à mes greniers d'abondance.

Hélas! Monsieur le Curé, quelquefois je trouve la porte de ces greniers fermée. Je le sens bien, il y a là faute en moi. Je n'ai pas toujours bien écouté la parole du Sauveur.

Qu'il daigne me faire miséricorde et me pardonner.

Je vous dis néanmoins toujours ce que je me rappelle, tout ce qui se présente à mon esprit, dans le désir bien sincère de mon âme de ne vous rien cacher et de vous dire toute la vérité.

Vous penserez de ceci ce qu'il vous plaira. Je vous rapporte tout ce qui se passe en moi.

Priez pour moi le Sauveur Jésus, Monsieur et très-vénérable Père de mon âme, afin que je me sanctifie et que je corresponde toujours à tous les bons avis, à tous les saints conseils que vous me donnerez.

Je suis, avec le plus entier dévouement et la plus profonde estime,

Votre très-soumise servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 28 décembre 1842.

LETTRE XIV.

De l'âme qui tend vers la perfection; grâce du jubilé gagnée par Marie.

Monsieur le Curé,

Un jour, après la sainte communion, il me sembla que je me trouvais dans une place dont la description est assez difficile ; elle était entourée d'une immense

muraille aux fondements très-solides. Cette muraille s'élevait, et plus elle s'élevait plus elle perdait en largeur. Son aspect était curieux ; je voulus l'examiner en tous sens.

Je montai par le côté qui me semblait être doré. L'ascension était assez difficile, je l'opérai néanmoins aisément. J'arrivai à une petite porte, car au haut de la muraille se trouvait une petite chambre sans toit.

Je frappai à la porte et un respectable vieillard vint ouvrir en me disant avec une grande bonté : « Bonjour, mon enfant, entrez. »

Je ne savais pas qui il était, et je vis bien que ce n'était pas le Seigneur. J'étais étonnée et je l'interrogeai ainsi : « Mon père, comment êtes-vous donc venu ici? — Et vous, mon enfant, me répondit-il, comment êtes-vous venue ? — J'ai suivi, lui répondis-je, l'attrait qui m'a été donné, et je suis venue ; mais vous, mon père, me direz-vous qui vous êtes ? — Ma fille, me dit ce vieillard, je vais répondre à votre demande : Je suis un homme avare. Quand j'étais jeune, j'étais très-pauvre, mais j'avais dans mon cœur un désir immense de richesses. Mon ambition était sans bornes. Je parlai au roi de cette soif ardente de fortune que nourrissait mon âme.

« Le roi approuva mon désir ; il me promit de grandes richesses et une place à la cour, mais qu'avant, il voulait que je demeurasse enfermé quelque temps en ce lieu élevé d'où je puis plus facilement portèr mes yeux sur toute l'étendue de ses États, c'est-à-dire vers le ciel où se trouve le trône de Dieu.

« C'est un singulier spectacle de voir les mouve-

ments divers des hommes, pour moi qui suis séparé du reste des hommes. Que de folies, que de bassesses, que de tromperies, que de mensonges, que d'indignités ! Quel penchant vers la terre, quel oubli de l'éternité dans la pensée du temps ! Non, ma fille, je n'aspire qu'à une chose, et l'espérance de mon bonheur à venir est le soutien de ma vie. — Mais, mon père, lui dis-je, comment pouvez-vous vivre en ce lieu ? — Ma fille, ajouta-t-il, c'est moins par la nourriture matérielle de mon corps que par la nourriture spirituelle de mon âme, ou par les grâces et les inspirations d'en haut que j'entretiens ma vie. — Puisque vous me parlez ainsi, mon père, je comprends que vous aimez le Seigneur ; c'est pourquoi veuillez, je vous prie, m'adresser quelques paroles pour le bien de mon âme. — Ma fille, je vous en ai dit presque assez ; prenez mes paroles dans le sens que je vais vous indiquer. Je ne suis ni homme ni vieillard. Je suis pour vous la figure de l'âme ; et ce que vous voyez est l'image de ce que doit être toute âme. Ce lieu si élevé vous représente la perfection. Voyez combien les fondements en sont solides, larges et profonds. Les murs, qui vont en diminuant jusqu'à la formation de cette demeure, vous indiquent que vous devez vous élever par la pureté de vos intentions, qui réunira toutes choses dans une même fin, Dieu. Vivez solitaire dans votre âme, comme vous me voyez dans ce petit réduit, bannissant même les pensées vaines et inutiles, et occupez-vous de la méditation des vérités éternelles. »

Après qu'il m'eut adressé ces paroles, il m'invita à faire une prière. Pendant la prière, je me trouvai

transportée devant une grande maison qui paraissait très-solide; je sonnai la petite cloche qui se trouvait à la porte. On ouvrit. J'entrai, et je suivis un petit sentier qui me conduisit à une autre porte ; elle était fermée, je sonnai encore et elle s'ouvrit. J'entrai dans un appartement qui devait être fangeux ou humide, car je ne pus le traverser qu'en plaçant mes pieds sur de petits pieux qui se trouvaient de distance en distance. Je traversai ainsi deux ou trois appartements qui ressemblaient à des abîmes. Enfin, après le dernier j'aperçus deux personnes ; je m'élançai vers l'une d'elles avec empressement, car le passage devenait de plus en plus difficile, tant il était glissant.

J'aperçus alors un étang que je devais traverser. On me donna un petit bateau que je conduisis en ramant péniblement. J'arrivai à l'autre bord où je trouvai deux anges avec deux grandes ailes. Leur vue portait à la piété, tant ils en étaient pénétrés. Ils me prirent par les deux mains, et pendant qu'ils me tenaient, je me sentais changer complétement.

Je devins toute blanche et brillante de clarté ; je me vis revêtue d'une robe blanche ; un voile blanc d'une finesse remarquable entourait ma tête, et une belle couronne ceignait mon front. Alors les deux anges me menèrent dans un appartement qui ressemblait à un parloir.

Bientôt, je vis arriver un beau personnage et une belle dame. Je ne les connaissais pas bien. Il me semblait pourtant que c'étaient Jésus et Marie ; mais je n'en étais pas sûre. Je ne tardai pas pourtant à reconnaître Marie, à cause de l'attrait qui me portait vers elle. Celui

qui était avec elle poussa un profond soupir en me regardant ; aussitôt je reconnus Jésus, et je me sentis brûlante d'amour pour lui.

Marie se prosterna aux pieds de Jésus. J'en fis autant. Un instant après, nous nous relevâmes. Jésus me donna un petit livre ; je l'ouvris et je vis qu'il était presque tout blanc ; j'y aperçus néanmoins quelques lignes d'écriture. Cela ne me fit point plaisir, et je remis le livre à Marie qui le prit et le donna à Jésus en lui disant : « Mon fils, faites selon le désir de votre petite servante Marie. » Jésus prit le livre, et puis il me donna une feuille de papier blanc. Je la pris, je l'examinai avec soin, et j'aperçus encore au coin de cette feuille quelques lignes d'écriture. Je la redonnai à Marie qui la rendit à Jésus en lui disant de nouveau : « Mon fils, exaucez la prière de votre petite servante Marie. »

Alors, Jésus me dit : « Ma fille, ma parole vous tiendra lieu de la feuille de papier blanc que je vous avais donnée. Tous vos péchés vous sont remis, à cause de mes mérites, de la miséricorde de Dieu et en considération de ma Mère. »

Je me prosternai à ses genoux en lui demandant sa bénédiction. Le Sauveur fit le signe de la croix sur mon front, sur ma bouche, sur mon cœur et il me bénit.

Je me prosternai aux genoux de Marie en lui demandant aussi sa bénédiction, et Marie me bénit.

En recevant la bénédiction de Jésus, je sentis mon âme remplie de grâces ; en recevant celle de Marie, je sentis mon âme inondée d'une douceur et d'une suavité célestes.

Ce jour était un jour où je gagnai le jubilé. Combien je fus heureuse en ce jour ! Combien je le suis aussi chaque fois que j'ai la satisfaction de recevoir en moi Celui qui est le repos et le centre de mon cœur, l'unique objet de mon affection et de mon amour ; Celui que je préfère à tout, même aux dons et aux biens les plus signalés ; Celui qui, étant tout pour moi, me tient lieu de tout ; Celui qui est l'unique consolation de mon âme, sa richesse, son bonheur, sa vie et sa joie! Éprise de sa beauté et charmée par sa grâce, goûtant avec bonheur la suavité de sa présence, combien mon âme est heureuse quand elle possède Jésus ! Est-il rien de comparable à cette possession, qui donne sur la terre la possession du ciel? Qu'on est riche quand on a son amour ! Oui, je suis heureuse et mon bonheur est au-dessus de toute expression. Je suis heureuse, et je n'échangerais pas mon bonheur pour tous les biens, tous les plaisirs, toutes les satisfactions de la terre. Je suis heureuse, parce que Jésus me suffit, et qu'avec lui je ne désire plus rien.

Louanges et remerciements en soient à jamais rendus au Seigneur Dieu de mon âme !

Veuillez recevoir, Monsieur le Curé, l'hommage de ma très-profonde vénération et de mon entière obéissance.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 29 décembre 1842.

LETTRE XV

Le Sauveur Jésus montre à Marie qu'elle doit édifier ses compagnes de Mimbaste. Fruits de cette édification.

Monsieur le Curé,

Je soumets toujours, avec une entière confiance, à votre jugement tout ce qui se passe en moi.

Un jour, Jésus était entré dans mon cœur. Il était assis sur son trône, et je jouissais de sa présence. Je sentis un vif attrait qui m'arrachait de force d'auprès de lui, et je ne pouvais me résoudre à le quitter. Enfin, je suivis l'attrait, et je m'élevai peu à peu, et la voûte de mon cœur m'apparut beaucoup plus élevée. Quand j'eus atteint une certaine hauteur, je m'assis sur un fauteuil que je trouvai adossé à la muraille de mon cœur, et on mit une couronne sur ma tête. Puis je m'élevai de nouveau, et je vis passer devant moi plusieurs personnages inconnus qui disparurent. Je m'élevai encore et je me trouvai enfin dans un immense désert. Je me prosternai sur le sable pour faire une prière et je me relevai ensuite.

Je voulus regarder le lieu d'où je m'étais élevée. Craignant de tomber, je m'éloignai. Mais quelqu'un, je ne sais qui c'était, s'approcha de moi, attacha à ma ceinture un ruban dont le bout touchait au ciel. Alors je regardai sans crainte. Je vis dans le fond un grand nombre de personnes qui semblaient me tendre les bras afin que je les attirasse vers moi. Je me penchai

autant que je le pus, soutenue par le ruban qui touchait au ciel, et je parvins à en retirer quelques-unes, mais ce ne fut qu'avec une peine extrême, tant elles étaient pesantes. Je ne pouvais plus les retirer avec mes mains. Alors celui qui avait attaché le ruban autour de ma ceinture me donna une chaîne que je jetai dans l'abîme en la retenant par une extrémité. De cette manière, je parvins à en retirer encore un grand nombre. Bientôt je n'eus même plus besoin de la chaîne. Il me semblait qu'une force inconnue les repoussait hors de l'abîme et je les recevais trois ou quatre à la fois. Enfin, j'en vis monter une portée sur un fauteuil; je la reçus et je lui tendis mes bras pour l'embrasser avec amitié. Nous avançâmes alors dans le désert ; nous rencontrâmes une porte que j'ouvris aisément, et, me plaçant à droite, tandis que celle que j'avais embrassée se plaçait à gauche, toutes les autres personnes passèrent en avant. Vis-à-vis cette porte, il s'en trouva une autre; mais pour y arriver il fallait traverser un petit treillis en fil de fer très-mince. Je le franchis avec ma compagne; j'ouvris la porte, je me plaçai encore à droite, elle se plaça à gauche, et je dis aux autres : Passez ou bien retirez-vous. Elles n'osaient point passer, parce qu'un abîme profond était au-dessous du treillis. Cependant quelques-unes passèrent, puis les autres les suivirent, à l'exception d'une seule, qui était très-pesante. Allons, du courage, ma sœur, lui dis-je avec bonté, venez si vous voulez. Elle avança jusqu'au milieu et s'arrêta : Venez donc, lui dis-je encore, ou bien retirez-vous. Une nouvelle ardeur parut sur son visage; elle fut aussitôt près de moi. Nous traversâmes

un immense corridor au bout duquel je trouvai un crucifix. Au bas du crucifix était une clef avec laquelle j'ouvris une nouvelle salle qui me parut être l'église de Mimbaste. Alors une voix se fit entendre; il me sembla que c'était la voix de Jésus. Elle dit : « Édifiez-vous mutuellement, soutenez-vous par les exercices de piété; vous avez prié pour elles, Marie, je vous ai exaucée. Je vous ordonne de leur donner à toutes le bon exemple et de les maintenir dans la pratique de la vertu. Celles-ci seront fidèles à vos exemples. Les autres personnages que vous avez vus passer devant vous ne seront point frappés de votre manière de vivre, mais vous n'en recevrez pas moins la couronne sur le trône qui vous est réservé au ciel, si, en traversant le désert de la vie, vous sauvez ces personnes qui veulent marcher sur vos traces et pratiquer la vertu. » Toutes ces personnes s'écrièrent à la fois : Oui, Seigneur, nous le voulons. Pour moi, je ne pus que dire ces paroles : Seigneur, ayez pitié de moi, je suis une pauvre pécheresse.

Est-ce illusion ? est-ce vérité ? est-ce tromperie de l'esprit de ténèbres? Vous en jugerez, Monsieur; je rapporte fidèlement ce que j'ai éprouvé ou ce que j'ai cru éprouver.

Priez pour moi, mon bien-aimé Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et croyez à mes sentiments bien respectueux.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 3 janvier 1843.

LETTRE XVI

Réponse à ces deux questions posées par M. Dupérier : Marie Lataste a-t-elle étudié la sainte Écriture ? Qu'est-ce qu'elle éprouve en son corps pendant et après ses visions ?

Monsieur le Curé,

J'ai eu un entretien à Dax avec le vénérable prêtre à qui vous m'avez adressée. J'ai répondu aussi bien que je l'ai pu aux questions qu'il m'a adressées. Or, vous le savez, j'éprouve toujours de la difficulté à parler, et ne puis même parler à personne qu'à vous de ce que j'éprouve. Vous avez cru, pour mon bien, devoir m'engager à consulter M. Dupérier. Je l'ai fait avec cet abandon que j'ai toujours eu et que j'aurai toujours pour vos avis, et, je l'avoue, je n'ai point à m'en repentir. Néanmoins, peut-être ne me suis-je pas expliquée d'une manière assez nette et assez claire sur deux questions qu'il m'a adressées, savoir : Notre-Seigneur m'apprend-il les passages de la sainte Écriture qui sont dans mes écrits ? Qu'est-ce que j'éprouve en mon corps alors qu'il me parle ou que je le vois face à face ?

Je voudrais aujourd'hui, si vous le permettez, réparer cela et répondre avec la plus grande précision dont je serai capable.

Pour ce qui concerne la première demande, je rappellerai d'abord que j'ai lu toute la Bible, hormis certains passages que mon premier directeur et vous

m'avez engagée à ne point lire. Après cela, je dis qu'il est des passages que je ne connaissais pas ou que j'avais oubliés complétement, et d'autres enfin que je me rappelais. Quand je ne les connaissais pas, Jésus me disait d'ouvrir la Bible ou mon paroissien, et il commentait le verset ou le passage qui était tombé sous mes yeux. Quand je l'avais oublié, Jésus me le rappelait et puis il m'en présentait l'explication. Enfin, quand je me le rappelais, Jésus ne faisait que le commenter, sans appuyer sur ce passage, pour le graver dans mon esprit.

Je n'ai qu'une remarque à présenter sur les passages que je ne connaissais pas et dont le Sauveur voulait faire le sujet de son instruction. Très-souvent je portais mes yeux sur le verset lui-même ; d'autres fois je devais en lire plusieurs. J'ai reconnu toujours celui qui devait faire le sujet de l'entretien du Sauveur à un attrait tout particulier qui le gravait dans mon esprit, tandis que les autres ne me faisaient rien.

Je n'ai pas autre chose à répondre sur cette première demande.

Voici ma réponse à l'autre. Elle sera fort simple. Je n'éprouve dans le moment où Jésus me parle, ni avant, rien de pénible dans mon corps. Mon corps n'est ni actif ni passif. Je ne sais dire comment il est. Il me semble qu'il est sans mouvement, qu'il n'a point l'usage de ses sens, que toute l'activité demeure dans mon âme.

Quand Jésus veut me parler ou qu'il veut se montrer à moi, je me sens attirée vers lui, près de son tabernacle, et j'y vais de corps ou d'esprit.

Lorsque je puis me rendre dans l'église, je me mets à genoux par terre ou sur une chaise; je pense à Jésus, je l'adore, je lui donne mon cœur, je porte mes yeux sur le tabernacle; puis tout disparaît, église, autel, tabernacle; je ne vois plus que Jésus, et le prêtre si c'est pendant la sainte messe. C'est un monde tout nouveau. Je marche, je me mets à genoux, je vais à Jésus. Je me place près de son trône, j'écoute sa parole; et quand Jésus a cessé de me parler, quand je ne lui parle pas moi-même, je me sens portée à le remercier, et je me trouve encore à genoux par terre ou sur une chaise, dans la même position qu'au moment où je me suis prosternée en sa présence.

Tout cela se fait sans aucune peine, sans aucun malaise dans mon corps; il n'éprouve qu'une certaine suavité que doit produire l'intimité des relations de mon âme avec le Sauveur.

Quand je suis seule chez moi dans ma chambre et que Jésus m'entretient dans ma prière, je n'ai jamais été vue de personne; mais souvent j'ai été surprise au moment où Jésus avait fini de me parler. Alors seulement j'ai été quelquefois un peu contrariée. Mais aujourd'hui, grâces en soient rendues au divin Sauveur, j'ai su dominer cette espèce de sensibilité.

Je dois pourtant avouer que j'ai ressenti en mon corps, après ces moments passés avec le Sauveur, baucoup moins de dispositions pour le travail. Je pense encore à Jésus longtemps après l'avoir entendu; je voudrais encore être avec Jésus; je voudrais ne m'occuper que de Jésus; j'éprouve cet attrait dans mon esprit, mais il jette dans mon corps une sorte de lan-

gueur qui me rend le travail plus dur et plus pénible.

Je n'ai pas autre chose à ajouter sur la seconde question.

Je viens de vous dire, sans dissimulation et avec une entière confiance, ce qui répond, ce me semble, parfaitement à ces deux demandes que m'a posées M. Dupérier. Peut-être ne me suis-je pas expliquée aussi clairement de vive voix que par écrit.

Vous pouvez user de ma lettre comme il vous plaira; vous avez pleine autorité sur moi et sur tout ce qui m'appartient. Si vous croyez devoir la communiquer à M. Dupérier, vous le pouvez sans difficulté.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma plus haute considération et de ma plus vive reconnaissance avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 13 janvier 1843.

LETTRE XVII

Desseins de Dieu sur la famille de Marie Lataste.

Monsieur le Curé,

J'étais un jour auprès du Sauveur Jésus, reposant dans le tabernacle de son amour. Je pensais à l'appel que j'avais entendu sortir de sa bouche, je pensais à ma famille que j'allais laisser seule avec Marguerite, je pensais à ma sœur Quitterie qui nous avait quittés depuis longtemps, et je disais au Sauveur : Je vous

suivrai partout où vous voudrez m'emmener. Parlez, mon Dieu, et votre heure sera l'heure où je quitterai tout pour m'attacher à vous uniquement.

Le Sauveur me fit alors entendre sa voix pleine de douceur : « Ma fille, me dit-il, j'ai vécu sur la terre de trois vies différentes ; de ma vie publique avec les hommes, que j'instruisais et guérissais de leurs maladies ; de ma vie cachée à Nazareth, avec ma Mère et saint Joseph à qui j'étais soumis, et de ma vie intime avec mon Père céleste. Or, j'ai jeté les yeux sur votre sœur Quitterie pour m'imiter dans ma vie publique. Elle ira porter aux hommes les secours qui leur sont nécessaires dans leurs infirmités corporelles, et souvent elle leur procurera aussi les secours qui leur seront plus nécessaires encore dans leurs infirmités spirituelles. J'ai choisi votre sœur Marguerite pour m'imiter dans ma vie cachée de Nazareth ; elle demeurera près de votre père et de votre mère pour veiller sur eux, les soigner et leur obéir. Je vous ai choisie et vous ai destinée à m'imiter dans ma vie intime avec mon Père céleste qui est au ciel. Je n'ai jamais eu qu'une volonté, la volonté de mon Père ; j'ai toujours fait ce qui était le plus agréable à mon Père ; je n'ai jamais cherché ma gloire, mais celle de mon Père ; je me suis immolé à chaque instant de ma vie pour racheter les hommes et les délivrer du péché, je n'ai prévenu en rien l'heure de mon Père. Enfin je l'ai fait connaître au monde et il a élevé mon nom au-dessus de tout nom ; et au ciel, sur la terre et dans les enfers, tout genou fléchit devant mon nom.

« Ma fille, la pensée de mon Père était toujours pré-

sente en moi ; j'écoutais sa parole, et jugeais toute chose selon la parole de mon Père et ne faisais qu'un avec mon Père.

« Ayez toujours ma vie intime avec mon Père sous les yeux, n'ayez d'autre volonté, d'autre désir que la volonté et les désirs de mon Père. Cherchez toujours sa gloire en toutes choses. Sacrifiez-vous à chaque instant devant lui et pour effacer vos péchés, et pour demander miséricorde pour autrui. Ne devancez jamais son heure, attendez-la avec soumission, et il vous glorifiera dans le ciel.

« Que sa pensée demeure toujours en votre esprit ; écoutez sa parole qui est ma parole, vivez de lui, en lui et pour lui, qu'il y ait union entre vous et lui. Recevez en vous l'effusion de sa vie par la grâce. Si vous agissez ainsi je vous dévoilerai des secrets à tout autre inconnus, comme mon Père me dévoile les secrets éternels de sa vie divine, et par ces communications notre union ira toujours croissant et se développant.

« Maintenant que je vous ai dévoilé mes desseins sur vous, demeurez plus soumise encore à ma volonté. Vivez dans une plus grande humilité et craignez de vous rendre indigne de mes bienfaits. »

Ah ! Monsieur, je sens bien que je ne mérite pas les faveurs de Jésus ; je sais qu'il fait tout par miséricorde pour moi. Puissé-je l'aimer à jamais et m'abandonner toujours à sa sainte volonté !

Priez pour moi, demandez au Sauveur qu'il me délivre de tous les ennemis de mon âme et me garde sous sa tutelle.

Veuillez agréer, Monsieur le Curé, les sentiments de ma profonde vénération et de tout mon respect.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 17 février 1843.

LETTRE XVIII.

Notre Seigneur adresse à Marie la parabole du roi, de l'écuyer et de l'olivier.

Monsieur le Curé,

Je viens vous soumettre une chose que j'ai éprouvée ; vous en penserez ce que vous jugerez à propos.

Un jour, après la communion, Jésus me dit, car c'est bien sa voix, je crois, qui m'a parlé.

« J'élèverai ma voix et je dirai : Réjouissez-vous, maison de Juda, parce qu'une grande gloire vous attend.

« Réjouissez-vous, vous à qui j'ai dit : Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.

« Réjouissez-vous, descendants de ceux à qui j'ai dit : Allez, enseignez toutes les nations du monde et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Réjouissez-vous, vous à qui j'ai confié la prunelle de mon œil.

« Réjouissez-vous, Jérusalem, parce que vous recevrez dans votre sein une épouse de l'Époux, une fille

du Père, ornée de la grâce de son Époux et enrichie des trésors du Père. »

Puis il ajouta :

« Un roi faisant la visite de ses États trouva dans le désert une plante. Elle lui plut beaucoup, il la cueillit en disant : Cette plante est un olivier excellent que je veux placer dans mon jardin ; elle me donnera de l'huile pour faire d'excellents ragoûts que je servirai à mes amis. Il la confia à son écuyer favori et lui dit : Prenez bien soin de cette plante.

« L'écuyer considéra cette plante et reconnut véritablement un olivier d'excellente espèce. Il le cultiva avec soin, enlevant les mauvaises herbes qui poussaient par côté, y portant de temps en temps de l'en grais et l'arrosant avec de l'eau pure qu'il allait prendre dans le puits du roi.

« Les autres écuyers le raillaient et lui disaient : Insensé, de donner tant de soins à une vigne que notre roi a fait planter dans son jardin, et dont la liqueur enivrante fera perdre la raison. Pour nous, nous nous garderons bien de la douceur apparente de cette liqueur.

« Les railleries pouvaient tomber sur le roi et la plante qu'il faisait travailler, mais l'écuyer en était peu ému ; bien loin de là, il considérait de plus près la plante, et chaque fois qu'il s'en approchait il respirait une odeur si suave d'olivier qu'il s'écriait avec conviction: Ce n'est point à une vigne que je donne mes soins ; cette plante est un olivier qui donnera à mon maître de l'huile pour lui préparer d'excellents ragoûts.

« Le roi, ayant entendu les autres écuyers, en fut indigné et leur dit : Insensés, pour qui me prenez-vous que de planter une vigne dans mon parterre pour endommager les autres fleurs? Non, ce n'est point une vigne, mais un olivier très-précieux. Puis s'adressant à l'écuyer fidèle, il lui dit : Arrachez cette plante, et transplantez-la dans un autre parterre que je vous indiquerai et dont le sol est plus fertile.

« Le roi lui-même fit une cage d'or dans laquelle il ordonna de placer la plante, afin que rien ne ternît la beauté de sa verdure, et, pour plus de précaution encore, il ordonna à son écuyer de couvrir la cage d'or d'un voile, afin que nul ne pût même considérer l'éclat de cette plante.

« L'écuyer dit au roi : Pourquoi mettre ce voile, la plante ne peut recevoir aucun dommage ? — Recouvrez-la d'un voile, répliqua le roi, qui connaissait toutes les propriétés de la plante, parce que la beauté de cette plante et l'odeur suave qui sortira d'elle pourraient nuire à quelques-uns de mes sujets qui sont en bonne santé. Ils envieraient ma plante et ils perdraient mes bonnes grâces, parce que je veux la plante pour moi seul.

« Mais l'écuyer se dit à lui-même : Si je couvre cette plante, je ressemblerai à un contrebandier, et si l'on m'oblige à montrer la plante je serai dans la confusion ; je ne mettrai point ce voile. La cage d'or éloignera tout dommage de la plante du roi. Tant pis pour ceux qui savoureront trop l'odeur de la plante ou qui l'envieront à mon roi.

« Il arracha la plante, la plaça dans la cage d'or,

mais sans la couvrir d'un voile, et il la transporta dans le nouveau parterre. Quelques-uns en effet qui avaient bonne santé, mais un tempérament faible, respirèrent l'odeur de la plante et en furent ravis à ce point qu'ils auraient voulu toucher au moins une de ses feuilles ; la cage d'or les en empêcha. Or, en approchant de plus en plus près ils furent éblouis par la beauté de la plante et empoisonnés par son odeur, et avant de mourir ils s'écriaient : Maudit soit le jour de ma naissance, qui a causé mon malheur, maudit soit le jour où j'ai vu cette plante qui me fait mourir !

« La plante crût et grandit dans le nouveau parterre du roi, elle porta des fruits et donna une huile d'un goût exquis.

« Alors l'écuyer fidèle raillant les autres écuyers, leur dit : Je savais bien que je ne donnais point mes soins à une vigne, mais à un olivier. Quelle suave odeur répandent ses fleurs, combien ses fruits sont abondants et son huile délicieuse ! Voyez, ne semble-t-il pas que par ses racines qui s'étendent dans tout le parterre elle a engraissé toutes les autres fleurs et amélioré leur nature ?

« C'est ainsi que cet écuyer se réjouissait et se félicitait d'avoir bien soigné la plante du roi. Un jour, le roi le manda près de lui et lui remit une grande récompense.

« Ma fille, je vous le dis en vérité, heureux est le parterre où le roi transporta la plante du désert ! »

Vous penserez, Monsieur, de ceci ce qu'il vous plaira ; je suis complétement indifférente à cette chose comme à tout le reste. Je ne désire que Dieu, je ne

m'attache qu'à Dieu, je ne veux que lui. Je le dis dans toute la sincérité de mon cœur, et Dieu qui voit et qui connaît mes sentiments en rendra témoignage au jour de la vérité ; je n'en désire point d'autre.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de la plus haute considération et de la plus vive reconnaissance dont je suis pénétrée pour vous, et avec laquelle j'ose me dire

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 25 février 1843

LETTRE XIX.

Sujets de la tristesse de Marie.

Monsieur le Curé,

Votre bonté et votre charité, tous les égards que vous avez pour moi, et l'intérêt immense que vous me témoignez pour le salut de mon âme me couvrent de honte et de confusion, car je suis une pécheresse. Comment vous témoigner toute ma reconnaissance ? Dieu seul voit combien elle est grande et sincère. Je vous supplie d'en agréer l'expression et l'assurance que je vous renouvelle en ce moment par écrit.

Pour vous montrer combien j'ai une entière confiance en vous, je veux vous dire aujourd'hui tout ce que je découvrirai de plus intime en mon cœur par rapport à cette tristesse que vous avez su apercevoir

en moi et que bien peu eussent dû remarquer. Si je ne vous en ai jamais rien dit, je vous l'avouerai sincèrement, ce n'était pas manque de confiance en vous ; j'ai dû vous montrer plus d'une fois combien je m'en rapportais entièrement à vous. C'eût été même un grand soulagement pour mon esprit de vous en entretenir dans les épreuves qui se succèdent alternativement ; mais je comprenais que le nombre de mes peines provenait de mon peu de vertu, et je m'appliquai plutôt à faire des actes de vertu qu'à me procurer des consolations.

Vous désirez connaître le sujet et la nature de ma tristesse ; je veux vous l'apprendre en quelques mots. La tristesse que vous avez remarquée dans mon extérieur est différente de cette tristesse mélancolique, accablante qui rend incapable de tout. Cependant, je suis quelquefois bien accablée et bien languissante ; mais alors, épanchant mon cœur dans le sein de la miséricorde de Dieu, il daigne le consoler et le fortifier, et il demeure content malgré tout ce qui peut lui arriver de fâcheux et de pénible.

La tristesse que vous croyez apercevoir en moi est moins tristesse que caractère.

Quand j'étais enfant, vers l'âge de douze ou treize ans, mon caractère sérieux, morne et empreint de stupidité a été pour moi le sujet de grandes mortifications. Lorsque je voyais des esprits doués de qualités si agréables et que le monde aime et estime, j'aurais voulu être comme eux, et ne le pouvant pas sans éprouver de la tristesse, j'étais naturellement grave et sérieuse pour chercher à devenir

comme eux. Peine inutile, je ne pouvais y parvenir.

Le Sauveur Jésus est venu m'instruire, et j'ai perdu ce désir des qualités naturelles, parce que, selon ses avis et ses conseils, il valait mieux préférer l'humilité, la simplicité à la ruse, au talent et à l'esprit du monde.

Je n'ai point cette humilité ni cette simplicité, mais je la désire de tout mon cœur, je la cherche, et jusqu'à ce que je l'aie trouvée, je crois qu'on remarquera en moi cette préoccupation qui n'est point défendue et qui n'est point tristesse.

Ma mère était peinée et attristée en me voyant silencieuse quand j'aurais pu ou dû lui parler. J'en étais vivement peinée moi-même; mais, je ne sais pourquoi, chaque fois que je me trouve avec ma mère et ma sœur, je ne puis guère m'exprimer, j'ai beaucoup de peine à trouver la parole. Quand je suis seule avec des personnes étrangères pour entretenir la conversation, j'ai plus de courage et de facilité. Mais si je puis ou dois parler de religion, comme par exemple en enseignant le catéchisme, je le fais avec facilité et abondance de paroles. Je suis à mon aise et je ne me trouve nullement embarrassée.

Aujourd'hui, je suis moins gênée que jamais sous le rapport de la parole, il me semble que j'acquerrai encore plus de facilité.

Mais vous apercevez encore quelque chose en moi que vous appelez tristesse et qui ne l'est point ; ce que vous apercevez en moi et qui se traduit pour vous sur ma figure en caractères sensibles, c'est ce désir que j'ai de m'unir de plus en plus à Dieu. Je sens que je

ne suis pas à ma place. Dieu m'a donné une vocation, et je voudrais déjà être à même de pouvoir la réaliser.

Cependant, je vous le dis en toute sincérité, je n'ai pas de désir au-dessus de celui de la volonté de Dieu. J'attends son heure. Dans le monde rien ne me plaît et rien ne me déplaît. Je tâche de supporter avec humilité son mauvais esprit et fais tous mes efforts pour aviser à ne point tomber dans ses filets.

Ce qui me rend peut-être aussi concentrée en moi-même, c'est ce que j'éprouve depuis si longtemps et que je garde silencieusement en mon cœur sans en rien découvrir à personne. Je voudrais en parler que je ne le pourrais pas ; mais je puis vous dire tout et je le fais sans difficulté. Je ne sais rien dans les sciences naturelles, nul ne m'a jamais rien appris, et quand mon esprit s'arrête à la contemplation de l'univers, je confesse mon ignorance, sans honte à l'extérieur, et en me réjouissant dans le plus intime de mon âme au souvenir de cette parole de l'éternelle vérité : Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est pour eux.

Le Sauveur Jésus m'instruit dans l'ordre surnaturel ; tout ce que je sais, c'est lui qui me l'a appris d'une manière parfaite. Là, mon esprit et mon cœur se trouvent à l'aise et ils ne désirent rien de plus. Quand Jésus me parle, il me semble que je suis sans mouvement, au moins quand je n'ai pas le malheur d'être sans attention pour sa parole.

Ce qui me rend encore concentrée en moi-même, c'est de me voir quelquefois abandonnée, délaissée,

faible, languissante, exposée à toutes sortes de tentations, à mille ennemis, en lutte avec moi-même ; c'est aussi l'humiliation que j'éprouve par la crainte d'être trompée. Néanmoins, Monsieur, je vous assure que toutes ces choses n'enlèvent point la paix ni le calme de la partie supérieure de mon âme. Les grâces que m'accorde le Sauveur, la suavité de sa parole ou de sa présence me conservent intérieurement calme et tranquille. Je me repose sans inquiétude dans la volonté de Dieu, mon père du ciel. Je sais que tout ce qui m'advient, il le veut, autant pour sa gloire que pour mon salut, et je l'en remercie. Un père ne fait rien contre les intérêts de son enfant, s'il est vraiment père, c'est-à-dire s'il a un cœur bon, tendre et affectueux ; et qui jamais pourra comparer sa bonté à la bonté de Dieu ? Aussi, je ne crains rien, je ne suis point inquiète, je suis pleine de confiance, je conserve la tranquillité en mon âme et la joie dans mon cœur, bien que je n'en manifeste rien extérieurement.

Ce que vous avez aperçu en moi n'est donc point une vraie tristesse. Aussi n'y a-t-il là non plus rien qui puisse alarmer ma mère ni ma famille. On n'est point surpris de me voir ainsi grave et retenue, pourvu que le sourire vienne sur mes lèvres quand je parle ou qu'on m'adresse la parole. Je n'ai jamais habitué personne à trouver en moi de ces démonstrations de joie telles qu'on en trouve en d'autres personnes. Je me contente de sourire doucement, sans affectation ni recherche, et de faire bonne figure à tout le monde. Je me garde de témoigner trop d'affection à mes parents pour ne point m'attacher trop leur cœur. J'embrasse

ma mère tous les jours pour qu'elle ne doute point de mon affection, mais je ne suis point esclave près d'elle. Je serais trop gênée plus tard comme à présent. Néanmoins, Monsieur, si ma sœur n'était point près de ma mère, je lui consacrerais tous mes soins ; mais vous vous rappelez ce que m'a dit le Sauveur Jésus sur cela.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma plus haute considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 5 mars 1843.

LETTRE XX

Marie est tranquillisée sur sa vocation. Notre-Seigneur fait son éloge.

Monsieur le Curé,

Je dois vous l'avouer, je me trouve dans une position assez pénible. Mon cœur est fortement attiré de deux côtés. Les représentations et les réflexions qu'on me fait me donnent mille craintes ; mais aussi, j'éprouve un attrait si fort que je ne puis y résister.

Dois-je m'arrêter à ces représentations et à ces réflexions, dois-je m'y soumettre aveuglément ? Sans doute, je ne puis, je ne dois qu'obéir. Mais comment résister à cet attrait qui me soulève, qui m'emporte,

qui me domine, qui se rend maître de moi ? Quelle triste perplexité ! D'un côté, je veux obéir et me soumettre ; d'un autre côté, il me semble que l'obéissance m'est impossible, et que nécessairement il faudra que je suive le mouvement ou la voix qui m'appelle à un autre genre de vie.

C'est pourquoi, Monsieur le Curé, dans cette situation pénible et difficile, j'ai sondé de nouveau mon cœur et examiné mes sentiments en la présence de Dieu, dans la simplicité et la sincérité de mon âme. Or, ma conscience, à moins qu'elle ne soit complétement aveugle et endormie, ne saurait me reprocher, en cette circonstance, ma résistance à la volonté de mes supérieurs comme l'effet d'une orgueilleuse opiniâtreté. J'ai reconnu de plus en plus la force et la vigueur de l'attrait qui m'appelle au Sacré-Cœur, et je vois qu'il m'est impossible de résister à cet attrait, qui est le maître absolu de mon cœur. Aussi, pour ne plus douter, pour me rassurer complétement je me suis adressée au Sauveur Jésus : Seigneur Jésus, lui ai-je dit, votre volonté est-elle absolue et m'appelez-vous réellement à devenir religieuse du Sacré-Cœur?

Le Sauveur Jésus m'a répondu : « Ma fille, écoutez mes paroles avec attention. Je vais les adresser à votre pasteur, rapportez-les-lui avec exactitude :

« Mon fils, l'intérêt que vous portez à Marie me plaît ; car, selon ce qui est rapporté dans l'Évangile, je regarde comme fait à moi-même ce que vous faites pour elle. J'aime la manière dont vous agissez vis-à-vis d'elle, et si je dois accorder récompense éternelle pour un verre d'eau donné à un pauvre qui le de-

mande en mon nom, combien plus devrai-je récompenser ce que vous faites pour Marie...

« Donnez toujours vos soins à Marie, vous ne savez point à qui vous les donnez. Marie sera un jour la mère spirituelle des pauvres pécheurs, Marie sera la consolatrice des affligés et la lumière des ignorants. La voix de Marie retentira comme la voix d'un grand docteur et sa voix combattra les ennemis de ma religion sainte. Marie, comme une étoile brillante, sortira de dessous les nuages qui la couvrent et sera donnée en spectacle à sa patrie et aux contrées lointaines. Les habitants du ciel la regarderont et seront éblouis de sa beauté. Marie deviendra la terreur des démons, et un objet de haine et de confusion pour les ennemis de ma doctrine. Marie sera persécutée, elle éprouvera toutes sortes de déboires ; mais tout tournera à sa sanctification. Elle est à la veille d'entrer dans la retraite profonde que je lui destine. Permettez-lui de partir et vous me serez agréable... »

Voilà, Monsieur le Curé, en toute simplicité, ce que m'a dit le Sauveur Jésus. Vous en penserez ce que vous jugerez convenable.

Agréez l'assurance de mon plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 29 mars 1843.

LETTRE XXI

Le Sauveur annonce à Marie qu'elle tombera malade le lundi de la première semaine de mai et qu'elle guérira le quatrième jour. Comment cette parole trouva son accomplissement.

Monsieur le Curé,

Je sais que votre volonté est que je ne vous cache rien et que je vous dise en toute sincérité ce que j'ai éprouvé. Voici donc ce que me dit un jour le Sauveur Jésus : « Ma fille, tu tomberas malade le lundi de la première semaine de mai, à huit heures du matin. Tu éprouveras de nombreux vomissements, avant-coureurs d'une grande fièvre. Un habile médecin viendra, il emploiera toutes sortes de remèdes sans nul effet. On sera fort inquiet sur ton compte ; mais sois tranquille, tu ne mourras qu'au temps dont je t'ai parlé. Tu souffriras beaucoup dans cette maladie ; l'amour importun de ta mère sera pour toi une vive affliction. Garde-toi de la repousser ou de repousser les personnes qui te visiteront. Prends patience, renonce à ta volonté, ne te plains jamais, tu guériras le quatrième jour où tu seras tombée malade ; mais la convalescence sera longue. »

J'attendais impatiemment le jour qui m'avait été fixé. Dieu, me disais-je intérieurement, veut te donner là une assurance que tu n'es pas trompée, que ce n'est pas le démon qui te parle et se joue de toi, mais le Sauveur Jésus. Si tu tombes malade au jour et à l'heure fixés, tu auras la certitude de n'être point trompée;

mais si tu conserves la santé, tu verras bien clairement que tu es le jouet du démon.

Je l'avoue, je doutais beaucoup; je craignais d'être trompée. Je voulais néanmoins me préparer à soutenir cette épreuve avec courage, dans le cas où je me verrais dupe de l'esprit des ténèbres. Je priais Dieu de me soutenir contre cette épreuve si je ne tombais pas malade, et de me conserver la paix, le calme et la tranquillité. Je le priais aussi, si la maladie me frappait, de me donner la force de la supporter patiemment et de la manière dont on m'avait parlé.

Enfin, le jour désigné arriva. Je me levai. Voici, me dis-je, le jour où tu dois tomber malade. J'avais été méditer dans le jardin. J'entendis sonner huit heures et je me trouvai en parfaite santé. Je quittai le jardin aussitôt en disant : Pourquoi attendre plus longtemps, je suis trompée, je n'ai plus à en douter. Mais qu'importe ? vengeons-nous de Satan. Je ne lui donnerai même pas le plaisir de me voir dans le trouble ni l'agitation. Dès ce jour, je lui jure une haine éternelle. J'éviterai avec plus de soin que jamais toute sorte de péché et tâcherai de croître plus en vertu qu'en années. Après cela, je rentrai dans ma chambre, pleurant non sur ce qui m'était arrivé, mais sur ma mort, qui n'arriverait pas peut-être dans ma jeunesse. Car si je suis trompée sur ma maladie, pourquoi ne le serais-je pas aussi sur le temps de mon trépas ?

Il me sembla aussitôt entendre la voix de Jésus qui me dit : « Dieu seul connaît le jour et l'heure de ta mort. Pour toi, tu ne le connais pas, vis chaque jour comme s'il devait être le dernier de ta vie, et ainsi tu

mourras tous les jours. » Il ajouta : « Accepte toutes les épreuves avec pleine et entière soumission à la volonté de Dieu. » Il me dit encore : « Espère en Dieu, et ton espérance ne sera pas déçue. »

Que se passa-t-il pendant les jours qui suivirent ? Ah ! Monsieur, je ne pourrais vous le dire. Que de luttes, que de combats, que de souffrances ! Je ne m'appartenais pas à moi-même. Je ne savais que faire, je ne savais que devenir. Néanmoins, ce qui m'étonne et me surprend, je conservai malgré tout une paix profonde au milieu de mon âme. J'aimais Dieu de tout mon cœur, j'aurais voulu l'aimer davantage, me donner toute à lui, vivre de lui et à jamais pour lui.

J'avais même des moments heureux. Mon accès auprès de Jésus était facile. Il n'attendait pas que j'allasse vers lui, il accourait vers moi. Il me comblait de ses caresses, il me regardait avec un œil plein de douceur. Il me parlait souvent comme pour me consoler ; mais ses paroles étaient des paroles voilées, c'étaient des figures, des images et des paraboles.

Tout cela me paraissait fort suspect. D'autant plus que si, sous l'influence de Jésus, mon cœur s'élevait facilement vers Dieu, plus facilement encore il se détachait de lui et perdait même parfois complétement sa présence. Je ne tardais pas à revenir pour m'humilier devant Dieu, mais je souffrais beaucoup. Quelquefois les ténèbres qui obscurcissaient mon esprit étaient si épaisses, que je ne voyais plus rien et que je ne savais à quoi m'en tenir, à quoi m'attacher. Je ne comprenais pas quelle pouvait être cette voix qui me parlait. J'étais tentée de me décourager, de renoncer à ma vie

intérieure pour mener une vie tout extérieure. Tout me semblait illusion, et je souffrais un martyre ineffable.

Mais il se fit dans mon âme un trait de lumière : aussitôt je jugeai différemment. Je me dis à moi-même : Attendons ! et j'attendis. La paix dans mon intérieur n'était point encore attaquée. Je demeurais ferme. Néanmoins, j'étais tellement agitée extérieurement, que j'étais tout abattue. Je pouvais à peine me traîner.

Le quatrième jour, chose étrange ! je me trouvai complétement dégagée. Grand fut mon étonnement, et je roulai dans mon esprit mille pensées diverses. La lumière ne tarda pas à se faire plus claire et plus brillante dans mon intelligence.

Mon corps, à la vérité, n'avait point été malade ; mais mon âme avait eu une véritable fièvre ; c'est pourquoi la lumière brillant dans mon intérieur, je raisonnai ainsi : La maladie dont m'a parlé le Sauveur Jésus n'est point la maladie de mon corps, mais celle de mon âme. Ces paroles doivent s'entendre non physiquement, mais spirituellement. Que signifient, en effet, cette haine contre le démon et ce parti ferme pris contre lui, si ce n'est ces vomissements dont m'a parlé le Sauveur Jésus ? Que signifie cette forte fièvre qui devait suivre, si ce n'est cet état dans lequel je me suis trouvée pendant quatre jours ? Quel est cet habile médecin et cette mère venus pour me prodiguer leurs remèdes et leurs soins, si ce n'est le Sauveur lui-même, et ses paroles et ses consolations, qui ne faisaient guère impression sur mon âme et ne pouvaient me guérir ? Enfin, la longueur de ma convalescence ne signifiait-

elle pas tous les maux, toutes les peines que je dois endurer jusqu'à la fin de ma vie ?

Voilà, Monsieur, ce que j'ai éprouvé, voilà ce que j'ai pensé. J'ai éprouvé ces tourments dans ces jours dont je vous parle, et il me semble avoir appris à supporter la souffrance avec courage et énergie. La lumière s'est faite aussi, et pour ma consolation, j'ai été entraînée à supposer que le Sauveur Jésus avait voulu me parler d'une maladie spirituelle. Ce qui me porte encore à penser ainsi, ce sont ces paroles qu'il me semble avoir entendues et que m'adressait aussi le Seigneur : « L'homme est toujours homme, et parce qu'il est homme, il agit en homme, il parle en homme, il voit en homme, il juge en homme, il entend et comprend en homme ; mais Dieu est Dieu, et parce qu'il est Dieu, il agit en Dieu, parle en Dieu, juge en Dieu, voit en Dieu, entend et comprend tout en Dieu. »

Je vous abandonne toutes ces choses comme à mon père et au directeur de mon âme. Vous en penserez, Monsieur, ce qu'il vous plaira, ou plutôt ce que vous suggérera l'Esprit de Dieu. Je laisse tout à votre jugement et à votre décision.

Pardonnez-moi si je vous entretiens de choses peut-être futiles. Tant que vous m'ordonnerez d'écrire, j'écrirai tout ; comme je m'arrêterai et ne dirai plus rien ni par écrit ni de vive voix quand vous me l'aurez commandé.

Je vous conjure de prier beaucoup Dieu pour moi, et je suis en Notre-Seigneur Jésus-Christ

Votre très-respectueuse servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 30 avril 1843.

LETTRE XXII

Marie Lataste interroge Notre-Seigneur au nom de M. Dupérier. Réponse du Sauveur à cet ecclésiastique.

Monsieur [1],

N'ayant l'honneur de vous connaître que par les louanges que j'ai entendues de votre vertu et de votre mérite, je vous prie d'agréer l'hommage de mon plus profond respect et de ma considération.

Mon vénérable pasteur m'a fait connaître le désir que vous aviez, Monsieur, que j'adressasse pour vous une prière au Sauveur Jésus, et que j'écrivisse pour vous la livrer la réponse du divin Maître. J'ai fait ce que m'a demandé pour vous mon père spirituel ; je vais rapporter simplement ce qui s'est fait.

Le lendemain du jour où votre désir me fut exprimé, je me réveillai, contre mon ordinaire, à la pointe du jour. Je me trouvai bien délassée de la fatigue de la veille ; je me levai, pensant que j'allais avoir un moment bien propice pour faire ma méditation. Je me transportai comme de coutume près du Saint-Sacrement, et après avoir religieusement contemplé les douleurs de sa passion, je lui parlai ainsi : Mon Sauveur, vous savez la commission que mon directeur m'a donnée pour vous. Je ne sais quelle prière il faut que je vous adresse ; mais vous, qui connaissez la position

[1] Cette lettre fut adressée à M. Dupérier par Marie Lataste, qui la remit à M. le Curé de Mimbaste.

et les besoins de toute âme, dites-moi ce qui convient le plus à ce prêtre pour lequel je recours à vous. Pardonnez ma hardiesse à vous faire cette demande; je me garderais de le faire par moi-même, mais vous m'avez recommandé d'être toujours obéissante en tout et pour tout; Seigneur, c'est pour obéir que je vous parle ainsi. Je ne vous demande point cela par moi-même et pour moi-même, mais par vos mérites et pour votre plus grande gloire, et je vous le demanderai jusqu'à ce que vous m'ayez exaucée.

Le Sauveur Jésus m'écouta avec bonté. J'étais à ses genoux; il me parla ainsi : « Ma fille, vous direz à celui qui vous a demandé de m'adresser une prière en sa faveur : Voici ce que dit le Dieu tout-puissant, qui règle tout par sa providence. »

En ce moment une pensée vint me troubler; c'était celle-ci : Qui es-tu, me disais-je à moi-même, pour recueillir les paroles de ton Dieu et les livrer ensuite à son ministre? Te les rappelleras-tu en entier et n'y mêleras-tu d'aucune manière ta parole? Le Sauveur Jésus s'en aperçut; il me tranquillisa en disant : « Ne craignez rien, ma fille, écoutez-moi et soyez en paix. » Puis il ajouta : « Vous direz à ce prêtre : Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant, qui règle tout par sa providence : Ayez confiance, bon serviteur! jetez les yeux sur moi, qui suis votre modèle, et voyez ce que je ferais si j'étais à votre place. Obéissez d'une manière parfaite à la voix de votre évêque comme à ma voix. Ma fille, ajouta le Sauveur, l'obéissance de ce prêtre sera récompensée. Qu'il n'agisse point comme ont agi d'autres qu'il connaît; il leur eût mieux valu

d'obéir sans résistance, ils se fussent épargné bien des peines. Bien des pensées roulent dans sa tête, qu'il ne se trouble pas et qu'il écoute ma voix au fond de son cœur. Qu'il consulte pour la chose qui le préoccupe et que je n'ai pas besoin de vous faire connaître, qu'il consulte un ancien dans le sacerdoce qui ait de l'expérience et un jugement droit; qu'il se dépouille de tout jugement propre, qu'il se soumette à la décision qu'il recevra, et en agissant ainsi, il marchera sur les traces de son Sauveur, soumis à Marie et à Joseph, et même aux puissances temporelles et aux soldats, qui le crucifièrent. Celui qui obéit peut se consoler en disant : Je fais la volonté de mes supérieurs, et par conséquent celle de Dieu. Que ce prêtre soit ainsi soumis à la volonté de son évêque, et je lui ferai cueillir la rose sur l'épine. Qu'il soit, dans la charge qu'il occupe au séminaire, plein de vigilance, de fermeté et de douceur. Que sa vigilance prévienne les abus, que sa fermeté les fasse disparaître, que sa douceur lui gagne l'amitié de tous ses disciples. Qu'il ait une grande dévotion à ma Mère et qu'il l'inspire à tous ceux qui approcheront de lui. Si, dans le cours de sa vie, il se trouve en butte à la contradiction des hommes quels qu'ils soient, qu'il se rappelle la recommandation que je lui transmets aujourd'hui par ma petite servante Marie d'imiter Celui dont il a l'honneur d'être le ministre, sachant bien qu'il ne souffrira jamais autant que lui. Qu'il se console, qu'il prenne courage et confiance. Il est du nombre de mes bien-aimés. Je loue son humilité à solliciter de vous une prière, et par vous la grâce de recevoir ma parole. Qu'il soit fidèle à l'accomplir,

comme il a été humble à la demander ; mes regards se reposeront sur lui avec complaisance et mes bénédictions se répandront sur son âme avec abondance. »

J'ai tout rapporté et écrit aussi fidèlement que je l'ai su. Je vous supplie en finissant, Monsieur, d'avoir la charité de prier pour moi, afin que Dieu m'accorde les grâces dont j'ai besoin pour accomplir toujours sa volonté et triompher de mes ennemis, surtout du plus opiniâtre, qui est l'orgueil, je ne le cache pas.

Daignez recevoir, Monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 2 mai 1843.

LETTRE XXIII.

Dieu éclaire les âmes de diverses manières.

Monsieur le Curé,

Le 10 de ce mois, après la sainte communion, je me prosternai aux pieds du Sauveur Jésus et lui parlai ainsi : Seigneur Jésus, serait-il permis à votre servante de vous demander pourquoi vous ne répondez pas aux demandes que je vous adresse pour M. Dupérier?

Le divin Maître me répondit : « Ma fille, dites à ce prêtre de ne point s'affliger, je l'aime. »

Cette réponse ne me satisfaisait pas. C'est pourquoi je fis toutes mes instances pour en obtenir une plus favorable, et recevoir l'assurance qu'il répondrait aux demandes de M. Dupérier directement, en parlant à lui-même, et non par mon entremise.

Le Sauveur Jésus m'écouta avec bonté : « Ma fille, me dit-il ensuite, puisque vous insistez à ce point, je vous ordonne de rapporter à celui pour lequel vous me priez les paroles qu'il me plaît en ce moment de lui adresser par votre intermédiaire. Voici ces paroles : « Mon fils, ne soyez pas étonné si je n'ai point satisfait à vos désirs. Ce n'est pas que je ne veuille vous instruire pour votre bien et celui d'autrui ; vous seriez le premier qui, désirant sincèrement de s'instruire par la connaissance de la vérité, n'aurait pas reçu les lumières nécessaires; mais j'avais mes desseins en ne vous instruisant pas comme vous le désiriez. Je n'instruis pas tout le monde de la même manière. Si je ne vous ai jamais instruit d'une manière sensible comme Marie, c'est qu'il y a une grande différence entre vous et elle. Je demande plus à celui qui a plus reçu. J'ai éclairé votre esprit, je l'ai orné de science, je l'ai rendu capable de réflexions profondes et sérieuses. J'avais placé Marie dans une condition où il lui était impossible de s'instruire, où son esprit devait se trouver incapable de réfléchir beaucoup; les hommes ne pouvaient l'élever et l'instruire suffisamment pour les desseins que j'avais formés sur elle, voilà pourquoi je me suis fait moi-même son maître.

« Pour vous, mon fils, n'attendez pas tout de Dieu, faites valoir ce qu'il vous a donné, faites agir votre

esprit en la présence de Dieu, et Dieu agira en vous, en suggérant à votre esprit les pensées et les réflexions qni vous sont nécessaires dans la situation où vous vous trouvez. En vérité, je vous le dis, posez-moi toutes les questions qu'il vous plaira, je répondrai à toutes, mais de la manière qui me conviendra. Quand vous aurez reçu ma réponse, c'est-à-dire quand la lumière se sera faite en votre esprit, interrogez votre directeur et agissez selon qu'il vous le dira.

« Cherchez toujours, mon fils, l'instruction qui vous est nécessaire; vous la trouverez pour la confirmation de ces paroles du saint Évangile : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. Mon fils, augmentez de plus en plus en vous le trésor de ma grâce, avancez dans la pratique du bien. »

Vous penserez de cet entretien ce qu'il vous plaira. J'abandonne tout à la miséricorde de Dieu, je mets en lui ma confiance, et par le secours de sa grâce, je sens mon courage et ma force s'augmenter.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 13 mai 1843.

LETTRE XXIV.

Marie remercie son directeur de ses bontés pour elle et promet de s'adonner à la pratique de la plus grande humilité.

Monsieur le Curé,

Je me vois dans l'impossibilité de pouvoir jamais reconnaître toutes les bontés que vous avez pour moi. Votre manière d'agir à mon égard, si bonne, si prévenante, si charitable, augmente toujours les sentiments de reconnaissance qui se sont formés dans mon cœur depuis que j'ai eu le bonheur de vous avoir pour directeur.

Ne pensez point que je vous dise ceci par forme ou par politesse ; non, Monsieur, je vous le dis bien sincèrement et selon la vérité. Certes, je suis bien loin d'avoir à me plaindre de celui qui le premier a pris soin de la direction de mon âme, car je fus tout affligée de son départ ; mais j'ai éprouvé néanmoins la vérité de cette parole que Jésus me disait alors pour me consoler : « Ne vous affligez point, ma fille, vous bénirez la divine Providence de ce changement, et vous verrez que tout sera pour votre bien. »

C'était une nécessité pour moi, Monsieur le Curé, de vous dire et de vous exprimer ces sentiments de mon âme par écrit, n'ayant pas trouvé l'occasion de vous les exprimer verbalement.

Non, Monsieur, je ne suis pas le moins du monde étonnée que vous me recommandiez l'humilité si sou-

vent et avec tant de persistance. Je m'unirai à vous pour la demander au Seigneur et je ferai de nouveaux efforts pour l'acquérir. Mais, hélas! je suis si faible et si lâche! Je suis ce que je ne voudrais pas être, et je n'ai pas la force d'être comme je devrais et comme je le voudrais. Je suis tantôt toute de feu et tantôt de glace. Aujourd'hui je sentirai en moi la force du lion, et demain je serai la faiblesse même.

Que nous sommes malheureux sur la terre d'être sujets à toutes ces misères, à toutes ces vicissitudes, à tous ces changements! Cependant, nous ne devons pas perdre courage. Notre Dieu est si bon et si miséricordieux! Comme nous serons heureux avec lui dans le ciel! Là, le bien sera sans aucun mélange de mal; on aimera Dieu nécessairement parce qu'on le verra et qu'il est impossible de voir Dieu sans l'aimer. Là, le bonheur sera sans aucun mélange de tristesse ou d'affliction ; on y est souverainement heureux, parce qu'on y possède Dieu, et que cette possession ne laisse rien à désirer. Vraiment, tout ce que nous pouvons souffrir sur la terre est peu de chose pour nous faire obtenir ce bonheur, et cependant c'en est assez. Quelle consolation pour nous si notre cœur est quelquefois si fortement affligé sur la terre; au ciel du moins nous serons bien dédommagés de toutes nos peines. Eh ! mon Dieu, ne le sommes-nous même pas quelquefois sur la terre ?

Souffrez, Monsieur, je vous prie, cet épanchement de mon cœur dans le sein de votre charité, et daignez recevoir mes très-humbles remerciements pour tout ce que vous faites pour moi. Ma reconnaissance sera éter-

nelle; je ne l'oublierai jamais, vous pouvez y compter. Je ne puis vous la témoigner que par ma soumission et ma docilité à recevoir vos salutaires avis, et à les mettre en pratique. Je tâcherai de le faire avec la grâce de Dieu et le secours de vos puissantes prières.

Daignez agréer, je vous prie, Monsieur le Curé, les sentiments de ma profonde vénération, de ma vive reconnaissance et de ma parfaite soumission, avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre respectueuse et très-obéissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 7 mai 1843.

LETTRE XXV.

Marie doit souffrir parce qu'elle a Jésus pour époux et pour roi.

Monsieur le Curé,

Permettez-moi de vous communiquer une chose qui m'a été dite par le Sauveur Jésus ; du moins il me semble que c'est lui. Vous en déciderez comme il vous plaira, et votre décision sera toujours la règle de ma conduite.

Un jour, après la communion, il me parla ainsi : « Ma fille, écoutez mes paroles avec respect et soumission, parce que mes paroles ne sont pas d'un homme, mais d'un Homme-Dieu. A cause de la haute destinée que je vous réserve, je vous aimais

depuis et avant le commencement du monde ; je vous aimais et vous n'étiez pas encore ; je vous aimais et je vous réservais comme au reste de mes élus des grâces privilégiées.

« Je vous ai préservée de la corruption du monde : je vous ai appris de bonne heure à résister aux suggestions du démon et de vos ennemis ; je vous ai fait sentir l'efficacité de ma grâce qui, trouvant en vous un cœur docile, a pu y travailler utilement. Ensuite, malgré les imperfections, les misères, la faiblesse, la lâcheté et la négligence qui étaient en vous, je vous ai fait entendre ma parole d'une manière sensible et connaître par elles mes volontés et mes desseins sur vous ; je vous ai choisie pour mon épouse ; or, à cause de ce titre si honorable et si glorieux, vous devez me prendre pour modèle et prendre part à mes tourments et à mes tribulations. Non, votre vie ne doit pas être une vie douce, passée dans les jouissances, les plaisirs et les satisfactions, mais une vie pénible et laborieuse.

« Vous m'avez choisi vous-même pour votre roi, j'ai donc un droit tout particulier sur vous pour votre double consécration de vierge et de chrétienne. Vous m'avez fait mille fois le sacrifice de vous-même ; que ce sacrifice soit un vrai sacrifice. Habituez-vous à une vie dure et pénible ; que le travail ne vous rebute jamais, et accomplissez de bon cœur tout ce que la divine Providence demandera de vous. Endurcissez votre corps et fortifiez votre âme par toutes les privations qui se présenteront à vous, et qui se multiplieront encore d'une manière considérable dans quelque temps.

« J'ai dit à mes apôtres quand j'étais sur la terre : Veillez et priez. Ces paroles devaient s'entendre de la vigilance intérieure, de la veille de l'âme et du cœur. Je vous ai dit à vous, ma fille : Veillez et priez ; et j'ai voulu que vous entendissiez ces paroles de la veille de votre corps. C'est pour cela que je vous avais recommandé de vous lever dès l'aurore, si vous étiez réveillée, pour faire d'abord votre méditation, et puis pour écrire mes paroles. C'est pour cela que je vous avais recommandé de dormir sur la dure deux fois par semaine, après en avoir obtenu la permission de votre directeur. Ah ! c'est que la mortification du corps est la force de l'âme. Je voulais en vous une âme forte, forte contre vous-même et forte contre vos passions ; forte en face de votre prochain et forte en face de vos supérieurs ; forte sous l'œil de votre ange gardien et forte sous l'œil de votre Père qui règne dans le ciel ; or, cette force, on ne la trouve que dans la tribulation et dans la mortification du corps. »

Tout cela n'est pas agréable à notre nature, mais agréable à Dieu ; il vaut mieux réprimer la nature et plaire au Seigneur. Aussi il me semble qu'avec la grâce d'en-haut rien ne me rebutera, rien ne me fera reculer ; partout et toujours j'accueillerai la douleur comme un des plus grands biens que Dieu puisse m'envoyer, puisque le royaume du ciel souffre violence, et qu'il faut souffrir comme le Sauveur Jésus, autant que Dieu le voudra, pour entrer un jour dans la gloire.

Je n'oublie pas, Monsieur le Curé, la recommandation que vous m'avez faite de prier pour votre très-ré-

vérend père spirituel. Je le faisais déjà avant tous les jours; la reconnaissance m'imposait ce devoir. Oserai-je vous prier de lui offrir l'expression de mes sentiments les plus respectueux et de ma plus sincère gratitude.

Pour vous, Monsieur le Curé, daignez agréer l'hommage de ma profonde vénération et de mon éternelle reconnaissance, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 25 mai 1843.

LETTRE XXVI.

Notre-Seigneur veut que Marie soit religieuse du Sacré-Cœur; il lèvera tous les obstacles et elle pourra suivre sa vocation.

Monsieur le Curé,

Il me semble que Notre-Seigneur m'a adressé un jour ces paroles:

« Ma fille, écoutez-moi: Je suis la sagesse incréée; je connais la grandeur, la hauteur, la profondeur, la largeur de toutes choses, et mes paroles ne sont point des paroles jetées au vent ou pleines de frivolité. Je veux vous parler de ce qui regarde le salut de votre âme et l'intérêt de ma gloire. Dites à votre directeur, qui est dans une certaine indécision sur la réalité et la vérité de votre vocation, que je veux le rassurer et vous rassurer à ce sujet par ma propre certitude, qui est inébranlable.

« Or, je lui déclare et je vous déclare aussi que votre vocation est bien celle que vous lui avez manifestée et que vous lui avez fait connaître. Le temps que j'ai fixé d'une volonté absolue pour accomplir mes desseins sur vous, est celui de votre vingt-quatrième année. Jusqu'à cette époque, ma volonté n'est pas absolue, je l'abandonne à la volonté de votre directeur. Mais quand vous aurez atteint votre vingt-quatrième année, ma volonté sera absolue et rien ne devra, rien ne pourra vous arrêter. Quand je veux d'une volonté absolue, je parle en maître et je me fais obéir de tous les cœurs.

« Toute la sagesse de l'homme, en comparaison de ma sagesse, n'est que folie, et l'homme le plus savant et le plus éclairé n'est devant moi qu'ignorance et ténèbres. La volonté et le jugement de l'homme sont faillibles et sujets au changement, mais ma volonté et mon jugement sont pleins de stabilité. Dieu, mon Père, ne peut point changer mon jugement, parce qu'il est un avec moi, et moi-même, Dieu comme mon Père, je n'ai pu détourner ses jugements de justice contre les hommes, par tout ce que j'ai fait et tout ce que je fais encore, par tout ce qui s'est fait et se fera.

« Il y a bien un jugement en moi, abandonné en quelque sorte à la volonté de l'homme, de telle manière qu'à considérer les choses humainement, il semble que mon jugement est sujet au changement; mais il n'en est rien, ce sont des épreuves que Dieu envoie à ses serviteurs pour connaître leur foi et leur fidélité. Ainsi Dieu éprouva Abraham en lui demandant l'immolation de son fils, ainsi éprouve-t-il encore

un nombre considérable de ses serviteurs et nul ne s'en aperçoit ; mais Dieu fait tourner à leur avantage leur obéissance et leur soumission.

« L'obéissance et la soumission aux jugements de Dieu obtiennent des jugements de miséricorde; le manque de foi et de soumission attirent des jugements de justice.

« Tout est prévu par mon Père, rien n'est nouveau pour lui. »

Monsieur, faites de tout ce qui me concerne comme vous jugerez à propos ; je suis prête et disposée à tout avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières. Surtout ne craignez jamais de me contrarier ni de me faire de la peine en rien ni pour rien.

Recevez, Monsieur, je vous prie, l'assurance des sentiments de vénération, de reconnaissance et de soumission dont je suis pénétrée pour vous, et avec lesquels j'ose me croire et me dire avec respect,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble quoique très-indigne servante,

MARIE.

Mimbaste, 26 mai 1843.

LETTRE XXVII.

Réponse aux objections de M. Dupérier.

Monsieur le Curé,

La lettre que vous m'avez lue dimanche dernier ne m'a causé d'autre peine que celle que j'éprouvai au

moment même où vous m'en fîtes lecture. Selon votre conseil, je mis en Dieu toute ma confiance, je me soumis entièrement à sa sainte volonté et j'éprouvai en moi une joie et un courage au-dessus de toute affliction.

Vous me témoignez le désir que je réponde à ce qui a porté M. Dupérier à me traiter de visionnaire et de faussaire. Je ne l'aurais jamais fait sans votre ordre. Vous me l'ordonnez, je fais selon votre volonté, et cela ne m'est point difficile. Je n'ai qu'à rapporter ce que j'ai éprouvé dans les relations nouvelles que j'ai eues, ce me semble, avec le Sauveur Jésus.

Le lendemain du jour où j'eus connaissance du jugement de M Dupérier, je m'adressai à Notre-Seigneur et je lui dis avec un entier abandon : Seigneur, je ne sais comment les choses vont tourner, mais, quoi qu'il advienne, je mets en vous toute ma confiance, je suis prête, soumise et disposée à tout ce que vous demanderez de moi.

« Ma fille, me répondit le Sauveur Jésus, soyez tranquille et armez-vous de courage. Je vous avais annoncé des épreuves ; en voici une ; il en viendra d'autres et qui vous seront bien plus sensibles encore ; mais, quoi qu'il arrive, dussiez-vous répandre votre sang pour moi, soyez calme, je serai toujours avec vous. Or, si je suis avec vous, le reste doit vous paraître peu de chose. Que les épreuves intérieures ou extérieures vous frappent, qu'elles tombent sur vous et cherchent à vous accabler, si je suis avec vous, elles n'y parviendront pas. Avec moi, vous triompherez de tout ; sans moi, fussiez-vous puissante comme tous les mondes,

une seule épreuve d'un moment suffirait pour vous abattre à jamais.

« Pour dissiper en vous toute appréhension, toute crainte et toute affliction, voici la réponse à tout ce qui vous est opposé dans la lettre qu'on vous a lue.

« 1° On a trouvé, dit-on, des détails minutieux dans vos écrits ; mais lesquels ? On n'en signale aucun. Pourquoi seraient-ils minutieux ? Il n'y a rien de petit ni de minutieux dans le souffle de l'esprit de Dieu ; il souffle où il veut, quand il veut et ce qu'il veut, et la plus petite chose en apparence a souvent les effets les plus importants.

« 2° On en dit autant sur vos paroles que sur vos écrits, et cette affirmation n'est pas mieux fondée. On trouvera dans vos paroles le même esprit que dans vos écrits. Tant qu'on ne vous opposera rien de précis, allez en avant.

« 3° On vous traite de visionnaire à cause de la parabole que je vous ai donnée du roi, de l'écuyer et de l'olivier. Or, pour leur prouver qu'elle n'est pas l'effet de votre imagination, voici quelle en est la véritable interprétation. Celui qui vous a jugée en a deviné une partie, c'est-à-dire, il a jugé que vous aviez voulu désigner Dieu par le roi, votre directeur par l'écuyer et vous-même par l'olivier. Il s'est trompé en pensant que vous aviez fait vous-même cette parabole ; mais il en a deviné la véritable explication sur ces trois points, les autres lui sont cachés. Vous pourrez les lui faire connaître dans la suite de l'explication.

« Les écuyers qui raillent l'écuyer du roi et qui prennent l'olivier pour une vigne sont ceux qui, ayant

entendu parler de vous, de vos écrits et de la foi qu'ajoute en eux votre directeur, blâment ou tournent en ridicule son zèle et sa charité envers vous, prenant tout ce que vous éprouvez pour l'effet de l'esprit de ténèbres. Ceux qui sont empoisonnés par l'odeur de la plante sont ceux qui, recourant à vous ou à vos écrits, n'accomplissent point ce que vous leur dites par vos paroles ou vos lettres.

« Le nouveau parterre dans lequel je veux vous faire transplanter, c'est le Sacré-Cœur où vous croîtrez dans la perfection des desseins que j'ai sur vous.

« La cage d'or dans laquelle vous devez être transportée, c'est ma protection qui vous abritera.

« Le voile que le roi ordonne de jeter sur l'olivier, c'est le secret sur les desseins intimes que j'ai sur vous et sur vos écrits, afin qu'il ne soit rien fait qui puisse vous être nuisible.

« L'écuyer ne met point ce voile, mais il ne désobéit pas, parce que c'était une recommandation plutôt qu'un ordre qu'on lui avait imposée ; mais ce voile ne devait point cacher l'olivier.

« Je n'ai pas besoin de vous dire quels sont ceux qui toucheront cette plante, qui seront enivrés par l'odeur de son parfum et qui même en mourront. On le verra plus tard. Il y en aura qui sont près de vous, il y en a qui sont loin, il y en aura pendant votre vie, et d'autres après votre mort.

« 4° On vous traite de faussaire, parce que la prophétie sur Paris ne s'est point accomplie.

« Mais quelle est donc cette prophétie ? Est-ce prophétiser que de placer dans vos écrits la vision que

vous avez eue ? Vous avez vu au milieu d'une grande place de Paris un jeune homme sur une colonne. Il était revêtu d'une robe rouge et portait un diadème sur son front, un sabre dans le fourreau, un arc dans ses mains. Ses regards étaient foudroyants et sa bouche prête à lancer des menaces. Au-dessus de sa tête vous vîtes écrit en caractères de feu : l'Ange exterminateur.

« A cette vue, vous fûtes saisie de crainte, la compassion gagna votre cœur et vous adressâtes à Dieu vos prières et vos supplications et Dieu entendit votre voix lui crier : Seigneur, sauvez Paris ; Seigneur, sauvez le roi !

« Voilà ce que vous avez vu et ce que vous avez dit. Est-ce donc là une prophétie? Et quand c'eût été une prophétie, ne sait-on point qu'il y a des prophéties conditionnelles, surtout quand ces prophéties annoncent le justice de Dieu ?

« 5° On vous traite de faussaire parce que vous prétendez avoir vocation pour devenir religieuse, et l'on affirme que votre vocation n'a d'autre fondement que votre imagination exaltée par de longues veilles.

« Ce serait donc le manque de sommeil qui exalterait votre imagination ? Non, il n'en est pas ainsi. Vous prenez le repos suffisant pour la santé de votre corps à laquelle je veille comme à celle de votre âme, et cette raison est la raison de celui qui n'en a pas de véritable à alléguer.

« N'a-t-on donc pas mis assez à l'épreuve votre vocation, ne vous a-t-on pas trouvée toujours soumise, docile, patiente ? Que veut-on de plus ?

« On dit aussi que votre départ et votre admission sont irréalisables.

« Pourquoi votre départ ne pourrait-il donc pas se réaliser ? N'avez-vous point comme tout le monde le pouvoir de marcher et d'aller où Dieu vous appelle ? Craint-on quelque danger pour vous ? Mais ne suis-je point là pour vous abriter sous ma protection ?

« Vous ne pouvez, dit-on enfin, être admise au Sacré-Cœur. Pourquoi ne le pourriez-vous donc pas ? N'ai-je pas dit que l'évêque d'Aire demanderait votre admission et qu'on ne la lui refuserait pas ? N'ai-je pas dit que s'il ne voulait pas s'intéresser à vous il n'y était pas obligé et que je vous ménagerais une entrée sûre dans cette retraite que je vous destine ? Vous êtes pauvre, il est vrai, mais je suis la richesse du Sacré-Cœur. Les âmes fidèles qui s'y consacrent à honorer mon divin Cœur, connaissant ma volonté comme je la leur ferai connaître, ne vous rejetteront pas.

« On ne donne point d'autres raisons pour vous traiter de visionnaire ou de faussaire, parce qu'on n'en a point d'autres.

« Mais, en vérité, je vous le dis, ma fille, en cette circonstance la force a semblé se changer en faiblesse et la sagesse en folie. Ne craignez point ; la force apparaîtra dans votre faiblesse, la sagesse dans votre folie et la vérité dans vos visions.

« Les paroles que vous entendez ne sont pas de vous, elles m'appartiennent ; vous ne faites que les écrire. Vous n'êtes rien, vous ne pouvez rien par vous-même ; mais je suis tout, je puis tout, je règle tout, je prends soin de tout, et les plus grandes choses comme les

plus petites entrent dans les desseins et l'économie de ma sagesse, de ma providence et de ma miséricorde.

« Qu'on examine tout attentivement en vous et dans vos écrits et dans votre vocation ; qu'on y cherche la fausseté ou le mensonge, on n'y trouvera que la vérité.

« Mais qu'on ne cherche point à scruter les desseins de ma providence, on n'y parviendra jamais.

« Nul ne saura pourquoi je m'adresse à vous ; nul ne saura pourquoi je vous entretiens dans la sagesse, la profondeur, la suavité et la perfection de ma parole ; nul ne saura pourquoi je vous appelle au couvent du Sacré-Cœur de Paris et non au couvent des Ursulines d'Aire, ni dans quelque autre que je n'ai point voulu choisir.

« Je fais tout cela parce que je le veux et je ne dois à personne raison de ma volonté. »

Il se tut, il avait fini de parler. Je lui dis aussitôt : Seigneur, la disposition de mon esprit, à cette heure, est d'une indifférence complète à tout ce qu'on m'a reproché ; ce ne peut donc être mon imagination qui m'a dicté ce que je viens d'entendre de votre bouche. « Non, ma fille, c'est moi qui vous adresse ces paroles. Allez en paix, vous les garderez profondément dans votre cœur. »

Voilà, Monsieur, ce que j'ai entendu et ce que m'a dit, ce me semble, le Sauveur. De moi-même, je n'eusse jamais osé ni su répondre ainsi. Vous m'avez ordonné de répondre à la lettre que vous m'avez lue ; de moi-même et sans votre ordre je ne l'eusse point fait, parce que je suis complétement indifférente à tout ce qu'elle

renferme. Vous m'avez intimé un ordre, j'obéis par le récit de ce que j'ai éprouvé.

Vous me pardonnerez ma simplicité : je vous assure, Monsieur, que j'ai fait le sacrifice de moi-même à Dieu. Mon âme, mon esprit, mon cœur, mon corps lui son consacrés. Je ne veux plus être à moi, je veux être toute à Jésus-Christ. J'espère qu'il m'éclairera, qu'il ne m'abandonnera pas et me délivrera de tous mes ennemis, savoir : mes passions, le monde et le démon. Jésus m'est tout, le reste ne m'est rien.

Dans quelque position que je sois, quelque épreuve qui m'arrive, quelque affliction qui m'accable, si j'ai Jésus, si je suis unie à Jésus, si je l'aime, si je puis rester à genoux au pied de sa croix et m'humilier et m'anéantir dans son anéantissement et ses humiliations, je suis heureuse, il ne me manque rien. Avec lui, j'aurai bonnes dispositions et grâces suffisantes ; avec lui, je correspondrai à ses grâces ; avec lui, je vivrai, et la mort ne pourra m'atteindre, ou bien, si elle me frappe, ce sera pour me donner la vie et l'éternité.

Recevez, je vous prie, Monsieur, les sentiments de mon respect, de ma soumission, de ma reconnaissance et de ma considération.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-indigne servante,

MARIE.

Mimbaste, 13 juin 1843.

LETTRE XXVIII.

Marie Lataste ne voit plus le Sauveur. Ses sentiments à cet égard.

Monsieur le Curé,

Je n'ai plus sous les yeux, depuis cinq ou six mois, les apparitions dont je vous ai parlé si souvent.

Si elles venaient du démon, je remercie le Seigneur de ce qu'il ne permet plus que je sois trompée ; si elles venaient de mon imagination, je le remercie de ce qu'il me laisse le repos ; si elles venaient de lui, je le remercie encore, et bien loin de les désirer de nouveau, je m'en reconnais parfaitement indigne et ne veux que m'attacher de plus en plus à lui.

Je ne désire rien, je ne vois plus rien, mais j'entends les paroles qui me sont adressées et je m'en défie. Je demeure calme pourtant, m'abandonnant à la volonté de Dieu ; je ne désire que de l'aimer.

Il me devient chaque jour de plus en plus mon tout sur cette terre d'exil. Ah! Seigneur, vous seul pouvez contenter mon cœur.

Je vous prie, Monsieur le Curé, de recevoir l'assurance de ma plus haute considération.

Votre toute dévouée servante,

MARIE.

Mimbaste, 22 juin 1843.

LETTRE XXIX.

Renseignements nouveaux sur les visions de Marie depuis 1842 : elle ne voit pas Jésus d'une manière sensible, mais elle entend sa parole et son bonheur n'est pas moindre.

Très-vénérable Père,

Vous désirez savoir de quelle manière Jésus s'est conduit dans ses relations avec moi. Voici en vérité ce qui s'est passé.

Quelque temps après ma première communion, je sentis mon cœur tout pénétré par une foi très-vive à la présence de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel. Cette foi me portait à un plus grand recueillement chaque dimanche et chaque jour de la semaine où j'avais le bonheur de venir dans l'église.

Un an après, c'est-à-dire vers l'âge de treize à quatorze ans, il me sembla voir comme une lumière brillante sur l'autel après l'élévation, mais je ne distinguai rien encore d'une manière claire. Pendant que cette clarté frappait mes yeux, mon âme s'échauffait d'amour pour le Dieu de l'eucharistie et j'aurais voulu m'unir à lui bien souvent, alors que je n'avais pas le bonheur de communier.

A mesure que je sentais mon amour croître pour Jésus, la lumière devenait plus claire et plus brillante. Enfin, un jour, il me sembla voir Jésus véritablement sur l'autel. Je le vis, mais il était comme environné d'un nuage de lumière ou de grâce, je ne sais quoi.

Quel fut mon bonheur ! je croyais bien à la présence réelle de Jésus en l'eucharistie, mais voir Jésus, le contempler de mes yeux ; quelle faveur ineffable, quelle félicité pour mon âme ! J'avais alors dix-sept ans, c'était en l'année 1839.

Un jour je revins à la messe ; ah ! Monsieur, quelle ne fut pas ma peine, je ne vis plus le Sauveur. Vainement mes yeux se fixaient sur l'autel, je ne voyais ni Jésus ni sa lumière ; je ne sentais plus mon cœur attiré vers lui ; il me semblait que je ne l'aimais plus autant. Jésus voulut il me punir de mon indifférence pour lui ou me retirer cette grâce que je ne méritais aucunement ? Je ne le sais pas non plus.

Que de chagrin dans cette épreuve ! Je tâchai pourtant de me soumettre à la vonté de Dieu. Bientôt je fus au-dessus de mon affliction, et je dis à Jésus dans toute la sincérité de mon cœur : Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne.

Au commencement de l'année 1840, le jour de l'Épiphanie, j'eus le bonheur de faire la sainte communion. Je sentis en moi une félicité comme je n'en avais jamais éprouvé. Je voulus porter mes yeux sur l'autel. Jésus y était assis sur un fauteuil d'or, plein de gloire et de majesté. Je le vis me sourire avec bonté et je lui dis intérieurement : Seigneur Jésus, bénissez-moi et prenez pitié d'une pauvre pécheresse comme moi.

J'ai eu le bonheur de le voir ainsi chaque fois que j'ai assisté à la messe, jusqu'à la fin de 1842.

Au moment de l'élévation, alors que le prêtre faisait la génuflexion après avoir prononcé les paroles de la consécration, je voyais une immense clarté se répandre

dans le sanctuaire, et Jésus apparaître sur l'autel, où il demeurait jusqu'à la communion. Son visage était ordinairement plein de bonté et de douceur, mais quelquefois aussi il était sérieux et paraissait irrité. Son éclat surpassait celui du soleil, sa majesté n'avait rien de comparable sur la terre; son trône était de l'or le plus brillant, sa robe n'était point d'étoffe, même de la plus fine, ou, si c'était de l'étoffe, je n'en ai jamais vu de pareille ; elle semblait toute transparente et jetait des feux comme un diamant ou une pierre précieuse. Il était assis sur son trône; sa main gauche reposait sur son cœur et la droite reposait doucement sur ses genoux. Ses yeux étaient ordinairement fixés sur le peuple, et, à certains moments, par exemple pendant le *Pater* et l'*Agnus Dei,* toujours sur le prêtre.

Pendant ce temps, il m'était permis d'approcher jusqu'à la table sainte, et Jésus m'adressait sa parole comme je l'ai rapporté. Quelquefois il me permettait de m'approcher jusqu'à lui. Alors il n'y avait plus pour moi ni balustrade ni degrés, ni prêtre, ni autel ; je ne voyais que Jésus, je marchais vers lui et je m'avançais comme sur la terre ferme. Je me mettais à ses genoux, il me parlait avec bonté.

Après la communion, Jésus n'était plus sur l'autel. Un jour je le cherchai ailleurs et je le trouvai dans mon cœur. Or, chose étrange, mon cœur m'apparut comme le sanctuaire et l'autel du tabernacle. Il ressemblait à une petite chambre voûtée, au milieu de laquelle je vis un fauteuil d'or comme celui de l'autel, et Jésus était assis sur ce fauteuil. Une balustrade entourait

son trône comme au sanctuaire. Seulement elle n'était ni en bois ni en pierre, mais de l'or le plus fin. La clarté que je voyais sur l'autel de l'église, je la voyais dans mon cœur.

Voilà ce que je voyais ; j'aurais voulu entrer dans mon cœur. Je sentais un violent attrait qui me portait à y pénétrer, je le suivis. Je me mis en marche vers mon cœur, comme s'il avait été séparé de moi, et j'y pénétrai comme je pénétrais au sanctuaire de l'église.

Quelquefois Jésus me retenait en dehors de lui, à genoux devant la balustrade qui entourait son trône.

Là, Jésus me parlait comme sur l'autel, comme pendant la sainte messe. Je ne dirai point ici la manière dont je voyais mon cœur, ni les précipices que je rencontrais et que j'y apercevais souvent ; les divers récits que j'ai donnés le rapportent fidèlement.

Enfin, il est un autre lieu où j'apercevais encore Jésus d'une manière sensible.

Quand je méditais, je me transportais toujours au pied du tabernacle pour lui rendre mes devoirs. Quand j'étais en prière et en oraison, l'attrait me portait à pénétrer dans le tabernacle, et j'y trouvais encore Jésus comme sur l'autel et dans mon cœur après la communion. Je voyais Jésus, j'étais dans le tabernacle avec lui, je lui parlais, j'étais à genoux à ses pieds ou debout devant lui, et il m'entretenait selon sa coutume.

Depuis 1842, je ne le vois plus d'une manière sensible, mais j'entends sa voix distinctement comme avant. Il me prépara à cette privation en me disant : « Ma fille, il vous souvient de l'affliction que vous

éprouvâtes lorsque je me cachai pendant un temps à vos yeux après m'être montré à vous. Vous devez avoir aujourd'hui plus de force, de vigueur et d'énergie. Je ne veux plus vous traiter en enfant. Je ne veux plus vous donner du lait pour nourriture, mais une viande forte et solide. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, mais vous entendrez néanmoins ma voix et ma parole ; encore un peu de temps et vous ne m'entendrez même plus, et puis vous me verrez encore et vous m'entendrez de nouveau. »

Jésus me disait que je ne devais plus être enfant, mais je l'étais encore, car je pleurai beaucoup quand il m'apprit que je ne le verrais plus.

Il vint à moi et me consola en me disant : « Ma fille, ne pleurez pas, essuyez vos pleurs et consolez-vous ; vous ne me verrez pas d'une manière sensible, mais je serai réellement présent dans le tabernacle, sur l'autel et aussi dans votre cœur. Vous pourrez m'y rendre vos devoirs et je les recevrai avec autant de plaisir qu'avant, car je vous aimerai encore et toujours, bien que vous ne receviez plus des marques sensibles de mon amour par la vue de mon corps. Je verrai vos gémissements, vos plaintes, vos prières et vos demandes. Je serai votre secours, votre soutien et votre appui. Confiance, ma fille ; obéissez toujours à votre directeur, demeurez soumise, offrez-vous à Dieu chaque jour ; imitez mes actions avec plus de fidélité et je vous donnerai des grâces plus précieuses que celles que vous avez reçues. Ma fille, je vous bénis. »

En ce moment, il leva sa main au-dessus de ma tête et je sentis comme des flots de grâce et de bonheur

inonder toute mon âme, la dégager de toute peine et de toute inquiétude, et la fortifier comme un bouclier qui ne ferait qu'un avec elle.

Pendant quelques jours, bien que je n'eusse point de peine ni d'affliction dans mon cœur, je me trouvais tout étonnée et comme étrangère dans ma nouvelle manière de vivre. Ce n'était plus la vue de Jésus, mais c'était bien sa parole ; ce n'était plus sa présence sensible, mais c'était bien la douceur de sa grâce ; je me reposais avec délices dans l'immensité de Dieu.

La parole de Jésus n'avait plus cette douceur sensible ni dans le ton, ni dans l'expression, ni dans la signification que je trouvais dans ses paroles quand je le voyais ; mais sa parole me consolait, me soutenait, me fortifiait et me défendait. Sa voix m'instruisait encore, mais le plus souvent cette instruction concernait plus la défense de ma vie que l'éducation de mon âme. C'était l'instruction ou pour mieux dire le plaidoyer de la vérité de nos relations, en ces moments où j'ai été si fortement éprouvée. C'est alors qu'il m'inspirait la réponse à toutes les difficultés que me faisait proposer par vous M. Dupérier. Sa voix, depuis ce temps, est non-seulement une lumière pour moi, mais encore pour autrui. Sa voix me dit non-seulement ce qui se passe en moi, mais aussi ce qui se passe en autrui. C'est elle qui m'a fait connaître bien souvent vos pensées, celles de M. Dupérier et de l'Évêque, comme vous avez pu vous en apercevoir par les réponses que je vous faisais.

Ainsi, Monsieur, selon la parole de Jésus, loin d'avoir perdu à la privation de sa vue sensible, j'y ai

beaucoup gagné. J'y ai gagné plus de fermeté, plus de courage, plus de lumière et plus de communication de vérité.

Depuis, en me levant, j'offre à Dieu ma journée, mes actions, tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Je me tiens chaque matin en mesure de résister aux épreuves qui surgiraient. Je fais ma méditation dans laquelle j'écoute la voix de Jésus ; je me tiens toujours en la présence de Dieu ; je lui rends de temps en temps dans la journée mes devoirs d'adoration et d'amour ; je me tiens unie à lui. J'adresse à Dieu mes prières, et je le fais, ce me semble, avec plus de calme et de liberté, je dirai même avec plus de ferveur. Je m'élève vers Dieu et je me perds dans son immensité. Alors qu'on m'ôte toute consolation, toute satisfaction, toute félicité, possédant Dieu je ne désire plus rien, et ma félicité et mon bonheur sont de n'en avoir d'autre que la possession de Dieu.

Quelque affliction qui m'advienne, je me dis : Encore un peu de temps et tout sera fini ; ne refusons pas le calice rempli de fiel et d'amertume, buvons-le à longs traits ; c'est le calice qui renferme le salut et le germe de la vie éternelle et de l'union à Jésus.

Ainsi rien ne sera capable de m'ébranler, je demeurerai toujours unie à Jésus, attendant patiemment l'heure où il accomplira ses desseins sur moi. Je ne suis pas digne de lui servir d'instrument. Qu'il fasse ce qu'il voudra, je suis prête à tout. Il m'a dit un jour : « Ma fille, les desseins de Dieu sont admirables et inconnus aux hommes. Vous êtes comme une fontaine, comme un bassin que Dieu a formé de ses mains et

qu'il veut remplir de ses grâces, afin que nombre d'âmes viennent y puiser. Vous êtes comme une cire que je pétris par ma parole, que je moule par la tribulation, et que je dresserai comme un flambeau magnifique qui éclairera toutes les âmes qui voudront m'aimer après votre mort. Ce flambeau restera d'abord sous le boisseau, mais je le ferai paraître au grand jour et il dissipera les ténèbres. » C'est ainsi qu'il m'a parlé, que sa volonté soit faite ; je n'ai qu'un désir, celui de l'accomplissement de sa volonté. Je ne cherche ni la gloire ni l'approbation des hommes, je ne cherche que le bon plaisir de Dieu.

Un temps viendra où probablement je n'entendrai plus la voix de Jésus. Ce sera l'annonce de ma mort prochaine, puisqu'il m'a assuré qu'ensuite et après un peu de temps je l'entendrai, je le verrai face à face. Heureux temps ! car, je l'espère, je serai unie à Jésus ; il me pardonnera et mes péchés et mes négligences, afin de me permettre de l'aimer toujours.

Voici une bien longue lettre, Monsieur le Curé ; je vous ai parlé selon la vérité de ma pensée et avec la liberté entière à laquelle vous m'avez habituée.

Je vous prie d'agréer les sentiments de profonde vénération avec laquelle je suis

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 24 juin 1843.

LETTRE XXX

Marie craint d'aimer le Sauveur Jésus d'une manière trop sensible. Le Sauveur la rassure et lui montre qu'elle n'a rien à se reprocher à ce sujet.

Monsieur le Curé,

Je viens vous soumettre mes rapports avec le Sauveur Jésus. Vous m'aviez recommandé déjà plusieurs fois de vous renseigner à ce sujet ; ne pensez pas qu'il y ait eu mauvaise volonté de ma part si je ne l'ai point fait jusqu'à cette heure.

Quelques questions que vous m'avez posées m'ont fait penser à ce à quoi je n'avais jamais pensé. Les réflexions que j'ai faites à ce sujet ont soulevé des craintes dans mon âme, et je me suis demandé si l'amour que j'avais pour Jésus était pur. Il y a quelques jours, la bonté qu'il ne cesse d'avoir pour moi me porta à lui parler des peines que j'éprouvais. Je m'approchai et je lui dis : Ah ! Seigneur, je suis bien affligée ! Il me répondit : « Qu'est-ce que c'est ? — Seigneur, lui dis-je, je crains que l'amour que j'ai pour vous ne soit pas pur, et cette pensée m'est très-pénible. » Le Sauveur me sourit doucement et me dit : « Eh ! ma fille, quel est celui qui m'aime d'un amour pur ? » — Seigneur, plus que personne, j'ai des reproches à m'adresser ; je suis péché et corruption, je sens le déréglement et la dépravation qui sont en moi ; vous êtes la sainteté et la pureté même ; est-ce que je devrais même m'appro-

cher de vous ? O Agneau sans tache ! vous réunissez en vous toutes les perfections, vous possédez toutes les amabilités capables de ravir et de captiver les cœurs et de charmer les âmes ; il est impossible de vous voir sans vous aimer. Mon Sauveur et mon Dieu, mon amour pour vous a-t-il été un amour pur et sans tache ? Je vous ai vu avec les yeux de mon âme et de mon corps, aussi sensiblement que cette Marie dont parle l'Évangile. Vous êtes saint et je suis péché, vous êtes juste et je suis coupable ; mon Sauveur et mon Dieu, mon amour pour vous a-t-il été un amour pur et sans tache ? J'ai renoncé à toute affection naturelle et terrestre, je me reprocherais d'en nourrir une seule dans mon cœur ; je n'aime que vous, je n'ai d'affection que pour vous, je vous aime autant que mon cœur est capable d'aimer. Vous m'avez dit vous-même, et je sens en moi la vérité de cette parole, que le cœur humain ne se suffisait pas à lui-même ; j'ai voulu appuyer mon cœur non sur la chair et le sang, mais sur vous qui êtes le Dieu trois fois saint ; je vous ai choisi pour mon partage et pour le repos de mon cœur, afin de vivre autant que je le pourrai dans la sainteté. Mon Sauveur et mon Dieu, répondez-moi, mon amour pour vous a-t-il été pur et sans tache ? Mon amour pour vous, pour votre humanité qui se manifestait à moi n'a-t-il point été trop sensible et trop naturel ? Les témoignages que vous m'avez donnés de votre bonté et de votre affection pour moi, ont-ils produit en moi un amour qui ne fût pas conforme à votre volonté ? O mon Sauveur ! instruisez-moi, éclairez-moi. Que j'éloigne, que je repousse, que j'abhorre tout ce que vous voulez éloigner, repousser,

et abhorrer, afin que je puisse bénir votre nom dans tous les siècles des siècles. Je m'arrêtai et mon ange répondit . *Amen*. Puis le Sauveur m'adressa ces paroles : « Ma fille, j'aime votre simplicité, votre candeur, votre innocence. Vous vous adressez à moi avec confiance, selon la recommandation que je vous en ai faite si souvent ; continuez à toujours agir ainsi, vous trouverez près de moi le calme et la paix, parce que je vous manifesterai la vérité.

« C'est une obligation de conscience, pour ceux qui vous dirigent, d'examiner et de considérer avec soin tout ce qui se fait en vous, afin qu'ils puissent vous prémunir contre les piéges du démon. C'est une obligation de conscience pour vous aussi de leur faire tout connaître, afin qu'ils puissent vous juger et vous mener dans la voie droite. Malgré votre bonne volonté, il est des choses pourtant qui demeureraient cachées en vous parce que vous ne penseriez nullement à les dévoiler. Alors pour ma gloire et pour votre bien, je porte les yeux de votre directeur là-dessus, afin qu'il vous interroge et que rien ne demeure inaperçu.

« Par conséquent, ma fille, quelles que soient les questions qui vous seront posées, demeurez toujours calme, conservez la paix en vous ; conservez-la surtout par rapport aux faveurs particulières que je vous ai accordées et aux témoignages d'affection que je vous ai donnés. Il n'est rien en cela que vous deviez éloigner, repousser ou abhorrer.

« Je suis votre père, votre époux, votre Dieu. J'ai droit à votre amour comme père, comme époux,

comme Dieu ; j'ai droit à ce que vous me donniez des témoignages de cet amour ; j'ai droit à ce que vous attachiez votre cœur à mon cœur et à ce que vous ne l'en sépariez jamais. J'ai ce droit comme votre père ; le cœur d'un père et celui de son enfant ne doivent former qu'un cœur. J'ai ce droit comme votre époux ; le cœur d'un époux et celui de son épouse ne doivent former qu'un cœur. J'ai ce droit comme votre Dieu ; votre cœur doit m'être tellement uni qu'il ne vous appartienne plus et que vous l'abandonniez entièrement aux mouvements de ma grâce.

« Or, ma fille, je vous rends ce témoignage, vous m'aimez comme votre père, comme votre époux, comme votre Dieu, et toujours votre amour a été conforme à ma volonté, c'est-à-dire qu'il a été un amour saint. Pourquoi craindriez-vous donc qu'il y eût eu quelque chose de trop humain et de trop naturel dans votre amour ? Serait-ce parce que vous avez senti la joie et la félicité surabonder dans votre cœur ? Mais c'est là précisément la récompense que je donne à tous ceux qui m'aiment. Serait-ce parce que vous sentez toujours croître votre amour pour moi, et que vous craignez de ne jamais atteindre le haut degré auquel vous devez vous élever pour m'être agréable ? Mais, ma fille, l'entretien, la vie, l'accroissement, la perfection de l'amour, c'est d'aimer encore, d'aimer toujours et de ne jamais cesser d'aimer. Et ne mériteriez-vous pas mes reproches les plus amers, si vous ne sentiez pas votre cœur s'attacher à moi quand je vous fais entendre ma parole, quand je me manifeste à vous, quand je vous permets de vous prosterner à mes pieds, quand je vous console dans

votre affliction, quand je vous comble de mes faveurs les plus signalées ?

« La crainte qui est dans votre âme est une preuve bien convaincante de la pureté de votre amour; elle est une preuve bien convaincante que votre amour pour moi est tel qu'il doit être, pur et saint. Méprisez les artifices du démon qui ne cherchera qu'à vous troubler pour vous séparer de moi. Augmentez toujours votre amour pour moi, et il augmentera aussi en pureté et en sainteté. Pour cela reposez-vous, non dans vos sentiments affectueux pour moi, mais dans l'affection que j'ai pour vous ; reposez-vous, non dans votre amour pour moi, mais dans mon amour pour vous. Aimez-moi en oubliant votre amour pour ne vous rappeler que mon amour ; aimez-moi et déposez votre amour pour moi dans mon cœur, afin que je place dans votre cœur mon amour pour vous.

« Vous avez encore beaucoup à faire, ma fille, pour m'aimer comme je le désire ; craignez de me déplaire, en ne suivant pas les mouvements que je donne à votre cœur. Soumettez néanmoins ces mouvements à votre directeur, je veux qu'il ratifie chacune de mes paroles par sa parole, afin que vous ayez le mérite d'une double obéissance. »

Pardonnez, Monsieur le Curé, ma simplicité. En vous rapportant cet entretien que j'ai eu avec le Sauveur Jésus, je vous dis les sentiments les plus intimes de mon cœur pour le divin Maître, alors qu'il se manifeste à moi. Je soumets cet entretien à vos lumières ; jugez-en pour la plus grande gloire de Dieu et le bien spirituel de mon âme.

Daignez recevoir, je vous prie, l'hommage de mon plus profond respect et de ma vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 30 juin 1843.

LETTRE XXXI.

De la communion spirituelle

Monsieur le Curé,

C'est par obéissance et par soumission que je viens vous faire part d'une nouvelle faveur que Jésus veut m'accorder. Il veut se donner à moi plusieurs fois par la communion spirituelle pendant la journée.

Je lui ai parlé ainsi : Seigneur, combien de fois désirez-vous que je vous reçoive en moi par la communion spirituelle? Le Seigueur m'a répondu : « Ma fille, vous communierez spirituellement le matin à votre lever, et puis après votre prière du matin, selon votre habitude ; vous communierez encore deux fois pendant la journée, et enfin après votre prière du soir. Je désire entrer en votre cœur cinq fois par jour par la communion spirituelle. »

J'ajoutai : Seigneur, quelles sont les préparations nécessaires pour ces communions ? — « Ma fille, la préparation pour la communion spirituelle n'est pas bien difficile ; il n'est pas nécessaire que vous fassiez tous les actes de la communion sacramentelle ; recueillez-

vous un instant, présentez-vous en esprit devant mon tabernacle, et dites-moi : Seigneur Jésus, descendez dans mon cœur ! Cela suffit. Mais vous devez, dans chaque communion spirituelle, vous proposer un but, par exemple d'obtenir une grâce ou une vertu en particulier. Vous pouvez aussi communier spirituellement dans l'intention que je vous ai suggérée pour vos communions sacramentelles, qui est d'obtenir de Dieu, mon Père, par mes mérites et la communion que vous faites, les grâces nécessaires pour connaître et accomplir parfaitement sa sainte volonté. Quand vous n'auriez jamais que cette intention, elle me serait toujours agréable. »

Quand le Sauveur m'eut ainsi parlé, il me vint la pensée de lui demander comment je devais me conduire pour les communions spirituelles, dans les jours où j'aurais le bonheur de communier sacramentellement. Le Sauveur Jésus me répondit : « Ma fille, vous me serez agréable de communier spirituellement, même en ces jours, de la manière que je vous ai indiquée. Vous ne sauriez jamais trop recevoir en vous la vertu et la grâce du sacrement de mon amour. »

Mon intention était de vous rapporter ceci de vive voix ; le Sauveur Jésus m'a dit de vous le donner par écrit.

Je vous le disais il y a peu de temps, je suis bien contente ; le bonheur que j'éprouve parfois ne saurait s'exprimer. Combien Dieu est un bon père ! Il a hâte d'adoucir et de dissiper même, par l'onction de sa grâce qui guérit, qui soutient et qui fortifie, les peines

qui viendraient affliger mon cœur et troubler mon esprit.

Aimez-le, bénissez-le, remerciez-le pour moi, je vous prie ; demandez-lui qu'il me préserve de tout ce qui pourrait lui déplaire.

Daignez recevoir, Monsieur le Curé, les sentiments de reconnaissance, de soumission, de respect que je vous offre avec l'assurance de ma plus parfaite considération.

Votre très-humble et très-indigne servante,

MARIE

Mimbaste, 6 juillet 1843

LETTRE XXXII.

Dessein de Jésus sur les écrits de Marie.

Monsieur le Curé,

Vous m'avez ordonné d'écrire tout ce que j'éprouvais, et je l'ai fait pour vous obéir. Je vous ai permis de faire tel usage que vous jugerez convenable de mes écrits, après que vous en auriez pris connaissance pour voir quel en pouvait être le principe. Je vous les abandonne. Je sens que ce n'est pas par mes propres forces que j'ai écrit tout ce que je vous ai livré, parce que de moi-même je ne sais rien, et ce que j'ai appris de ma mère en mon enfance ou de mon premier pasteur est bien au-dessous de ce qui est renfermé en mes cahiers. Tout ce qu'i y a appartient au Sauveur Jésus

ou à celui qui me l'a appris, et que je ne connais point, s'il n'est pas le Sauveur.

Quel qu'il soit, je ne le juge point, mais vous le jugerez vous-même, voici ce qu'il m'a dit à propos de ces cahiers : « Ma fille, les choses les plus cachées seront connues un jour ; et ce qui se dit aujourd'hui dans le silence de mon sanctuaire ou de votre cœur sera publié sur le toit des maisons. Ce qui s'est passé pour mes disciples arrivera pour vous aussi.

« Vous n'êtes point, ma fille, la seule qui entendrez ma parole, d'autres l'entendront aussi ; mais je ne les ai point choisis pour les révéler au monde ; mon choix est tombé sur vous.

« Tout ce que je vous ai dit se répandra dans le monde, et ce sera pour le bien d'un grand nombre. Ceux qui sont dans la peine trouveront la paix dans mes paroles rapportées par vous ; ceux qui sont dans la tiédeur y trouveront la force et l'énergie ; ceux qui sont dans l'incrédulité y trouveront la foi ; ceux qui sont dans le désespoir y trouveront la confirmation dans la vérité ; enfin, ceux qui sont dans la mort y trouveront la vie.

« Voyez, ma fille, quel bien vous accomplirez par votre soumission à la volonté de votre directeur. C'est moi qui lui ai inspiré, je vous le répète, de vous ordonner d'écrire, et comme il vous l'a ordonné, je vous ordonne moi-même de ne rien omettre, de ne rien négliger, de tout écrire. Ne vous occupez point de la manière dont vous le direz. Mes évangélistes n'étaient point lettrés, vous non plus, j'y suppléerai.

« Pour cela, vous êtes obligée de vous imposer des

privations, d'écrire la nuit, quand on ne vous voit point, ou dans les champs, quand vous veillez à la garde de vos troupeaux ; mais ne vous arrêtez point. Si je récompense un verre d'eau donné à un pauvre, à combien plus forte raison vous récompenserai-je de vos privations et de vos peines. Je graverai ainsi beaucoup mieux mes entretiens dans votre esprit, et vous donnerez à autrui part de votre abondance.

« Je rendrai votre nom illustre parmi les dévots au sacrement de mon amour, et je leur montrerai de quelle manière j'ai fait éclater ma miséricorde sur vous, et ils remercieront Dieu des grâces qu'il vous a faites.

« Que votre modestie ne vous fasse point taire ces paroles. Je les ai considérées avant de vous les adresser. Je veux que vous les fassiez connaître à votre directeur, afin qu'elles tournent à ma gloire. Je vous défends néanmoins d'en rien dire à tout autre qu'à lui. Vivez toujours dans l'humilité et craignez qu'après avoir été comblée de mes grâces les plus insignes, vous ne tombiez dans l'abîme éternel. »

Monsieur le Curé, si c'est le Seigneur Jésus qui m'a adressé ces paroles, je vous prie de croire que mon plus grand désir est d'accomplir sa sainte volonté et de travailler autant que possible à sa gloire. Si ce n'est pas lui, je ferai néanmoins votre volonté ; à vous ensuite de juger comment, de quelle manière et en quel temps vous pourrez vous servir de mes cahiers pour faire le bien, ou bien s'il ne vaut pas mieux les détruire.

Tout ce que vous ferez sera bien fait, parce que je

suis certaine que vous ne le ferez qu'au souffle de l'esprit de Dieu.

Agréez, Monsieur le Curé et mon tendre Père, les hommages bien dévoués et bien respectueux de

Votre humble servante,

MARIE LATASTE.

Mimbaste, 22 octobre 1843.

LETTRE XXXIII.

Marie se plaint au Sauveur et Jésus la console.

Monsieur le Curé,

Depuis quelque temps, je ne sais guère comment je suis. Je vois quelquefois les choses d'une manière si claire, je les ressens d'une manière si profonde et puis j'éprouve des sentiments de crainte si grands, qu'il me semble que je vais mourir. Un jour je déposai ainsi mes peines dans le Cœur de Jésus : O Jésus ! mon aimable Sauveur, ayez pitié de moi ! O mon tendre Père ! souffrez que j'épanche mon cœur dans le sein de votre miséricorde avec la confiance et la simplicité d'un enfant. Vous seul, ô mon Dieu ! savez tout ce que je sens et éprouve en moi. Les peines, les tribulations, les angoisses de mon âme sont bien grandes, mais vous venez la consoler, la fortifier, la soutenir, la défendre. Que mille actions de grâces vous en soient à jamais rendues, ô Dieu infiniment bon et libéral !

Seigneur, ne prenez pas comme un murmure de révolte ce que je vais dire, mais comme une plainte d'en-

fant qui recourt amoureusement à son père. Pourquoi, mon doux Sauveur, me faites-vous éprouver toutes les choses que j'éprouve, et qui sont quelquefois si extraordinaires et si étonnantes, qu'elles deviennent l'occasion d'épreuves terribles et de toutes sortes d'humiliations ? Pour vous plaire et pour vous obéir, j'ai toujours tout sacrifié, j'ai toujours consenti par amour pour vous à passer aux yeux des hommes pour une folle et une insensée, et à ne jamais être offensée de leur manière de voir par rapport à ce que je leur disais. Mais jusques à quand, Seigneur, me laisserez-vous dans la position où je suis ? Je ne vis point, et cependant je ne trouve point la mort dans ma vie. Je languis comme une plante qui se dessèche, mais qui reste toujours. Quand verrai-je, Seigneur, l'accomplissement de vos promesses ? Quand montrerez-vous que vous êtes mon Dieu, mon protecteur et mon défenseur ? Ah ! ne permettez jamais que je sois trompée dans l'espérance que j'ai fondée sur vous Oui, mon Sauveur et mon Dieu, j'espère en vous, j'espère en votre miséricorde, j'espère en votre amour et votre charité, j'espère en votre divine providence, en votre force et votre soutien, j'espère en vos paroles et vos promesses, j'espère parce que vous m'avez dit et que vous m'avez ordonné d'espérer. Mon espérance ne peut se reposer qu'en vous, parce que vous êtes Dieu, parce que vous êtes Sauveur, parce que vous êtes l'ami de celui qui est faible, le consolateur de celui qui est affligé, la vie de celui qui se meurt et la béatitude de celui qui vous aime. Oui, j'espère en vous, et mon espérance ne sera pas déçue.

Néanmoins, quoi qu'il arrive, je vous dirai toujours: Seigneur Jésus, que votre volonté soit faite et non la mienne.

Je me trouvais dans l'église, devant le Saint-Sacrement. Aussitôt que j'eus prononcé ces paroles, je fus remplie d'une telle grâce, que je devins comme immobile et pour ainsi dire sans sentiment.

Le Sauveur Jésus me dit alors avec dignité :

« Un temps est passé, il n'en reste plus que le souvenir. Un autre temps viendra, et ma miséricorde se fera jour. O aveugles ! vous avez le flambeau à la main et vous ne voyez point la lumière. Comment feront donc ceux qui sont sans lumière ? O insensés ! vous voyez les choses, et vous ne les comprenez point. Ne pourrais-je pas vous dire comme aux disciples d'Emmaüs : O cœurs tardifs à croire ! vos esprits si relevés ne peuvent s'occuper de ces chimères. Rougissez, enfants d'Israël, car les petits deviendront grands, les ignorants deviendront savants et les aveugles y verront plus clair que vous. Vous faites la sourde oreille, parce que la trompette qui résonne est d'argile. Elle deviendra comme une trompette d'or, le son le plus perçant de sa voix pénétrera jusque dans les cœurs les plus froids et les plus insensibles. »

Je comprenais bien ces paroles du Sauveur que d'autres peut-être ne comprendront pas ; mais mon cœur n'était pas encore rassuré.

Le Sauveur ajouta : « Ma fille, ne craignez point, reposez-vous sur moi de toutes ces choses. Elles me concernent bien plus que vous. Je les ferai tourner

aisément à ma gloire, car si vous ne connaissez point les pensées des hommes, je les connais et je pénètre jusque dans leurs cœurs. Parmi les hommes, il y en a qui estiment les choses que j'opère en vous, d'autres qui se contentent de les admirer, et quelques-uns, enfin, qui les dédaignent et les méprisent. Que les hommes pensent ce qu'ils voudront, vous êtes ce que vous êtes, et au jour de la lumière, ce que j'opère par vous apparaîtra dans sa réalité. Qu'ils agissent selon leur fantaisie, ce n'est pas vous qui devrez me rendre compte de leurs actions.

« Pour vous, ma fille, rapportez toujours fidèlement et mes paroles et vos sentiments ; que ce soit pour ou contre vous, que vous le jugiez extraordinaire ou extravagant, sage ou prudent, ne cachez rien, je vous le commande.

« Montrez-vous dans votre faiblesse de femme plus forte et plus courageuse que des hommes. Allez en paix, ma fille. »

Depuis que le Seigneur Jésus m'a adressé ces paroles, les sentiments de mon âme semblent croître en amour, en confiance, en espérance en lui à mesure que la lumière croît, s'augmente et se développe. Ce qu'il veut opérer en moi a eu un commencement. Je le vois se développer ; je le verrai finir.

Je veux terminer en vous parlant de ma méditation. Elle n'est, à proprement parler, qu'une simple élévation de mon esprit vers Dieu, sans considérations, ni réflexions, ni affections, ni résolutions. Voici comment je fais ma méditation en suivant toujours l'attrait qui m'est donné :

J'élève mon esprit vers Dieu, je m'unis à lui, comme mon principe et ma fin. Toute mon occupation est de me tenir unie à Dieu purement et simplement, de reposer paisiblement dans son être infini et de recevoir les différentes opérations de sa grâce.

Cependant, je ne finis jamais ma méditation sans faire l'oblation de moi-même à Dieu, sans lui faire l'offrande de toutes mes actions, sans lui recommander mon prochain en général comme en particulier, et sans solliciter pour lui comme pour moi les grâces et les bénédictions de Dieu.

La prière vocale me fatigue, quand même quelquefois je ne ferais que prononcer les paroles avec le cœur sans les prononcer avec ma bouche. Je fais cependant celles que je suis obligée de faire ; mais le plus souvent, quand j'adresse mes prières au Seigneur ou que je lui exprime mes sentiments, je le fais d'une manière tacite.

Je vous recommande à Dieu tous les jours d'une manière toute particulière ; la reconnaissance m'en fait un devoir. Je n'oublie jamais non plus M. Dupérier, et je prie le Seigneur de répandre sur vous deux ses plus abondantes bénédictions.

Je sais, Monsieur, que vous ne m'oubliez pas dans vos prières et que vous voulez bien les proportionner aux besoins de mon âme, qui sont si grands et si pressants. Continuez-moi toujours ce secours spirituel, ne cessez point d'implorer la miséricorde de Dieu et de lui demander qu'il prenne pitié de moi. Vous me rendrez facile ainsi à supporter toutes les peines et toutes les tribulations de ma vie.

Pardonnez-moi, Monsieur, la longueur de ma lettre; je sens que j'abuse souvent de votre charité.

Recevez l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé,

Votre très-humble, très-soumise et très-reconnaissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 1er novembre 1843.

LETTRE XXXIV.

La bête des marais percée d'une lance et rendue inoffensive.

Monsieur le Curé,

Un dimanche, à la sainte messe, je ne pus ni m'unir au prêtre, ni lire, ni prier. Je ressentais en moi une lumière tout-à-fait intérieure et spirituelle qui, en me découvrant Dieu, attirait mon âme vers lui comme vers son principe, et Dieu en se communiquant à elle se l'attachait par les doux liens de sa grâce.

Elle se perdait dans cette immensité sans bornes, dans ce tout qui ne peut être compris, dans cette mer de perfection.

Après avoir fait la sainte communion, j'ouvris la porte de mon cœur; je laissai entrer mon ange, et j'allai au-devant de Jésus, qui arriva tout brillant de gloire. Je me prosternai à ses pieds et me reconnus indigne de le recevoir dans mon cœur. Je me relevai,

et je lui dis: Seigneur, que votre beauté est admirable!

Quand nous arrivâmes à la porte de mon cœur, il me dit : « Voulez-vous que je vous montre un spectacle étonnant? descendez. »

Je descendis par une échelle qui se trouva placée toute droite, et Jésus descendit après moi. Nous arrivâmes à un marais dont le fond n'était pas bien considérable, puisque les herbes paraissaient au-dessus des eaux. Jésus se plaça sur une planche qui se trouva en ces lieux ; je me plaçai sur une autre planche. Or, je vis au-dessus de l'eau une multitude innombrable de petites bêtes qui ressemblaient à des serpents, à des scorpions et à d'autres animaux que je ne connaissais pas.

Je vis sortir du milieu de la fange une bête énorme, qui poussa de grands cris. Toutes les autres bêtes levèrent la tête et sortirent du marais à la suite de celle qui criait.

Sur une hauteur qui dominait le marais, je vis une place immense dans laquelle circulait une multitude très-nombreuse.

La bête sortie du milieu de la fange du marais jetait une fumée très-noire par ses narines et sa gueule; elle vint se mettre au milieu de la place, et les autres petites bêtes se mêlèrent parmi la foule.

Du côté du septentrion, vers lequel la bête était tournée, je vis un pont très-grand, dont une extrémité était un peu inclinée vers l'orient et l'autre vers l'occident. Sur le milieu du pont se trouvait un escalier en pierre d'environ dix pieds de large sur trente de hauteur, qui conduisait sur la place.

Je vis sur le pont un parapet contre lequel l'eau qui venait de l'autre côté venait se briser avec force pour rejaillir jusque sur la place.

Tout le monde consterné prit la fuite. Je vis sur le pont un nombre considérable de personnes allant et venant en tous sens et précipitant leurs pas.

Enfin je vis arriver, du côté de l'occident, une procession très-nombreuse, la croix en tête, menée par des prêtres; je ne sais pas s'il y avait des évêques. Une autre procession arriva par l'escalier qui se trouvait au milieu du pont. La multitude était immense. On s'avança vers la place dont j'ai parlé ; la bête ne bougeait pas. Elle était entourée par des prêtres, et je crois aussi par des évêques, mais ils n'osaient la toucher.

Alors on vit sur le pont un homme, monté sur un éléphant, s'avancer hardiment, tenant à la main une épée à double tranchant. Il paraissait extrêmement vigoureux ; il était revêtu d'une robe qui ne descendait pas tout à fait jusqu'aux genoux. Elle n'était point d'étoffe; mais elle paraissait très-dure, ainsi que le diadème que cet homme portait sur sa tête. Il traversa la foule et s'avança jusqu'auprès de la bête, tenant d'une main son épée et de l'autre une croix.

« Te voilà, monstre infernal, dit-il, voyons qui des deux sera le plus fort ! Regarde cette croix! oserais-tu t'élever contre elle? Toute ta puissance sera réduite à néant. »

Aussitôt il s'élança sur la bête; il lui enfonça dans la gueule son épée, dont la pointe ressortit sur le dos.

La bête se retira dans le marais d'où elle était sortie.

Cet homme reçut toutes sortes de félicitations de la multitude, qui éclatait en transports de joie.

Il planta la croix qu'il tenait dans sa main sur le lieu même où la bête s'était assise, et ceux qui avaient été blessés aux bras, aux pieds par les autres petites bêtes venues du marais allaient se prosterner devant cette croix et se retiraient guéris.

Mais j'en vis un grand nombre parmi lesquels se trouvaient des ecclésiastiques qui étaient étendus à terre, sans vie, parce que ces bêtes les avaient blessés au cœur ou à la langue.

Enfin, celui qui avait fait fuir la bête dans le marais fit fermer l'ouverture par laquelle l'eau jaillissait sur la place. Il y fit bâtir une grande muraille et placer un grand tableau réprésentant la bête percée par la lance. Après cela, tous se retirèrent en procession du côté du pont qui était tourné vers l'orient. Pour moi, je fis mon action de grâc s et je me retirai.

Vous penserez de cette vision, Monsieur le Curé, ce que vous jugerez à propos. Je vous ai rapporté bien fidelement ce que j'ai vu.

Recevez, Monsieur le Curé, l'hommage de ma considération la plus distinguée.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 6 novembre 1843.

LETTRE XXXV

Notre-Seigneur apprend à Marie de quelle manière elle doit agir dans les communications qui lui sont faites.

Monsieur le Curé,

Je viens vous soumettre et vous communiquer une chose qui m'a bien consolée. Depuis quelque temps, je recevais en moi des connaissances et des lumières diverses qui faisaient sur moi une impression si vive et si profonde que je souffrais beaucoup.

C'est pourquoi je m'adressai un jour à Notre-Seigneur et je lui dis : Sauveur Jésus, daignez, je vous prie, m'éclairer et m'apprendre de quelle manière je dois me conduire et recevoir ces connaissances et ces lumières diverses que reçoit mon esprit, soit sur les personnes, soit sur les actes de leur vie. Mon cœur est dévoré du désir de votre gloire ; mon âme brûle d'amour pour vous et pour mes frères ; Seigneur, comment dois-je me conduire dans ce que j'éprouve ? Vous avez eu la bonté de m'instruire sur tout ce que je vous ai demandé jusqu'à ce jour, ne me laissez pas dans l'ignorance sur ce point. Je vous en témoignerai ma reconnaissance par un plus grand amour et une obéissance aveugle.

Le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé : « Ma fille, vous savez bien que je connais ces lumières qui se font dans votre esprit ? — Oui, Seigneur, et je crois que vous les connaissez mieux que moi. — Ces lumières

ne diminuent et n'affaiblissent point l'amour que vous avez pour Dieu et le prochain ? — Non, Seigneur. — Eh bien ! ma fille, quelles que soient ces lumières, ne les refusez pas ; qu'elles vous éclairent sur les sciences profanes ou religieuses, sur la religion, les vertus, les vices ou le gouvernement des peuples, sur les nations en général ou les individus et les personnes en particulier, quand même elles vous montreraient les dispositions, les sentiments et les desseins secrets de personnes de votre connaissance et que vous voyez de près, ne les repoussez pas, mais usez de beaucoup de discrétion. Rien ne peut être caché à Dieu ; il connaît le fond des cœurs de tous les hommes ; c'est pourquoi, quand il le veut et quand il le juge convenable, il peut en donner connaissance à qui il lui plaît.

« Ainsi, quand Dieu vous fera connaître l'état intérieur d'une personne, et que vous le verrez tel qu'il est, ne pensez pas en le voyant juger cette personne témérairement. Il y a une grande différence entre les jugements téméraires et ces sortes de lumières ou de connaissances qui vous sont données.

« Le jugement téméraire prend sa source dans un mauvais principe, qui est l'orgueil et la jalousie ; il produit de mauvais effets, qui sont le mépris et la honte du prochain. Les lumières et connaissances que vous recevez ont un principe bien différent, qui est Dieu ; elles produisent aussi des effets bien autres, qui sont la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Quand vous recevrez de ces sortes de lumières, examinez d'où elles viennent, voyez où elles tendent. Si vous voyez qu'elles viennent de votre amour-propre

ou de quelque mauvaise prévention contre cette personne; si vous voyez qu'elles tendent à affaiblir l'amour que vous leur devez, rejetez ces lumières. Mais si elles forment dans votre cœur une charitable compassion mêlée d'un désir sincère de la gloire de Dieu, recevez-les quelles qu'elles soient. Néanmoins que vos sentiments charitables ne soient point un obstacle aux volontés de Dieu par les lumières qu'il lui plaît de vous donner. Ne vous attachez ni à ces lumières, ni à ces connaissances. Élevez votre esprit vers Dieu et présentez-lui un cœur soumis à toutes ses volontés.

« Parmi les lumières que vous recevez, les unes sont claires et brillantes, d'autres ont moins de clarté, et quelques-unes sont un peu voilées, recevez-les sans inquiétude et sachez que toute chose s'accomplira en son temps.

« Les desseins que j'ai sur vous sont grands, et il est nécessaire que je vous éclaire et vous dispose longtemps à l'avance, afin que, lorsque le moment sera venu, vous soyez prête à l'accomplissement de la volonté de Dieu.

« Ne communiquez jamais à personne ces lumières sans mon ordre ou sans ma permission. Vous vous exposeriez à mille peines et embarras par votre désobéissance et votre indiscrétion.

« Il faut que vous ayez un grand cœur pour qu'il contienne ce que je veux y enfermer, un esprit fort et ferme, afin qu'il garde l'équilibre de la sagesse, de la prudence, de la modération et de la discrétion. Établissez-vous dans une profonde humilité ; mais que cette humilité ne soit point timide et ne vous porte

point à cacher dans votre vie ce qu'il me plaît de manifester. Ne faites point consister votre humilité dans vos actions, mais dans vos sentiments, en vous affermissant contre tout ce qui serait le plus capable de vous la faire perdre. Armez-vous de courage ; qu'une sainte intrépidité vous fasse toujours surmonter ce qui pourrait être dangereux pour votre vie, rebutant pour votre cœur, pénible à votre esprit quand il s'agira d'accomplir ma volonté. Mettez toujours en moi votre confiance et attendez patiemment l'heure de votre Dieu. »

Je me trouve très-bien, Monsieur le Curé, depuis que jai reçu ces instructions qui m'étaient bien nécessaires. En éclairant mon esprit, le Sauveur Jésus a fortifié mon cœur et adouci considérablement ma position.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé,

Votre très humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 9 novembre 1843.

LETTRE XXXVI.

Notre-Seigneur annonce, par l'intermédiaire de Marie, à l'un des directeurs de cette sainte fille qu'il aura beaucoup à souffrir. Il l'engage à prier tous les jours pour la France.

Monsieur le Curé,

J'ai fait ce que vous m'avez dit, et voici ce que m'a répondu le Sauveur Jésus.

« Ma fille, pourquoi ne parlerais-je pas à ceux qui désirent entendre ma parole, puisque je m'adresse même à ceux qui ne s'en soucient pas beaucoup? Dites à celui qui m'interroge que je l'aime et qu'il est aimé par mon Père ; et puis, en mon nom et à cause de mon amour et de l'amour de mon Père pour lui, adressez-lui ces paroles : Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur et tressaillez d'allégresse, glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit.

« Mon fils, je vous applique ces paroles si pleines de suavité ; recevez-les comme de la bouche de votre Sauveur. Revenez de votre étonnement, ce que vous avez vu n'est rien encore en comparaison de ce que vous verrez plus tard. Vous aurez des peines, et alors peut-être trouverez-vous peu de consolations dans les créatures. Ordinairement, j'agis ainsi afin d'attirer vers moi les cœurs affligés ; mais, pour vous, ce n'est pas là le motif des afflictions qui vous attendent. Je possède déjà votre cœur ; pourquoi chercherais-je à m'en emparer puisqu'il est déjà ma propriété par le don que vous m'en avez fait ?

« Je permettrai pourtant ces afflictions pour votre plus grande perfection, car alors par les mutuels épanchements qu'il y aura entre votre cœur et le mien, par la communication que vous me ferez de vos peines ou de vos afflictions et moi de mes consolations, notre union deviendra plus intime et plus forte. Ne faites pas comme les insensés qui s'appuient sur des bras de chair trop faibles pour se soutenir eux-mêmes. Ces hommes sont trompés dans leurs espérances parce qu'ils se sont appuyés sur la faiblesse et le néant.

« Vous l'avez éprouvé, les amis de la terre abandonnent souvent au moment où l'on aurait le plus besoin d'eux. Soyez sage, mon fils, et que votre sagesse vous porte à chercher en moi le plus intime de vos amis.

« Je vous certifie que vous aurez beaucoup à souffrir encore ; mais je vous promets aussi de vous soutenir et de vous consoler. Votre esprit va peut-être chercher quelles peuvent être ces peines qui vous attendent ; ce sont celles auxquelles vous vous attendez le moins ; mais vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles quand vous les éprouverez. Alors, votre esprit et votre cœur se porteront vers moi et vous direz : Ah ! Seigneur, je reconnais la vérité de ce que vous m'avez dit ; secourez-moi, consolez-moi ! Je viendrai vous secourir et vous consoler. »

Puis le Sauveur Jésus ajouta : « Mon fils, priez pour la France; je l'ai déjà dit et je me plais à vous le répéter, si les coups de la justice de mon Père ne sont point tombés sur elle, c'est Marie, la reine du ciel, qui les a arrêtés. Satan rugit de rage au fond des enfers contre un royaume qui lui a porté, à la vérité, de rudes coups ; il frémit de rage en voyant le bien qui se fait dans cette contrée ; il fait tous ses efforts pour augmenter le mal et irriter davantage la vengeance divine.

« Mais une chaîne qu'il ne peut briser le captive ; car ma Mère a un droit spécial sur la France qui lui est consacrée, et, par ce droit, elle arrête le bras courroucé de Dieu et répand sur ce pays, qui lui est voué, les bénédictions du ciel pour le faire croître dans le bien. C'est pourquoi je ne cesse d'avertir pour prévenir d'immenses calamités.

« O France ! ta gloire s'étendra au loin ; tes enfants la porteront au delà de la vaste étendue des mers, et ceux qui ne te connaîtront que de nom prieront pour ta conservation et ta prospérité.

« Mon fils, je viens de vous parler avec la familiarité d'un ami et la bonté d'un père. Ne vous étonnez pas si je vous ai ainsi entretenu sans que vous vous attendissiez aux paroles que je vous ai adressées ; souvent les confidences d'un ami renferment des choses qu'on n'aurait point devinées.

« Écoutez maintenant mes recommandations : Chaque fois que vous célébrerez la sainte messe, priez pour le bien et la conservation de la France. Recevez avec patience et soumission toutes les épreuves qu'il me plaira de vous envoyer. Détachez-vous de plus en plus des créatures et faites-vous de moi l'ami le plus intime. Enfin, priez pour ma petite servante Marie par qui je vous transmets mes paroles ; elle a besoin de prières à cause des peines nombreuses qui l'attendent. Recevez, mon fils, le baiser que je vous donne dans ma miséricorde. »

Monsieur le Curé, je ne sais pas entre les mains de qui cette lettre pourra tomber un jour ; mais, puisqu'il y a été parlé de la France, je me permettrai d'ajouter ce qui suit : dans la dernière lettre que je vous ai adressée sur le même sujet, je n'entendis que les paroles que j'ai rapportées, c'est-à-dire que je ne reçus point dans moi de connaissances intérieures, tandis que lorsque le Sauveur Jésus m'eut adressé les paroles que j'ai rapportées en cette lettre, il se fit en moi comme une lumière spirituelle et céleste. Or, je vis clairement

et distinctement, si du moins ce n'est point une illusion, ce que je puis exprimer ainsi : il y a en France beaucoup de bien et beaucoup de mal aussi. Si le bien était proportionné au mal, nous n'aurions pas autant à redouter les coups de la justice de Dieu, parce qu'elle serait autant apaisée par le bien qu'irritée par le mal qui se commet. Or, il n'en est pas ainsi ; le bien est inférieur au mal, et il n'est pas suffisant pour détourner les vengeances de Dieu. Il faut encore plus de bien. Heureusement que la sainte Vierge intercède pour nous et empêche la justice de Dieu de tomber sur nos têtes. Mais Marie veut qu'on l'implore et qu'on recoure à elle. Elle se place entre Dieu et nous, nous regarde et attend nos prières et nos supplications. Son cœur est plein de bonté et de tendresse. Une seule parole adressée à Marie nous obtient des grâces immenses. Dieu se laissera fléchir si nous implorons Marie. Marie nous mendie nos prières tant elle a la volonté et le désir de nous venir en aide. Nous devons aussi recourir à Marie parce que c'est là la volonté de Dieu et le moyen de nous le rendre favorable.

Daignez recevoir, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-reconnaissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 22 novembre 1843.

LETTRE XXXVII.

Notre-Seigneur révèle à Marie ce qui se passe dans le cœur d'un de ses directeurs.

Monsieur le Curé,

C'est toujours avec confiance et simplicité que je vous dis toutes choses ; je ne vous cache rien, je vous rapporte tout ce que j'entends et tout ce que je vois.

Un jour, j'entendis Notre-Seigneur prononcer ces paroles avec une bonté inexprimable : « O abbé Dupérier ! quelles sont vos pensées ? Je connais votre cœur, j'ai pénétré jusque dans le plus profond de votre âme, je connais vos pensées les plus secrètes. J'ai considéré et examiné votre conduite, j'ai pesé dans la balance de ma justice vos actions bonnes, indifférentes ou mauvaises.

« Or, vous avez pour Dieu un amour ardent et sincère, une humilité profonde, une pureté de cœur rare et élevée. Vos connaissances sur la science du salut sont grandes et vos lumières étendues. Vous observez la loi d'une manière parfaite, vous ne manquez à aucun de vos devoirs. Votre cœur s'épanche devant moi avec confiance et simplicité, votre esprit s'élève vers Dieu avec ferveur; vous éloignez de votre pensée, je ne dirai pas ce qui est mauvais, mais aussi tout ce qui est vain. Néanmoins, parce que vous êtes homme, il se forme en vous toutes sortes de pensées; mais vous avez soin d'étouffer toutes celles qui seraient coupables dès que vous les apercevez, et la grâce vient à votre

secours pour vous aider dans ce travail. L'offrande de vous-même que vous faites chaque jour à Dieu lui est très-agréable. Mon fils, recevez le témoignage que je vous rends, il est plein de vérité.

« Continuez, mon fils, à vivre de la sorte, avancez toujours de plus en plus vers cette perfection qui n'a point de fin. Attachez-vous à Dieu d'une manière encore plus parfaite et plus forte. Que votre esprit s'élève encore plus haut, et qu'il devienne de plus en plus pur en s'attachant de plus en plus à moi.

« Maintenant, mon fils, parlons un peu de l'objet de ma sollicitude et de vos soins, de ma petite servante Marie. Que pensez-vous d'elle ? Croyez-vous que ce soit une pauvre fille trompée et illusionnée par le démon ? Est-elle une visionnaire ? Est-ce un esprit arrogant qui, dans son orgueil, cherche à se faire valoir ? La prenez-vous vraiment pour une extravagante ? Marie, est-ce une fille qui a toujours le mensonge sur les lèvres et la fourberie dans le cœur ? Marie ressemble-t-elle à quelques personnes de son sexe qui, malgré leur ignorance, se flattent de tout savoir ?

« Les hommes ont dit entre eux : Gardons le silence, éprouvons Marie par le côté le plus sensible, feignons de mépriser ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle éprouve en elle-même ; négligeons ces choses au moins en apparence et considérons sa manière d'agir. Sera-t-elle aussi indifférente ?

« Oui, gardez le silence. Mais ne pourrais-je pas lui faire tout connaître, si cela me plaît, et lui montrer combien je me joue des desseins des mortels? Ne puis-je point lui faire connaître votre conduite et vos senti-

ments, afin que, soutenue par ma grâce, ce que vos esprits croiront être les épreuves les plus fortes ne soit pour elle qu'un amusement innocent et la preuve certaine de la faiblesse de l'homme, qui veut lutter contre la sagesse de Dieu ?

« Ne vous avais-je pas dit déjà que Marie ne serait point dupe de la conduite qu'on tiendrait à son égard, et pensez-vous qu'elle ne s'aperçoive pas des jugements portés sur elle ? Ne lui dites rien, si vous voulez ; si cela me plaît, je lui dirai plus que vous ne sauriez jamais lui apprendre. Elle éludera votre sagesse avec son apparente simplicité.

« Je lui ai inspiré l'horreur de la dissimulation. Aussi, fidèle à mon enseignement, ce qu'elle a dit une fois elle le dira deux, puis trois fois et autant que cela sera nécessaire. Vous ne lasserez pas sa patience, elle vous vaincra toujours. Éprouvez-la de toute manière, cherchez quelque mode nouveau, et proportionnez, si vous le pouvez, vos épreuves à son courage.

« Mon fils, ne soyez pas négligent, prenez soin de ma petite servante Marie. »

Le Sauveur Jésus prononça ces paroles avec un ton plein de douceur, mais relevé en même temps par une grande majesté.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-reconnaissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 27 novembre 1843.

LETTRE XXXVIII.

Le Sauveur annonce à Marie sa mort.

Monsieur le Curé,

Le Sauveur Jésus m'a fait une promesse dont je ne vous ai jamais parlé. Permettez-moi aujourd'hui de vous en entretenir ; il s'agit de ma mort, qui arrivera sans tarder. Un jour, après avoir fait la sainte communion, le Seigneur me parla ainsi : « Ma fille, tu mourras jeune ; prépare-toi donc à mourir. Je t'avertis d'avance, afin que tu ne sois point prise au dépourvu. Travaille à acquérir des trésors de mérites pour l'éternité. » J'aurais bien voulu connaître l'heure et le jour de ma mort, mais je fis le sacrifice de cette satisfaction intérieurement et ne demandai rien à Jésus. J'avais alors dix-neuf ans. Néanmoins, je m'arrêtai à cette pensée que je formai au dedans de moi-même : Si je devais mourir cette année ! Le Sauveur connut la pensée de mon âme, et me dit : « Non, ma fille, tu ne mourras pas cette année, tu vivras encore l'année prochaine, tu verras même ta vingt-cinquième année dans son entier, mais tu mourras avant d'avoir achevé la vingt-sixième. Ainsi, à la fin et au commencement de chaque année, de chaque mois, de chaque semaine, de chaque jour, tu devras te dire en faisant de sérieuses réflexions : voici un an, un mois, une semaine, un jour qui ont disparu ; un jour, une semaine, un mois, une

année qui recommencent et que je dois donner à Dieu. Prépare-toi toujours à mourir en t'unissant de plus en plus à Dieu, en te détachant des créatures et de toutes les choses de la terre. Si tu agis ainsi, ta mort sera douce, heureuse, calme et tranquille, tu t'endormiras du sommeil des justes, et à ton réveil tu verras Dieu dans l'éternité. » Après ces paroles, il me demanda si je ne regretterais pas de mourir jeune : Ah! Seigneur, lui répondis-je, comment pourrais-je regretter de mourir? Ne m'avez-vous pas dit que la mort est un bien, qu'après la mort on n'offense plus Dieu, qu'après la mort on aime Dieu parfaitement, qu'on lui est uni pour jamais? S'il en est ainsi, comment pourrais-je regretter de mourir?

En effet, Monsieur, la pensée que je dois mourir bientôt, loin de m'attrister, me comble de joie. Cette pensée me rend faciles les choses les plus pénibles; elle me fait supporter patiemment les plus rudes épreuves; elle me détache de tout, même de ma famille. J'aime mes parents, vous le savez, eh bien! je leur dirais adieu à cette heure sans pleurer s'il me fallait mourir. Je serais si heureuse de fuir loin des tabernacles des pécheurs! Mourir, c'est-à-dire renoncer à tout, renoncer à soi-même, renoncer à son corps pour aller à Dieu, quelle félicité et quel bonheur! Je m'écrie souvent avec le prophète : Hélas! que mon exil est long; mon âme gémit d'une si longue vie au milieu des tentes de Cédar.

J'espère que la promesse du Sauveur s'accomplira, parce que je crois à sa parole. Si néanmoins Dieu voulait prolonger davantage mes épreuves, mes souffrances

et mes tribulations, je lui dirais : Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne.

S'il est doux de mourir, il est plus doux de faire la volonté de Dieu. S'il est doux d'habiter avec Dieu, et s'il n'est pas de sort pareil à celui-là, il me semble que le plus grand bonheur est celui de souffrir pour Dieu et de faire sa volonté.

Vous m'avez répété bien souvent ces choses, vous les avez gravées dans mon âme. Je me jette à vos pieds et je vous supplie de prier pour moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé,

Votre très-obéissante servante,

Marie Lataste.

Mimbaste, 12 décembre 1843.

LETTRE XXXIX.

Desseins de Jésus sur Marie. Jésus parle à la supérieure du Sacré-Cœur en faveur de Marie Lataste.

Monsieur le Curé,

C'est avec une entière confiance que je viens vous faire part de ce que j'ai éprouvé un jour. Vous en penserez ce que vous jugerez à propos. Je regarderai comme l'expression de la volonté de Dieu le jugement que vous porterez, et je m'y soumettrai avec humilité.

Je me trouvais devant le Saint-Sacrement ; il me sembla voir Notre-Seigneur sous une forme sensible, quoique avec les yeux de mon âme. Il m'adressa ces paroles : « Ma fille, prenez courage, je suis votre père,

je vous protégerai et vous soutiendrai. Oui, Marie, je vous mènerai comme par la main là où je veux vous conduire. Ma fille, vous serez le lieu de mon repos, c'est en votre cœur que je veux habiter comme dans une demeure pleine de délices. Je vous ai choisie pour ma servante, mon épouse, l'interprète de mes paroles aux âmes, ma voix dans le désert du monde. Réjouissez-vous, votre bouche deviendra une voix éloquente, qui, du fond de la solitude, fera retentir tous les échos du monde en invitant les âmes pieuses à glorifier mon nom.

« Je vous destine à devenir religieuse du Sacré-Cœur. Quelles que soient les difficultés qui paraissent entraver cette vocation, elles disparaîtront. Voici les paroles que j'adresserai à la supérieure des religieuses du Sacré-Cœur, à Paris : Ma fille, j'ai jeté sur vous mes regards de complaisance, moi qui suis votre Seigneur, le Dieu trois fois saint, qui vous ai comblée de grâces et de bienfaits. Une marque de la reconnaissance que vous me devez pour tous mes bienfaits, c'est la soumission à ma volonté et un cœur docile à recevoir les paroles que vous adresse Celui que vous nommez votre Sauveur.

« Or, je veux vous entretenir aujourd'hui de votre communauté : Il y a près de vous et sous votre administration des âmes pieuses et ferventes. Elles sont véritablement grandes à mes yeux; elles édifient, et, par leurs vertus, répandent la bonne odeur de ma grâce. Il en est d'autres qui ne profitent point comme elles le devraient des bons mouvements que je leur inspire, des exemples qu'elles ont sous leurs yeux, ni

des soins que vous leur prodiguez. Elles accomplissent, il est vrai, les devoirs que la règle leur impose ; elles obéissent à vos commandements, mais il y a en elles néanmoins un fonds de lâcheté et d'insouciance qui peut leur devenir très-préjudiciable. Avisez à ce que pas une ne tombe dans cet état de tiédeur, qui lui mériterait d'être repoussée de moi. Vous reconnaîtrez ce dont je vous parle à la manière dont on vous obéira et dans les épreuves que vous ferez subir. Observez quelque temps et vous découvrirez la vérité de mes paroles. Avisez à ce que le péché ne s'introduise point dans votre maison. Conservez-y surtout la paix, l'harmonie, la concorde et la charité. Votre place est grande et élevée, mais elle vous donne des obligations considérables, ne l'oubliez point.

« Je veux vous communiquer en outre une chose que vous ignorez et qui vous intéressera ; écoutez-moi avec attention.

« Je connais dans le diocèse d'Aire une jeune fille qui, sous un extérieur ordinaire, simple et commun, et avec un genre de vie que rien ne fait distinguer, possède une grande âme, une âme que j'ai comblée de mes plus insignes faveurs, une âme que j'affectionne. Sa famille est pauvre, mais elle observe fidèlement ma loi. J'ai choisi cette fille de toute éternité pour opérer en elle les œuvres de ma miséricorde et de mon amour. Au jour où, pour la première fois, je lui permis de communier, je lui fis éprouver la suavité de ma présence en elle, et son cœur n'en perdra jamais le souvenir.

« Dès l'âge de treize ans, je l'attirai vers moi avec

plus de force. Je la fis boire dans la coupe de l'amertume pour préparer et mouler ce jeune cœur, dont je voulais faire un vase d'élection par lequel éclaterait la puissance de ma grâce.

« Après plusieurs années passées dans les larmes, les peines, les combats, les sécheresses, les aridités, j'ai dissipé les ténèbres de son esprit en l'éclairant par la lumière de ma parole, et répandant dans son cœur la douceur de mes consolations qui l'inondent et l'enivrent de félicité.

« J'ai jeté moi-même sur cette jeune terre la semence de ma parole. Je l'ai instruite d'une manière élevée et profonde sur toute la morale et la religion chrétienne. Elle portera du fruit au centuple.

« Marie, c'est le nom de cette bien-aimée de votre Sauveur, Marie se défiant de ce qu'elle éprouvait en elle et ne sachant d'où lui venaient ces instructions qu'elle recevait d'une manière sensible, et craignant que cela ne fût un effet de son imagination ou des artifices du démon, fit part à son directeur de ce qu'elle éprouvait. Celui-ci la tranquillisa, lui disant que cela ne pouvait venir que de Dieu; elle continua à écouter ma parole.

« A l'âge de dix-neuf ans, j'ai permis qu'elle changeât de directeur. Elle ne tomba point entre les mains d'un homme faible ou facile à impressionner, mais réservé, réfléchi, approfondissant les choses et les regardant de près pour marcher sûrement et ne point égarer les âmes qu'il conduit.

« Dès le commencement, la vie de Marie l'a étonné; il l'observa avec soin dans ses paroles, dans ses con-

fessions, dans sa tenue à l'église, dans ses habillements. Il reconnut vraiment en elle quelque chose de mystérieux. Ma fille, lui a-t-il dit un jour, je vous ordonne d'écrire tout ce que vous avez éprouvé et tout ce que vous éprouverez, afin que je puisse vous indiquer quel est le principe des paroles que vous entendez. Marie a tout écrit par obéissance. Ses écrits seront gardés précieusement, et la gloire qu'ils rapporteront à Dieu, alors qu'ils seront jetés au grand jour de la publicité, retombera sur la Congrégation du Sacré-Cœur.

« Je destine Marie, en effet, à être religieuse de votre Congrégation. Je vous l'enverrai à l'épreuve. Éprouvez-la de toute manière, autant que vous le voudrez, comme vous l'entendrez ; si elle obéit, si elle se soumet, si vous la voyez toujours contente et satisfaite, si rien ne la rebute, vous serez bien convaincue que c'est une bonne vocation qui est en elle. Recevez-la, gardez-la, malgré sa pauvreté ; elle vous dédommagera par son travail, par sa conduite et sa piété des sacrifices que vous ferez pour elle. Recevez-la telle qu'elle se présentera, avec ce qu'elle aura, sans rien exiger de sa famille, qui ne peut faire pour elle les sacrifices que s'imposent ordinairement les familles dont vous recevez un membre parmi vous.

« Je vous permets de renvoyer honteusement Marie si elle n'a point les qualités que je vous signale.

« Ma fille, ne négligez point de suivre et d'exécuter les ordres que je vous donne par rapport à votre Congrégation et par rapport à Marie. Vous attireriez

sur vous mon indignation et ma colère. Allez en paix, ma fille, je vous bénis. »

Voilà ce que dit le Sauveur Jésus. Je vous rapporte exactement ses paroles. Puis il ajouta : « Marie, ma chère fille, gardez-vous de rien cacher de ceci à votre directeur, dites-lui tout avec exactitude. Il prendra plus de soin encore de vous et de votre conduite, et je lui rendrai au centuple ce qu'il aura fait pour vous. Abandonnez-vous à lui et suivez exactement ses prescriptions. Je vous rendrai témoignage devant les hommes et devant mon Père. Je vous glorifierai et vous établirai sur un trône resplendissant de gloire pour toute l'éternité. »

Monsieur, je vous le redis encore, pensez et faites de ceci ce que vous jugerez à propos. Je le remets entre vos mains avec confiance, étant d'avance soumise à la décision de votre sagesse et de votre prudence.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération la plus distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 23 décembre 1843.

LETTRE XL.

Sentiments de Marie Lataste sur ses écrits et sa vocation.

Monsieur,

Vous m'ordonnez de vous dire, d'après les lumières qu'a pu mettre en moi la voix qui me parle, ce que je

pense de ma vocation et de mon départ, en les considérant par rapport à la manière dont vous avez agi et dont on vous a fait agir envers moi.

Je vais vous parler avec la sincérité et la franchise que vous me connaissez. Je ne vous ai jamais rien caché ; je n'ai jamais déguisé mes sentiments ; j'aurais honte de mentir ou de tromper, Dieu me le défend, et la reconnaissance que je vous dois pour l'intérêt que vous me portez me fait un devoir de vous parler toujours à cœur ouvert.

Vous m'avez rassurée, vous m'avez tranquillisée quand vous m'avez affirmé que vous pensiez que tout ce que j'avais éprouvé vient de Dieu. Pour moi, Monsieur, c'était bien ma conviction dès le principe, c'est-à-dire dès que vous êtes arrivé à Mimbaste. Plus tard, voyant que vous doutiez, j'ai douté avec vous, et, pour ne pas m'égarer, je vous ai dit fidèlement tout ce qui se passait en moi ; je ne vous ai jamais rien caché. Mon doute a été bien plus grand encore quand j'ai vu M. l'abbé Dupérier douter comme vous. Oh ! quelles souffrances et quelles douleurs ont torturé mon âme, alors surtout qu'il y a eu plus que doute en lui, et qu'il a pensé que je vous trompais, et que toutes mes paroles étaient mensonges. Mon affliction a été bien grande parce que je pensais que je devais être une bien malheureuse pécheresse puisqu'on pouvait me croire capable de me conduire ainsi.

Le Sauveur Jésus me consola après cette si rude épreuve, et depuis, la lumière a semblé revenir peu à peu dans mon esprit.

Enfin, voici les réflexions que je faisais naturelle-

ment sur les paroles que j'entendais et que je rapportais par écrit. Néanmoins, je ne m'arrêtais point à ces réflexions, j'attendais votre décision.

Pendant que j'étais dans la triste perplexité que vous savez et que je cherchais vainement à connaître la vérité de la bouche des hommes, je ne cessais de m'adresser à Dieu pour m'éclairer moi, ou celui qui me dirigeait. Dieu me vint en aide sans doute, puisque mes pensées à ce sujet ont été conformes à votre décision. Je considérais les enseignements que j'avais reçus dans leur principe, dans leur fin, en eux-mêmes. Or, dans chacune de ces considérations, je voyais clairement qu'ils ne pouvaient venir que de Dieu.

Dès mon enfance, on m'a appris qu'il y a un Dieu, que je devais m'attacher à lui, que je devais l'adorer, l'aimer et le servir. J'ai tâché de le connaître, de l'aimer et de le servir. Or, en cherchant Dieu, en l'aimant, j'ai éprouvé tout ce que je vous ai dit dans mes cahiers et dans mes lettres. Pour ne point les éprouver encore, je devrais me séparer de Dieu. C'est donc de lui que tout est venu. Or, je ne m'en séparerai jamais, à moins que ce Dieu qu'on m'a fait connaître dans mon enfance, et en qui j'ai éprouvé tout ce que j'ai livré, ne soit point le Dieu véritable et qu'il soit rejeté par l'Église. S'il en est ainsi, je renonce à ce Dieu pour le Dieu de l'Église catholique, apostolique et romaine. Je lui refuserai toutes mes adorations, je regarderai tout ce qu'il m'a dit comme devant être modifié pour ma croyance d'après les enseignements de l'Église. Je ne veux suivre d'autre sentiment. Mais je sais bien, Monsieur, qu'il n'y a point d'autre Dieu

que le Dieu de mon cœur, que le Dieu que je connais, et que j'aime de toute mon âme. C'est lui qui m'a tout appris, c'est lui qui est le principe de ce que je vous ai livré, c'est de lui que je le tiens.

Ces écrits doivent, par conséquent, être bons comme tout ce qui vient de Dieu.

Si je les considère dans leur fin, je dis qu'ils viennent encore de Dieu, parce que la fin de ces écrits est bonne ; il n'en serait point ainsi s'ils venaient du démon.

Quelle est, en effet, la fin des écrits que je vous ai livrés ? La gloire de Dieu, le salut de mon âme et le salut des âmes de mes frères. Tout y parle, en effet, de gloire pour Dieu, de soumission à sa volonté ; tout y porte vers lui, attache à lui, engage à l'aimer et à le servir fidèlement.

Enfin, considérez ces écrits en eux-mêmes. N'est-il point vrai qu'ils tendent à faire opérer le bien et le bien parfait? N'est-il point vrai qu'ils attachent à Dieu et font haïr le péché?

Or, Monsieur, peut-il se faire que le démon produise jamais des œuvres de cette sorte? On juge l'arbre d'après ses fruits, a dit le Sauveur Jésus, et un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. Comment donc le démon eût-il pu m'inspirer des choses si bonnes et si agréables à Dieu?

C'est ainsi, Monsieur, que je raisonnais, presque sans m'en apercevoir, et ce raisonnement me faisait du bien. Mais, dès que je m'apercevais des réflexions de mon esprit, je le portais sur autre chose, afin de me conformer en tout au désir du Sauveur Jésus qui vous

a constitué et mon juge et mon père. Je renonçais à ma manière de voir pour m'en rapporter entièrement à vous.

Vous désirez savoir aussi ce que je pense de ma vocation.

Ma vocation est de me faire religieuse du Sacré-Cœur. Cette vocation ne vient pas de moi, sans quoi elle ne serait point vocation. C'est Celui qui m'a entretenue par la douceur, la suavité, la sainteté et la profondeur de ses discours qui m'appelle dans la Congrégation instituée en l'honneur de son sacré Cœur. Je suis appelée et c'est vers ce genre de vie que je me sens portée. Je ne le connais point dans son ensemble ni dans ses détails; mais il me suffit de savoir que c'est la Congrégation du sacré Cœur de Jésus. Je veux vivre en elle comme en mon Dieu et Sauveur, pour l'aimer de plus en plus parfaitement et dans toute l'intimité de mon amour. Voilà le motif pour lequel je veux être religieuse; le motif pour lequel aussi je suis appelée par le Sauveur. Ce n'est donc ni vanité, ni ambition, ni espérance de vie douce, commode et facile. Non, Monsieur, Dieu connaît mes sentiments; ils sont dégagés de toute attache personnelle. Les épreuves m'attendent là-bas comme ici. Je souffrirai beaucoup, je le sais, c'est Jésus qui me l'a dit; mais je ne crains ni le travail, ni les humiliations, ni les contradictions, ni les peines, ni les épreuves de quelque nature qu'elles soient ; je ne crains ni les prisons, ni les chaînes, ni la mort. Mon ambition, c'est le martyre; je ne serai point déçue; je serai vraiment martyrisée. Qu'on me loue ou qu'on me blâme, qu'on me méprise

ou qu'on m'estime, qu'on m'honore ou qu'on m'insulte, tout m'est indifférent; je veux à jamais rendre honneur à Dieu et vivre dans l'humiliation la plus profonde de mon âme, parce que je ne suis que péché et que Dieu est la souveraine perfection. Volontiers je me déferais de tout, j'aime la pauvreté et je consentirais à mendier mon pain de chaque jour. Quand du comble de la misère on me ferait passer au faîte des grandeurs, de la richesse et de la gloire, je n'en serais point émue, et quand du faîte des richesses et des honneurs on me plongerait dans la plus profonde misère, je n'en perdrais point le calme ni la tranquillité. Je ne veux qu'une chose, aimer Jésus; l'aimer par dessus tout, l'aimer toujours, l'aimer sans cesse. Jésus est tout pour moi; il est mon soutien, ma force, ma vigueur, ma vie; sans lui tout ne m'est rien, je ne vis point, je suis dans la mort. Or, pour m'attacher de plus en plus à lui, pour ne faire qu'un avec lui, je dois suivre l'attrait qu'il m'a donné. Il m'appelle, je dois voler où sa volonté me commande de me retirer. Je le sens bien, je ne pourrai point conserver la paix dans la position où je suis en résistant à l'attrait qu'il me donne. La vie que je mène n'est point une vie; elle n'est point la mort non plus, c'est une agonie plus terrible que la mort.

Si telle est ma vocation, je pense, Monsieur, que je dois la suivre et marcher où Dieu m'appelle.

Je dois la suivre, et la suivre au plus tôt; c'est ce qui m'amène à vous parler de mon départ.

Qu'est-ce qui pourrait différer mon départ? Ou bien la nécessité de m'éprouver, ou bien votre désir d'exer-

cer mon obéissance, ou bien la crainte des dangers de mon voyage, ou les difficultés de mon admission au Sacré-Cœur.

Or, Monsieur, ne m'a-t-on pas assez éprouvée depuis plus de deux ans ? Ne m'a-t-on pas fait subir les épreuves les plus fortes et les plus pénibles? Personne ne peut en juger plus que vous, Monsieur ; et ces épreuves ont dû, sans aucun doute, vous montrer clairement la fermeté de ma vocation.

Que vous désiriez connaître mon obéissance, je ne puis m'y opposer : c'est votre droit, c'est même sagesse en vous de la connaître. Mais en quoi vous ai-je désobéi depuis que je suis sous votre direction?

L'obéissance! Je l'aurai ailleurs aussi. Je ne veux point être religieuse pour faire ma volonté, mais pour faire celle de Jésus, qui me sera manifestée par ma supérieure.

Me dira-t-on que je ne serai pas coupable si je fais la volonté de mon directeur? Je l'admets, Monsieur, dans les voies ordinaires de la vie, dans les choses communes; mais, dans l'état extraordinaire où je suis, sans aucun mérite de ma part, mais uniquement à cause de la volonté de Jésus, quand je vois les choses à la clarté de la lumière que Dieu met en moi, quand je vois clairement que ma conscience y est intéressée, je crois que c'est un devoir d'obéir à cette lumière. Qu'on me prouve que je me trompe, que je suis dans l'erreur, que ma lumière n'est que ténèbres, alors je me soumettrai, je suis déjà soumise, et mon obéissance sera sage et raisonnable.

Mais, Monsieur, si vous avez reconnu l'intervention

de Dieu dans mes écrits, pourquoi ne la reconnaîtriez-vous pas dans ma vocation et dans mon départ, ou plutôt pourquoi ceux qui vous dirigent ne veulent-ils pas la reconnaître, et s'obstinent-ils à vouloir vous persuader de ne point me laisser partir? Vous devez user de prudence vis-à-vis des personnes que vous dirigez ; mais elles doivent aussi user de prudence pareille vis-à-vis de leurs directeurs. Abandonnée à vous et à moi, je devrais en tout me soumettre à vous ; mais, en rapport avec vous et avec Jésus, la prudence ne m'ordonne-t-elle pas d'aviser et à vos paroles et à celles du Sauveur ?

Ah ! ne pensez pas, Monsieur, que cet avisement soit naturel, ou bien dicté par l'amour-propre, il est plus fort que moi, il est en moi et je ne sais comment, ou plutôt je le sais bien, il y est par la force de la parole de Jésus qui opère tout ce qu'il lui plaît. J'écris ces lignes, comme tout le reste, parce que vous me l'ordonnez, et comme mon intelligence éclairée par Jésus me le dicte. Or, pour tout dire en un seul mot, si Dieu m'a donné une vocation, ce n'était point pour qu'elle fût sans effet.

Je le comprends bien, vous craignez, et d'autres craignent encore plus que vous, pour mon âge dans mon voyage ; ils craignent de me voir exposée.

Ah ! Monsieur, ici je puis vous assurer que je mourrai mille fois avec la grâce de Dieu plutôt que de jamais rien faire de mal ni par paroles, ni par actions, ni par regards, ni par pensées. La vie ne m'est rien, l'état de grâce m'est tout ; je lui sacrifierais et mes jours et tout ce que j'ai de plus cher au monde..

Et d'ailleurs, Monsieur, je saurai me défier de moi

et espérer en Dieu ; il sera mon soutien et mon défenseur. Il veille pour moi, qui donc voudra chercher à me perdre ?

Enfin, Monsieur, les difficultés de mon admission ne doivent point me retenir ou faire différer mon départ ; elles seront toujours les mêmes. Vous savez de quelle manière Jésus m'a montré qu'il les lèverait toutes. J'ai confiance en sa parole et je désire m'abandonner à lui.

Vous ne vous opposerez point à mon départ, j'en suis sûre, et vous prierez afin que les desseins de Dieu s'accomplissent sur moi.

Dieu sait, Monsieur, la confiance que j'ai en vous, le respect, l'estime et la vénération que j'ai pour vous. Je vous ai parlé avec confiance en cette lettre, et ne l'ai fait que parce que vous me l'avez commandé.

Laissez-moi me mettre à vos genoux pour vous demander pardon ; s'il y avait quelque chose qui pût vous offenser dans mes lettres, ce serait bien contre mon intention.

Laissez-moi vous supplier encore de me dire, pour l'amour de Dieu, si vous autorisez mon départ.

Oh ! que je serais heureuse d'avoir votre assentiment et celui de Jésus. Oh ! parlez, mon Père, et que votre parole soit une parole de bénédiction et de conformité à celle de Jésus.

En attendant, je me soumets en tout à vous, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 10 janvier 1844.

LETTRE XLI.

Jésus-Christ rassure Marie sur les difficultés qui pourraient s'élever sur son départ du côté de sa famille.

Monsieur le Curé,

C'est toujours avec une confiance filiale que je vous ouvre tous les secrets les plus cachés de mon cœur. Malgré toutes les faveurs et tous les enseignements de Jésus, malgré ses conseils et ses recommandations, je suis loin d'être ce que je devrais être, détachée de tout et uniquement attachée à Dieu. Je ne suis pas ainsi, mais je le désirerais bien. Il y a quelque temps, j'étais encore bien plus attachée à moi-même, à ma famille qu'à cette heure; je considérais les choses bien plus avec les yeux de la chair qu'avec ceux de la foi. Eh bien, chose qui me couvre de confusion, Jésus descendait jusque dans ma bassesse pour m'en retirer.

Quand il m'eut dit qu'il m'appelait à devenir religieuse du Sacré-Cœur, je commençai d'abord par me réjouir. Cette joie ne fut pas de longue durée. Voici ce qui la troubla. Je me dis à moi-même : Pour être religieuse du Sacré-Cœur, il faut me séparer de mon père et de ma mère, il faut une dot considérable, il faut que je sois introduite et présentée par quelqu'un; seule, je ne pourrai jamais me rendre à Paris et me faire recevoir dans la maison où m'appelle le Sauveur Jésus. Puis, je me disais encore : Mon père et ma mère ne voudront point se séparer de moi; s'ils me donnent la dot

nécessaire, je les réduis à la misère; comment donc pourrai-je jamais être religieuse du Sacré-Cœur ?

C'est ainsi que je voyais avec les yeux de la chair, c'est ainsi que je pensais selon les pensées de la chair, c'est ainsi que je m'appuyais sur un bras de chair au lieu de compter sur Dieu, d'espérer en Dieu, de tout considérer avec les yeux de la foi, et de me reposer complétement dans la parole du Sauveur Jésus. Ah ! Monsieur, quelle petitesse dans mon cœur, quel aveuglement dans mon esprit, quel peu de foi dans mon âme !

Or, Jésus, Monsieur, est venu me fortifier, me relever, me faire regarder en face sa miséricorde. Vous allez considérer combien grande a été sa condescendance. Il m'a montré de quelle manière il disposerait le cœur de mes parents, de quelle manière il parlerait à mes directeurs; il m'a montré comment tous les obstacles disparaîtraient; il m'a montré comment la voie de mon admission était facile par sa toute-puissance ; il m'a montré comment je devais agir moi-même.

Après cela, le Sauveur ne m'a rien dit; mais j'ai bien entendu comme une voix secrète qui me disait : « N'espérez jamais dans les hommes, mais espérez toujours dans votre Sauveur. Ne considérez point la vie comme les pécheurs et les incrédules la considèrent, mais comme les justes et les enfants de Dieu Marchez selon le désir de Jésus, ne craignez rien, il vous mènera au port. »

Laissez-moi vous dire ce que Jésus m'a montré et ce qu'il m'a fait comprendre par rapport aux dispositions de mes parents.

Quand j'eus parlé à ma famille de ma détermination de devenir religieuse du Sacré-Cœur, elle ne fit point d'opposition. Cependant, il me semblait lui entendre dire en voyant sa tristesse : Eh quoi! tu veux nous abandonner, Marie, et ne pas nous secourir alors que nous allons avancer en âge? Qu'allons-nous devenir si tous nos enfants s'éloignent de nous? C'est ainsi que j'interprétais les sentiments de ma famille. Cette interprétation était-elle selon la vérité? Je ne sais. Je crois qu'elle était vraie quand je me rappelle sa tristesse. Je crois qu'elle était fausse quand je me rappelle sa générosité et le désir qu'elle me témoigna de se défaire de tout pour me donner la dot nécessaire pour que j'entrasse au Sacré-Cœur. Je n'osais accepter leur proposition. « Ma fille, me dit un jour ma mère, nous te donnerons mille écus pour apporter au couvent du Sacré-Cœur, et mille francs pour ton voyage, ton trousseau et ton entretien avant que tu sois reçue. » Pour moi, je voyais que c'était les réduire à une très-grande médiocrité, et je disais à ma mère : « Vous me donnerez moins, ma mère, on me recevra pourtant au Sacré-Cœur. Je dirai et on saura bien que je suis pauvre, on ne me refusera pas l'entrée du couvent. — Non, ma fille, me répliquait ma mère, quelle que soit notre gêne, après ton départ, en te donnant cette dot, nous la supporterons avec courage en pensant que cela te permet de n'être point la servante des autres dans un couvent. »

C'est ainsi que pensait ma pauvre mère. Pour moi, Monsieur, sous ce rapport-là, je ne pensais point comme elle; je ne voulais point embrasser l'état religieux pour

vivre plus commodément, mais pour faire la volonté de Jésus. Que m'importe d'être la servante de tous, si telle est la volonté de Dieu? Ah! puissé-je non point fuir la croix en quittant le monde, mais m'y attacher avec Jésus pour toute ma vie.

Je vous l'avoue, Monsieur, je désirais beaucoup avoir un moment calme et tranquille pour m'entretenir avec Jésus. Je n'avais point, ce me semble, trop de tendresse pour mes parents. Volontiers je les aurais quittés ; mais, malgré moi, je ressentais dans mon cœur une peine très-vive de les rapprocher de la misère par mon départ. Ah ! c'est que je ne comptais pas assez sur la providence de Dieu.

Un jour, je faisais ma méditation, j'étais à genoux auprès de Jésus et lui disais : Seigneur, vous voyez le désir bien sincère que j'ai de suivre votre volonté et la peine que j'ai de réduire ma famille à toute extrémité par mon départ si j'accepte la dot qu'elle veut me donner. Ah ! Seigneur Jésus, prenez pitié de ma famille et disposez de moi. Je ne sais si mes sentiments sont bons, mais je vous aime, ô Jésus! bien plus que mes parents, commandez et je ferai tout ce que vous voudrez. Je ne me rappelle plus ce que je lui dis, mais j'épanchais mon cœur dans le sien, comme un enfant, avec sincérité. « Ma fille, me dit-il, j'aime votre soumission à ma volonté et aussi votre affection pour votre famille. On peut aimer Dieu et sa famille en même temps, pourvu que l'amour de la famille ne fasse point oublier ce que l'on doit à Dieu. Ne vous préoccupez désormais plus de votre famille à cause de la dot qu'elle désire vous donner. Mon intention est que vous ne l'acceptiez pas

et que votre famille conserve ce qu'elle a. Vous serez reçue par l'efficace de ma volonté dans la Congrégation du Sacré-Cœur non point par intérêt, mais par charité. Vous êtes pauvre, ma fille, n'en soyez point attristée; heureux ceux qui sont pauvres ! ils ont avec moi un caractère de ressemblance qui me plaît et touche mon cœur. Je vous introduirai moi-même parmi mes filles bien-aimées du Sacré-Cœur. » Ainsi le Sauveur enleva de mon esprit cette préoccupation ; il me parla plusieurs fois de la même manière et je demeurai tranquille.

Voici comment il me donna aussi la tranquillité du cœur par rapport au consentement de ma famille ; je savais d'avance qu'il ne me serait pas refusé ; mais je savais bien qu'il me serait néanmoins accordé avec peine, et qu'on me cacherait cette peine pour ne point m'attrister.

Après avoir communié, j'attendis Jésus à la porte de mon cœur ; je me prosternai profondément en le voyant. Il me tendit la main et me mena près d'un lac qui bouillonnait avec force. Je vis autour du lac une multitude de personnes des deux sexes qui s'amusaient. Bientôt, presque tous vinrent se désaltérer dans les eaux du lac qui contenait une quantité innombrable de petits serpents qu'ils buvaient avec l'eau. Quand ils eurent bu, l'eau, bien loin de les désaltérer, parut brûler leurs entrailles, car ils devinrent comme hors d'eux-mêmes et dans un état de furie extraordinaire. Ils se déchiraient entre eux et se plongeaient dans le fond des abîmes.

Jésus me conduisit ensuite à travers des montagnes

et des lieux tellement escarpés que sans lui j'eusse roulé mille fois dans des précipices affreux. Il me conduisit sur le bord d'un autre lac dont l'eau était fort tranquille. Il jeta sur ce lac une planche sur laquelle je montai avec lui ; nous atteignîmes promptement la rive opposée. A quelques pas, j'aperçus un troisième lac dont l'eau pure était doucement agitée par une brise légère qui soulevait constamment de petites vagues brillantes comme des cristaux enflammés aux rayons du soleil.

Jésus me plongea dans ce lac où je nageai avec aisance. Il me sembla que la grâce se répandait dans tout mon être, et je devins aussi brillante que les eaux dans lesquelles je me trouvais.

Il y accourut nombre de personnes dont les unes semblaient être dans une sainte joie, et les autres dans une affliction pleine de calme au milieu des larmes qu'elles répandaient. Elles se baignaient dans les eaux de ce lac ou bien s'y désaltéraient, et puis se retiraient tranquilles.

Jésus ne m'expliqua point ce que cela signifiait, mais je le compris bien.

Après cela, Jésus me conduisit devant une grande porte qui semblait la porte d'une ville ; il l'ouvrit et la referma. Je vis une grande place et, des deux côtés, une multitude que nul œil n'aurait pu compter. D'un côté, des personnes de tout sexe, de tout âge, de tout métier, de toute condition allaient, venaient, s'agitaient en se donnant beaucoup de mouvement. De l'autre côté, des personnes aussi de tout sexe, de tout âge, de tout métier, de toute condition, douces,

modestes, recueillies, le cœur et l'esprit élevés vers Dieu, travaillaient selon leurs vocations diverses, mais avec calme et tranquillité, sans agitation ni dissipation. Jésus me tenait par la main parmi ces personnes. Je vis tout près mon père, ma mère et ma sœur. Ma mère, en me voyant, me dit d'un ton plaintif: Ma fille, pourquoi veux-tu m'abandonner? Qu'est-ce qu'il te manque près de nous ? Vois dans quel état de santé tu me laisses, considère que ton père est déjà avancé en âge et que ta sœur va demeurer seule, pour supporter le poids de toutes les fatigues. Ma fille, tu ne nous quitteras pas. Alors Jésus prit la parole et lui dit : « O femme ! de qui croyez-vous tenir la vie, de votre fille ou de moi ? Sur qui vous appuyez-vous davantage, sur elle ou sur moi ? Si je vous demande votre fille, c'est qu'elle ne vous appartient pas, et que je n'ai fait que vous la confier pour un temps. Si je la reprends, c'est qu'elle m'appartient. Pensez-vous qu'en vous l'enlevant, je veuille vous priver du nécessaire? Non, tel n'est point le dessein de ma providence. Je vous ai déjà pris une de vos enfants et vous n'avez point éprouvé de gêne. Je prendrai celle-ci encore, et ma providence ne vous laissera manquer de rien. Que vos vues se portent plus haut. Combien, au contraire, devriez-vous vous estimer heureuse de ce que j'ai choisi votre fille entre mille pour devenir mon épouse. »

Il s'adressa ensuite à mon père et lui dit : « Père de Marie, faites le sacrifice de votre enfant avec des sentiments de foi ; faites-le par amour pour moi, et je ferai tomber ma bénédiction sur vos cheveux blancs. »

Il s'adressa enfin à ma sœur et lui dit : « Ma fille Marguerite, que vos vues soient saines et droites sur le choix que je fais de votre sœur. Abandonnez-vous à ma providence. Si je vous enlève le secours de votre sœur, c'est pour vous donner le mien. Vous n'aurez plus son appui ni ses consolations, mais je serai moi-même votre consolation et votre appui. Je vous ai nourrie pendant votre enfance et votre jeunesse dans la retraite, vous faisant goûter la douceur de mon amour, vous fortifiant par ma grâce pour vous rendre vigoureuse contre les épreuves que vous avez et que vous aurez encore à supporter. Ma volonté est que vous restiez auprès de vos parents pour les soigner dans leur vieillesse et leurs infirmités, et vous occuper de vos affaires domestiques. Vous vous sanctifierez dans ce genre de vie, et votre couronne sera grande dans le ciel, si vous correspondez à mes grâces et vivez saintement dans cette retraite que je vous ai ménagée dès votre naissance. »

Quand le Sauveur eut ainsi parlé à mes parents, il se tourna vers moi et me dit : « Ma fille, que le souvenir de votre père, de votre mère et de votre sœur ne vous occupe point. Je veillerai sur eux. Ils sont disposés à vous laisser partir, faites-leur vos adieux. » J'obéis à Jésus ; j'embrassai mon père, ma mère et ma sœur Marguerite, et je partis.

Je ne sais où me mena le Sauveur Jésus, mais je me trouvai au milieu de personnes pieuses et saintes qui chantaient les louanges de Dieu.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai éprouvé. Depuis cette heure, mon cœur a plus de force, et j'attends avec fer-

meté l'heure de mon départ, soupirant après le moment où vous me permettrez de répondre à l'appel de Jésus.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma sincère gratitude et de mes sentiments les plus respectueux.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 17 Janvier 1844.

LETTRE XLII

L'exécution de la vocation de Marie ne dépend point de son Évêque.

Monsieur le Curé,

Vous avez compris, je crois, que l'exécution de ma vocation devait dépendre entièrement de Monseigneur l'Évêque d'Aire. Il n'en est rien. Voici comment j'ai compris et je comprends encore les choses sur ce point.

Ce n'est point lui, mais vous, Monsieur le Curé, qui êtes chargé de ma vocation ; lui ne peut en être que le protecteur. Avec sa haute protection, je sais que mon admission au Sacré-Cœur ne souffrirait pas de difficulté. Mais sa protection n'est pas le seul moyen qui puisse m'en faciliter l'entrée. Aussi ce n'est pas une chose absolument nécessaire que l'Évêque s'intéresse à cela, parce qu'il n'est point mon directeur. S'il m'accorde sa protection, il sera agréable au Sauveur Jésus ; mais il peut me la refuser : il est parfaitement libre. L'exécution de ma vocation ne dépend pas de lui ; elle dépend de vous.

Vous êtes le père spirituel de mon âme ; c'est vous qui devez me présenter ou me recommander aux Dames du Sacré-Cœur, et sur votre recommandation je serai reçue.

Agréez, Monsieur le Curé, l'hommage de ma plus parfaite estime et de ma plus profonde vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 22 janvier 1844.

LETTRE XLIII.

Catalogue des livres lus par Marie Lataste.

Monsieur le Curé,

Je viens vous donner le catalogue des livres qui sont dans notre maison, et de ceux que j'ai lus.

J'ai lu l'Ancien et le Nouveau Testament ; un volume de l'Abrégé de la Vie des Saints ; l'Introduction à la Vie dévote, par saint François de Sales ; la Doctrine chrétienne ; le Traité de la Joie de l'âme chrétienne, par le P. Ambroise de Lombez, capucin, auteur de la Paix intérieure ; l'Imitation de Jésus-Christ ; l'Imitation de la sainte Vierge ; le Livre d'Or ; la Paraphrase du *Salve, Regina ;* le Tableau de la Pénitence ; la Véritable croyance de l'Église ; le Combat spirituel ; la Vie des Pères du désert, par le R. P. Michel-Ange Marin,

de l'ordre des Minimes; huit ou neuf volumes de l'Histoire du peuple de Dieu [1]; le Traité historique sur la Providence; deux volumes des Sermons du P. Bourdaloue. Tous ces volumes m'avaient été prêtés par M. Farbos, mon premier directeur.

J'ai lu aussi un petit livre de méditations pour tous les jours de l'année; un petit livre de méditations pour tous les jours du carême; le Pensez-y-Bien; la Visite au Saint-Sacrement; le Chemin de la Croix; le Mois de Marie; l'Ange conducteur dans la vie chrétienne; le Paroissien, et un autre livre intitulé: Prières et Instructions diverses. Nous avons tous ces derniers ouvrages dans notre famille.

Vous désiriez connaître tous les ouvrages de piété ou instructifs que j'avais lus, je viens de vous les désigner tous.

Daignez recevoir l'assurance de ma considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-soumise servante,

MARIE.

Mimbaste, 23 janvier 1844.

[1] Cet ouvrage a été mis à l'index et même condamné par le Saint-Siége. On sait toutefois qu'il en existe au moins trois éditions corrigées. (Besançon 1828). Le cardinal de Rohan en jugeait la lecture permise à toutes les classes de lecteurs, d'après la réponse qui lui avait été faite par les censeurs de Rome chargés d'examiner l'ouvrage. (*Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par le P. de Baker, 3e série).

LETTRE XLIV.

Sentiments de la famille de Marie Lataste sur sa vocation.

Monsieur le Curé,

Vous désirez savoir de quelle manière ma famille a accueilli la nouvelle de ma vocation, et quelles sont ses dispositions sur cela. Je vais vous parler à cœur ouvert.

J'ai communiqué, depuis deux ans, à ma famille le projet que j'avais de correspondre à l'appel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en me faisant religieuse du Sacré-Cœur.

Vous savez, Monsieur, combien je dus m'estimer heureuse d'avoir reçu le jour de parents aussi bons, aussi tendres que les miens ; vous savez combien ils m'affectionnent et combien ils se plaisent tous, ma sœur Marguerite, surtout, à faire tomber leur amour sur moi. Ah ! Monsieur, je le vois bien, et je m'en suis aperçue plusieurs fois, mon départ attristera ma famille, précisément parce qu'elle m'aime trop. Mais je puis vous assurer qu'elle ne s'opposera pas à l'accomplissement de ma volonté. J'ai entendu mon père, ma mère et ma sœur parler entre eux de la perte qu'ils allaient faire, et s'écrier: Que la volonté de Dieu soit faite ! Je les ai entendus dire encore : Nous pourrions faire le malheur de Marie en nous opposant à son départ ; qu'elle suive sa vocation, puisque Dieu l'appelle, et qu'elle soit heureuse ! Ces paroles ont pénétré jusque dans mon cœur, et je remercie Dieu d'inspirer de tels sentiments à mon père, à ma mère, à ma sœur.

Depuis un an, mon père m'a demandé souvent quand je me proposais d'exécuter mon dessein.

Cela vous paraîtra étrange, peut-être. Ah! ne pensez pas qu'il lui tarde de se défaire de moi. Non, Monsieur, tels ne sont point ses sentiments. Mais, voyant que je demeure toujours à Mimbaste, il a craint que je ne corresponde pas à ma vocation, ou qu'une de ses paroles m'eût trop impressionnée et portée à différer encore ma consécration entière à Dieu. Je l'ai tranquillisé, en lui disant que je m'en rapportais à votre décision, et que je partirai quand vous me l'aurez permis, après avoir suffisamment étudié ma vocation.

Ah ! Monsieur, mon père m'aime beaucoup, mais il préfère me voir partir que rester avec lui contre la volonté de Dieu et contre moi. Mon tendre père m'aime beaucoup, mais il ne m'aime pas pour lui, il m'aime pour Dieu et pour moi-même. Il préfère le plaisir de Dieu et le bonheur de sa fille à son plaisir et à son bonheur. Je ne puis mieux vous faire comprendre l'amour de mon père pour ses enfants, qu'en vous disant qu'il ne peut souffrir de s'absenter un jour et une nuit du toit paternel, parce qu'il serait, dit-il, privé trop longtemps de la satisfaction de voir Marguerite et Marie. Que de parties de plaisir il a refusées pour cela ! Son plaisir, son bonheur, sa satisfaction, sa consolation ici-bas. c'est de voir ses enfants et de demeurer auprès d'eux. Combien il nous aime! Je ne saurais jamais vous l'exprimer. Mais son amour est généreux, désintéressé; il est surtout chrétien. Il souffre à la pensée de se séparer de moi, parce que je suis sa fille ; mais il offre à Dieu sa peine dans la soumission entière de son cœur.

Ma mère est plus expansive dans sa douleur, mais plus aussi dans sa résignation ; c'est elle surtout qui s'écrie souvent, étant toute seule : Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Ma sœur Marguerite m'aime de l'amour le plus tendre ; je n'ai pas besoin de vous le dire. Vous savez comme elle prenait soin de moi quand j'étais jeune, quand j'étais volontaire ; vous savez comme elle souffrait de mes peines, alors que le scrupule tourmentait ma pauvre âme ; vous savez combien elle cherche à m'être agréable en toute circonstance, et combien son cœur est uni au mien. Son amour ne sera pas moins pur que celui de mon père et de ma mère, et je la connais assez pour dire qu'elle aussi répétera avec foi cette parole : Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Ma famille voudrait aussi connaître l'époque de mon départ, pour qu'elle pût faire les démarches nécessaires pour me procurer ce que je dois emporter. Elle voudrait à toute force se défaire de tout ce qu'elle a pour me donner une dot convenable, et j'ai beaucoup de peine à lui persuader qu'il ne me faudra point de dot. Quand nous n'aurions plus rien, m'a-t-elle dit souvent, nous aurions encore la protection de Dieu ; il ne nous abandonnerait pas. Ah ! combien de personnes de mon âge et appelées aussi de Dieu ont à souffrir de leurs parents, et combien je bénis Dieu des sentiments de ma famille !

Pour moi, Monsieur, je suis fixée depuis longtemps sur ma vocation. Mon parti est pris ; ma résolution est d'autant plus ferme qu'elle est fondée non pas sur la

persuasion, mais sur la conviction la plus parfaite que c'est la volonté de Dieu.

Personne mieux que moi ne sent ce qui se passe en moi. Aussi toutes les réflexions, toutes les considérations, toutes les épreuves qu'on me présentera seront inutiles, rien ne m'ébranlera, et l'on perd sa peine à m'éprouver; les épreuves les plus fortes me trouveront plus forte qu'elles, parce que ce n'est point par caprice ni motif humain que je veux être religieuse du Sacré-Cœur, mais uniquement pour suivre la volonté de Dieu.

Oui, Monsieur, je suis toujours prête à tout supporter, tant est grande ma conviction, tant elle me donne de force et de vigueur ; mais quelque inébranlable que je sois dans ma résolution, je n'y suis point attachée à ce point de ne pas savoir me montrer généreuse et forte dans le support du délai qu'il vous plaira de m'imposer.

Le Sauveur Jésus m'a promis que le délai ne se prolongera point au delà de ma vingt-quatrième année. J'attendrai et je persévérerai toujours, non par moi-même, mais par la force et la grâce du Sauveur Jésus. J'attendrai, mais mon attente sera réalisée même avant cette époque. Elle sera réalisée même avant longtemps, j'en ai l'espérance dans le cœur et presque la certitude, par la conviction que vous ne pourrez point trouver de motifs pour me retenir.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma soumission à votre volonté et l'hommage du plus profond respect, avec lequel je suis

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 28 janvier 1844.

LETTRE XLV

Ce que doivent devenir les écrits de Marie Lataste.

Monsieur le Curé,

Depuis que le calme s'est fait dans mon âme par les paroles que vous m'avez adressées, je suis heureuse au milieu des nombreuses épreuves que je rencontre tous les jours.

Je veux vous faire part de ce que j'ai demandé au Sauveur Jésus : Seigneur, lui ai-je dit, maintenant que je sais sûrement par la voix de mon directeur que c'est vous qui m'avez parlé et qui m'entretenez encore dans nos suaves relations au banquet eucharistique et dans mon cœur, permettez à votre humble servante de vous demander ce que doivent devenir les cahiers que j'ai écrits, selon que ma mémoire me rappelait les paroles que vous m'adressiez.

« Ma fille, m'a-t-il répondu, je veux vous satisfaire à ce sujet. Votre directeur sait bien déjà que ce que je vous ai appris n'est pas uniquement pour vous. Il y a appris lui-même beaucoup de choses qu'il ne savait pas, et d'autres feraient comme lui, même des hommes très-savants, s'ils avaient vos cahiers entre leurs mains, parce qu'ils renferment mes instructions, et que j'ai en moi des trésors de science et de sagesse inconnus aux plus sages et aux plus savants.

« Or, mon intention est que d'autres profitent de

mes paroles. Je veux qu'on garde fidèlement vos écrits.

« Votre directeur disposera vos écrits comme il le jugera convenable, s'il en a le temps, afin de les faire imprimer; s'il ne le peut point, il fera faire ce travail par une main étrangère ; mais il aura soin de prévenir l'évêque du diocèse, à qui je recommande ce travail d'une manière toute particulière, à l'époque où il se fera.

« Si l'on vous demande pourquoi vous avez écrit ainsi, et pourquoi je vous ai laissé faire de cette manière, répondez que mes desseins sont secrets et inconnus, et que je voulais exercer votre obéissance, votre abnégation complète et votre humilité.

« Que ce soit votre pasteur, ou son directeur qui, n'ayant pas de paroisse, pourrait s'occuper de ce travail plus aisément, ou tout autre, je veux que, pour leur publication, vos écrits soient revêtus de l'approbation de l'évêque diocésain.

« On imprimera séparément vos cahiers et vos lettres, et on y inscrira votre nom. Votre directeur fournira aussi les documents nécessaires pour qu'on écrive votre vie, et celui qui l'écrira devra s'aider en même temps de vos cahiers et de vos lettres, qui seront gardés précieusement.

« Ma fille, en vous parlant ainsi, je sais que ma parole ne blessera point votre modestie, parce que ma parole est lumière, et qu'elle vous laisse entrevoir, par conséquent, que vous n'êtes rien par vous-même et que vous avez tout reçu de moi ; elle vous laisse entrevoir que ce qui est créé ne s'est pas fait lui-même, mais

que tout vient du Créateur ; elle vous laisse entrevoir que vos écrits ne renferment point votre parole ni votre science, mais les miennes.

« Voilà ma volonté. »

Je vous répète, Monsieur le Curé, le plus fidèlement possible, les paroles qui m'ont été dites. Pour moi, je m'en rapporte pleinement à vos décisions. Je n'ai aucune volonté, aucun désir ; vous ferez ce qu'il vous plaira.

Recevez l'assurance de ma plus haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-soumise et très-respectueuse servante,

MARIE.

Mimbaste, 8 février 1844.

LETTRE XLVI

La voix du désert et ses effets merveilleux.

Monsieur le Curé,

Le Sauveur Jésus m'adressa un jour ces paroles : « Ma fille, une voix se fera entendre dans le désert et l'écho répétera dans le lointain ce que cette voix aura prononcé.

« Cette voix est encore enrouée; mais dans le temps elle aura un ton aigu et perçant comme celui des trompettes que vous entendez dans les villes.

« Cette voix est comme une trompette faite par les mains d'un habile ouvrier. Elle est faite d'abord d'ar-

gile ; plus tard, elle sera plongée dans le fer fondu, afin qu'elle devienne plus forte et plus solide ; plus tard encore, elle sera plongée dans de l'argent fondu, pour qu'elle soit blanchie et revêtue d'éclat ; enfin, elle sera plongée dans l'or fondu et elle apparaîtra comme une merveille faite par la main de Dieu. Elle sera remplie de la grâce du Saint-Esprit.

« Plusieurs entendront le son de cette voix.

« Des malheureux bien affligés, assis sur le bord de l'abîme et sur le point de s'y précipiter à cause de leur désespoir, entendront le son de cette voix ; ils se lèveront, essuieront leurs larmes, parce qu'elle les consolera, et vivront pour bénir le Seigneur.

« D'autres malheureux, dormant sur le bord de la mer d'un sommeil léthargique et près d'être submergés, entendront le son de cette voix ; ils se réveilleront, se mettront hors de danger et rendront gloire à Dieu.

« Des prisonniers, enfermés dans une sombre prison et retenus dans les fers, entendront le son de cette voix. Elle brisera leurs chaînes, ouvrira la porte de leurs cachots, leur donnera de saints avis, armes terribles contre leurs ennemis, et ils verront leurs ennemis effrayés et prendre la fuite.

« Plusieurs, voyant la réputation de cette voix, viendront de loin pour l'entendre, et ils s'en retourneront meilleurs qu'ils n'étaient venus.

« Elle est aujourd'hui cachée sous terre, très-peu l'entendent ; mais quand le Seigneur viendra, il la déterrera.

« Je vois des jours plus heureux se lever pour les générations qui viendront, je les félicite de leur bon-

heur et de ce que la main du Seigneur, si longtemps appesantie, se lève peu à peu.

« Je vois des cœurs négligents qui méprisent les grâces de Dieu, et ces grâces ont été données à d'autres.

« Je vois le soleil qui brille dans des lieux où l'on abuse de ses rayons et qui va éclairer d'autres contrées qui reposent dans les ténèbres.

« Je vois un vaste champ à défricher : le père de famille y envoie ses ouvriers pour cultiver cette terre arrosée par le sang des martyrs. Il la chargera de biens, et plus elle deviendra fertile, plus elle rapportera, et le superflu passera à ceux qui sont dans l'indigence.

« La gloire du Seigneur est immense ; ses jugements sont des jugements secrets. »

Telles sont les paroles que j'ai entendues et que je vous rapporte par obéissance.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux et de ma plus sincère reconnaissance, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 13 février 1844.

LETTRE XLVII.

Marie donne tout ce qu'elle a écrit à son directeur.

Monsieur le Curé,

Il me semble qu'il est nécessaire que je vous fasse

connaître mes intentions sur les écrits que je vous soumets.

Quand j'éprouve quelque chose, je l'écris et je vous le communique. Or, je crois être la maîtresse de faire de ces écrits tel usage qu'il me plaît, de les garder pour moi ou bien de vous les donner. C'est pourquoi, Monsieur, non-seulement je vous les soumets, mais encore je vous les donne. Je ne vous en fais pas seulement le gardien, mais le maître et le possesseur. Faites-en tel usage que vous voudrez comme d'une chose qui vous appartient et qu'on vous a non-seulement confiée, mais encore donnée.

Je ne possède pas autre chose en propre. Je m'estimerais heureuse de vous faire plaisir en vous offrant la seule chose dont je puisse disposer à mon gré. Que ne puis-je vous présenter quelque chose qui pût vous récompenser de tout ce que vous faites pour moi ! Mais si je ne le puis pas, Dieu le fera pour moi c'est ce qui me console.

Recevez, je vous prie, l'assurance des sentiments de respect , de vénération et de reconnaissance dont je suis pénétrée pour vous et avec lesquels je suis,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 21 février 1844.

LETTRE XLVIII.

Notre-Seigneur rassure complétement Marie Lataste et lui promet sa protection. Amour de Marie Lataste pour la croix.

Monsieur le Curé,

Les nombreuses difficultés qui semblaient surgir de tous côtés et se dresser contre moi pour empêcher la réalisation de mon départ et de ma vocation et qui m'attristaient, aujourd'hui ne m'attristent plus, parce que le Sauveur Jésus m'a montré clairement qu'elles disparaîtraient complétement et que j'aurais enfin la liberté de me rendre où sa volonté m'appelle.

Aujourd'hui, je sais que plus rien ne fera opposition aux desseins de Dieu sur moi, ni mes directeurs, ni ma famille, ni le voyage, ni les hommes, ni les démons, ni l'enfer. Je sens en moi l'attrait pour être religieuse du Sacré-Cœur. Je serai à même de pouvoir suivre cet attrait.

Oui, Monsieur, notre divin Maître me prendra sous sa protection ; il me mènera, il me conduira, et je verrai l'accomplissement de ses promesses. J'ai cette certitude dans mon cœur, et mon cœur n'aura point de déception ; car il m'a dit ces paroles : « Ma fille, ne craignez pas, je ne vous abandonnerai point, je vous le promets et je vous le dis en vérité. »

Il veut, sans doute, agissant ainsi à mon égard, me faire pratiquer l'humilité et gagner toute ma confiance en m'obligeant de m'abandonner tout entière à lui. Les

paroles qu'il m'a adressées avec tant de lumière et de précision ont apporté le calme et la joie dans mon cœur, la paix et la sérénité dans mon âme. Je suis joyeuse et contente. J'attends avec patience et soumission le moment de pouvoir suivre la conduite qu'il m'a tracée, qui est pleine de sagesse et qui ne laisse entrevoir aucune espèce de danger.

Je pourrai éprouver des humiliations, mais je me rappellerai l'exemple de notre divin Maître et je m'exercerai à la vertu d'humilité.

Oh! que je sens de joie et de contentement! Combien mon cœur est heureux! Il a fait toutes sortes de sacrifices, il n'attend plus que le moment de la réelle oblation.

Oui, c'est avec joie que je prendrai la croix du Sauveur. C'est avec joie que je me regarderai comme exilée sur la terre. C'est avec joie que je lèverai les yeux au ciel pour y voir ma patrie.

La croix deviendra la part de mon héritage, ma richesse et ma consolation. Je considérerai comme rompus tous les liens qui m'attachent à la terre par mon éloignement de ma famille. Je ne me rappellerai plus qu'en Dieu que j'ai sur la terre un père, une mère et deux sœurs, que j'ai abandonnés entre les mains de la Providence.

Je lèverai les yeux vers le Seigneur, et je dirai dans mon âme : Voilà mon Père ; vers Marie, et je dirai dans mon âme : Voilà ma Mère ; vers les créatures, et je dirai dans mon âme : Voilà mes frères et mes sœurs.

Ah ! Monsieur, je vous en supplie, priez, priez pour moi !...

Daignez recevoir, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma parfaite estime, de mon profond respect et de ma vive reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 29 mars 1844.

LETTRE XLIX.

Marie annonce son départ à son directeur et le remercie de ses bontés pour elle.

Monsieur le Curé,

Oserai-je vous le dire, c'est le vingt et un de ce mois que je pars pour Paris. Mais vous le savez, Monsieur, ce n'est que pour obéir à la volonté de Dieu, pour marcher de plus en plus dans la lumière et le chemin qui mène au ciel, pour suivre l'attrait si fort qui dévore mon cœur, que je vais demander asile dans la maison du sacré Cœur de Jésus.

Avant de vous quitter, je dois et veux vous supplier, pour l'amour de Dieu, de me pardonner toutes les peines que j'ai pu vous causer, et de demander pardon pour moi à celui qui me dirigeait avec vous ; je reconnais que je ne suis pas digne de lui adresser la parole.

Avant de vous quitter, je dois et veux vous remercier l'un et l'autre des bons avis et conseils charitables que vous m'avez donnés, et de la patience avec laquelle vous m'avez dirigée.

Permettez-moi de vous demander chaque jour un souvenir devant le Seigneur pour une pauvre pécheresse comme moi, qui ne peut que s'abandonner entre les mains de la Providence et réclamer instamment la charité des fidèles serviteurs de Dieu. Oui, demandez à ce bon Père qu'il ne m'abandonne pas et qu'il m'accorde sa protection jusqu'à la fin de ma vie.

Recevez mes adieux jusqu'à ce que nous nous revoyions dans la bienheureuse éternité, et agréez en même temps l'assurance de mes sentiments de vénération, d'estime et de reconnaissance qui ne s'effaceront jamais de mon cœur.

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 15 avril 1844.

LETTRE L.

Voyage de Dax à Bordeaux.

Monsieur le Curé,

Je m'empresse de tenir la promesse que je vous ai faite de vous donner de mes nouvelles. Je veux tout vous dire et ne rien omettre ; pardonnez-moi si je suis trop minutieuse.

Au moment des adieux, en entendant les sanglots de mon pauvre père et en voyant les pleurs de ma sœur, je me sentis bien émue et je pleurai. Néan-

moins, nous montrâmes tous assez de courage et nous nous séparâmes. Victoire m'a accompagnée plus loin. Quand elle m'eut quittée, je me trouvai seule sans parents ni amis. Dès lors, je me considérai comme étrangère ici-bas. Je me jetai à corps perdu au sein de la miséricorde de Dieu.

Je visitai le bon monsieur Dupérier, et je couchai chez madame C***, que vous connaissez.

Le lendemain, j'assistai à la messe de sept heures pour me recommander à Jésus. A dix, je montai en voiture. Je vis monter un monsieur après moi ; vieux ou jeune, je ne regardai pas. Il était étranger, cela me suffisait. On ne se dit rien longtemps. Il prit un livre, et moi aussi, pour lire. Après avoir lu, nous parlâmes. Selon ce qu'il me dit, je vis qu'il ne m'avait pas jugée mal. Je répondis à tout, comme je le pensais. Il était capitaine, depuis trente ans au service. Jusqu'à Mont-de-Marsan, nous parlâmes de temps en temps. Il dut avoir pour moi plus de respect et d'estime que je n'en méritais ; il fut bien poli, me quitta à Mont-de-Marsan, et me dit très-poliment : bon voyage.

Je fus seule une ou deux heures. Quel bonheur ! Je chantai des psaumes de tout mon cœur, et bien sûr on ne m'entendait pas. Cela cessa vite : deux hommes montèrent, l'un jeune. Il me fit mauvaise impression, je m'en défiai. Je crois que c'était un franc libertin ; mais je n'avais ni peur ni peine; je me confiais à Dieu. Ils se turent, et moi je lisais tant que je vis.

Sur la nuit, le jeune homme n'étant pas vu, voulut badiner. Je le repoussai fortement, et je lui dis d'un ton ferme et sévère : Monsieur, laissez cela. Il ne

bougea plus, et il descendit au premier relai. Un autre monta, mais il fut réservé et honnête. Cela ne m'a pas fait mauvaise impression. Je vous le dis avec sincérité et pour la gloire de Dieu. J'étais avec ces hommes comme s'ils n'y étaient pas. Mon cœur jouissait d'une paix profonde, et je sentais la grâce de Dieu se répandre dans mon âme avec abondance. J'ai dû tout cela aux prières ferventes qu'on a faites pour moi.

Après avoir voyagé toute la nuit, j'arrivai à Bordeaux à quatre heures. Le conducteur a eu l'obligeance de me conduire à l'hôtel, où je suis maintenant fort tranquille et dans une très-jolie chambre.

Ce matin, j'ai visité la cathédrale : une jeune fille m'y a menée. Ne voulant pas la retenir tout le temps que je voulais y passer, je l'ai congédiée après lui avoir donné une récompense. J'ai entendu plusieurs messes et vu une autre église près de cet hôtel. Ah ! monsieur, grand a été mon embarras pour revenir. Si je ne me suis pas perdue ici, je ne me perdrai nulle part. Je demandai la rue Maucret, nul ne la connaissait ; la rue du Chapelet, non plus. Je demandai alors la rue sainte Catherine, chacun me l'enseignait de son mieux. À force de recherches, je suis rentrée chez madame Bardeux, la maîtresse d'hôtel

Je trouve ici le monde fort poli et affable.

Le postillon à qui j'ai donné une pièce d'argent m'a promis de m'avertir à l'heure du départ pour Paris. J'aurais bien désiré retarder mon départ jusqu'au vingt-cinq pour être en compagnie des religieuses qui, de Bayonne, doivent se rendre à Paris. Mais on m'a dit que je devais m'estimer heureuse d'avoir une place

aujourd'hui, qu'il y a plus de voyageurs que de places. Dieu m'a protégée jusqu'à Bordeaux, il me soutiendra jusqu'à Paris.

Veuillez être assez bon pour donner de mes nouvelles à ma famille et à la bonne Victoire. Dites-leur que je suis très-bien et très-contente.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de ma plus haute considération.

Votre très-humble et très-reconnaissante servante,

MARIE.

Bordeaux, ce 22 avril, 1844.

LETTRE LI.

Voyage de Marie de Bordeaux à Paris.

Monsieur le Curé,

Me voici arrivée à Paris, aujourd'hui 25 avril. Mon voyage a été long, mais très-heureux. Je partis de Bordeaux le 23 à dix heures du matin. J'ai été plus favorisée qu'en allant de Dax à Bordeaux. J'ai eu la compagnie d'une dame qui se rendait à Paris ; j'étais placée vis-à-vis d'elle, ce qui nous permettait de nous entretenir pendant la route. Elle a été très-bonne pour moi ; elle m'a vraiment servi de mère.

Arrivée à Paris, je me suis rendue chez ma sœur. La supérieure et toutes les sœurs m'ont comblée d'honnêtetés, et me donnent de sensibles marques d'amitié par leur douceur et leur bonne grâce. J'ai été déjà par deux fois trouver monsieur l'abbé Dupanloup, au petit séminaire de Saint-Nicolas. Il donne ordinaire-

ment audience deux fois la semaine, le jeudi et le samedi. La dernière fois je l'attendis près d'une heure, mais au moment où j'allais le voir, on vint le chercher pour aller je ne sais où.

Voyant mon désappointement, le portier me demanda si je voulais parler à monsieur le directeur du séminaire. Je supposai que c'était un grand personnage, lui aussi ; ennuyée d'attendre monsieur l'abbé Dupanloup, je répondis affirmativement.

Monsieur le directeur du séminaire parut fort étonné de ce que je lui dis et même fort embarrassé. Je m'en aperçus bien vite. Il se contenta de me dire que monsieur l'abbé Dupanloup était très-affairé et qu'il ne pourrait point s'occuper de moi. Il ajouta que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'aller trouver les Dames du Sacré-Cœur, mais que néanmoins il doutait fort qu'elles consentissent à me recevoir.

Je lui répondis que, puisqu'il en était ainsi, je ne voulais point ajouter à ses occupations ni à celles de monsieur l'abbé Dupanloup, et que je comptais sur la divine Providence pour prendre soin de moi.

Nous nous séparâmes très-poliment. Loin d'être ébranlée par ce qui venait de se passer au séminaire de Saint-Nicolas, je me rendis immédiatement au Sacré-Cœur et demandai à parler à madame la supérieure. Cette dame étant malade, je vis celle qui tient sa place. Ah ! Monsieur, combien elle est bonne ! Je lui ai parlé avec une grande confiance ; je lui ai raconté l'abrégé de ma vie ; je lui ai parlé de ma vocation ; je lui ai dit quelle était ma position. Elle m'a demandé quel était mon âge, depuis quand j'avais connu ma

vocation, si je jouissais d'une bonne santé. Elle m'exprima combien il était peu à présumer que je pusse à mon âge travailler à l'éducation d'autrui, puisque j'avais encore mon éducation à faire et qu'il vaudrait peut-être mieux pour moi entrer dans une autre congrégation : Ah ! Madame, lui ai-je répondu, je préfère être sœur ou servante dans votre maison, que religieuse dans un autre couvent. Elle me dit que toutes étaient religieuses au Sacré-Cœur ; que celles qui avaient de l'instruction étaient employées à l'éducation de la jeunesse, et les autres aux travaux domestiques de la maison.

Me voyant déterminée à entrer au Sacré-Cœur, elle ajouta qu'elle ne pouvait guère me donner de réponse définitive, mais que je devais d'abord m'adresser à vous pour vous prier de m'envoyer par écrit ce que vous pensiez de moi, ce qui est indispensable pour mon admission, et m'adresser ensuite à quelqu'un des Pères de la Compagnie de Jésus pour faire examiner ma vocation. Elle m'en a désigné plusieurs, mais en particulier le P. Cagnard.

J'ai été bien touchée de la bonté extrême de cette dame. J'augure bien de cette réception si douce et si amicale ; je suis bien joyeuse et bien contente. J'espère que tout va bien et tournera à la gloire de Dieu et au salut de mon âme.

J'espère, Monsieur, que vous ne me ferez pas attendre longtemps la lettre des renseignements qui sont demandés.

Ne soyez pas inquiet sur mon compte, en attendant ma réception au Sacré-Cœur. L'ouvrage ne manque

pas à la crèche dont ma sœur est chargée. Je saurai m'occuper et ne pas demeurer oisive.

Priez pour moi, je vous en supplie, et demandez à Dieu qu'il m'accorde toujours sa sainte protection.

Ayez la bonté de présenter mes très-profonds respects à monsieur Dupérier, mes amitiés à toute ma famille ; rappelez-moi aussi au souvenir de ma bonne compagne.

Daignez recevoir, Monsieur le Curé, je vous prie, l'assurance de ma plus haute considération.

Votre très-humble et très-reconnaissante servante,

MARIE LATASTE.

Paris, rue d'Enfer, 74, 27 avril 1844.

LETTRE LII.

Marie Lataste s'adresse au Père Cagnard.

Monsieur le Curé,

Vous m'aviez priée de vous faire savoir tout ce qui aurait rapport à mon entrée au Sacré-Cœur. Je vous envoie copie de la lettre que j'adresse à M. l'aumônier des religieuses du Sacré-Cœur. Je vous ai déjà dit que madame du Boisbaudry m'a engagée d'aller le trouver ; j'ai voulu me faire connaître avant, et je lui ai écrit de la manière suivante :

« La première chose que j'ai à vous dire, c'est d'avoir pitié de moi pour l'amour de Jésus-Christ. Ah ! Monsieur, de grâce, ayez pitié de moi. Je suis une jeune personne entre les mains de la Providence. Je

réclame avec humilité et confiance le secours de Dieu et celui de votre charité. Je sens que je ne suis sur la terre que pour faire la volonté de Dieu et sauver mon âme, et je vous assure, humblement prosternée à vos pieds, que tel est mon désir le plus ardent. Oui, Monsieur, je veux me sauver à tout prix, et quoi qu'il m'en coûte. C'est pour cela que je m'adresse à vous, espérant que vous voudrez me seconder en cette résolution.

« Vous êtes déjà sans doute en peine de savoir d'où je suis, qui je suis et ce que je suis.

« Je ne suis point de Paris, mais des motifs de conscience très-graves m'ont engagée à me rendre en cette ville, et le premier de ces motifs, c'est de chercher à apprendre ce que je suis. J'ai besoin de lumière pour me connaître à fond, et cette lumière, je ne l'ai pas encore trouvée.

« Tout ce que je sais de moi, c'est que je ne suis rien qu'une pauvre pécheresse que le Sauveur Jésus a comblée de ses bienfaits, et qui voudrait, en se consacrant à lui à jamais, lui rendre amour pour amour.

« Je suis une pauvre fille sans éducation. Depuis trois ou quatre ans, le Sauveur Jésus m'entretient et m'apprend à connaître sa loi, sa religion, les vertus qu'il aime et les devoirs de toute âme qui veut se donner à lui. Au commencement, mon directeur, pour connaître d'une manière sûre si ce que j'éprouvais venait de Dieu, de mon imagination ou de Satan, m'a obligée d'écrire tout ce que j'entendais et tout ce que je voyais. Je l'ai fait par obéissance.

« Après m'avoir examinée avec soin et m'avoir conduite avec une charité au-dessus de toute expression, re-

connaissant que Dieu m'appelait dans un genre de vie pour lequel il ne croyait point avoir les lumières suffisantes pour me diriger, reconnaissant que le Sauveur m'appelait réellement à la vie religieuse, et que telle était la volonté ferme et inébranlable du divin Maître, il m'a engagée à suivre l'attrait qui m'appelait au Sacré-Cœur de Paris, où je désire entrer.

« C'est pour suivre cette vocation que j'ai parcouru une distance de plus de deux cents lieues, seule, mais sous la protection de Dieu. Je me suis adressée à la vénérable supérieure du Sacré-Cœur, qui m'a accueillie avec bonté et m'a engagée à venir vous trouver.

« Votre charité me permettra de me présenter devant vous et de vous supplier de vive voix, comme je le fais par écrit, d'avoir pitié de moi et de favoriser, après que vous m'aurez interrogée, mon entrée au Sacré-Cœur.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Voilà ma lettre au P. Cagnard. J'espère qu'il lui fera bon accueil et que Dieu se servira de lui comme d'un instrument pour favoriser mon entrée dans la retraite où m'appelle le Sauveur Jésus.

Plus que jamais, Monsieur, vous devez comprendre combien j'ai besoin de vos prières. Je me recommande à vous, et je vous conjure d'intercéder auprès de Dieu pour moi.

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Paris, 28 avril 1844.

LETTRE LIII.

Marie raconte comment elle a été admise au couvent du Sacré-Cœur.

Très-respectable Monsieur,

Si j'ai retardé jusqu'à ce moment à vous écrire, c'est que je voulais vous donner quelque chose de décisif. Je suis admise au Sacré-Cœur, où je dois entrer sans tarder. Je vais vous rapporter simplement comment tout s'est passé.

Vous savez que n'ayant pu voir M. l'abbé Dupanloup, au petit séminaire Saint-Nicolas, j'ai dû par deux fois me retirer sans être plus avancée qu'avant. C'est pourquoi je suivis l'avis qui me fut donné à Saint-Nicolas, et je fus trouver la supérieure du Sacré-Cœur, qui m'adressa, je vous l'ai déjà dit, au P. Cagnard. Quand je rentrai aux Enfants-Trouvés, je fis part de ma démarche à ma sœur, qui ne l'approuva point. Néanmoins, elle m'accompagna le 28 chez le R. P. jésuite. Mon Dieu, quel homme ! il doit nécessairement joindre à une grande science beaucoup d'expérience, car en quelques paroles il a tout compris. Il me posa quelques questions auxquelles je répondis, et cela lui suffit pour qu'il jugeât immédiatement de ce qui se passait en moi, et il jugea du principe de ces choses par les effets.

Il ne trouva aucun obstacle à mon entrée au Sacré-Cœur ; il me donna même une lettre pour Mme du

Boisbaudry, à qui je m'étais adressée parce que Mme la Supérieure était malade.

Le 29, ma sœur m'accompagna encore au Sacré-Cœur pour aller porter la lettre du P. Cagnard.

Mme du Boisbaudry nous dit qu'elle communiquerait la lettre à madame la Supérieure et qu'elle nous écrirait. C'était un lundi ; le lendemain, elle m'écrivit pour m'appeler auprès d'elle et me donner la réponse de madame la Supérieure.

Le mercredi, je me rendis au Sacré-Cœur. Mme du Boisbaudry me conduisit dans un joli salon qui forme un parloir plus secret que le premier. Elle me demanda des renseignements plus précis. Je vis qu'il fallait entrer dans des détails plus intimes ; je lui parlai à cœur ouvert. « Eh bien ! me dit-elle alors, revenez auprès du P. Cagnard et dites-lui que madame de Gramont, la supérieure, désire vous recevoir. » Le P. Cagnard me dit que c'était aussi son désir, et qu'il en parlerait à Conflans à Mme la Supérieure générale.

On m'envoya une dernière fois auprès du P. Cagnard, afin qu'il m'examinât de nouveau, et pour le prier de m'aider de tout son crédit à Conflans.

Le Père jésuite me demanda si j'avais autre chose à ajouter à ce que je lui avais dit. Je répondis négativement, sinon que je serais bien soumise et bien obéissante, et que certainement, puisqu'il voulait s'intéresser à moi, je ne lui donnerais pas lieu de s'en repentir.

Il a été à Conflans, où il a passé trois ou quatre jours. Le 10, je me rendis chez le P. Cagnard. Il avait vu

Mme la Supérieure générale, Mme Barat, qui a consenti à me recevoir, ainsi que Mme de Gramont.

Bénissez, Monsieur, je vous prie, la divine Providence, qui me protége d'une manière si sensible. Je me suis jetée entre ses bras avec une confiance d'enfant, elle a eu pour moi la bonté et la tendresse d'une mère; elle m'a conduite comme par la main, et je puis dire qu'elle a agi seule en éclairant les esprits des uns et en disposant les cœurs des autres en ma faveur. Priez pour moi, afin que je m'attache à la volonté de Dieu, et qu'il m'accorde la grâce de l'accomplir le plus fidèlement possible.

Je n'ai pas maintenant à vous donner des nouvelles de Paris. Paris est pour moi comme Mimbaste. J'ai visité néanmoins l'église de Notre-Dame des Victoires et celle où reposent les reliques de saint Vincent de Paul. J'ai assisté une fois aussi à la sainte messe dans la chapelle des dames de la Visitation, qui est à côté de leur maison.

Je ne m'attends point à ce que vous m'envoyiez une réponse, mais dans le cas où il vous plairait de m'écrire, vous pourriez adresser la lettre aux Enfants-Trouvés, et si je n'y étais plus, comme c'est probable, ma sœur me la ferait parvenir au Sacré-Cœur.

Je me porte très-bien et je ne suis pas ennuyée le moins du monde.

Ayez la bonté, je vous prie, Monsieur le Curé, de présenter mes hommages respectueux à M. l'abbé Dupérier et de me recommander à ses prières ferventes. Pour moi, je ne vous oublie pas un seul jour ni l'un ni l'autre devant Dieu.

Daignez agréer, Monsieur le Curé, l'expression de mon très-profond respect et de ma sincère reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, en Notre-Seigneur,
Votre très-humble servante,
MARIE LATASTE.

Paris, 12 mai 1844.

LETTRE LIV.

Marie au noviciat de Conflans.

Monsieur le Curé,

Les sentiments d'estime, de respect, de reconnaissance que j'ai pour vous, et qui ne s'effaceront jamais de mon cœur, m'obligent de rompre un long silence et de vous dire comment je me trouve dans ma nouvelle position.

Je suis entrée au Sacré-Cœur, à Paris, la veille de l'Ascension. Vingt jours après, je fus envoyée au noviciat à Conflans. Je suis heureuse et contente, c'est tout ce que je sais vous dire. Je suis également confuse de la bonté qu'on a pour moi, et de la charité avec laquelle on supporte mes manquements presque continuels, mais involontaires, à la règle. Ah ! Monsieur, je veux être bien soumise, obéissante, et témoigner à Dieu et à mes supérieures ma reconnaissance par ma plus entière soumission. Je soumettrai ma volonté à celle de Dieu, il fera de moi tout ce qu'il voudra ; il est mon père et mon maître, je le prie de me traiter comme une chose qui lui appartient.

J'ai mis toute ma confiance dans le Seigneur, il m'a abritée sous son aile protectrice, il m'a prise par la main et conduite dans sa maison, après m'avoir préservée de tout danger.

Mon Dieu, que de reconnaissance ne vous dois-je pas ! Aidez-moi, Monsieur le Curé, à le remercier ; les sentiments de mon cœur ne peuvent y suffire. Quand j'y pense, je sens ma ferveur se renouveler ; je fais à Dieu le sacrifice de toutes mes inclinations, de tous mes désirs, mais je ne sais lui dire autre chose que ces paroles : Mon Dieu, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

J'espère me pénétrer de plus en plus de l'esprit de l'état sublime et saint que je désire embrasser, pour en remplir parfaitement tous les devoirs. Priez pour moi afin que je devienne une religieuse agréable au sacré Cœur de Jésus.

Ayez la bonté de présenter mes hommages respectueux à M. l'abbé Dupérier, mes amitiés à ma famille, et mes souvenirs à mon excellente amie Victoire.

Je termine ma lettre comme j'ai commencé en vous répétant que je suis heureuse, et que tout mon bonheur repose sur l'accomplissement de la volonté de Dieu. Je vous remercie également de votre bonté extrême à mon égard, je ne l'oublierai jamais.

Daignez agréer l'hommage de mon plus profond respect et de ma plus vive reconnaissance.

Votre très-humble et très-indigne servante,

MARIE LATASTE.

Conflans, 8 juillet 1844.

LETTRE LV.

Bonheur de Marie Lataste au noviciat.

Chère Victoire [1],

Je ne puis envoyer cette lettre sans y mettre un petit billet pour toi. J'ai pensé bien souvent à ce que tu me disais avant mon départ pour Paris sur le bonheur qu'on a de vivre en religion, et je répète chaque jour dans mon cœur : Elle avait bien raison !

Quelles que soient les peines, les douleurs et les tribulations de la vie, on est heureux dans une assemblée de saintes âmes qui ne pensent qu'à Dieu et n'aiment que lui, on y est toujours consolé, toujours encouragé, toujours soutenu.

Et toi, chère Victoire, que fais-tu loin de ton amie ? Comment es-tu ? Verras-tu un jour aussi venir ton heure, cette heure où tu me diras : Enfin je vais la rejoindre? A cette pensée je sens couler mes larmes, et je leur laisse un libre essor en l'amour de mon Dieu, principe et lien de notre amitié.

Prions toutes deux afin que le Seigneur rende notre union éternelle, sinon ici-bas, du moins dans la patrie où nous verrons Dieu.

Aujourd'hui, ma bonne Victoire, mes peines spirituelles ont fini ; le calme et le repos est dans mon âme, c'est avec bonheur que je te l'apprends. Courage et con-

[1] Victoire B... de Mimbaste, amie d'enfance de Marie.

fiance, ma chère amie, espérons toujours dans le Sauveur Jésus.

Adieu, je t'embrasse mille fois et aussi tendrement que je t'aime.

Je suis pour la vie, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

Ton amie bien dévouée,

MARIE.

Conflans, 8 juillet 1844.

LETTRE LVI.

Marie exprime à son directeur de Mimbaste combien elle est heureuse au noviciat de Conflans.

Monsieur le Curé,

Que je suis heureuse de pouvoir cette fois vous offrir mes vœux et souhaits de bonne année du milieu de la Société à laquelle j'ai le bonheur d'appartenir. C'est dans ma nouvelle position que mon âme, animée des sentiments de respect, d'estime et de reconnaissance qu'elle a toujours eus pour vous, a adressé au Seigneur ses humbles prières et ses supplications afin qu'il lui plaise de vous faire ressentir les salutaires effets de sa miséricorde et de sa bonté infinie.

O Monsieur le Curé, qu'il est donc bon notre Dieu! Gloire, amour et reconnaissance lui soient rendus à jamais pour tous les bienfaits dont il m'a comblée et dont il me comble encore toujours ! Aimez-le, remerciez-le pour moi, mon cœur est insuffisant pour cela, comme la vie la plus longue et la plus fervente ; mais

avec le secours de votre grâce, mon Dieu, j'y consacrerai l'éternité.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je commence ma lettre par un si libre épanchement de cœur. Ah ! vous connaissez mieux que personne la sincérité et la simplicité de mon âme ; ma confiance envers vous est toujours la même et toujours en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

J'ai été peinée en apprenant votre indisposition. Les fêtes de Noël auront dû vous occasionner beaucoup de fatigues, mais je suis sûre que vous ne les aurez pas refusées. Vous avez travaillé pour le salut des âmes, pour donner des cœurs au Sauveur Jésus. Heureuses fatigues !

Vous m'avez été bien agréable en m'apprenant les bonnes dispositions de ces chers habitants de Mimbaste. Si vous pouviez parvenir à faire disparaître complétement le respect humain de cette paroisse, combien plus grande encore serait la moisson. J'espère bien que vous y parviendrez par votre zèle infatigable, et Dieu, bénissant ainsi vos travaux, vous comblera de consolation.

Ayez, je vous prie, la bonté de présenter au très-digne et vénérable M. Dupérier mes hommages respectueux, que je lui offre avec toute ma reconnaissance. Dites-lui que je suis toujours heureuse et contente, et que j'aime plus ma vocation à mesure que je la connais davantage.

Qu'il fait bon vivre en communauté où l'on n'a qu'un cœur et qu'une âme pour aimer Dieu et le servir fidèlement, où l'on a sans cesse devant les yeux de bons exemples, et l'on entend les paroles de feu qui sortent de

la bouche de nos très-dignes mères, où enfin tout, jusqu'aux récréations, est propre à allumer et entretenir la ferveur.

Jeune novice, je tends, par les désirs les plus sincères de mon cœur, vers la perfection religieuse. J'en suis bien éloignée, mais n'importe, avec le secours de la grâce, je ne désespère pas d'y parvenir, et Notre-Seigneur ne me refusera certainement pas sa grâce. En effet, il ne m'a pas conduite ici pour y être couverte d'un voile et d'un manteau, mais pour y pratiquer la vertu plus parfaitement. Je me souviens très-bien de ses recommandations et des vôtres, je les observerai le mieux que je pourrai, et pour cela je me recommande à vos prières puissantes.

Il faut enfin que je finisse et que je vous quitte, mais tous les jours nous nous trouvons dans le Cœur adorable et très-doux de Jésus.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de mon profond respect et de ma vive reconnaissance.

Je suis, dans le sacré Cœur de Jésus,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

MARIE.

Conflans, 2 janvier 1845.

LETTRE LVII.

Marie demande à sa sœur de s'unir à elle dans le sacré Cœur de Jésus.

Très-chère sœur,

Je ne puis te dire tout le plaisir que m'a fait ta bonne lettre. Elle a été pleine de consolation pour mon cœur, en voyant les grâces que le Seigneur te fait, et que tu comprends la nécessité de marcher de plus en plus dans la vertu.

Je suis sûre qu'au milieu de tes peines tu es heureuse de pouvoir aller chercher souvent à leur source les consolations divines que tu connais et que les âmes mondaines ne connaissent pas. Ces âmes cherchent les consolations dans des frivolités, mais elles ne les trouvent pas ; elles demeurent toujours bien éloignées du bonheur véritable. On nous croit malheureuses avec Dieu seul ; Dieu seul n'est-il donc pas la seule félicité, la seule joie de notre âme ?

Unissons-nous, ma chère sœur, pour bénir et aimer de plus en plus le Cœur adorable de Jésus si peu connu et si peu aimé, toi dans le monde et moi dans la Société qui lui est spécialement consacrée. Quel bonheur d'être uni à ce Cœur, sanctuaire de toutes les vertus, à ce Cœur qui fait le bonheur des saints dans le ciel, et qui est la ressource, le soutien, la force, la consolation des âmes sur la terre !

Aie la bonté de présenter mes hommages respec-

tueux à M. le Curé de Mimbaste et de me recommander à ses prières, surtout à celles du saint sacrifice de la messe.

Rappelle-moi au souvenir de Victoire, de tous mes parents et connaissances.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et je suis pour la vie dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

Ta sœur bien dévouée,

MARIE LATASTE, *novice du Sacré-Cœur.*

Rennes, 12 juillet 1846.

LETTRE LVIII.

Marie entretient sa famille de sa nouvelle position à Rennes.

Très-cher Papa,

C'est avec une bien grande satisfaction que je profite de ce moment de loisir pour vous donner de mes nouvelles. Le Seigneur, qui dispose de tout selon sa volonté, m'a fait quitter la vie de retraite que je menais au noviciat pour m'en imposer une un peu plus active, car j'ai été envoyée à Rennes où se fonde une de nos maisons.

Le 4 mai, six d'entre nous sont parties de Conflans pour Rennes où nous avons trouvé une de nos sœurs venue d'ailleurs. Dès le commencement, notre communauté se composait donc de sept personnes. Nous espérions que Notre-Seigneur daignerait l'augmenter. Nous n'avons point été déçues, aujourd'hui nous sommes dix.

La situation de notre demeure est fort agréable, nous sommes à quelques pas de la ville. Devant la maison se trouvent un joli bosquet de platanes et de tilleuls, et par côté une grande prairie avec une allée de marronniers et nombre de charmilles fort touffues. Les murailles étant très-anciennes on a dû y faire beaucoup de réparations, et chaque jour nous occupons plusieurs ouvriers.

Je me plais beaucoup en cette contrée ; ces bonnes gens sont vraiment dévots, j'ai vu plusieurs hommes porter le scapulaire.

Je termine, cher Papa, en vous offrant les sentiments de respect, de reconnaissance et d'affection qui sont dans mon cœur et qui ne finiront qu'avec ma vie.

Je vous embrasse, ainsi que maman, avec une tendresse toute filiale et suis, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et très-dévouée fille,

MARIE LATASTE, *novice du Sacré-Cœur.*

Rennes, 12 juillet 1846.

LETTRE LIX.

Marie exprime son bonheur à M. l'abbé Dupérier et se recommande à ses prières.

Très-respectable Monsieur [1],

Votre lettre a fait sur moi une impression assez diffi-

[1] A monsieur l'abbé Dupérier, directeur du grand séminaire de Dax.

cile à exprimer. Je suis confuse de ce que vous avez daigné vous souvenir de moi, car je ne le mérite pas.

Je vais tâcher de répondre aux questions que vous me posez.

Votre lettre me montre bien que vous connaissez peu le Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur se compose de religieuses ou dames de chœur et de sœurs coadjutrices. Les premières sont employées à l'éducation de la jeunesse, les secondes vaquent aux travaux domestiques de la maison.

Cette différence entre nous est purement extérieure. Nous sommes toutes sœurs dans le Cœur sacré de Jésus; nous ne formons qu'un cœur et qu'une âme dans le Cœur adorable de Jésus. Le Sacré-Cœur est un corps dont les membres ont leur usage particulier pour tendre au même but, qui est la gloire du sacré Cœur de Jésus, la propagation de son culte et le salut des âmes ; c'est un chœur bien composé dont les voix, faisant leurs différentes parties, forment un mélodieux concert.

Nous avons toutes la même règle, et celle d'entre nous qui connaît le plus le Cœur de Notre-Seigneur, celle qui vit le plus saintement, est celle qui travaille le plus efficacement à remplir le but de sa vocation.

Je suis sœur coadjutrice. Mes emplois, car en fondation chacune en a plusieurs, sont différents, selon le besoin et la nécessité. Je suis portière, infirmière, réfectorière, quinquetière, couturière, balayeuse. J'ai dans ces diverses fonctions de quoi m'occuper depuis quatre heures et demie du matin jusqu'à neuf heures

et demie du soir. Les exercices de piété me prennent aussi une partie de mes journées.

Au Sacré-Cœur, toutes ont beaucoup d'ouvrage ; aussi la règle n'est pas bien austère, parce qu'on a besoin de ses forces pour travailler à la gloire de Dieu ; mais elle n'en fait pas moins mourir la nature en crucifiant l'amour-propre, quand on observe avec fidélité tous les points du règlement.

Vous voudriez me poser plusieurs questions. Eh mon Dieu ! je devine bien ce que vous désireriez savoir. Qu'il vous suffise d'apprendre que Dieu m'a conduite comme par la main en toutes circonstances. J'ai mis en lui toute mon espérance, elle n'a point été déçue. Vous savez comment il m'a ouvert l'entrée du Sacré-Cœur, je n'ai rien à vous dire de plus à ce sujet. Je suis ici dans le lieu du repos et du calme de mon âme, dans le Cœur si bon du Sauveur Jésus. Il me mène par une voie qu'il m'a indiquée et dont je ne sortirai jamais, je l'espère. Mener une vie humble, cachée, inconnue, ignorée, vivre pour Dieu en Jésus-Christ, voilà ce qui m'est destiné et ce qui me suffit. Il y a des peines partout, des souffrances partout ; mais Dieu a vu ma bonne volonté, et, par bonté pour moi, il a changé les épines en fleurs.

Il importe peu que je vous fasse connaître tout le bonheur que je goûte dans ma nouvelle vie ; je puis tout dire en un mot : mon cœur est heureux ; il ne regrette rien, il ne désire rien que ce qu'il possède. Je suis heureuse ; j'ai trouvé et je trouve chaque jour le bonheur au pied de la croix et dans le Cœur adorable de Jésus. Je suis heureuse, et mon bonheur est celui de

toute âme qui vit en religion, Jésus et la croix de Jésus. Vous le comprenez, Monsieur, c'en est assez pour moi ; tout le reste est peu de chose à mes yeux, tout le reste même ne m'est rien.

Vous voulez que je prie pour vous ; je le ferai avec plaisir. Je demanderai au Cœur aimable du Sauveur de se découvrir à vous d'une manière toute particulière, avec ses charmes et ses douceurs, et de vous inspirer pour lui une tendre dévotion, afin que, la possédant en vous, vous puissiez la communiquer aux autres.

Je vous demanderai de vouloir vous unir à nous le premier vendredi de chaque mois au saint sacrifice de la messe, parce qu'en ce jour qui lui est consacré nous honorons d'une manière toute particulière le Cœur adorable de Jésus.

Il est temps que je termine ma lettre ; voilà huit jours que je l'ai commencée. Depuis que je suis infirmière, je n'ai presque pas un instant de loisir.

Que tout soit pour la plus grande gloire de Dieu et pour son amour ! La gloire et l'amour de Dieu sont ma consolation, mon soutien, mon désir, mon ciel, ma vie, mon tout ; oui, mon tout ; le reste ne m'est rien !

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon profond respect avec lequel je suis, dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et obéissante servante,

Sœur Marie Lataste,
Religieuse du Sacré-Cœur

Rennes, 21 novembre 1846.

LETTRE LX.

Jésus mène Marie par une nouvelle voie.

Très-respectable Monsieur [1],

Dans la lettre que vous m'avez écrite, vous me témoignez le désir de savoir si cette lettre et d'autres de ce genre que vous pourriez m'écrire sont contraires à nos règles. J'en ai parlé à ma très-digne mère supérieure.

Elle m'a répondu qu'il n'y avait en cela rien d'opposé à l'esprit de notre règlement, et que nous pouvons trouver là une occasion d'accomplir un devoir de notre vocation, qui est de contribuer par les prières qu'on nous demande aux bonnes œuvres que les autres font ou entreprennent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais elle m'a fait comprendre en même temps que les lettres de pure satisfaction étaient contraires à l'esprit de notre Congrégation. Elle a eu la bonté d'ajouter qu'elle unirait ses prières aux vôtres.

Pour répondre en tous points à votre lettre, permettez-moi d'ajouter que Notre-Seigneur n'a rien changé de sa bonté à mon égard, bien qu'il ait changé de conduite. Il n'y a dans nos relations plus rien de douteux ni de sensible ; la voie par laquelle il me mène est une voie simple et commune dans laquelle je jouis de

[1] M. Dupérier.

la paix la plus profonde. Je prierai pour vous de tout mon cœur. Je ne puis faire autre chose.

Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à ma famille, et je vous prie de recevoir l'assurance de mon profond respect avec lequel je suis,

Très-respectable Monsieur,

Votre très-humble servante,

Sœur Marie Lataste,
Novice du Sacré-Cœur.

Rennes, 30 avil 1847.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

—

CORRESPONDANCE.

FIN DE LA TABLE.

Abbeville. — Imp. P. Briez.

